



ROMANCE

# ÉCRIRE POUR GUÉRIR

LENA CLARKE



REINES DE CŒUR

Écrire pour guérir

Lena Clarke

À Séverine, sans qui ce roman n'aurait jamais vu le jour. Je  
t'aime.

# CHAPITRE 1

## Gabrielle

13 août 2011

Corée du Sud, Gunsan, Kunsan Air Base

Je crève de chaud. Mon corps dégouline de sueur, mon tee-shirt colle désagréablement à ma peau, quant à mes pieds, ils ont complètement fondu dans mes rangers. Des gouttes tombent à intervalles réguliers sur le bitume. Certaines d'entre elles ont la fâcheuse manie de couler lentement à proximité de mes yeux noisette, ce qui m'oblige à secouer la tête environ dix fois par minute.

Dans un ultime effort, je grimace tout en jurant contre ce maudit écrou qui refuse de lâcher. Mes muscles sont contractés. J'essaie d'obtenir un résultat depuis cinq longues minutes, si bien qu'au moment où la pièce métallique cède, un cri de victoire non contrôlé sort de ma gorge. Ce dernier est étouffé par la sonnerie particulièrement bruyante qui marque la pause. Je reprends mon souffle, puis soupire à la fois de soulagement et de désespoir.

Je suis coincée sous ce véhicule depuis quatre bonnes heures et mon travail est encore loin d'être terminé. Après la pause réglementaire de quinze minutes, il me restera deux heures à tirer. Ma lampe de poche toujours allumée dans la bouche, je m'extirpe tant bien que mal de sous ce tas de ferraille. Mes yeux mettent quelques secondes à se réhabituer à la lumière des néons artificiels de l'entrepôt. J'inspire profondément en m'étirant au maximum, le regard rivé sur le plafond.

— Besoin d'un coup de main ?

Un grand sourire aux lèvres, Jenkins se matérialise dans mon champ de vision. Son visage est couvert d'une substance grisâtre non identifiée. Ses cheveux châtain paraissent noirs à cause de la sueur. Apparemment, je ne suis pas la seule à avoir rencontré quelques soucis. Il me tend son bras pour m'aider à me redresser et je réalise à quel point je suis courbaturée.

Un des hommes qui travaillent en cuisine nous envoie à chacun une bouteille d'eau fraîche. La moitié de son contenu est absorbée en quelques secondes, alors que l'autre me sert à prendre une douche improvisée. L'effet de bien-être ne dure pas longtemps, mais c'est déjà ça. Du plat de la main, je lisse les mèches blondes qui se sont échappées de mon chignon avant de tourner la tête en direction de Johnson.

— Andrews ! Jenkins ! nous interpelle-t-il.

Le brun secoue un paquet de cigarettes en l'air. C'est tentant, pourtant je refuse. Mon cadet, de son côté, me jette un coup d'œil, auquel je réponds par un signe de tête pour lui signaler qu'il peut y aller. À son arrivée, je l'ai pris sous mon aile. C'est sa première mission, son premier *séjour* loin du sol américain. J'en suis déjà à trois pour ma part. J'ai la bougeotte. Il s'agit d'ailleurs de l'une des raisons pour lesquelles je me suis engagée. Quand mon contrat parviendra à son terme, je compte bien rempiler pour cinq ans supplémentaires. Rien ne me retient aux États-Unis, aucune famille à l'exception de mes parents à qui je n'adresse plus la parole.

— Andrews, une lettre pour toi.

Sans un regard, le soldat affecté au courrier abandonne l'enveloppe blanche sur l'établi, à côté du lavabo où je suis en train de me laver les mains. C'est bien la première fois

que je reçois quelque chose. Les gars avec qui j'ai fait mes classes ne sont pas du genre littéraire et je n'ai communiqué ma position à personne d'autre.

Ce courrier pique ma curiosité au vif. L'écriture est belle, les majuscules sont calligraphiées sur mon nom et prénom. L'adresse, compréhensible seulement pour l'armée américaine, est parfaitement lisible et inscrite de la même façon. À coup sûr, l'expéditeur est une femme ; sauf que des femmes, je n'en connais pas des masses.

Après m'être essuyé les mains sur mon pantalon d'uniforme, j'ai un mouvement d'hésitation. Elles sont toujours aussi noires que précédemment. Il faudrait probablement y aller au détergent pour me débarrasser de toute cette graisse. En retournant l'enveloppe, je découvre l'adresse d'un hôpital.

J'ai le vague souvenir d'avoir accepté de participer à un programme de correspondance, mais cela date déjà de plus de deux mois. Les autres ont reçu leur lettre il y a plusieurs semaines. En ne voyant pas arriver la mienne, je suis passée à autre chose. D'autant qu'on m'avait forcé la main pour que je me porte volontaire. Ne rien recevoir m'avait enlevé une épine du pied. Pour autant, maintenant que le courrier est là, je m'imagine mal le balancer à la poubelle.

Curieuse, je m'affale sur une chaise, le plus près possible du ventilateur, afin d'ouvrir l'enveloppe. En général, j'arrache le papier d'un seul coup. Cette fois-ci ne fait pas exception à la règle. Je me saisis de la feuille à l'intérieur, laquelle est entièrement noircie d'une écriture féminine et soignée.

*San Diego*

*Scripps Mercy Hospital*

Le 4 août

Chère Gabrielle,

*Par où devrais-je commencer ? Peut-être par m'excuser... Voilà un mois que l'infirmière m'a remis vos coordonnées, sur un banal Post-it jaune qui a fini enfoui sous une pile de livres, au milieu d'autres Post-it tout aussi ordinaires, cachés par des magazines et des partitions. Ma table de chevet menace de s'écrouler. Je suis curieuse de savoir combien de kilos de paperasse elle est en mesure de supporter. Au fil du mois, c'est devenu une sorte de défi personnel. Qui sait, je battrai peut-être le record mondial de hauteur de détritrus en chambre d'hôpital (officiellement, ce n'est pas encore inscrit au Guinness Book, mais j'y travaille). Je n'ai jamais eu le tempérament d'une rebelle, seulement, entendre le personnel hospitalier me répéter jour après jour qu'il faudrait nettoyer, avec un ton de plus en plus sec, m'incite à poursuivre mon expérience. Combien de temps cela prendra-t-il avant qu'une femme de ménage ne balance tout à la poubelle pendant ma douche ? J'en suis déjà à trois semaines et ma tour de papier se porte toujours aussi bien.*

*La vérité, c'est que je ne comptais pas vous écrire. Je n'ai jamais voulu participer à ce programme, sauf que c'était ça ou le journal intime. Mon psychologue se faisait une joie de décortiquer mes sombres pensées quotidiennes. Il en a apparemment assez de mes inventions cauchemardesques (peut-être ai-je poussé le bouchon trop loin en prétendant rêver d'un monde dominé par les pandas où le bambou serait une arme mortelle ?). Grâce à vous, j'ai été en mesure de contrecarrer ses projets !*

*J'en ai assez de m'asseoir sur son canapé jour après jour et de l'entendre me répondre par les mêmes mots. Il n'a que les verbes « Détaillez » et « Précisez » à la bouche. Je commençais à devenir folle, si bien que j'ai préféré m'éviter la crise de nerfs. Désormais, je me contente de m'installer*

*dans le silence et d'attendre que ça passe. Je rêve d'exploser la grosse horloge qui semble faire défiler les secondes au ralenti. Son compte serait déjà réglé depuis longtemps si je n'avais pas aussi peur d'être cataloguée « sujet violent ». Imaginez l'horreur : encore plus de séances !*

*Quoi qu'il en soit, et pour m'éviter ce désastre, je vous ai choisie. Malheureusement, en me retrouvant devant la page blanche, j'ai réalisé qu'écrire à une parfaite inconnue allait se révéler plus difficile que prévu. J'ai remis à plus tard, tellement à plus tard que j'ai attendu un mois. Je suis censée vous remonter le moral, vous vous êtes engagée pour le pays, vous faites quelque chose de courageux, sauf que je ne m'en sens pas vraiment capable. En ce moment, je suis quelqu'un d'assez pathétique et ce doit être la plus longue conversation (enfin, monologue) que j'ai avec quelqu'un depuis... depuis... plusieurs mois.*

*Je n'ai pas le droit de vous interroger sur l'endroit où vous vous trouvez ni sur les missions que vous effectuez, et vous n'avez pas le droit de me demander pourquoi je suis à l'hôpital. C'est plutôt juste, non ?*

*Je ne connais rien de vous mis à part votre sexe et votre nom. Y a-t-il longtemps que vous êtes dans l'armée ? Quelles sont les raisons qui vous ont poussée à vous engager ? Avant ce programme, je ne m'étais jamais posé de questions là-dessus. Maintenant, ça m'intrigue. Je ne suis pas vraiment sportive, je ne tiendrais probablement pas une heure en entraînement. Est-ce aussi dur qu'on le prétend ? Vous force-t-on réellement à ramper dans la boue par tous les temps et à rester éveillée plus de quarante-huit heures d'affilée ? Peut-être pourriez-vous me décrire votre quotidien ?*

*Je m'appelle Anna et j'ai vingt et un ans. Rien ne vous oblige à m'écrire, mais je vous promets de ne pas attendre un*



*mois pour vous répondre si vous décidez de le faire.*

*Avec toute mon amitié,*

*Anna*

J'ignore totalement qui est cette fille, néanmoins elle a réussi l'exploit de me faire sourire. Je craignais de tomber sur un gosse. Je suis tout sauf douée avec les enfants. Cette personne a juste cinq ans de moins que moi, soit quasiment le même âge que Jenkins. Après avoir plié sa lettre, je la glisse dans ma poche. Communiquer avec une civile pourrait s'avérer enrichissant. Je me suis engagée et je n'ai pas pour habitude de me défilier.

# CHAPITRE 2

## Anna

20 août 2011

San Diego, Scripps Mercy Hospital

Avec dégoût, je contemple le contenu de mon plateau : haricots et petit pois bouillis, purée indigeste, viande hachée d'origine inconnue. À croire que mon coma n'a pas duré un mois, mais plus de soixante ans. À côté de moi, l'infirmière feint de ranger un peu la chambre. Je sens son regard pesant sur moi. Je n'ai aucune intention de me saisir de ma fourchette ou de ma cuillère. Étant donné le menu, je m'en serais sortie avec ce simple couvert. Si j'avais été de moins mauvaise humeur, j'aurais rappelé à ma surveillante que ma dentition est en parfait état de marche. Finalement, je ne fournis même pas cet effort.

Je me contente d'attendre que le temps passe. Les yeux rivés sur mon repas, je compte les secondes. Combien de temps va-t-elle rester à mes côtés avant d'abandonner ? Les infirmières sont censées être très occupées. Pourtant, celle-ci traîne dans ma chambre dès que l'occasion se présente. J'en ai assez d'être surveillée. Tout le monde guette le moment où je craquerai et où, inexorablement, je me ferai du mal. Or, ce moment n'arrivera jamais. Je vais juste attendre, attendre que le soleil se couche tous les jours et qu'il se lève le lendemain.

Comme pour rompre la monotonie du quotidien, la porte s'ouvre et révèle un énorme bouquet de fleurs. Un bouquet tellement gigantesque qu'il couvre la moitié du corps de mon visiteur. Ce dernier exagère toujours. L'ancien bouquet

n'a même pas eu le temps de faner qu'il m'en apporte déjà un autre. J'ai probablement la chambre la plus fleurie de tout l'hôpital et, par extension, la plus colorée. Cela ne change rien à l'ambiance qui règne dans cette pièce. J'émetts de telles ondes négatives que c'est un gâchis d'être celle à bénéficier de cette miniserre improvisée.

— Attendez, je vais vous aider !

L'infirmière qui était occupée dans la salle de bain a quasiment bondi dans le but de lui retirer le bouquet des mains. La raison pour laquelle elle traînait par ici m'apparaît soudainement claire comme de l'eau de roche. Ce n'était pas pour moi, mais pour lui. Sourire, petite œillade grotesque, elle ne m'épargne rien de son stupide numéro de charme. Malheureusement pour elle, elle n'est pas du tout son genre.

— Tu as bien meilleure mine aujourd'hui, Anna. Tiens, je t'ai apporté un cadeau, me lance le nouvel arrivant.

Je le fixe sans sourciller. Pense-t-il réellement que me mentir m'aidera à guérir ? Ce matin, j'ai eu l'occasion de m'observer dans le miroir. J'ai toujours la même tête de déterrée depuis ma sortie du coma. Un mélange de zombie et de vampire qui n'aurait pas mangé depuis un bail.

Thomas pose le paquet soigneusement emballé dans du papier hors de prix sur le bord de mon lit. Au départ, il avait eu l'intention de le mettre sur ma table de chevet. Un coup d'œil à la pile instable qui y trône l'en a dissuadé. J'examine à peine le colis avant de tourner la tête en direction de la fenêtre. Il fait beau aujourd'hui, sûrement très chaud aussi. Néanmoins, je ne peux pas en être certaine puisque dans cette chambre, la température est toujours la même.

— Tu n'as encore rien mangé. Ce n'est pas raisonnable, Anna. Tu sais que si tu veux guérir, tu dois prendre des

forces.

Je n'ai aucune réaction face à ce baratin identique à d'habitude. L'infirmière demande à lui parler et, ensemble, ils s'éloignent légèrement. C'est ridicule. À cette distance, je suis parfaitement en mesure de les entendre. Être amorphe ne signifie pas être sourde.

— Je m'inquiète beaucoup pour elle ; si ça continue, il faudra la remettre sous intraveineuse, murmure la jeune femme.

Je dois reconnaître que c'est une bonne actrice. Son petit numéro d'infirmière dévouée convaincrait n'importe qui si elle n'en profitait pas à chaque fois pour multiplier les contacts avec mon visiteur. Elle en fait trop pour avoir l'air sincère et lui ne se presse pas pour la repousser. Peut-être est-il aveugle, ou, plus probable, il a tellement l'habitude de ce genre de comportement que ces rapprochements lui semblent parfaitement normaux.

— Faites ce que vous jugerez nécessaire. Si ça peut lui permettre d'aller mieux, je signerai les papiers.

Aller mieux est à mes yeux un concept vraiment abstrait. Me mettre sous intraveineuse stabiliserait juste mon état physique. Cela n'aurait aucune autre vertu. Je me retiens de soupirer et, dans la mesure où j'en ai assez de les entendre parler de moi alors que je suis dans la même pièce, mon attention se reporte sur le cadeau.

J'entreprends de le déballer doucement, tellement doucement que je pourrais me resservir du papier d'emballage. À l'intérieur, il y a un téléphone portable. Probablement le dernier sorti, un Samsung Galaxy S2 dont je n'aurai aucune utilité. Le bruit que je produis en ouvrant le carton a le mérite d'interrompre les deux jeunes gens. Le visage de Thomas se met soudain à rayonner, comme si me voir effectuer un geste s'avérait un exploit.

— Alors, il te plaît ? Je te l'ai pris en blanc, mais je peux aller le changer si ça ne te convient pas. Tu as peut-être envie d'une coque ? Tiens, regarde, tu peux aller sur internet et la commander toi-même ! s'enthousiasme-t-il.

Quand Thomas s'approche, puis se penche vers moi afin d'allumer le smartphone, l'infirmière peine à contenir sa jalousie. Néanmoins, en se rendant compte que je la fixe, elle recommence à me sourire avec hypocrisie. Cette attitude a le don de m'énerver. Dans le seul but de la provoquer, j'attrape le bras de Thomas et feins de m'intéresser à ce qu'il raconte. C'est puéril, mais pendant une seconde, ou plutôt une brève milliseconde, cela m'amuse.

Elle sort de la pièce au moment où le monologue de Thomas dérive sur les fonctionnalités de l'appareil photo. Cette femme ne peut s'en prendre qu'à elle-même. Si elle était plus intelligente, elle aurait remarqué que mon visiteur et moi possédons les mêmes yeux verts, les mêmes cheveux bruns et quasiment la même forme de bouche. C'est plus flagrant quand nous sourions, toutefois il s'agit d'une chose dont je suis incapable pour l'instant, voire pour toujours.

— Pourquoi m'expliques-tu tout ça, Thomas ? le coupé-je brusquement.

— C'est que tu as retrouvé ta voix ! Quel dieu suis-je censé remercier pour ce miracle ? plaisante-t-il.

— Je suis très sérieuse. Que veux-tu que je photographie au juste ? Les murs blancs délavés ? Ou peut-être cette sublime douche en acier chromé ?

— Je me propose comme modèle, tu préfères la version moue boudeuse ou regard de braise ?

Il fait toujours le pitre, en toute circonstance.

Malheureusement, même s'il y met toute son énergie, cela ne suffit pas. Je reste désespérément sérieuse. J'ai l'impression que quelque chose s'est brisé dans mon esprit, ou peut-être bien dans mon cœur.

— Tu réussis vraiment à séduire des filles grâce à ça ?  
questionné-je, dubitative.

— Bien entendu, je suis un tombeur ! Aucune femme ne me résiste.

Sa vantardise est quasiment sa marque de fabrique. Il me lance un grand sourire, le genre qui doit probablement charmer l'intégralité de la gent féminine. Pour ma part, cela me rend juste encore plus perplexe.

— Ne tomberaient-elles pas plutôt au moment où tu sors ta *Black Card* ?  
me renseigné-je, sceptique.

— Ne sois pas si sarcastique, petite sœur ; toutes les femmes ne sont pas vénales.

— Si ça te plaît de vivre dans l'illusion... D'ailleurs, désolée de te l'apprendre, mais je n'ai pas besoin de ce téléphone. Tu n'auras qu'à l'offrir à ta secrétaire, indiqué-je sérieusement.

— Tu n'as pas envie de contacter tes amis ? Le portable est l'accessoire indispensable de tout jeune qui se respecte. Un appareil qui se greffe automatiquement à sa main dès qu'il l'a en sa possession.

Dans la mesure où il a tout juste vingt-huit ans, sa réplique me fait tiquer. Apparemment, il se considère déjà comme un vieux croulant.

— Je n'ai plus d'amis.

À nouveau, je tourne la tête en direction de la fenêtre. Dehors, il n'y a toujours aucun nuage à l'horizon. L'atmosphère doit être étouffante, néanmoins elle ne peut

pas l'être davantage que dans cette chambre.

— Ne dis pas n'importe quoi, tu en as une tonne. Tiens, avant-hier, il y a cette fille qui est passée. Une Mélanie, ou peut-être Mallory ?

— Je n'ai plus d'amis et je n'ai pas besoin de ce portable, répété-je sur un ton neutre.

— Anna...

Je sais ce qui m'attend : le même laïus que d'habitude, dégoulinant de bons sentiments et de réconfort. Je n'en ai pas l'utilité, pas plus que de la pitié des gens.

— Je suis fatiguée, j'aimerais me reposer.

Il comprend que ce n'est pas la peine d'insister et se contente de se pencher pour m'embrasser sur le front.

— D'accord, je repasserai demain. Essaie de manger un peu.

Au moment où ses lèvres s'apprêtent à toucher ma peau, j'ai un geste de recul. Je m'en veux instantanément, seulement c'est plus fort que moi.

— Désolé, j'avais oublié, prononce-t-il, attristé.

Il se lève, le portable reste sur mon lit. Je pensais qu'il allait sortir. À la place, il marque un arrêt près du bureau au fond de la pièce.

— Ton psychologue m'a remis cette lettre pour toi. Elle vient de ta correspondante militaire, je te la pose là.

À la suite de cette intervention, j'attends d'être certaine qu'il soit parti pour quitter mon matelas. Mon pyjama en flanelle couvre la majorité de mon corps et m'offre plus de dignité qu'une blouse d'hôpital. Toutefois, dans la mesure où je ne sors jamais de mon lit en présence d'autrui, je pourrais m'habiller n'importe comment sans aucun souci.

De toute manière, personne n'oserait m'adresser la moindre remarque, puisque l'ensemble de mes interlocuteurs s'évertuent à se montrer polis en dépit de mon attitude glaciale.

À chaque fois que quelqu'un me regarde, j'ai l'impression qu'il sait précisément ce qui m'est arrivé. C'est sans doute le cas, d'ailleurs. Tout le monde est au courant, tout le monde sauf cette femme qui vient de me répondre.

Lorsque je lui ai écrit, il m'a fallu plusieurs essais, plusieurs feuilles gaspillées, avant de réussir à ressembler à la fille que j'étais autrefois. Cette Gabrielle n'aura jamais connaissance de mon identité, je n'aurai jamais à la rencontrer, ce qui a tendance à ôter toute pression de mes épaules. Je peux parler en toute impunité, faire comme si rien ne s'était jamais passé. Une véritable bulle de liberté.

Après m'être assise sur le fauteuil devant le bureau, j'ouvre l'épaisse enveloppe tamponnée du cachet de l'armée avec autant de précautions que pour le papier cadeau. À l'intérieur, je repère et me saisis immédiatement d'une feuille toute simple qui semble avoir été arrachée d'un bloc-notes. L'écriture est un peu brouillonne, comme si ma correspondante avait rédigé ses phrases à la va-vite. Toutes les lettres ne sont pas formées, pour autant, ce n'est pas désagréable à regarder. Ce n'est pas mal écrit, il s'agit juste d'un style particulier.

*Le 14 août*

*Chère Anna,*

*Avant toute chose, appelle-moi Gaby. On ne m'avait plus appelée Gabrielle depuis une éternité et ça a tendance à me donner un sacré coup de vieux. J'ai toujours été plus à l'aise dans un garage que dans une salle de classe, aussi ne m'en veux pas si je n'écris pas toujours correctement. Je vais faire*



*de mon mieux, mais je ne te garantis rien.*

*Cette histoire de tour de papier m'intrigue ! Combien de centimètres a-t-elle atteint ? Est-ce qu'une femme de ménage sans cœur a réussi à en venir à bout ? Si ce record très pertinent apparaît au Guinness Book, je serai la première à te féliciter.*

*J'ai cru comprendre que tu étais musicienne, de quel instrument joues-tu ? Le solfège n'a personnellement jamais été mon truc. J'ai de vagues souvenirs de mes cours de musique au collège, pourtant la seule note que je serais en mesure d'identifier serait probablement le Do. On ne fait pas grand-chose avec cette unique note, alors je me contente de grattouiller quand une guitare est à ma portée.*

*J'ai déjà eu à passer des tests psychologiques, mais jamais à rester pendant des heures chez le psy. Heureusement pour moi, et pour lui, d'ailleurs. Je ne suis pas très bavarde, à part si on me lance sur la mécanique et sur le foot américain ; là, c'est aux risques et périls de mon interlocuteur ! Je te tire donc mon chapeau : à ta place, il y a longtemps que cette horloge aurait fini aux ordures.*

*Je ne suis pas quelqu'un de patient, je dirais même que rester immobile plus de deux minutes relève de l'exploit à mon niveau. Depuis toujours, je sais que les études ne sont pas faites pour moi. La théorie a tendance à m'ennuyer au plus haut point. J'ai besoin d'action, de pratique, de bouger, d'être utile. Je me suis engagée à vingt et un ans et je ne l'ai jamais regretté. L'armée, c'est dur, surtout au début. Si je n'avais pas eu un but, j'aurais sûrement abandonné au moment de faire mes classes. Mes camarades de galère m'ont pas mal aidée aussi. À l'armée, tu n'es jamais seul et c'est une autre chose que j'apprécie.*

*Avant de m'engager, je bossais dans un garage. J'adorais ça, mais je me sentais coincée. J'avais besoin de plus et je*

*l'ai trouvé grâce à l'armée. Je suis mécano, je m'occupais de bécanes comme de gros véhicules et, il y a deux ans, on m'a formée pour travailler sur des avions. Je les rafistole quand c'est nécessaire, je fais les vérifications avant qu'ils partent en vol. Je ne mentirai pas : par moments, c'est barbant, mais savoir qu'une vie humaine dépend de ces gestes routiniers me pousse à toujours donner mon maximum.*

*Depuis que je suis affectée sur cette mission, je n'ai plus à faire de terrain. Mes journées se décomposent de la même façon. Levée à 5 h, footing et marche jusqu'à 7 h 30, petit-déjeuner, vérification des appareils garés au dépôt, exercices de tir ou séance de musculation, puis déjeuner. L'après-midi est consacrée aux réparations sur les appareils endommagés. Après ça, de nouveau une marche et ensuite, j'ai quartier libre. La boue n'est plus qu'un vague souvenir, seulement je peux t'assurer que de tous les maux, ce n'est pas le pire.*

*Les moustiques, ça, c'est un véritable fléau ! Ces satanées bestioles réussissent l'exploit de te piquer à travers un treillis. Par plus de trente degrés, impossible de se mettre en tee-shirt à moins de vouloir doubler de volume en moins de dix minutes. Certains sont même parvenus à atteindre mes orteils. À croire que notre sang leur a permis de muter. Comment expliquer autrement qu'ils arrivent à passer à travers une ranger et des chaussettes aussi épaisses que leur corps ?*

*Ce soir, je suis de garde, mais je ne suis pas en territoire hostile. La plupart des soldats en profitent pour roupiller discrètement. Malheureusement, mon supérieur ne m'a pas à la bonne. Un faux pas et je me retrouve aux arrêts. Il faut croire que certains n'ont toujours pas digéré le fait qu'une femme puisse être militaire. Je ne me suis jamais laissé marcher sur les pieds, ce qui a tendance à me créer des*

*problèmes dans certaines situations. Comme tu peux le deviner, être impulsif à l'armée n'a rien d'une qualité...*

*Je me rends compte seulement maintenant que je te tutoie depuis le début de cette lettre. Je n'ai pas envie de la réécrire, alors j'espère que ça ne te posera aucun souci. Je grappille sur ma pause déjeuner pour te répondre. Le soir, je suis trop claquée et, pour avoir déjà testé, je peux t'assurer que s'endormir sur une chaise est loin d'être confortable.*

*Tu peux me tutoyer aussi si tu le souhaites. J'ai vingt-six ans, je ne suis pas encore trop vieille, enfin, je n'en ai pas l'impression.*

*Est-ce que tu as des passions, Anna ? Si tu me dis « football américain », nos lettres finiront certainement par faire des dizaines de pages ! Même dans le cas contraire, j'aimerais savoir ce qui t'intéresse.*

*À très bientôt,*

*Gaby*

*PS : Touchée par cette histoire de Post-it tellement banals qu'ils en deviennent invisibles, je te joins quelques trouvailles que j'ai faites en ville. En espérant qu'elles te soient utiles.*

Avec curiosité, je retourne l'enveloppe. Plusieurs mini blocs de papier me tombent sur les genoux. Il y en a de toutes les couleurs et ils sont tous amusants. Un bleu clair en forme de nuage, un blanc et noir en forme de panda, un autre qui ressemble à un chat et le dernier représentant un ballon de foot. Si je pouvais, je sourirais. C'est vraiment mignon, tout comme la lettre qu'elle m'a écrite. J'ai même réussi à me concentrer uniquement sur ma lecture et à oublier pourquoi j'étais ici.

Je remets le tout dans l'enveloppe et, au lieu de retourner

au lit, j'effectue quelques pas en direction de la fenêtre. La ville paraît tranquille. J'arrive presque à voir la cime des arbres du Mercy Staff Memorial Garden, à moins qu'il ne s'agisse d'un autre endroit. J'ai un très mauvais sens de l'orientation et tout ce que je connais de San Diego se résume à la vue depuis cette fichue fenêtre. Je l'ouvre, mais cela ne change rien. Aucun courant d'air, pas la moindre brise de vent. J'en soupirerais presque de désolation. Au moins, répondre à cette Gaby aura le mérite de m'aider à m'échapper quelques minutes de mon quotidien étouffant.

# CHAPITRE 3

## Gabrielle

27 août 2011

Corée du Sud, Séoul

Premier week-end de permission et la préoccupation principale des membres de mon équipe a été de trouver un endroit où se soûler, et vite. Les bars ne manquent pas dans la capitale. Personnellement, j'ai préféré passer mon tour. Je n'ai pas supporté trois heures de train pour finir bourrée, à déambuler ivre morte dans les rues. Ça, je peux très bien le faire n'importe où.

N'ayant aucun programme précis, je me suis contentée de flâner en ville, mon appareil photo à la main. Je ne parle presque pas coréen, néanmoins ce n'est pas quelque chose qui risque de m'arrêter. Utiliser l'anglais me suffit pour me débrouiller. J'ai réussi à me remplir le ventre à moindres frais, au point qu'il menace d'éclater d'un moment à l'autre. Il y a une telle profusion de nourriture, que ce soit dans la rue avec les commerces ambulants, dans les cafés ou dans les vitrines des restos, que ne pas en profiter aurait été criminel.

À la nuit tombée, je me suis lancée à la recherche des pochtrons qui me servent de coéquipiers. Je me serais volontiers passée de cette corvée, mais je suis certaine qu'à l'heure actuelle, ils ont oublié jusqu'au nom de l'hôtel. Jenkins m'a donné l'adresse de l'endroit où ils se trouvent. Je ne suis pas déçue du voyage en me rendant compte qu'il s'agit d'un bar à hôtesse. Ils sont bien capables de dépenser toute leur solde en une fois, et ce n'est pas moi

qui vais les arrêter. De mon point de vue, chacun doit assumer ses conneries. Si ça les amuse de finir au riz blanc pendant un mois faute de moyens, alors grand bien leur fasse.

— Andrews ! Viens t’asseoir à côté de moi. Je t’ai gardé une place.

Johnson paraît être le plus imbibé, cependant les autres ne sont pas mal non plus dans leur genre. Les filles leur resservent constamment du Soju. Même si elles sont sexy, elles ne me plaisent pas plus que ça, sûrement à cause du côté payant. Je m’installe à côté de mon ami et, au moment de vider un premier verre, mon second voisin de table trouve drôle de passer son bras autour de mes épaules.

Il semble m’avoir pris pour une des hôtesse alors que la différence de quantité de tissu entre elles et moi saute aux yeux. Je le remets aussitôt à sa place. Il retente sa chance cinq minutes plus tard et l’ambiance commence à dégénérer. J’ai des défauts, en particulier celui de m’emporter rapidement, si bien que je juge préférable de m’en aller avant de me retrouver impliquée dans une bagarre.

En partant, je prends tout de même soin de laisser l’adresse de l’hôtel à l’accueil du bar. Je ne suis pas responsable de leur état, mais demander qu’on leur appelle un taxi lorsqu’ils frôleront le coma éthylique me semble être le minimum.

Une fois dans la rue, je n’ai aucun mal à trouver un véhicule pour rentrer. J’ai à peine le temps de m’engouffrer à l’intérieur de l’habitacle orange qu’une femme m’emboîte le pas. Surprise, je m’installe sur la place la plus à gauche. De son côté, et dans un coréen parfait, elle donne l’adresse que je m’apprêtais à communiquer au chauffeur.

— On va au même endroit, on partagera la note, m’indique-

t-elle avec un léger sourire.

Brune aux cheveux courts, elle me dit vaguement quelque chose sans que je parvienne à la situer. À coup sûr, elle travaille aussi sur la base militaire. Nous sommes plusieurs équipes à être parties en permission ici. Aux traits de son visage et à son accent, je devine qu'elle est également américaine.

— C'est souvent que vous vous imposez de cette façon ? demandé-je, dubitative.

— Je ne rate jamais une bonne occasion.

Sa remarque est accompagnée d'un léger rictus. De la tête aux pieds, elle fait très soldat. Sa tenue comporte un tee-shirt beige basique, un pantalon noir et des baskets de la même couleur. Sa façon de se tenir, d'agir, impose naturellement le respect.

— On ne peut pas dire que Séoul souffre d'une pénurie de taxis, vous auriez pu prendre le suivant.

— Ce n'est pas la voiture qui m'intéressait, répond-elle avec décontraction.

En voyant le chauffeur nous observer à travers son rétro, je me questionne sur son habileté à comprendre l'anglais. La brune a été assez directe pour qu'en un instant, je devine où elle veut en venir. Je la détaille à nouveau. Ses yeux marron sont tellement foncés qu'ils paraissent presque noirs. Elle déborde de confiance en elle. Même si en temps normal, j'ai une préférence pour les femmes plus féminines, je décide de me laisser tenter. Après tout, je suis célibataire et les occasions pareilles ne sont pas légion.

— Un intérêt à court terme ? prononcé-je après quelques secondes de réflexion.

Elle ne prend pas la peine de me répondre. À la place, elle

se contente de sourire et je comprends que nous sommes sur la même longueur d'onde. Nous ne discutons pas durant le trajet. Je me moque totalement de son prénom. Plutôt que d'avoir une conversation futile et insipide, je préfère encore regarder par la vitre. Moins j'en saurai sur elle, mieux je me porterai. Ce sera juste pour la nuit. Aucune conséquence, aucun risque que cela remonte aux oreilles de mes supérieurs.

Lorsque le taxi nous dépose devant l'hôtel, nous restons à bonne distance l'une de l'autre. C'est presque drôle à voir. Dans l'ascenseur, nous continuons à nous comporter en étrangères, mais au moment où je mets les pieds dans sa chambre, elle ne perd pas de temps pour me plaquer contre le mur et fondre sur mes lèvres. À l'instar de nos vêtements, nos inhibitions deviennent rapidement un vague souvenir.

Atteindre le lit n'est pas possible la première fois ni même la seconde. Nous savons toutes les deux ce que nous voulons et pourquoi nous sommes là. Cet accord tacite entre nous rend les choses beaucoup plus faciles, que ce soit pendant ou après. Ainsi, quand elle quitte mes bras pour aller fumer sur le balcon, je comprends que c'est l'heure de partir. Je ne vois pas l'intérêt de lui dire au revoir. Nous avons à peine échangé deux mots et même si l'expérience a été plaisante, je commence sérieusement à me demander si quelque chose ne cloche pas chez moi.

En vingt-six ans, je n'ai jamais réussi à m'attacher. Je suis une habituée des liaisons éphémères. Cela m'a toujours convenu, mais aujourd'hui, j'en désire plus. Néanmoins, entre le vouloir et parvenir à trouver la bonne personne, le fossé est grand. Être militaire n'arrange pas les choses. Je bouge souvent et les relations à distance sont compliquées à maintenir dans la durée.

En arrivant dans ma chambre et en me rendant compte que



l'air conditionné fonctionne, un léger soupir de bien-être m'échappe. Je me laisse tomber en travers de mon lit et, après quelques secondes à fixer le plafond, mon regard est attiré par le coin de l'enveloppe blanche qui sort de mon sac.

On me l'a transmise juste avant que je ne monte dans le train. Plutôt que de la voir tourner entre les mains de tous mes amis, j'ai préféré remettre sa lecture. Je ne suis pas fatiguée, si bien qu'après une douche froide, je m'installe sur le balcon. Emmitouflée dans un peignoir en éponge, je me sens bien. La lumière de la chambre est suffisante pour que j'y voie clair, alors qu'en contrebas, tout Séoul est animé. Le trafic est presque plus dense qu'en journée. Les éclairages des magasins et immeubles empêchent cette ville de plonger dans l'obscurité et moi, je suis là, comme coupée du monde. C'est agréable.

Comme la première fois, je n'ouvre pas l'enveloppe matelassée délicatement. Au lieu d'une lettre, un drôle d'assortiment de bracelets dans les tons marron atterrit dans mes mains, de la même teinte que l'un de mes uniformes. Il me faut quelques secondes pour identifier ces objets. En comprenant, je me mets à rire. Du bout des doigts, j'attrape le papier estampillé au nom de l'hôpital et ne perds pas plus de temps avant de commencer ma lecture.

*San Diego*

*Scripps Mercy Hospital*

*Le 21 août*

*Gaby,*

*Merci pour ton courrier et pour le cadeau qui l'accompagnait. Certains Post-it ornent déjà les murs de ma*

*chambre. Lorsqu'il pleut, j'accroche ceux en forme de nuage à ma fenêtre et mon moral s'améliore instantanément. Mes yeux ne s'attardent plus sur le gris, mais sur le bleu clair. Le bleu a une vertu apaisante, tu le savais ? Je te rassure, je ne suis pas une sorte de gourou complètement détraquée qui voue un culte à la chromothérapie ! Malgré tout, j'ai l'impression que cette théorie selon laquelle les couleurs influent sur notre humeur n'est pas sans fondement.*

*Ma tour de papier se porte très bien, pourtant depuis quelques jours, j'ai arrêté d'y entasser tout ce qui me passait sous la main. Une des infirmières qui ne m'apprécie pas beaucoup (comme si c'était de ma faute si mon frère refuse de sortir avec elle), m'a gentiment expliqué que mon œuvre risquait d'attirer les bêtes. Bien que cette hypothèse me semble hautement improbable, j'aimerais ton avis. Je n'ai pas envie qu'une araignée me rampe sur la tête pendant mon sommeil. L'idée me fait frissonner d'effroi. Je déteste les insectes ! Quoique, le terme « détester » ne me paraît pas encore assez fort...*

*Tu comprendras donc pourquoi j'ai été particulièrement touchée par cette histoire de moustiques carnivores et sanguinaires. Je ne sais pas où tu te trouves, peut-être que tu n'en auras pas l'utilité, mais au cas où, je te joins quelques armes pour lutter contre les démons suceurs de sang. N'hésite pas à t'en servir pendant tes tours de garde, ça se porte tout aussi bien aux poignets qu'aux chevilles (d'où le fait qu'il y en a quatre). J'avoue que niveau style, ça laisse à désirer (seulement, on est d'accord que l'efficacité prime sur le look, non ?), alors j'ai essayé de choisir quelque chose d'adapté à ta condition de soldat, soit le plus discret possible. Je n'ai pas envie que tu te fasses repérer à cause d'un rose ou d'un bleu un peu trop éclatant.*

*En ce qui concerne la musique, je jouais du piano. J'ai été diplômée à Juilliard en juin dernier. Les partitions, même les*

*plus complexes, n'ont plus aucun secret pour moi. J'ai passé énormément de temps à m'exercer, du temps que je ne rattraperai probablement jamais et que j'aurais pu dédier à de bien meilleures choses. Aujourd'hui, j'ai décidé de laisser cet instrument de côté et de me consacrer à autre chose.*

*Tu as l'air vraiment passionnée par ton métier, j'aimerais trouver quelque chose qui m'apporte autant de satisfaction que tu sembles en tirer de tes activités. En mécanique, je suis plus novice que novice. J'ai mon permis, toutefois, je serais probablement incapable de faire ne serait-ce que la vidange de ma voiture. Si tu prends soin des avions, est-ce que tu as déjà eu l'occasion d'en piloter un ou de sauter en parachute ? J'ai conscience que ce sont des choses bien différentes, mais qui sait, tu as peut-être expérimenté divers domaines avant de te décider à rester au sol pour t'occuper du matériel.*

*Mieux vaut être impulsif qu'amorphe. Cela signifie juste que tu as du caractère ! Je suis convaincue que tu es en mesure de surmonter tous les obstacles qui se dressent sur ton chemin. Tu l'as dit toi-même : être une femme à l'armée n'a rien de simple et pourtant, tu sembles t'en sortir à merveille. Ça force le respect.*

*Je te confirme que vingt-six ans, ce n'est pas vieux ; mon frère en a vingt-huit et j'ai du mal à croire qu'on puisse le prendre pour un véritable adulte. As-tu des frères et sœurs, toi aussi ?*

*Venons-en au sujet qui t'intéresse : le football américain ! Sans être une fana absolue, je m'y connais pas mal. Bon, je n'ai aucun mérite, mon frère pratiquait ce sport et, depuis toute petite, on m'a traînée à tous ses matchs. Le destin a même voulu qu'il finisse quaterback de son équipe au lycée. Je ne te raconte pas tous les entraînements auxquels j'ai dû assister, puisqu'il était celui à passer me chercher lorsque j'étais à l'école primaire. J'ai eu l'occasion de voir plusieurs*

*matches, dont des Superbowl. En février, mon père s'arrangeait toujours pour prendre des jours de congé. Je me souviens être allée à Miami, à Indianapolis, à Détroit aussi et, dans la mesure où ça me permettait de sécher quelques jours de cours, j'étais totalement pour.*

*La fibre foot coule tellement dans mes veines que je me suis sentie obligée d'ajouter ma pierre à l'édifice en devenant pompom girl au lycée. J'avoue que crier des slogans en effectuant des pirouettes n'a pas grand-chose à voir avec le fait de se retrouver devant une foule de types qui en veulent à ta peau quand tu possèdes le ballon, mais c'est mieux que rien. Cette période est aujourd'hui derrière moi, cependant ce n'est pas quelque chose que je regrette. La capitaine de l'équipe avait un petit côté démoniaque qui aurait même effrayé une militaire aguerrie comme toi.*

*Mes passions... Il y a peu, je t'aurais répondu le piano en lettres majuscules. Du coup, je parlerais plutôt de passe-temps. J'aime :*

- faire la cuisine (enfin, seulement de la pâtisserie ; le tiramisu et les cookies sont ma spécialité) ;*
- rouler au hasard sans destination précise ;*
- courir à Central Park ;*
- les parcs d'attractions ;*
- rester avachie devant une série pendant des heures (particulièrement les séries coréennes).*

*Je pourrais continuer la liste, mais je pense que j'ai suffisamment parlé de moi. Comment occupes-tu ton temps libre ? Les États-Unis ne te manquent pas ? (J'ai supposé que tu étais en mission à l'étranger étant donné ta dernière lettre...)*

*Prends soin de toi,*

*Anna*

La tête rejetée en arrière, j'observe les étoiles. Mes bras pendent de chaque côté de la chaise, la lettre toujours dans ma main droite. Cette fille est amusante. Amusante et intéressante. Les raisons de son hospitalisation sont un mystère. J'espère que ce n'est rien de trop grave. Je me traite d'imbécile. Personne ne reste à l'hôpital durant des mois pour une broutille. Est-elle malade ? A-t-elle eu un accident ? Je ne peux pas lui poser la question. Ces interrogations demeureront donc sans réponse. Je lui souhaite de pouvoir sortir rapidement, même si cela marquerait sûrement la fin de notre correspondance.

# CHAPITRE 4

## Anna

2 septembre 2011

San Diego

J'ignore ce que je fabrique ici, assise sur ce banc, sur ce court de tennis, à attendre que mon frère et son ami finissent de jouer. Thomas m'a forcée à l'accompagner. L'air frais est censé me faire du bien. Selon lui, rester enfermée contribue à me déprimer davantage, sauf que depuis ma sortie, je n'ai remarqué aucune amélioration, bien au contraire.

Que ce soit ici ou dans ma chambre, je suis prisonnière. Le terrain de tennis est entouré de grillage, toutefois ce n'est pas le souci. Même sur une plage s'étendant à l'infini, j'éprouverais une sensation similaire. Mon esprit et mes souvenirs sont le problème. Je suis à l'arrêt sans aucun moyen d'enclencher la première pour m'échapper. J'aimerais que mon cerveau ait un bouton de remise à zéro. Je voudrais tout effacer, tout oublier.

Alors que je me perds en réflexions stériles, une balle roule sur mes pieds. Par réflexe, je me baisse afin de la ramasser. Le temps que je me redresse, Joshua arrive à ma hauteur.

— Tu ne t'ennuies pas trop, Anna ?

— J'ai une passion pour les matchs de tennis masculins, tu ne le savais pas ?

Il attrape la balle que je lui ai lancée avec un léger sourire. Le soleil joue dans les reflets cuivrés de ses cheveux. Il est habillé tout en blanc, comme mon frère, et j'ai parfaitement

conscience que si les passantes s'arrêtent, ce n'est pas par amour du sport.

Je suis mal à l'aise de me retrouver exposée. Par réflexe, je frotte mes côtes à travers ma chemise. La cicatrice qui s'y trouve tire encore par moments, cependant, il s'agit davantage d'une douleur psychique que somatique.

— Les joueurs doivent être heureux d'avoir une ramasseuse de balles aussi mignonne, commente-t-il en se délestant de sa casquette.

Il me la place sur la tête avant de rejoindre rapidement sa partie du terrain. Je pourrais soupçonner mon frère de l'avoir mandaté pour me sortir un truc pareil, mais je sais que ce n'est pas le cas. Plus je me tiens éloignée des garçons, plus Thomas est satisfait.

Durant quelques secondes, je les observe jouer. Ils en sont au troisième set. Je n'ai aucune idée du score et m'en moque totalement. Très vite, mon attention dérive vers le monde extérieur. Les gens vont et viennent autour de nous. Des joggeurs, des personnes qui promènent leur chien, des couples, des étudiants... J'ai l'impression d'être en décalage par rapport à eux, de fonctionner au ralenti.

— Tu es toute pâle, bois un peu d'eau.

Je n'ai pas entendu mon frère approcher et sursaute à son contact. Sans parvenir à me maîtriser, je repousse violemment sa main posée sur mon épaule. La bouteille qu'il tenait s'échoue par terre. J'observe son contenu se déverser sur le gazon synthétique parfaitement entretenu et perds pied avec la réalité. Je n'entends plus rien. J'ai seulement conscience de mon rythme cardiaque. Il accélère brusquement. Mes oreilles, elles, bourdonnent. Thomas a beau gesticuler, parler, je n'arrive pas à sortir de ma bulle.

Très vite, je me sens prise au piège et me lève d'un seul

coup. Je voudrais m'enfuir, aller le plus loin possible, toutefois mes pieds restent collés au sol quand je surprends le regard des passants sur moi.

— Anna, Anna, tu m'entends ?

J'ai mal à la tête. La voix de Thomas est étouffée, comme s'il existait une barrière entre nous. Je deviens folle. Avoir peur de son propre frère, c'est pathétique. Il n'y a aucun moyen que je m'en sorte, vraiment aucune chance. Je suis condamnée à rester dans cet état pour toujours. Si j'en avais été capable, je me serais mise à pleurer. Je ne ressens plus rien, ni joie ni tristesse. Je suis comme anesthésiée depuis mon réveil, un mois et demi plus tôt.

J'en ai assez. Je voudrais juste que tout redevienne comme avant. Une chose apparemment impossible, puisque je n'arrive même pas à faire face à des gens dans un simple parc.

— Je vais te chercher un truc à manger, ne bouge pas.

Thomas semble se méprendre sur la situation. J'aurais aimé qu'il s'agisse d'une crise d'hypoglycémie, malheureusement ce comportement devient récurrent.

— Tu as envie de jouer, Anna ?

Les deux raquettes en main, la sienne et celle de mon frère, Joshua me lance la balle. Je la rattrape au dernier moment, juste avant qu'elle ne touche mon visage. Il se conduit comme si tout était parfaitement normal, comme si nous nous contentions de passer le temps en attendant Thomas.

— Je ne suis pas en tenue.

Ma réplique n'a pas beaucoup d'effet sur l'entrain dont il fait preuve. Il me tend la raquette de mon frère le manche vers moi et je suis obligée de m'en saisir.

— Tu as des baskets, c'est suffisant. On se passera de la



jupette pour cette fois.

Je baisse les yeux vers mes pieds en regrettant mon choix de chaussures. Pourquoi a-t-il fallu que je sélectionne ces satanées tennis noir et bleu ?

Joshua se place de son côté du terrain ; j'imité son exemple, pour autant, quand il m'envoie la balle, je n'effectue aucun geste dans le but de la rattraper. Je me contente de légèrement lever ma raquette avec une expression ennuyée sur le visage.

— C'est dommage, on dirait que je l'ai ratée.

— « Laisée passer » serait plus approprié.

— Je suis en convalescence, tu as oublié ? Je ne suis pas censée faire de sport.

— On ne le répétera à personne, tu seras autorisée à agoniser autant que tu le voudras après ce match.

Consciente que je n'y échapperai pas, je soupire et, afin d'être plus à l'aise, j'attache mes longs cheveux en un chignon rapide. Je vais jouer le prochain coup sérieusement et ainsi, tout le monde sera satisfait. Quand Thomas reviendra, il me félicitera pour cet effort et Joshua me laissera tranquille. Ce dernier sert. Je sais où la balle va atterrir, en plein sur mon revers.

À ce moment-là, je me moque des apparences. J'attrape le manche de la raquette à deux mains et lui renvoie son coup de toutes mes forces. J'ai davantage l'air d'utiliser une batte de baseball, mais cette méthode se révèle efficace, puisque la balle repart de son côté à pleine vitesse. Je n'ai pas vraiment de mérite. Si elle est aussi rapide, c'est à cause du service de Joshua. Je n'ai même pas visé en tirant. L'effet de surprise aidant, il ne cherche pas à esquiver quand elle lui fonce droit dans le visage.

Je le vois tomber sur les fesses, les mains sur son nez, et il me faut plusieurs secondes pour réaliser ce qui vient de se passer. Avec rapidité, je le rejoins et sors un mouchoir en tissu de ma poche.

— Je suis vraiment désolée, Josh, tu as très mal ? questionné-je en tamponnant le sang qui apparaît.

— C'est OK. Je voulais justement me refaire le nez, tu m'as évité le coût d'une opération.

— Arrête de plaisanter, ça pourrait être cassé ! Montre-moi.

Je suis à genoux à côté de lui lorsqu'il se décide à reposer les mains par terre. Malgré le sang qui coule à flots, je n'ai pas l'impression que sa blessure soit grave.

— Tu devrais aller à l'hôpital, consulter un médecin, passer une radio. Pourquoi tu n'as pas esquivé ? Tu l'as vue venir, pourtant.

— Et rater cette occasion unique ? C'était hors de question.

— Quelle occasion ? demandé-je sans comprendre.

Jusque-là concentrée sur ma tâche qui consiste à éponger les dégâts, je relève les yeux vers les siens. Son air devient plus grave tout à coup. Sa main entre en contact avec la mienne et, même s'il s'agit d'un simple effleurement, je n'arrive pas à le supporter.

— Celle où tu t'inquiètes et prends soin de moi.

Cette réplique me perturbe. Je n'aspire pas à entendre des choses pareilles. Je manque de m'étaler sur les fesses et me redresse avec difficulté.

— Tu peux garder le mouchoir, je n'en aurai plus besoin.

— Je ne te demande rien, Anna. Je voulais juste que tu le saches.

— Que je sache quoi, au juste ? rétorqué-je plus agressivement que je ne l'aurais souhaité.

— Tu me plais, tu m'as toujours plu. Par respect pour Thomas, j'ai préféré me taire, mais avec cet accident...

— Ne le dis pas. Ne dis plus rien. Continue à respecter mon frère et intéresse-toi à quelqu'un d'autre.

Je recule d'un pas et, au moment de me retourner, je manque de buter contre Thomas. Trois esquimaux sont présents dans ses mains. À son expression, je devine qu'il a tout entendu. Je pourrais essayer de désamorcer la situation, tenter d'aider Josh à se sortir de ce mauvais pas. À la place, je reste silencieuse. Après avoir subi la colère de mon frère, il sera sans doute moins prompt à me déclarer ses sentiments. Je suis désolée pour lui, néanmoins c'est mieux comme ça.

— Je vais retourner à l'hôpital, merci pour la glace.

J'enlève la casquette en même temps que l'élastique qui retenait mon chignon. Je comptais rendre à Josh ce qui lui appartenait, puis m'enfuir en vitesse, sauf que Thomas ne l'entend pas de la même oreille.

— Tu ne rentres pas seule. Tu vas savoir te relever ? ajoute-t-il à l'adresse de Joshua.

Le ton est froid, tout comme l'ambiance dans la voiture sur le chemin du retour. Personne ne parle ; d'ailleurs, la glace que je mange paraît plus chaleureuse. Je ne croyais pas une telle chose possible, pourtant, en retrouvant ma chambre, le soulagement m'envahit. J'enlève mon gilet et mes chaussures avant d'aller me laver les mains et de me passer de l'eau sur le visage. Je ne me sens pas bien, pas bien du tout. Il s'agissait de ma première sortie et elle s'est transformée en fiasco intégral.

Je suis prête à me laisser tomber sur mon lit lorsque

j'aperçois une enveloppe posée au-dessus des draps.

*JW Marriott Hotel Seoul*

*Le 28 août*

*Anna,*

*Là où je suis, il est plus de quatre heures du matin et je n'arrive toujours pas à trouver le sommeil. C'est peut-être le fait de dormir à l'hôtel. J'ai l'impression de m'enfoncer dans mon lit, un peu comme s'il risquait de m'avaler à la minute où je fermerai les yeux. Sans doute que ma lettre ne sera pas très cohérente, mais j'avais envie de t'écrire. Il y a des années que je ne me suis plus posée tranquillement sur un bureau. Au lycée, il fallait limite m'attacher pour que je me décide à utiliser un stylo, pourtant, avec toi, cet exercice semble facile.*

*Je me sers du papier fourni dans la chambre pour te rédiger cette lettre, ce qui revient à te donner une indication de l'endroit où je me trouve. Une série est en train de passer à la télé, je n'y comprends rien, mais elle me fait penser à toi. City Hunter, ça te dit quelque chose ? J'ai réussi à saisir qu'il s'agissait d'une sombre affaire de vengeance, de corruption aussi sans doute. Le père du héros semble être la cause de tous ces problèmes. Pourquoi les histoires de famille doivent-elles être si compliquées ?*

*Grâce à toutes ces informations, tu auras deviné dans quel pays on m'a envoyée en mission. Je compte sur toi pour ne pas trahir mon secret.*

*Quelqu'un m'a un jour dit que la petite bête ne pouvait pas manger la grosse. À moins d'une invasion d'araignées mutantes, je doute que tu aies quoi que ce soit à craindre de ces bestioles. Si nous étions ensemble, je veillerais personnellement à ce que rien ne vienne troubler ton*

*sommeil, d'autant qu'avec tes bracelets, je suis en quelque sorte une arme mortelle pour tous les rampants nuisibles. Là où je passe, les bestioles trépassent !*

*Je sais, ce n'était pas drôle, mais souviens-toi de l'heure qu'il est, j'ai des circonstances atténuantes.*

*J'ignore ce qui s'est produit pour que tu arrêtes quelque chose qui te passionnait à ce point, toutefois ce serait dommage de gâcher ton talent. Être diplômée de Juilliard, c'est quand même quelque chose. Cette université n'accepte que l'élite de l'élite, d'après mes souvenirs. Réussir ce cursus me paraît bien plus impressionnant que toutes les réparations de moteur que je pourrais effectuer. J'espère un jour avoir l'occasion de t'entendre jouer. Prends tout le temps qu'il te faudra et quand tu seras prête, essaie de toucher à un clavier de nouveau. Qui sait, tu auras peut-être une surprise.*

*Pour répondre à tes questions, j'ai en effet déjà eu l'opportunité de suivre quelques leçons de pilotage, mais honnêtement, ce n'est pas pour moi. Du moins, pas à un niveau professionnel. Je préfère considérer ça comme un loisir et garder les pieds sur Terre. Le parachute, c'est une autre histoire ; il est parfois nécessaire de se faire parachuter au cours d'une mission, seulement, dans ces cas-là, on pense surtout à ce qui nous attend au sol plutôt qu'à ce qu'on ressent dans les airs. Aujourd'hui, mon travail me convient, peut-être qu'un jour, j'aurai envie d'évoluer, mais pour le moment, je suis bien où je suis.*

*Tu sembles être très proche de ton grand frère, comment s'appelle-t-il ? Est-il devenu un sportif de haut niveau ou a-t-il tout lâché après le lycée ?*

*J'ai moi-même une sœur aînée, j'aimerais te dire que nous sommes aussi proches, malheureusement ce serait mentir. Entre nous, les choses ont toujours été compliquées et*

*lorsque j'ai rejoint l'armée, j'ai coupé presque tous les liens avec ma famille. Parfois je le regrette, parfois non. Eux et moi, on est juste trop différents. Ils ne me comprendront jamais et fournir des efforts à ce niveau-là n'a jamais été ma spécialité.*

*Tu ne m'as pas parlé de tes parents, ils viennent également te rendre visite à l'hôpital ? J'espère que tu ne te sens pas trop seule. Je sais que tu as fait tes études à New York, mais en dehors de cette période, tu as toujours habité à San Diego ?*

*Indianapolis, c'est vrai ? J'y étais aussi ! Aujourd'hui, nous sommes à des milliers de kilomètres, alors qu'il y a quelques années, nous nous trouvions au même endroit. C'est amusant et dommage à la fois.*

*T'entendre me parler de pompom girls a éveillé mon intérêt. Soyons claires : je n'ai jamais tenu un pompon de ma vie, et il est d'ailleurs hors de question que ça arrive un jour. En revanche, les regarder se trémousser est une des choses que j'ai préférées de mes années lycée. Je t'imagine bien blonde aux yeux bleus, tu devais être mignonne dans ton uniforme. Ça a dû être un crève-cœur pour tout un tas de personnes quand tu l'as relégué au fond de ton placard.*

*Tu as des passe-temps intéressants. Sans être une photographe professionnelle, je me débrouille avec un appareil. Je pourrai t'envoyer quelques clichés si ça te fait plaisir.*

*Pour ma part, quand je ne suis pas au travail, j'ai tendance à... dormir. Eh oui, je sais, c'est peu glorieux, mais si je n'ai pas assez d'heures de sommeil, je deviens plutôt agressive. Même les gars savent que dans ces moments-là, il vaut mieux ne pas me déranger.*

*Plus sérieusement, j'adore voyager. Dès que j'ai une permission, j'essaie de sortir de la base pour visiter quelque*

*chose.*

*Je suis tellement occupée que les États-Unis n'ont pas le temps de me manquer. Ah non ! Je retire ce que j'ai dit : la bouffe me manque énormément ! J'ai besoin de ma dose de gras quotidienne pour être en forme.*

*Dans la mesure où mes paupières sont en train de se fermer toutes seules, je vais te laisser, Anna, à très bientôt j'espère.*

*Gaby*

Allongée sur mon lit, je relis la lettre une deuxième fois, puis une troisième. Je tente d'intégrer chaque détail, de comprendre chaque sous-entendu. Avoir des nouvelles de la militaire me réchauffe le cœur et me permet d'oublier ma mauvaise humeur.

Au moment où des coups résonnent à la porte, je range cette correspondance en vitesse dans le tiroir de ma table de chevet. Je préfère que ces échanges restent uniquement entre Gaby et moi. C'est la seule intimité à laquelle j'aie droit et j'y tiens énormément.

— Entrez.

Je m'assois en tailleur quand Thomas apparaît. Il porte toujours sa tenue de tennis d'un blanc immaculé. Si son admiratrice avait été présente, elle serait probablement tombée à la renverse.

— Tu n'es pas encore rentré chez toi ?

— Non, je voulais te parler avant.

Je me prépare mentalement à une discussion au sujet de Joshua. Pourtant, au lieu de s'exprimer, mon frère marque un silence. Il me rejoint et semble chercher ses mots. C'est stressant.

— Que dirais-tu de rentrer avec moi, Anna ?

Je ne m’y attendais pas et le contemple avec stupeur. Thomas paraît très sérieux. Je comprends alors que c’est à moi de choisir. Quitter l’hôpital et me lancer dans l’inconnu, ou rester ici à végéter. Cette décision m’effraie, mais personne ne peut la prendre à ma place.



# CHAPITRE 5

## Gabrielle

16 septembre 2011

Corée du Sud, Gunsan, Kunsan Air Base

La distribution du courrier vient d'avoir lieu. Sans surprise, aucune lettre ne m'est adressée. Depuis trois semaines, il n'y a plus rien pour moi. C'est de ma faute. Dans ma dernière lettre, j'ai vraiment raconté n'importe quoi. Anna ne risque pas de me recontacter après mes nombreux sous-entendus. Mon attirance pour les femmes ne doit plus être un secret pour elle. Sûrement a-t-elle flippé ou est-elle dégoûtée. Peut-être aussi que ce n'est pas à cause de ça. Il est possible qu'elle m'en veuille d'avoir insisté pour qu'elle reprenne le piano. Je me suis mêlée de ce qui ne me regardait pas. Elle n'a pas arrêté de jouer par gaieté de cœur et moi, je l'ai poussée sans rien savoir.

Je suis allée trop loin, même dans le reste de la lettre. Je ne me souviens plus exactement de mes propos, cependant, certaines phrases sonnaient vraiment comme un début de drague. Je suis folle. J'aurais dû me cantonner à mon rôle de passe-temps. C'est probablement ce que je suis pour elle : un moyen de se divertir, quelque chose qui la change de son quotidien et moi, j'ai tout gâché.

Je pourrais renvoyer une lettre, seulement je n'ai pas envie d'avoir l'air d'une harceleuse. J'ai juste à l'oublier. En théorie, ça ne sera pas trop difficile. Après tout, nous nous sommes simplement échangé quelques courriers. Je ne sais même pas à quoi elle ressemble. Il s'agit d'une inconnue au visage flou et je n'ai rien à attendre d'elle.

— Les vérifications sont terminées ?

J'ai l'impression de reconnaître la voix féminine qui vient de m'interpeller, et pour cause : devant moi se trouve la femme de l'hôtel. L'uniforme et les cheveux tirés lui vont bien et lui confèrent davantage de charisme.

— Juste un dernier réglage et l'avion sera prêt à décoller.

Mes pensées parasites ont disparu. Je vérifie le niveau d'essence, les différents cadrans pour m'assurer que rien n'est en panne et je retourne au sol. Au lieu de reculer, la militaire m'adresse un léger sourire en coin. La revoir est surprenant. Même si nous travaillons sur la même base, je ne m'attendais pas à la recroiser. En remarquant son grade plus élevé que le mien, j'effectue un salut militaire qui a le mérite de l'amuser.

— Garde ça pour le moment où on aura de la compagnie.

Je tourne la tête vers le hangar devenu désert. Les gars n'ont pas traîné en entendant sonner la fin de la journée. Le nom de famille de mon interlocutrice est inscrit sur son badge : Lenz. Je viens d'en apprendre plus sur elle en quelques secondes qu'au cours de la nuit passée ensemble.

— C'est Sydney, me renseigne-t-elle en remarquant mon regard.

— Gaby.

J'attrape ma caisse à outils afin de la ranger à sa place. La pilote me suit. L'ampoule ayant grillé dans le local où est entreposé le matériel, il fait sombre, puis carrément obscur quand la porte claque. Je ne vois quasiment plus rien, cependant, c'est la dernière de mes préoccupations. Sydney vient de me plaquer contre le mur. D'ordinaire, c'est moi qui mène la danse, mais impossible de regagner le contrôle.

Je ne déteste pas le sexe sauvage et avec elle, c'est excitant. Elle sait s'y prendre, moi aussi. Le risque d'être surprise est minime, mais suffisant pour accélérer les choses. Dix minutes plus tard, je suis dehors, mon uniforme réajusté. Aucun signe extérieur ne nous trahit. Nous ne parlons même pas.

— À bientôt, Gaby.

À nouveau, elle m'adresse un sourire en coin avant de bifurquer pour se diriger vers le camp d'entraînement. Je continue sur un autre chemin, celui qui mène aux dortoirs, en me doutant fort que ce genre d'*entrevue* se reproduira. Notre tête-à-tête à l'hôtel n'était pas censé avoir de suite, mais pourquoi pas, finalement ? Après tout, je suis libre et n'ai de comptes à rendre à personne.

J'arrive rapidement dans ma chambre et tire un trait sur mon projet initial qui consistait à prendre une douche et passer une soirée tranquille. Des squatteurs ont envahi les lieux. Nicolson est étalé de tout son long sur mon lit ; Ravier se tient près de mon placard et s'occupe de régler ma radio ; quant à Jenkins, il pianote sur son ordinateur portable. En somme, une scène tout à fait banale, sauf que les deux premiers ont un sachet de Cheetos dans les mains et qu'un tas de paquets de snacks en tout genre - Beef Jerky, Cracker Jack popcorn, CookieDough Bites, Hostess Twinkies, Pop-Tarts... - sont disséminés par terre.

— Vous avez dévalisé un supermarché américain ? demandé-je en enlevant ma veste pour l'accrocher à la porte.

— Nope, on t'a dévalisée toi, répond tranquillement Nicolson.

Je me retourne sans comprendre, jusqu'à ce que j'aperçoive le carton qui trône au bout de mon lit. Un carton qui n'était pas là quand je suis partie ce matin.

— Je n'ai rien à voir avec tout ça, se dédouane immédiatement Jenkins.

— Poule mouillée.

Un paquet de céréales, des Lucky Charms à première vue, atterrit sur la tête de mon cadet. Il ne râle même pas. Il continue à tapoter sur son clavier. Ce type est dingue de sa copine, à tel point que les gars en ont eu assez de le chambrer sur le sujet.

— Qu'est-ce que vous avez fabriqué ? questionné-je.

Je m'approche du carton mystérieux à moitié plein et rabats l'un des pans afin de découvrir mon adresse soigneusement indiquée au marqueur noir. Mon cœur s'emballe en reconnaissant l'écriture. Autant j'étais indifférente en voyant toute la nourriture étalée au sol, autant cette révélation me met en rogne.

— On profite de la générosité de ta correspondante, avoue Ravier. Tiens, il y avait une lettre avec.

Mon ami passe à côté de moi en me tendant l'enveloppe heureusement intacte. De la musique commence à résonner dans la pièce. J'ai envie de les tuer, mais je ne suis pas un monstre. Je peux attendre qu'ils aient l'estomac rempli. Après tout, chaque condamné à mort a le droit à un dernier repas.

Je déchire l'enveloppe sur le côté. La lettre est beaucoup moins intéressante que la bouffe à leurs yeux. Tant qu'ils sont en train de se goinfrer, je suis tranquille. Je pensais trouver uniquement le courrier d'Anna à l'intérieur du papier blanc, or lorsque j'ouvre, quelque chose tombe à terre. Le temps que je réalise, Nicolson prend les devants. Il se redresse, la feuille en main.

— Trop canon ! Ne me dis pas que c'est elle, ta correspondante ! s'exclame-t-il.

— Si c'est elle, je m'inscris direct à ce programme, ajoute Ravier.

Je lui arrache la photo des mains sans arriver à croire que la fille sous mes yeux est bien Anna. J'étais loin du compte avec ma blonde aux yeux bleus, elle est mille fois mieux que dans mon imagination, brune aux prunelles vertes. Ses cheveux retombent en dessous de sa poitrine, à la limite du haut rouge qu'elle porte et qui laisse son ventre à découvert. Un haut qui compose un uniforme de pompom girl.

— Sois chic et donne-nous son adresse, on en fera bon usage, c'est promis.

— Tes pieds.

Nicolson, qui s'est déjà rallongé, bouge instantanément et me permet de m'installer. Il faudrait qu'on me torture pour que je parle d'Anna à cette bande d'excités.

*San Diego*

*La Jolla*

*13 septembre 2011*

*Gaby,*

*Je suis désolée d'avoir mis autant de temps à te répondre, seulement, beaucoup de choses ont changé pour moi. Ou plutôt non : une unique chose, mais elle a entraîné énormément de complications.*

*Je suis sortie de l'hôpital. Ça sonne comme une grande nouvelle, pourtant, mon quotidien n'est pas différent. Je fais exactement les mêmes trucs qu'avant... chez mon frère. Il m'a aménagé une chambre chez lui et, si je lui en suis très reconnaissante, j'ai l'impression que c'est un moyen pour lui de m'avoir davantage à l'œil.*

*Une infirmière (comme par hasard celle qui craque sur lui) passe régulièrement contrôler mon état de santé. En dehors de ces visites, je ne croise pas grand monde. Thomas évite d'inviter qui que ce soit depuis qu'il a surpris un de ses amis me faire une sorte de déclaration. Dans sa tête, c'est le chaos, alors qu'il n'y a aucune raison de s'enflammer. Je n'ai jamais rien ressenti pour cette personne et ce n'est pas maintenant que ça va commencer.*

*Étant donné ce que je viens de te raconter, tu dois te demander pourquoi je n'ai pas été en mesure de te répondre. Ce n'est pas comme si le temps m'avait manqué... Comme tu le sais, notre correspondance a débuté dans le cadre d'un programme entre l'hôpital et l'armée. Maintenant que je suis sortie, je n'ai plus à voir le psychologue qui se chargeait de la liaison et, en théorie, je n'ai plus le droit non plus de t'envoyer de lettres.*

*En déménageant, la quasi-totalité de ma tour de papier a fini dans un sac poubelle (paix à son âme) ainsi que le Post-it où était inscrite ton adresse. J'ai eu besoin d'un certain temps pour convaincre ce fichu psy que je devais à tout prix t'expliquer la situation. J'ai dû lui assurer que je ne comptais pas te harceler et que je souhaitais juste mettre un terme à notre échange proprement.*

*Évidemment, la dernière partie est un mensonge, mais il ne l'apprendra jamais. À moins bien sûr que tu me dénonces...*

*J'ai fini par obtenir le Saint Graal (= ton adresse) hier matin. D'ailleurs, avant toute cette histoire, je n'avais jamais prononcé autant de mots devant ce psy. Et le temps que je fasse quelques courses pour agrémenter ton colis, ça nous amène à aujourd'hui. Ton manque de calories purement américaines devait être comblé. J'ignore si tu préfères le salé ou le sucré, alors j'ai pris de tout. C'était la première fois que je sortais seule depuis un long moment. C'était étrange, un peu effrayant aussi, néanmoins, le magasin*

*étant à peine à cinq minutes, le challenge n'a pas été trop grand. Il y avait même un Starbucks dans la galerie marchande ; comme quoi, le centre commercial Westfield UTC a vraiment tout compris. Rien de tel que le café pour attirer les clients.*

*La caissière me regardait bizarrement quand elle a découvert mes articles. Je suis probablement passée pour une super boulimique, mais j'assume. Ces courses m'ont aussi permis de remplir un peu les placards de mon frère qui sont en permanence vides. J'ai l'impression qu'il passe sa vie au resto. Lorsque je suis arrivée, il y avait une unique bière dans son frigo. Je pense qu'à ce stade, il ferait mieux de reconverter la cuisine en salle de sport. Cette pièce lui serait bien plus utile.*

*Quoi qu'il en soit, j'espère que tu ne me tiendras pas rigueur de cette absence de nouvelles. La nourriture n'est pas un moyen de te soudoyer, toutefois, si ça peut te permettre d'oublier ces deux semaines...*

*Pour ce qui est du pays où tu te trouves, j'ai bien compris que tu étais en Corée du Sud. J'ai toujours voulu visiter Séoul, alors oui, j'aimerais beaucoup que tu m'envoies les photos que tu as pu prendre. Peut-être que je devrais aussi m'engager dans l'armée afin de profiter de ce genre de voyage... Non, je plaisante, je ne tiendrais même pas un jour à l'entraînement (je sais, ce n'était pas drôle et je n'ai pas l'excuse de la fatigue pour ma part).*

*City Hunter est l'un de mes dramas préférés et je t'assure qu'avec des sous-titres américains, tout devient soudain beaucoup plus clair. Les histoires de famille ne sont jamais simples, c'est un fait, que ce soit dans la fiction ou dans la réalité.*

*C'est dommage que tu ne t'entendes pas avec ta famille, peut-être qu'avec le temps, la situation pourrait évoluer,*

*qu'en penses-tu ? Je ne sais pas quelle est la source de votre discorde ; y a-t-il un sujet en particulier ou est-ce un tout ? Je n'aimerais pas que tu regrettes votre éloignement s'il venait à leur arriver quelque chose. Vivre avec des regrets est ce qu'il y a de pire de mon point de vue.*

*Pour te répondre, mon frère s'appelle Thomas et il a continué le football américain pendant ses études à Brown. Maintenant, il se contente de son abonnement à la salle de sport pour s'entretenir (même si je le soupçonne d'y aller surtout pour rencontrer de jolies filles).*

*Mes parents n'étaient pas en mesure de me rendre visite. Avant d'atterrir dans cet hôpital, je n'avais jamais mis les pieds à San Diego. J'ai passé toute ma jeunesse à Orlando. J'aimais beaucoup, cependant, San Diego a l'air pas mal. Il faudrait que je sorte du quartier de La Jolla afin de me faire une vraie idée.*

*Et toi, où as-tu vécu ? Tu es rattachée à une base américaine, non ?*

*En ce qui concerne Juilliard, j'ai conscience de la chance qui m'a été donnée d'avoir pu y étudier. Jouer durant des concerts, composer mes propres musiques, c'est ce que j'étais censée faire de ma vie ; malheureusement, c'est devenu impossible pour moi. Je ne peux plus toucher un piano. Sans doute que ça te paraît stupide, que je passe pour une gamine pourrie gâtée, mais à l'heure actuelle, j'essaie vraiment de trouver un autre domaine auquel me consacrer. J'ai même devant moi quelques dépliants sur les différentes universités de la ville. Plus je les parcours, moins je sais ce que je veux. Continuer dans une discipline artistique ou m'orienter vers quelque chose de plus sérieux... ? Peut-être aussi que je devrais me contenter d'aller travailler avec mon frère. J'ignore de quoi j'ai envie et ça me bloque complètement.*



*Il n'y a pas longtemps, j'ai visionné un film dans lequel le héros rassurait sa copine en lui expliquant que peu importaient les kilomètres qui les séparaient, la lune et les étoiles sous lesquelles ils se trouvaient seraient les mêmes et, tout comme la voûte céleste qui les rapprochait, son cœur resterait fidèle au sien. C'est d'un romantisme exacerbé, seulement, quand j'y pense, il n'a pas totalement tort. Depuis que j'ai entendu cette réplique, lorsque j'observe le ciel la nuit, il m'arrive de songer à toi. C'est étrange de me dire que tu peux voir la même chose...*

*Aussi, je vais encore une fois devoir être désolée, et cette fois-ci de te décevoir. Je ne corresponds pas du tout au cliché de la pompom girl que tu sembles avoir en tête. Par contre, si j'avais été la capitaine de l'équipe, là oui, tu aurais tapé juste. Je ne suis pas blonde et je n'ai pas les yeux bleus. J'ai déniché cette photo dans mon ordinateur et, plutôt que de me décrire, j'ai pensé qu'une image valait mieux que mille mots. Elle a été prise avant un match important (qu'on a gagné !) pour le yearbook. C'est un peu bizarre d'ailleurs qu'un tas d'inconnus possèdent ma photographie, surtout qu'à la fin de l'année, je me suis retrouvée à la signer pour des personnes que je n'avais jamais croisées de ma vie.*

*Apparemment, tu semblais autant apprécier le match que la mi-temps ; est ce que tu aimes tant que ça les pompom girls, ou est-ce juste les filles que tu préfères ? Ma question peut paraître étrange, je sais. Je ne veux pas te vexer ou quelque chose du genre, je suis simplement curieuse.*

*Je pense que ma lettre est assez longue sans que j'en rajoute encore. À bientôt, Gaby (enfin, je l'espère).*

*Anna*

*PS : Les coordonnées de la boîte postale que j'utilise pour recevoir mon courrier est inscrite au dos de l'enveloppe.*

*Mon frère flipperait si je donnais son adresse à quelqu'un que je n'ai jamais rencontré...*

La lettre dans les mains, je jette un nouveau coup d'œil à sa photo. Il faudrait avoir des goûts vraiment spéciaux pour ne pas la trouver magnifique et être déçu. Par contre, pour son propre bien, il aurait mieux valu qu'elle soit plus ordinaire. Ne plus écrire la moindre phrase ambiguë maintenant que je sais à quoi elle ressemble va être difficile. Déjà dans ma dernière lettre, je suis allée un peu trop loin.

— Qu'est-ce qu'elle te raconte ? Elle parle d'un petit ami ? Parce que si elle se sent seule...

J'attrape une poignée de Cheetos directement dans le paquet de Nicolson et les lui fourre dans la bouche. Il est beaucoup plus supportable quand il est silencieux.

# CHAPITRE 6

Anna

22 septembre 2011

San Diego, La Jolla

Depuis que j'ai commencé à suivre des cours de *self-defense* réservés aux femmes, j'ai l'impression de me découvrir des muscles à des endroits insoupçonnés. L'instructeur est sympa. Un ancien militaire à la retraite qui, loin d'aboyer des ordres, prend le temps de nous enseigner différentes parades plus ou moins efficaces selon la situation. Je suis déjà tombée un nombre incalculable de fois depuis que je joue le rôle de l'agresseur dans mon binôme avec Nicky. Elle ne rigole pas, et mes fesses commencent à connaître par cœur la texture du tapis de sol.

— Besoin d'un coup de main ?

Allongée sur le dos, j'inspire et expire difficilement quand la tête de Nicky apparaît dans mon champ de vision.

— Laisse-moi agoniser encore quelques secondes.

— J'y suis allée un peu fort, c'est ça ?

— Un peu ? Je me sentirais mieux si un mammoth m'avait piétinée.

Un rire la secoue. Cette fille est un vrai rayon de soleil à elle seule. Je me demande d'ailleurs ce qu'elle fait dans notre groupe de déprimées. Les autres participantes ne sont pas méchantes. Elles ne sont simplement pas là pour discuter et nouer des amitiés. Moi non plus à la base, mais

quand, lors du premier cours, le prof m'a placée avec Nicky, j'ai su au bout de cinq minutes que ce serait mission impossible de rester à ruminer dans mon coin.

— Il faut toujours que tu dramatises ! Prends des cours de théâtre, tu seras comme un poisson dans l'eau.

Je me saisis de sa main dans le but de me redresser. Nous sommes à peu près de la même taille. Ses yeux verts sont plus clairs que les miens et, jusqu'ici, je n'ai jamais vu son visage manifester autre chose que de la sympathie ou de la gentillesse. C'est sans doute pour cette raison que j'ai du mal à la repousser. Quand je suis avec elle, je ne me sens pas en colère. Au contraire, je suis détendue.

— Tu n'as pas peur que je te vole la vedette ?

— Tu peux toujours essayer, mais tu sais, en général, les acteurs ont besoin de savoir maîtriser plus d'une expression faciale, me taquine-t-elle en remontant ses cheveux auburn mi-longs en une couette haute.

— Quel dommage, je vais devoir renoncer à une carrière qui semblait si prometteuse. Tu m'en vois bouleversée.

Tout en parlant, nous nous dirigeons vers le coin de la salle où sont rangés nos sacs de gym.

— Blague mise à part, j'ai un casting la semaine prochaine. C'est le rôle d'une fille un peu étourdie, mais toujours optimiste et à qui il arrive un tas de tuiles. Tu crois que je devrais me teindre en blonde ?

— Rassure-toi, tu es parfaitement capable de jouer les écervelés en rousse. Ne change absolument rien.

— Je ne sais pas trop comment je dois le prendre. Ça ressemblait à un compliment, et en même temps, venant de toi, je me méfie.

Si je pouvais, je lui lancerais un sourire innocent,

malheureusement mon visage reste figé. Ce n'est pas mon corps qui a besoin de rééducation, c'est mon esprit. J'ouvre la porte à double battant qui donne sur le parking pendant que Nicky bataille avec son sac. Ce dernier est sur le point de l'emporter lorsque sa propriétaire opte pour une méthode radicale. Elle le retourne et vide l'intégralité de ses affaires sur le sol, sous le lampadaire qui éclaire les quelques escaliers devant nous.

— Tu as un problème ou le stress de tes auditions t'a fait craquer ?

— Je ne trouve pas mes clés. C'est génial, vraiment génial ! Et comme par hasard, ma coloc' ne rentre que demain et j'ai laissé mon portable chez moi.

Après avoir continué à farfouiller pendant trente secondes, elle finit par s'asseoir sur la première marche et arbore un air dépité.

— Il n'y a pas que du négatif, tu sais, la consolé-je en me baissant afin de l'aider à ramasser.

— Que pourrait-il y avoir de positif à passer la nuit dans la rue ?

— Tu ne te contentes pas de jouer ton futur rôle, tu rentres carrément dans la peau de ton personnage. Qui d'autre pourrait mieux interpréter la fille étourdie à qui il arrive des tuiles que toi ?

— Merci, tu me réconfortes beaucoup. Je savais qu'on pouvait compter sur toi, ironise-t-elle.

Avec rapidité, je termine de glisser toutes ses affaires dans son sac et le passe ensuite sur mon épaule droite. Sans rien dire, je descends les quelques marches qui me séparent du parking et entends la jeune femme m'interpeller.

— Je n'ai que vingt dollars dans mon portefeuille ; si tu

prévois de me voler, attends au moins que j'aie eu ma paie.

— Quand tu auras fini de déprimer, tu me préviens, qu'on prenne la route.

Très vive d'esprit, Nicky comprend tout de suite où je veux en venir. Son regard s'éclaire et elle ne tarde pas à bondir dans mes bras. Le contact me crispe, néanmoins je ne la repousse pas.

— Je peux vraiment dormir chez toi ? Tu verras, je me ferai toute petite. Un coin de canapé me suffira amplement.

— Nicky, tu m'étouffes...

— Ah oui, pardon. En tout cas, je retire ce que j'ai dit, tu es une super amie, la meilleure même !

— Mais oui, c'est ça. Allez, on y va.

Elle se détache, ce qui me permet de sortir mes clés. Je désactive l'antivol et mon amie émet un sifflement appréciateur lorsque mon véhicule s'illumine.

— Tu roules vraiment là-dedans ? Ce n'est plus une voiture, c'est un tank, ce truc ! réagit-elle en contournant le Range Rover.

— Sans commentaire, précisé-je en m'installant côté conducteur.

Laisser mon frère choisir mon moyen de locomotion a été une grave erreur. Je ne connais personne de plus obsédé par la sécurité. Il est impossible de passer inaperçu au volant de ce monstre et, pendant les dix minutes de route qui me séparent de mon logement, je me retiens difficilement de souffler. Nicky ne cesse de me taquiner et s'amuse à tester toutes les options de ma voiture. Elle chante à tue-tête une mélodie de country démodée et essaie de m'entraîner dans un duo.

Quand je coupe le contact une fois sur l'allée de garage, mes oreilles arrêtent de saigner. Nicky se tait et sort du véhicule. J'imité son exemple et profite un instant de mon environnement. Dehors, il fait bon. La villa est entourée par de hauts buissons qui l'isolent du reste du quartier. Je referme le portail grâce à la télécommande et grimpe les trois marches en marbre qui donnent sur la porte d'entrée.

— Si tu comptes dormir là, je peux t'apporter une tente, lancé-je à l'adresse de Nicky qui s'est figée à côté du Range Rover.

— Tu habites vraiment ici ?

— Non, j'ai volé les clés au proprio après l'avoir assommé et jeté dans la cave. Bien sûr que j'habite ici, tu viens ?

Toutes les lumières étant éteintes, j'en déduis que nous sommes seules à la maison. J'enlève mes chaussures et cherche des pantoufles pour Nicky qui n'a pas l'air dans son assiette.

— Tu as envie de prendre une douche tout de suite ? Je vais t'apporter des affaires pour te changer.

— Je ne devrais pas aller saluer tes parents d'abord ?

— Il n'y a que mon frère et moi ici, mais je ne sais pas quand il va rentrer. Tu veux une visite guidée ?

Beaucoup plus calme que d'habitude, elle acquiesce et me suit. Après un passage rapide dans la cuisine, le salon-salle à manger et une présentation encore plus sommaire du bureau de mon frère et des toilettes, nous montons à l'étage. Je lui indique la chambre de Thomas, puis la mienne avant de l'emmener dans la chambre d'ami. Dans les tons beiges et gris, cette dernière a le mérite d'être très confortable.

— Si tu n'aimes pas, je connais un coin de canapé assez

moelleux au rez-de-chaussée, la taquiné-je.

— Tu plaisantes, là ? C'est trop beau, comme toute ta maison d'ailleurs.

— Quelque part aux États-Unis, un décorateur serait heureux d'entendre tes paroles.

Un rire discret lui échappe. J'ouvre la fenêtre de manière à aérer un peu et observe la partie de rue visible depuis cette pièce. Il n'y a personne à l'extérieur et surtout, le bruit des voitures est à peine perceptible au loin.

— Sérieusement, Anna, tu es consciente que je suis loin d'avoir autant d'argent ?

— Parce que tu es capable d'être sérieuse, maintenant ?

Je me retourne et m'appuie sur le rebord de la fenêtre. Je comprends un peu mieux ce qui la dérange depuis tout à l'heure et pourquoi elle a l'air mal à l'aise.

— J'ai le niveau social de ta femme de ménage, et encore, je pense que son salaire est supérieur à celui d'une simple serveuse.

— Vraiment ? J'aurais peut-être dû te demander un relevé de compte avant d'accepter de t'adresser la parole.

— C'est une plaisanterie ? hésite-t-elle.

— Je ne choisis pas mes amis en fonction de leur compte en banque, la rassuré-je.

Afin de clore le sujet, je passe à côté d'elle et ouvre la porte donnant sur la salle de bain adjacente.

— Tu peux prendre un bain, si tu veux. Il y a des serviettes dans le placard en dessous du lavabo et je te laisserai des affaires sur le lit pour la nuit.

Au moment de pivoter pour la confronter, je suis surprise



par sa réaction. Elle me saute au cou et je ne parviens pas à rester stoïque. Je la repousse, de la même manière que j'ai repoussé Thomas au parc. Ne pas avoir réussi à me contrôler me provoque des tremblements. Le sentiment d'être une personne bizarre et complètement folle ne me quitte pas. Sans laisser le temps à Nicky de dire quoi que ce soit, je file en vitesse.

— Je vais dans ma chambre.

Je fonce jusque dans la pièce en face et m'y enferme. Une fois seule, je glisse le long de la porte et prends ma tête entre mes mains. J'ai l'impression d'étouffer et n'arrive pas à calmer mon rythme cardiaque. J'inspire, expire, avant de chercher mon sac des yeux. Lire la lettre de Gaby que j'ai reçue aujourd'hui me fera du bien. J'ai besoin de plusieurs secondes pour me souvenir que j'ai laissé mes affaires en bas et suis obligée de me relever.

Je m'apprête à rejoindre le rez-de-chaussée quand Nicky toque. Elle entre aussitôt et s'exprime avec rapidité :

— Anna, je suis désolée. J'ai été trop brusque, je suis vraiment bête parfois. Dis-moi que tu n'es pas vexée.

— Tout va bien, c'est moi qui ai un problème.

Mal à l'aise, je pose la main sur mon avant-bras et évite son regard. Je m'en veux beaucoup d'avoir surréagi. À ce rythme, elle me fuira et je ne pourrai pas lui en tenir rigueur.

— Quel problème ? Ce n'est pas un crime de ne pas être fan des contacts physiques. Moi, c'est le contraire ; depuis que j'ai été agressée, j'ai besoin d'être proche des personnes que j'apprécie.

Je la trouve très courageuse d'oser aborder le sujet. J'en serais incapable. Parler de ce qui m'est arrivé est impossible. À chaque fois que j'essaie, ma gorge se bloque

et je finis par me murer dans le silence.

— Ça s'est produit quand je sortais du travail. Un type m'est tombé dessus pour me voler mon sac. J'ai résisté et je me suis fait tabasser. Tu aurais dû voir ma tête il y a encore deux mois, un énorme bleu recouvrait la moitié de mon visage.

— Tu n'es pas obligée de me raconter tout ça.

— J'ai confiance en toi.

Je me détends légèrement, juste assez pour la laisser poser sa main sur mon épaule et m'entraîner sur le lit.

— Je vais essayer de calmer mes pulsions d'affection débordante, promis. On ne se connaît pas beaucoup, mais j'espère vraiment qu'on pourra rester amies.

Ses paroles me touchent. La crainte qu'elle s'éloigne à cause de mon comportement disparaît en partie et me permet de mieux respirer. Je tourne la tête vers elle et me retrouve à quelques centimètres de son visage. Je n'avais pas conscience qu'elle était installée si près.

— Tu ne crois pas que tu es un peu trop proche ?

— Ne t'inquiète pas, je ne vais pas t'embrasser. Ma période lesbienne gothique m'a passé depuis le lycée.

J'ai beau essayer de l'imaginer dans cet accoutrement, je n'y parviens pas. Nicky est la bonne humeur incarnée et porte toujours un tas de couleurs.

— Eh oui, je sais, c'est étonnant. J'avais toute la panoplie : teinture sombre, vernis noir, vêtements cloutés et franchement douteux, piercings en pagaille...

— Laisse-moi deviner : avec tes amis, vous invoquiez les forces occultes le samedi soir ?

— On se contentait d'aller mettre le bazar dans les fêtes

des petites princesses dans ton genre, c'était tout aussi divertissant.

Plutôt calme jusque-là, elle se relève et examine l'intérieur de ma chambre. L'atmosphère est apaisante. Mon frère l'a repeinte en bleu clair et blanc avant mon arrivée. La coiffeuse et le lit à baldaquin sont neufs et attirent un instant l'attention de Nicky. Elle se détourne bien vite et s'arrête devant mon bureau.

— T'es une maniaque des Post-it ? Tiens, il est original, celui-là. T'as été attaquée par une horde de moustiques et tu cherches à exorciser le traumatisme ?

Je lui retire des mains le Post-it en forme de ballon qui m'a permis d'illustrer une des aventures de Gaby pour le remettre à sa place.

— Au lieu de fouiner, pourquoi tu n'irais pas te laver ? On commandera des pizzas quand tu auras fini ?

— Je ne dis jamais non à une pizza, seulement compte au moins une heure. J'ai bien l'intention de profiter au maximum du confort d'une baignoire aussi gigantesque.

— Prends ton temps.

J'attends qu'elle soit sortie pour aller moi-même me doucher et enfiler un pyjama gris à manches longues. Dans la salle de bain de la chambre d'amie, j'entends Nicky chanter. Je dépose un débardeur et un short vert clair sur le lit et file à l'étage du dessous. Avec un peu de chance, elle ne quittera pas son bain avant que j'aie fini de lire la lettre de Gaby.

J'ignore pourquoi je suis aussi excitée à chaque fois que je reçois quelque chose de sa part et aussi déçue quand rien ne m'attend dans ma boîte postale. Mon frère a trouvé étrange que j'insiste autant pour obtenir son adresse, toutefois, je n'y peux rien si j'ai envie de parler à la

militaire à longueur de journée. Lui écrire, lui détailler mon quotidien est facile. Au départ, j'ai placé ces émotions sur le compte de la solitude. Or, maintenant que Nicky est entrée dans ma vie, je ne sais plus trop.

Je suis vraiment attachée à Gabrielle et son opinion a beaucoup d'importance pour moi. J'ignore ce qui m'a pris de lui envoyer une photo de moi. À bien y réfléchir, ce n'était peut-être pas une bonne idée. Plus j'y pense, plus j'angoisse. Et le fait d'angoisser me stresse davantage, car je suis obligée de me rendre à l'évidence. J'ai envie de lui plaire.

C'est déroutant et frustrant. Gaby est une femme ; une femme que je ne rencontrerai jamais, en plus. Avec Nicky, je ne me pose pas la question de savoir si elle me trouve belle, alors pourquoi est-ce si important que ce soit le cas de ma correspondante ? J'attrape mon sac, en extrais l'enveloppe et vais m'asseoir dans un coin du salon, sur l'un des poufs situés près de la cheminée.

*Le 18 septembre*

*Anna,*

*Recevoir de tes nouvelles m'a soulagée. Je commençais à croire que tu m'en voulais pour quelque chose que j'aurais pu dire dans ma précédente lettre. Je me demande comment faisaient les gens par le passé, je trouve ça réellement frustrant d'avoir à attendre autant de temps dans l'espoir d'une réponse qui peut-être n'arrivera jamais. J'en suis même venue à imaginer que ta lettre s'était perdue. Les services postaux de l'armée ne sont pas infallibles après tout.*

*Tu l'auras compris, t'en vouloir n'est pas d'actualité, surtout après tous les efforts que tu as mis en œuvre pour récupérer mon adresse. Je sais que c'est stupide, mais je*

*suis heureuse que tu aies fait tout ça juste pour moi. Et même si ça paraît encore plus débile, sache que notre correspondance a beaucoup d'importance pour moi. J'ai refusé de poursuivre le programme et de recevoir des lettres d'une nouvelle personne. C'est quelque chose qu'il y a entre nous et agir de la même façon avec quelqu'un d'autre m'est impossible.*

*Maintenant que je suis officiellement passée pour une abrutie, laisse-moi te féliciter pour ta sortie de l'hôpital. J'ignore si tu es totalement guérie, d'ailleurs je ne sais pas si tu étais malade... en tout cas, c'est déjà un grand pas de pouvoir retrouver une vie normale. J'aurais aimé profiter au maximum des encas que tu m'as envoyés, malheureusement, ils ont été interceptés par mes coéquipiers. Ils sont pires que des chiens renifleurs et ont un don pour repérer les colis qui contiennent de la nourriture.*

*En théorie, je préfère le salé, ce qui ne m'a pas empêchée de dévorer quasiment tous les aliments auxquels j'ai pu avoir accès. Si tu ne trouves pas de travail, reconvertis-toi dans les paniers-repas pour militaires à l'étranger, je t'assure que tu auras du succès !*

*Je voudrais être de ton côté pour cette histoire avec ton frère, mais je dois t'avouer que si un de mes amis avait eu le malheur de te draguer, il aurait été hors de question qu'il repasse la porte de chez moi.*

*J'ignore comment l'exprimer pour ne pas te mettre mal à l'aise... Honnêtement, Anna, je ne connais personne qui serait déçu après avoir vu ta photo. On doit te le répéter à longueur de temps, tu es vraiment très belle et je pèse mes mots. Si tu es célibataire, les gars doivent faire la queue devant chez toi (et du coup, c'est assez rassurant de savoir que ton frère est du genre super protecteur).*

*J'aurais aimé pouvoir te rendre la pareille et te montrer à*

*quoi je ressemble, seulement je n'ai pas accès aux imprimantes. J'ai donc pensé que te donner mon pseudo Facebook serait tout aussi efficace. Il est très original, puisqu'il se compose de mon nom et prénom...*

*Tape « Gaby Andrews » et, sur mon profil, tu me découvriras avec mon appareil photo à mon arrivée à Séoul. Tu n'as pas besoin de me demander en amie ou de posséder un compte pour visionner mes albums de paysages. Après, je dois t'avouer que mes autres clichés personnels sont privés, car pas vraiment glorieux. Je ne suis même pas sûre d'avoir envie que tu les voies, tu risquerais de changer d'avis à mon sujet.*

*À propos... ce n'est pas envers les pompom girls que j'éprouve un amour immodéré. Je te réponds honnêtement, même si je ne suis pas certaine que ce soit une excellente idée. Je ne veux pas qu'il y ait de malaise entre nous, tu peux continuer à me parler exactement comme depuis le début. J'aime les femmes, mais ce n'est pas pour autant que je ne sais pas me tenir ; d'autant que par lettre, tu ne risques absolument rien.*

*Tu souhaitais découvrir pourquoi je ne m'entendais pas avec ma famille. Eh bien, mon homosexualité est une des causes majeures. Disons que je ne réponds pas aux attentes que mes parents avaient me concernant.*

*J'ai vécu toute mon enfance à Greenwood en Caroline du Sud. Je n'étais pas malheureuse, mais je ne rentrais pas vraiment dans le moule. Prendre toutes mes affaires et m'engager a vraiment été une libération pour moi. Je suis rattachée à la Davis-Monthan Air Force Base ; c'est là-bas que je travaille quand je n'ai pas signé pour une mission spéciale. Mon retour est prévu pour juin, la veille de mon anniversaire, mais dans la mesure où rien de particulier ne m'attend sur le sol américain, je pense repartir au plus vite pour un autre pays.*

*Dans quoi travaille ton frère ? Si c'est un domaine qui t'intéresse, tu devrais peut-être te lancer, sinon je te le déconseille. Cela ne ferait que te rendre malheureuse et j'aimerais que tu puisses t'épanouir. N'y a-t-il pas un secteur qui te plaît plus qu'un autre ? Peut-être quelque chose d'artistique ?*

*En tout cas, prends ton temps, je n'ai pas envie de te savoir déprimée... Mis à part ton frère et son ami, y a-t-il quelqu'un que tu connais à San Diego ? Cela te permettrait de sortir et de te changer les idées.*

*Pour conclure, sache que pour ma part je n'ai pas besoin de regarder les étoiles pour penser à toi.*

*Gaby*

Mes joues s'échauffent. C'est bien la première fois que je rougis à cause d'une simple lettre. Et c'est aussi la première fois que quelqu'un m'intéresse à ce point. Probablement que le côté non réel de notre relation joue beaucoup. Gaby me plairait sûrement moins en face à face ou si je devais lui parler directement. Son apparence m'intrigue. Dans la mesure où j'ai clôturé mon compte Facebook, il faudra que j'en crée un nouveau.

Complètement affalée sur mon pouf, je manque de tomber à la renverse en entendant Nicky crier à l'étage. J'ignorais que la voix de quelqu'un pouvait porter autant. Je mets la lettre dans ma poche et monte les marches quatre à quatre. Au lieu de trouver mon amie à moitié noyée dans la baignoire, je la repère sur le seuil de la salle de bain, enroulée dans une serviette qui cache à peine les choses importantes. Mon frère se tient face à elle, la joue gauche rougie, et même si je n'ai pas assisté à la scène, j'imagine très bien ce qui a pu se passer.

— Peux-tu dire à cette folle que j'habite ici ?

— Peux-tu indiquer à ce pervers que je ne suis pas une cambrioleuse et que tu m’as invitée ?

— J’ai proposé à Nicky de dormir à la maison et Thomas est bien mon frère.

Après s’être jaugés du regard pendant de longues secondes, les deux adultes détournent la tête exactement au même moment. La scène pourrait être comique si l’atmosphère n’était pas aussi pesante. Nicky s’enferme dans la salle de bain ; quant à mon frère, il m’incite à le suivre dans le couloir.

— Tu peux m’expliquer qui est cette fille ?

— C’est mon binôme en cours de *self-defense*, elle avait oublié ses clés, alors je l’ai invitée. C’est interdit peut-être ?

— Tu t’es fait une amie ?

— Tu pourrais avoir l’air moins surpris ?

Je le contourne pour retourner dans ma chambre et suis à peine étonnée quand il m’emboîte le pas.

— Tu as entendu parler du respect de la vie privée ? l’interrogé-je en le voyant balayer la pièce du regard.

— Je suis ton frère, que pourrais-tu bien me cacher de si important ?

Mieux vaut changer de sujet. Je n’ai aucune envie d’épiloguer là-dessus.

— Je ne savais pas que tu étais à la maison. Ta voiture n’était pas dans l’allée.

— Je l’ai laissée au travail, je me reposais un peu avant d’y retourner. D’ailleurs, Josh ne va pas tarder à venir me récupérer. Tu t’en sortiras, toute seule avec ton amie ?



— Évidemment.

— N'oublie pas de mettre l'alarme avant d'aller te coucher. Ah et, tiens, fais-toi livrer.

— J'ai de quoi payer, précisé-je en le voyant extirper son portefeuille de la poche arrière de son pantalon.

Sans tenir compte de mes dernières paroles, il dépose quelques billets sur ma commode et disparaît. J'ai l'impression d'avoir hérité d'un second père. J'ai beau lui répéter sans cesse qu'il est inutile de fournir autant d'efforts, il ne m'écoute pas. Je soupire et me concentre sur l'essentiel. Je vais passer la soirée avec Nicky et je suis bien déterminée à m'amuser.

# CHAPITRE 7

## Gabrielle

23 septembre 2011

Corée du Sud, Gunsan, Kunsan Air Base

La semaine a été longue, tellement longue qu'il va au moins me falloir quarante-huit heures de sommeil *non-stop* pour récupérer. Mon lit ne m'a jamais paru aussi confortable. Habillée d'un short et d'un tee-shirt réglementaire, je peine à garder les yeux ouverts. Chaque mouvement m'arrache une grimace de douleur. J'aimerais dormir tout de suite, malheureusement j'ai encore mon sac à faire pour le week-end et mon ventre crie famine.

Dans un élan de courage, je me redresse et fourre à la va-vite quelques affaires qui pourraient m'être utiles à la mer. Au même moment, quelqu'un toque à la porte. Je devine sans mal son identité. Il s'agit de l'unique personne qui prend la peine de frapper.

— Entre, Jenkins.

En uniforme, son ordinateur dans les mains, mon cadet paraît encore plus fatigué que moi.

— Comment tu savais que c'était moi ?

— À ton avis ? Tu es le seul qui soit un minimum civilisé sur cette base.

Sans aucune gêne, je me laisse tomber sur mon lit et désigne l'appareil qu'il ne quitte quasiment jamais.

— Ton ordi a besoin de sa promenade quotidienne, maintenant ? me moqué-je.

— Le lieutenant veut me voir, mais j'avais programmé un Skype avec ma copine. Tu pourras lui dire que j'arrive quand elle se connectera ?

— Ça doit être sympa d'être amoureux. Étouffant, mais sympa.

— S'il te plaît, c'est important.

— OK, mais promets-moi de dormir un peu cette nuit. T'as l'air tout droit sorti d'un épisode de *The Walking Dead*.

Il exécute une sorte de salut militaire en passant sa main sur son front avant de détalier en vitesse. À mon avis, il est déjà en retard. Je doute qu'il rempile pour une autre mission. Cet homme est bien trop amoureux de sa copine. Aux dernières nouvelles, ils sont censés se marier à notre retour, néanmoins il est toujours compliqué d'entretenir une relation à distance. Compliqué, voire impossible la plupart du temps.

J'allume la radio pour éviter de m'endormir et m'assois en tailleur, l'ordinateur de Jenkins sur les genoux. Quitte à devoir patienter, autant m'occuper. Après un passage rapide sur ma boîte mail, j'ouvre ma page Facebook. La crainte de découvrir des photos compromettantes de la soirée de la semaine dernière sur le compte de mes amis s'efface bien vite. Apparemment, ils ont eu peur de ma vengeance, puisque je suis à mon avantage sur toutes celles qu'ils ont postées.

J'ai trois demandes d'amis en attente : un camarade du lycée, un gars inconnu au bataillon, quant à la dernière... Mon sang ne fait qu'un tour en avisant le pseudo. Je n'ai même pas besoin d'appuyer sur son compte pour savoir de qui il s'agit. Elle n'a pas indiqué son nom de famille ; à la place, elle s'est nommée « An Na ». La coïncidence est trop forte pour que ce ne soit pas ma correspondante.

Presque fébrilement, je clique sur « Accepter ». Je n'ai pas été aussi stressée depuis longtemps et les choses ne s'arrangent pas quand j'aperçois sa photo de profil. Dessus, elle a les cheveux attachés en une queue de cheval haute, elle porte un tablier sur un tee-shirt gris à manches longues et elle semble être en train de préparer un dessert, vu tous les ingrédients présents en arrière-plan. Même si elle ne regarde pas directement l'objectif, je la trouve magnifique.

Il n'y a pas grand-chose sur son compte et je comprends vite pourquoi en remarquant qu'elle vient juste de le créer. A-t-elle pris cette peine pour moi ? Rien n'est moins sûr. Pourtant, tout paraît concorder. Sur les quelques photos postées, elle est en compagnie d'une autre fille rousse qui semble être celle à tenir l'appareil. Elles ont l'air proches, mais pas en couple. Les commentaires d'un certain Taylor confirment mon hypothèse. Apparemment, il s'agit du petit ami de la photographe.

Je fais défiler le reste des messages et fronce les sourcils à plusieurs reprises. Dans la plupart d'entre eux, la jeune femme est invitée à rejoindre des inconnus en soirée, cependant, deux ou trois de ces interventions sont beaucoup moins polies. Je souffle profondément et remarque soudain qu'Anna est connectée. Mieux : une fenêtre de discussion s'ouvre en bas de mon écran. Normalement, je ne suis pas du genre à m'emballer pour si peu, pourtant mon cœur se met à battre à cent à l'heure.

< An Na > Il y a du réseau sous le capot des voitures ?

Je souris. Accepter d'aider Jenkins a vraiment été la meilleure décision de ma vie. Comme quoi, toutes ces histoires de karma ne sont peut-être pas des idioties finalement.

< Gaby Andrews > Sous les capots, non. Dans mon lit, oui.

< An Na > Tu n'as pas à affronter de moustiques mutants et particulièrement voraces ce soir ?

< Gaby Andrews > *Nope*, je suis officiellement en week-end ! Je ne cours aucun risque pour le moment.

< An Na > Méfie-toi quand même, le danger est maximal au moment où on baisse sa garde.

< Gaby Andrews > Tu penses que je devrais dormir avec l'un de tes bracelets ?

< An Na > On n'est jamais trop prudent. Et puis, personne ne le saura.

En voyant la fenêtre Skype clignoter, je me souviens brusquement que je suis censée prévenir Molly du retard de son fiancé. Si elle ne s'était pas manifestée, je l'aurais loupée. Je comptais aller à l'essentiel, lui rapporter que Jenkins a été convoqué par un de nos supérieurs et qu'il arriverait un peu plus tard, mais elle me pose un tas de questions auxquelles je ne parviens pas à me dérober. Le temps que je finisse de lui répondre, cinq minutes se sont écoulées. Heureusement, Anna ne s'est pas déconnectée et plusieurs messages m'attendent.

< An Na > Enfin, je crois.

< An Na > Tu ne m'en as jamais parlé, donc j'ai supposé...

< An Na > Mais si tu as quelqu'un, c'est très bien, mets juste des manches longues.

< An Na > À moins que tu ne dormes sans vêtements ; dans ce cas-là, ce serait un peu plus embêtant.

< An Na > Et euh... ne fais pas attention à tout ce que je viens de dire. Je raconte n'importe quoi quand je suis nerveuse.

À nouveau, un sourire idiot apparaît sur mes lèvres. Elle est

mignonne. Et moi, complètement cinglée de m'intéresser à une fille qui est totalement hors de ma portée.

< Gaby Andrews > Je dors seule et jamais nue quand je ne suis pas chez moi.

< Gaby Andrews > Désolée du temps de réponse, j'ai dû m'occuper d'un truc.

< Gaby Andrews > Pourquoi est-ce que tu es nerveuse, Anna ?

Facebook m'indique qu'elle est en train d'écrire un message, puis plus rien. Apparemment, elle l'a supprimé afin d'en rédiger un nouveau. Du coin de l'œil, je surveille la porte. Si Jenkins se pointe maintenant, je l'aurai mauvaise. Mon ordi est en panne, ceux de service sont probablement tous occupés et je m'imagine mal discuter avec ma correspondante dans un endroit où n'importe qui pourrait passer derrière moi et avoir un aperçu très net de notre conversation.

< An Na > C'est un peu étrange de te parler directement.

< Gaby Andrews > Je te fais peur ?

< An Na > J'ai écrit « étrange », pas « désagréable ».

Pour ma part, je ne suis pas nerveuse, plus nerveuse du tout. Quelque chose d'autre a remplacé ce sentiment, quelque chose que j'essaie tant bien que mal de garder enfoui très profondément. Il ne faut pas que je m'aventure sur ce terrain et, par conséquent, je dois éviter de rebondir sur sa dernière phrase.

< Gaby Andrews > Maintenant que j'y pense, il n'est pas super tard en Amérique ?

< An Na > Super tôt tu veux dire, il est exactement 2 h 16.

Je regarde l'horloge de l'ordinateur qui indique 18 h 16. J'ai

presque une journée d'avance sur elle.

< Gaby Andrews > Tu ne devrais pas dormir ?

< An Na > Tu sembles pressée de me voir partir.

< Gaby Andrews > Crois-moi, c'est tout le contraire. Je me demandais juste ce que tu pouvais faire pour être encore éveillée.

< An Na > Rien de particulier. Je n'arrivais pas à dormir, c'est tout.

< Gaby Andrews > Une raison à ça ?

Alors qu'elle répondait instantanément jusqu'ici, cette fois, elle marque une pause de quelques secondes. Le temps pour moi de me rendre compte que je suis vraiment impatiente de recevoir ses messages.

< An Na > Simplement un cauchemar qui m'empêche de me rendormir tout de suite.

< Gaby Andrews > Ne pas être seule t'aiderait peut-être.

Je n'ai pas réfléchi avant d'écrire. J'aurais dû, car taper une phrase aussi ambiguë sans rien ajouter ensuite revient à la pousser dans les bras de quelqu'un d'autre. Et c'est bien pire que de laisser l'échange dérapier.

< Gaby Andrews > Je me proposerais bien, mais un certain nombre de kilomètres nous séparent. Que penses-tu d'une peluche ?

< An Na > Elle a intérêt à être de taille XXL si elle est censée te remplacer.

< Gaby Andrews > Tu sous-entends que je suis grosse ?

< An Na > Non, tu es parfaite.

J'ignore si elle le fait exprès. À chaque fois, ses paroles sonnent comme des encouragements. C'est peut-être le

cas. Puisqu'elle m'a contactée sur Facebook, j'en déduis qu'elle a lu ma lettre et est au courant de mes préférences sexuelles. Je lui ai assuré que je savais me tenir, mais pas quand la fille en question est absolument canon et me lance de grands signaux, inconscients ou non.

< An Na > Tu ressembles à ce que j'imaginai.

< Gaby Andrews > Une militaire rigide avec un visage à faire peur ?

< An Na > Non. Une belle femme avec un regard doux. Même si je dois avouer que je changerais probablement de trottoir si je t'apercevais en uniforme avec les cheveux attachés.

Je passe ma main dans ma tignasse blonde. Les pointes sont encore un peu humides à cause de ma douche. Je comprends qu'elle a admiré mes photos, tout comme j'ai observé les siennes. On n'agit pas de la sorte quand on n'est pas intéressé. Les pensées se bousculent dans ma tête. Je n'ai pas l'habitude de réfléchir autant. C'est stressant.

< An Na > On vous apprend à avoir cet air de tueur quand vous posez pour les clichés officiels ?

< Gaby Andrews > Tu t'enfuiras en courant si je t'avoue que c'est mon air naturel ?

< An Na > Pourquoi courir ? Je suis hors d'atteinte. Ce n'est pas la peine que je me fatigue.

< Gaby Andrews > Ne fais pas trop la maligne, je suis capable de te rattraper où que tu sois.

< An Na > Prouve-le, si tu es si sûre de toi.

< Gaby Andrews > Qu'est-ce que ça m'apportera ?

< An Na > Je te laisserai la place de la peluche.



Les doigts figés au-dessus du clavier, je me rappelle de ne pas m'emballer. À coup sûr, elle ne se rend pas compte de ce qu'elle propose, sinon elle ne l'aurait pas dit avec autant de légèreté. Il s'agit probablement d'une plaisanterie et je serais stupide de le prendre sérieusement.

< Gaby Andrews > Je garde une copie de la conversation au cas où, histoire que tu ne puisses pas te défilier le moment venu.

< An Na > Pourquoi aurais-je envie de me défilier ? Tu es sûrement plus apte qu'une peluche à éloigner les cauchemars.

< Gaby Andrews > Tu ne devrais pas me provoquer de cette façon.

< An Na > Pourquoi ?

< Gaby Andrews > Tu n'apprécierais pas que je réponde.

À cause des messages de la copine de Jenkins, je prends brusquement conscience que ce dernier ne va pas tarder à revenir. Je soupire et, afin d'éviter de partir comme une voleuse, je mets un terme à notre discussion.

< Gaby Andrews > Je vais devoir te laisser, Anna. Je suis sur l'ordinateur d'un de mes cadets et il va bientôt le récupérer. Ce week-end, je vais à la mer et mon propre ordi est en réparation, mais dès que je pourrai, je passerai.

< An Na > Je comprends, je dois toujours répondre à ta lettre de toute façon. Amuse-toi bien ce week-end.

< Gaby Andrews > Tu comprends vraiment ? Ce n'est pas une excuse pour me déconnecter.

< An Na > Tu n'as pas d'explications à me donner, j'ai été contente de pouvoir te parler. À bientôt, Gaby.

< An Na est hors ligne >

Je suis un peu déçue de la façon dont l'échange s'est terminé. Je relis les dernières phrases en me demandant ce que j'aurais aimé qu'elle me dise de plus et prends conscience qu'elle n'aurait pas pu se montrer plus courtoise ou plus gentille. C'est moi qui perds la tête à attendre quelque chose qui n'arrivera jamais. Au lieu de chercher à la stopper, j'aurais sans doute mieux fait de rebondir, mais je ne voulais pas tout gâcher. Il ne sert à rien de rendre les choses plus compliquées.

Je me déconnecte en vitesse quand Jenkins passe la porte et m'efforce d'avoir l'air naturelle.

— Tout va bien ? Pourquoi le lieutenant souhaitait-il te voir ?

— Ma demande de mutation a été acceptée. On dirait bien que tu vas devoir me supporter même après notre retour.

— Je réussirai à survivre. Ça ira pour Molly ? Ça fait encore un déménagement.

— Une partie de sa famille vit en Arizona. Elle est contente de se rapprocher d'eux.

J'ignore comment je réagis si la personne que j'aime était absente pendant presque un an. Sûrement très mal. Et, par conséquent, devenir l'épouse d'un militaire est une chose que je n'imposerai à personne.

# CHAPITRE 8

## Anna

30 septembre 2011

San Diego

Mon cœur bat vite ; l'adrénaline peut-être. À chaque fois qu'un disque d'argile est propulsé dans les airs, une légère décharge électrique parcourt mon corps. Parfois, je réussis à l'avoir, parfois non. Le jeune homme qui prend une leçon avec moi est bien plus mauvais. Il n'a pas touché la cible une seule fois. L'instructeur est sympa, à fond sur les règles de sécurité, c'est rassurant. Je n'ai aucune idée du genre de fusil de chasse que j'ai dans les mains et au fond, je m'en moque. Je ne voue pas un culte aux armes, j'ai simplement besoin de savoir m'en servir.

Je n'entends presque rien à cause de mon casque, mais j'ai déjà assimilé les bases. La façon de se positionner, comment ne pas être projetée en arrière à chaque tir... Il me manque juste la précision. Ce n'est qu'une question d'entraînement et je suis certaine qu'après tout ça, je me sentirai plus forte. Assez forte pour tenir un pistolet, en tout cas. Mon dernier tir fait mouche lors de mon dernier coup. L'instructeur lève son pouce pour me féliciter avant d'effectuer un geste qui marque la fin de la session.

Je me recule en enlevant mon casque et mes lunettes et essaie d'ignorer mon mal de tête. Je suis restée concentrée trop longtemps et surtout, ma forme physique est très mauvaise. Inciter Nicky à aller courir avec moi me paraît une bonne idée. Je n'ai pas envie de m'inscrire à la salle de mon frère. J'ai toujours l'impression d'être observée quand

je suis seule.

— Tu as été excellente, pour une première.

Je reporte mon attention sur le garçon qui a participé à la même leçon que moi. Il doit avoir à peu près mon âge. Il porte un tee-shirt à l'effigie de UC San Diego, l'endroit où il étudie probablement.

— C'est ma quatrième fois.

Après avoir bu une gorgée d'eau, je lui tends ma bouteille qu'il s'empresse d'attraper.

— J'ai une chance de m'améliorer, alors, commente-t-il avec le sourire.

— Ce serait impossible de faire pire de toute façon.

Loin de mal le prendre, il éclate de rire.

— Tu es franche, comme fille ! Ça change.

Je ne réponds pas, et pour cause : je me sens mal à l'aise. Parler avec un inconnu n'a rien d'une partie de plaisir. D'autant que celui-ci dégage un peu trop de joie de vivre.

— Je m'appelle Will, et toi ?

— Anna.

J'espère que si je marche d'un pas rapide après avoir rendu mon arme, il comprendra le message et me laissera tranquille. Malheureusement, le contraire se produit. Will cale son allure sur la mienne et poursuit la discussion.

— Ma confrérie donne une fête demain soir, tu devrais passer. C'est sur le campus, tu n'auras qu'à chercher une grande bâtisse blanche d'où s'échappe un boucan d'enfer.

— Je ne suis pas inscrite dans ton université.

— Ça tombe bien, on ne demande pas de carte étudiante à

l'entrée.

Déambuler dans le centre de tir, puis sur le parking en sa compagnie me pousse à rester sur mes gardes. J'ai conscience que je ne risque absolument rien, que nous ne sommes pas seuls, toutefois je n'arrive pas à me détendre.

— Tu peux venir avec une amie si tu préfères, ou même plusieurs, on n'y voit aucun inconvénient.

— Aucun quota de filles à ne pas dépasser ? C'est surprenant, ironisé-je.

— Ce sera sympa, je te le promets. Boisson *gratis* et bonne musique, tu ne peux pas rater ça.

— Je vais y réfléchir.

C'est déjà tout vu, mais si un petit mensonge peut m'apporter la paix, j'aurais tort de m'en priver. Il me confie son numéro de téléphone, griffonné à la va-vite sur un prospectus dégoté dans sa poche, et a ensuite l'excellente idée de se diriger vers sa voiture. Au lieu de jeter aussitôt le morceau de papier, je le balance dans ma boîte à gants. Je ne compte pas appeler ; pour autant, le garder ne prêle pas à conséquence.

En me mettant en route, je réalise que je suis déjà en retard, toutefois je ne me presse pas. J'ai rendez-vous avec mon frère et il n'a eu aucun scrupule à me laisser poireauter pendant une heure la semaine dernière. Une fois arrivée dans le centre commercial où il travaille, j'ai besoin de cinq minutes supplémentaires pour accéder au Starbucks.

Les gens font la queue afin de prendre leur commande. Je tourne la tête vers les tables et, à la place de Thomas, je tombe sur Josh en train de me faire signe. Sans perdre une seconde, je m'écarte de la masse des clients et vais le rejoindre.

— Laisse-moi deviner, Thomas avait trop de boulot, commencé-je en m'affalant sur la banquette qu'il a réservée à mon attention.

— J'ai commandé pour toi, mocha et muffin au chocolat.

— La prochaine fois, dis-lui de simplement m'envoyer un texto, ça m'évitera le déplacement et toi le dérangement.

Je m'intéresse à mon repas et m'en veux de râler. Ce n'est pas la faute de Josh si mon frère m'a encore posé un lapin. Au contraire, grâce à lui, je n'ai pas eu besoin de faire la queue afin d'acheter à manger.

— Désolée, je suis de mauvaise humeur et comme tu es là, c'est toi qui prends. Merci pour le repas, j'apprécie.

— C'est quand tu veux pour te servir de punching-ball, réplique-t-il avec un sourire.

Un ordinateur et une grande tasse de café sont posés devant lui. Je devine qu'il n'est pas réellement en pause et qu'il doit avoir du travail par-dessus la tête. Qu'il ait pris la peine de venir me voir est d'autant plus gentil. Gentil et étonnant. Après sa déclaration de l'autre jour, je ne pensais pas que Thomas l'autoriserait à me revoir en tête à tête.

— Combien je te dois pour le déjeuner ?

— Je ne vais pas te faire payer, Anna.

— Ça blesse ton ego de mâle alpha si tu ne peux pas inviter ?

— Ça me donne l'illusion d'un vrai rendez-vous.

Mon mocha me paraît soudainement très intéressant. J'en bois une gorgée pendant que Joshua pianote sur son clavier d'ordinateur. Ce silence entre nous me permet de l'observer. Brun aux yeux bleus, il porte un costume très chic. Sa coupe de cheveux est travaillée : aucun épi,

aucune mèche rebelle. Que peut-il bien me trouver ? Ces derniers temps, je ne mets que des jeans et des tee-shirts. Je suis à peine maquillée et mes cheveux sont attachés en chignon décoiffé. Son physique avantageux lui permettrait de séduire n'importe quelle fille de ce café, alors pourquoi se focaliser sur moi ?

— Tu devrais redonner une chance à Ashley, vous alliez bien ensemble.

Cette suggestion n'a pas l'effet escompté. Je mâche difficilement un morceau de muffin quand je le surprends à me fixer. Son expression est indéchiffrable. À cause de la gêne, j'avale de travers, manque de m'étouffer et suis obligée de lui adresser un signe de la main pour lui indiquer de ne pas bouger.

— Je vais survivre, reste assis.

— Tu es sûre ? Je te trouve un peu pâle.

— Tu m'as vue autrement que pâle, ces derniers temps ? C'est si je prends des couleurs qu'il faut commencer à t'inquiéter.

Après m'être assurée que je ne risquais pas de me mettre de la chantilly partout sur le visage, je bois un peu de mon café. Il est délicieux, mais que quelqu'un m'observe en pleine dégustation a tendance à lui faire perdre de sa saveur.

— J'étais sérieuse pour Ashley. Elle ne t'a pas oublié, tu sais. Elle inonde son profil Facebook de photos de vous deux.

— Elle et moi, c'est terminé. Si c'est ça qui t'inquiète, je suis passé à autre chose.

J'ignore ce que je suis censée ressentir. Peut-être faut-il que j'y mette du mien. Mon cœur ne peut pas redémarrer

juste parce que je le lui demande.

— On devrait aller dîner ensemble, un de ces soirs.

Ma voix est bizarre, pas du tout naturelle. Prononcer cette phrase m'a beaucoup coûté. Je veux aller mieux, retrouver une vie normale, alors autant commencer par essayer de sortir à nouveau.

— Enfin, quand je dis « dîner », c'est vraiment juste « dîner », rien d'autre. Je ne suis pas capable de plus.

— Vendredi prochain, tu es libre ?

J'acquiesce en évitant de le regarder. Je ne suis pas à l'aise, pourtant, je n'ai aucune raison de m'inquiéter. Je suis celle qui a proposé ce tête-à-tête et je connais Joshua depuis longtemps. Ce dîner sera une bonne expérience, un moyen de me remettre à sortir doucement, sans aucune pression.

Au moment où il repart travailler, mon téléphone sonne. Au bout du fil, Nicky est surexcitée à cause de la soirée qu'elle organise chez elle. C'est au moins la troisième fois qu'elle s'assure de ma présence et me garantit que nous serons en petit comité. Je suis chargée d'aller acheter quelques bouteilles et, par conséquent, ne peux plus me défilier.

Au moment où je rentre chez moi, une camionnette UPS est stationnée juste devant le portail. Le livreur me remet un paquet - un très grand paquet - et, dans la mesure où je n'ai rien commandé, je suis surprise d'apercevoir l'adresse de ma boîte postale. J'ai pris l'option de faire livrer mon courrier deux fois par semaine directement chez mon frère, mais je ne m'attendais pas à recevoir autre chose que des lettres.

Je monte dans ma chambre dans le but de l'ouvrir et n'ai pas besoin de lire le mot qui accompagne le colis pour savoir de qui il provient. Gabrielle est folle. J'extrais la peluche de panda géant de son emballage et la serre contre



moi. Douce et moelleuse, elle me donne envie de m'allonger avec elle sur le lit. Je me détends et prends le temps de parcourir le message qui se trouvait également dans le carton.

*Cette peluche est censée éloigner les mauvais rêves. J'espère qu'elle pourra veiller sur toi à ma place. - Gaby*

Je soupire en enfouissant ma tête sous l'une des pattes de l'animal. Il ne faut pas que je pense trop à ma correspondante. Chaque fois, ça me donne envie de lui parler. Communiquer avec elle sur Facebook a été une grosse erreur. J'ai beaucoup trop aimé ça. C'est sans doute parce que je ne risque rien que je me sens en confiance. Tout est vraiment facile quand il s'agit d'elle.

Lorsque je n'arrive pas à dormir, je vais consulter son profil. J'ai probablement dû voir ses photos une dizaine de fois, pourtant je ne m'en lasse pas. Elle est jolie, elle n'entre pas du tout dans les standards de la féminité, mais elle est très jolie. Des cheveux blonds cendrés qui lui descendent aux épaules, des yeux noisette, un style cool et sexy malgré tout. Sur la plupart des clichés, elle fait l'imbécile avec d'autres personnes et c'est bien ce qui m'inquiète.

Il est impossible que nous puissions nous entendre dans la vraie vie et c'est de ma faute. Elle doit s'imaginer que je suis une femme vive et enthousiaste alors que c'est tout le contraire. Si je la rencontrais, elle serait forcément déçue. Même moi, je me déçois.

Après un dernier câlin à la peluche, je descends à la cuisine préparer un tiramisu et fonce ensuite sous la douche. La musique résonne dans les haut-parleurs qui sont connectés dans toute la maison. Ce bruit m'empêche de trop penser. Je ne mets pas longtemps à choisir ma tenue pour ce soir : une robe bleue cintrée à la taille, des collants opaques, une

légère veste en cuir et des bottines. Une fois mon brushing et mon maquillage terminés, je retourne m'installer sur mon lit.

C'est le moment ou jamais d'utiliser le fameux appareil photo intégré à mon téléphone dont mon frère m'a tant vanté les mérites. Prendre la pose avec une peluche me donne l'impression d'être ridicule. Je ne cherche pas à sourire. Je tente juste d'avoir l'air naturelle, si bien qu'il me faut plusieurs essais avant d'arriver à un résultat concluant. Je ne réfléchis pas trop et modifie ma photo de profil pour celle-ci. J'ai la possibilité de laisser une légende et me décide finalement pour : « *Je ne suis plus toute seule dans mon lit, merci Gaby. ♥* »

En appuyant sur la touche « Publier », j'ai soudain un doute sur le cœur à la fin. Un doute que je chasse aussitôt. Je suis trop anxieuse et, pour éviter de supprimer la photo, je me dépêche de descendre récupérer le dessert et les bouteilles. Je suis heureuse que Nicky m'ait demandé de l'aide pour tout préparer. Dès que je suis seule, je commence à dérailler. J'envisage même de m'inscrire à la fac pour avoir moins de temps libre. Reprendre mes études ne pourrait pas me faire de mal. Tant pis si elles ne me plaisent pas. Elles auront au moins le mérite de m'occuper et me donneront l'illusion d'avoir repris ma vie en main.

# CHAPITRE 9

## Gabrielle

1er octobre 2011

Corée du Sud, Gunsan, Kunsan Air Base

*Le 23 septembre*

*Gaby,*

*On vient juste de finir de se parler, mais il faut croire que je n'en ai pas encore assez, car au lieu d'essayer de dormir, je préfère répondre à ta lettre. T'écrire est beaucoup moins stressant, j'ai la possibilité de réfléchir et ça m'évite de raconter des stupidités. Cela dit, discuter avec toi en temps réel m'a vraiment fait plaisir. C'était différent, mais pas du tout désagréable. Peut-être parce que j'ai conscience que ça restera quelque chose de très rare. Avec seize heures de décalage entre nous, l'expérience ne se renouvellera pas de sitôt. C'est dommage et en même temps, ça rend les choses plus faciles dans un sens. Je n'ai pas à espérer que tu sois connectée ni quoi que ce soit, et à chaque fois que je reçois une de tes lettres, ma journée n'en est que meilleure.*

*Quand je te parle, je me sens mieux. C'est stupide, je sais, surtout que tu n'es pas réellement là. Pourtant, ça a tendance à me donner du courage et à m'aider à avancer. Je note ton idée de panier-repas. Pour le moment, je vais essayer de m'inscrire à la fac. Mon frère s'occupe de la gestion d'un centre commercial. C'est plutôt compliqué à expliquer. Pour pouvoir travailler avec lui, je vais postuler en management et marketing. Ça ne me rend pas spécialement heureuse et ça ne me plaît pas particulièrement, pour autant, ce sera quelque chose sur*

*quoi me concentrer. Il est possible que je me rate complètement. C'est tellement loin de l'univers de la musique et de ce à quoi je suis habituée... Me lancer dans cette nouvelle aventure me donnera au moins l'impression de ne pas perdre mon temps.*

*Je ne connaissais personne à San Diego, mais il y a peu, je me suis fait une amie. Je pense que vous vous entendriez bien. Elle est actrice - enfin, serveuse pour le moment - et c'est la reine de la manipulation. Elle a réussi à me persuader d'aller à une fête la semaine prochaine. Si je n'avais pas accepté, elle m'aurait harcelée H24 jusqu'à ce que je craque. Tu as sûrement dû voir nos photos sur Facebook ; c'était son idée pour meubler mon profil tristement vide.*

*Le temps que tu reçoives cette lettre, la fête aura probablement déjà eu lieu. Si ce n'est pas le cas, pense à moi.*

*J'espère que ton week-end à la mer s'est bien passé. Vu la saison, tu n'avais pas trop à craindre les coups de soleil. De toute manière, tu n'as pas l'air du genre à lézarder sur le sable. Il faudrait que je me décide à faire un tour sur la plage moi aussi, ce n'est pas très loin de chez moi, ce serait une bonne occasion de me remettre au footing. Je dois juste trouver la motivation... et, bien entendu, c'est le plus difficile. Je suis censée reprendre le tennis aussi et tellement d'autres choses qu'il sera dur de tout caser.*

*Je tenais également à te remercier pour ton compliment. Ça m'a soulagée en quelque sorte. La plupart du temps, je me moque de ce qu'on pense de moi. Quand il s'agit de toi, c'est différent. J'ai conscience que je ne devrais pas t'écrire tout ça, mais pourquoi pas finalement ? Je ne me livre pas autant dans la vie réelle, c'est même tout le contraire. Que tu sois aussi loin a tendance à briser toutes les barrières que je me suis toujours imposées.*

*Je te mentirais si je prétendais que je n'ai pas l'habitude qu'on me complimente sur mon physique. Toutefois, ça n'a jamais eu d'importance pour moi. J'aime m'habiller, me préparer, car ça me fait plaisir à moi.*

*Depuis que je suis passée par l'hôpital, les choses ont changé. Quand Josh me complimente, j'ai l'impression qu'il est aveugle. Je n'arrive pas à croire à ce qu'il me raconte. Le psy m'a expliqué que je souffre d'une sorte de trouble sévère de dissociation, c'est comme si mon cerveau me renvoyait une image biaisée de moi-même. J'ai conscience que maintenant, tu vas me prendre pour une cinglée et je ne t'en voudrai pas. Le plus étrange là-dedans, c'est que ce problème disparaît lorsqu'il s'agit de toi. Tes compliments me donnent le sourire.*

*Je détesterais avoir une foule de prétendants ; une seule personne que j'aime véritablement me suffirait. Malheureusement, ce n'est pas quelque chose qui risque d'arriver tout de suite. Avoir une relation avec quelqu'un me paraît inconcevable. Peut-être que ça changera, peut-être pas... Il faudra que j'attende pour le savoir.*

*À ce propos, je suis désolée pour ta famille. Les préférences sexuelles de quelqu'un ne devraient pas jouer dans l'amour qu'on peut lui porter. C'est ta vie, le principal est que tu sois heureuse. Tu as dû remarquer que ce n'était pas quelque chose qui comptait pour moi, j'aime te parler et ne plus t'adresser la parole serait trop difficile. As-tu quelqu'un en ce moment ? Se sentir soutenue doit être important quand on est à l'armée. Quoique, ça l'est dans tous les cas.*

*Je suppose qu'il est grand temps que j'aie dormi, ou du moins que j'essaie. À cause des lumières de la ville, je ne peux pas vraiment apercevoir les étoiles, mais ce n'est pas grave. Même en pleine journée, il suffit que je lève les yeux pour penser à toi. Le soleil est la plus grosse des étoiles après tout. Au moment où il se lève chez moi, il se couche*

*chez toi, c'est comme si on était reliées en permanence.*

*Voilà que je recommence à te raconter n'importe quoi. Il faut vraiment que je lâche ce stylo au risque de me ridiculiser encore plus. Je n'ai pas l'habitude d'ouvrir mon cœur, mais avec toi, j'ai tendance à trop me dévoiler.*

*À bientôt,*

*Anna*

Allongée sur le gazon, je laisse mon regard se perdre dans les nuages. C'est la troisième fois que je lis la lettre d'Anna et je n'ai toujours aucune idée de la manière dont lui répondre. Dois-je poursuivre ce petit jeu de séduction, ou plutôt refréner tout élan romantique ? Me poser ce genre de question ne me ressemble pas. Je suis normalement quelqu'un de très direct. Quand je désire quelque chose, je l'obtiens. Cette fois-ci, ce n'est pas aussi simple. Je ne veux pas tout gâcher. Anna pourrait devenir une amie, une très bonne amie, à moins que je ne foire tout comme à mon habitude. Son amitié me suffirait-elle ?

Je ne sais plus quoi en penser et, de toute façon, mes questionnements n'ont pas lieu d'exister. Je suis en train de me torturer l'esprit pour une fille que je n'ai jamais rencontrée. C'est juste dingue ! Il est fort probable qu'en face à face, tout soit différent. Peut-être n'y aurait-il aucune étincelle entre nous. J'essaie de m'en convaincre, sans vraiment réussir. Une chose est certaine : elle me plaît sur le papier et recevoir de ses nouvelles représente le point culminant de mes semaines.

Dire que je n'étais jamais tombée sous le charme d'une hétéro. Je m'en félicitais, et tout ça pour quoi ? Pour finalement me mettre à éprouver des sentiments envers une fille qui habite à des milliers de kilomètres et que je n'ai jamais rencontrée. C'est n'importe quoi. Les vapeurs

d'essence me sont probablement montées à la tête.

Je couvre mon visage à l'aide de mon bras pour me cacher la vue et me retrouver dans le noir. La solution la plus raisonnable consiste à arrêter toute ambiguïté. Sauf que raisonnable, je ne l'ai jamais été.

— Une lettre de ta copine ?

Je n'ai pas besoin de mes yeux pour déterminer de qui il s'agit. La voix de Sydney est largement reconnaissable.

— Tu tiens vraiment à le savoir ?

Par politesse, je tourne la tête vers elle et m'aperçois qu'elle est en tenue de sport. C'est la première fois qu'elle s'affiche avec moi en public. D'habitude, elle s'arrange pour me retrouver au hangar ou elle me laisse un mot dans ma chambre indiquant un point de rendez-vous.

— Je ne serais pas vexée, rassure-toi. Même si tu étais mariée, ça m'importerait peu.

— Ce n'est pas ma copine, mais elle me plaît.

J'ignore pourquoi j'ai eu besoin d'ajouter la dernière partie. Sans doute, car je n'ai aucune raison de me montrer malhonnête avec elle. Je me redresse afin d'être à sa hauteur et m'étire doucement.

— Un risque que ça entraîne des conséquences sur notre arrangement ? se renseigne-t-elle.

— Aucun. À mon avis, les visites au placard seront encore nombreuses.

Alors qu'elle esquisse un sourire, je prends conscience du fossé qui existe entre la façon dont je m'adresse à elle et la manière dont je communique avec Anna. Avec Sydney, je suis complètement détachée. J'apprécie nos moments en tête à tête, toutefois je ne serais pas triste si elle

m'annonçait vouloir y mettre un terme.

— Tu as quelque chose de prévu ce soir ? demande-t-elle. Je t'invite à dîner, ça changera un peu de notre cadre habituel.

— Un dîner-dîner ou un dîner-rendez-vous ?

— Ne panique pas, je ne prévois pas de soudainement me déclarer. Je comptais simplement manger seule et quand je t'ai vue là, je me suis dit : pourquoi pas ?

— Tu as conscience que c'est la plus longue discussion qu'on ait eue jusqu'ici ?

— Si on en vient à s'étriper, on sautera le dessert et on passera directement à la partie intéressante.

Au moins, ses intentions sont claires et c'est exactement ce dont j'ai besoin. À trop cogiter, tous mes neurones vont griller. Un peu de légèreté et une sortie sans prise de tête ne peuvent pas me faire de mal.

— J'adhère à ce programme.

Sitôt mon accord donné, elle se relève et époussette son short. Cette conversation m'a détendue. J'ai tout le week-end pour réfléchir à une réponse à fournir à Anna. En attendant, je vais me contenter de mettre mon cerveau en mode *off*.

— On se retrouve à 19 h sur le parking. Oh et, si ça peut te rassurer, j'ai déjà quelqu'un.

— Tu as quelqu'un ? répété-je, dubitative.

— Notre relation est libre quand je ne suis pas au pays.

J'acquiesce, même si au fond de moi, je suis incapable de comprendre cette notion. Quand je m'engage, c'est du sérieux. Je n'ai aucune envie d'imaginer la personne que j'aime en train de prendre du bon temps avec une autre.



Le reste de l'après-midi se déroule tranquillement, comme la soirée. Sydney et moi nous découvrons des passions communes. Nous parlons d'engins motorisés, des missions que nous avons effectuées par le passé, d'anecdotes au sujet de sa formation de pilote. De tout, sauf de sa copine. Après le restaurant, j'ai le droit à une visite guidée de ses quartiers. Cette partie de la base est quasiment déserte le week-end. Pour autant, nous nous efforçons d'être extrêmement silencieuses. Nous ne nous pressons pas comme d'habitude. C'est plutôt agréable.

Je regagne ma chambre vers 2 h et repère mon ordinateur posé sur mon lit. Mes lèvres s'étirent en un sourire. Mon collègue a enfin eu l'occasion de le réparer. Le temps qu'il s'allume, je file sous la douche et me couvre ensuite d'un vieux bas de jogging associé à un tee-shirt blanc tout simple. J'aime être à l'aise lorsque je suis seule. Je branche mon casque et me réjouis de constater que le son de mon appareil fonctionne à nouveau. Le morceau *Undisclosed Desires* résonne dans mes oreilles.

J'ouvre ma page Facebook et fais défiler les nouveautés. Je me focalise sur un pseudo en particulier et reste figée en découvrant l'actualité la plus récente d'Anna. Dans ma tête, c'est l'explosion. Je clique avec précipitation sur la photo de manière à l'afficher en grand. La peluche que je lui ai offerte repose dans ses bras. Le commentaire associé, lui, me laisse sans voix. C'est mignon et en même temps lourd de sens. Je n'ai pas à m'inquiéter de savoir si elle a apprécié le cadeau ou non. En revanche, je dois me méfier des sentiments qu'elle m'inspire.

Juste avant de rédiger un message, je consulte ceux déjà présents. Son amie Nicky a été directe : « *Gaby = Gabrielle ou Gabriel ? Ramène tes fesses chez moi pour tout m'expliquer.* » Celui qui attire davantage mon attention provient d'un certain Joshua. Je devine sans mal qu'il s'agit

de l'ami de son frère et me crispe.

« *Si tu avais besoin de compagnie, il suffisait de le demander. Attends-toi à une surprise vendredi.* » Mes doigts se resserrent sur ma souris. Je ne le connais pas, mais j'ai déjà envie de lui envoyer mon poing dans la figure. Cette réaction est totalement disproportionnée. Me contenter de l'amitié d'Anna ? Impossible. Je me crois même capable de la supprimer de mes contacts si elle inonde son profil de photos de couple. Je suis ridicule. Ridiculement jalouse.

< An Na > Dois-je ta présence à une résurrection miraculeuse de ton ordinateur ?

Comme la dernière fois, je suis surprise par ce premier pas et ce début de conversation. Il faut vraiment que je vérifie si elle est en ligne la prochaine fois.

< Gaby Andrews > Si par « miracle », tu entends « sauvetage *in extremis* par un de mes amis », alors oui, il y a eu résurrection miraculeuse.

Après un rapide calcul, je me rends compte qu'il est 9 h chez elle. C'est tôt pour se réveiller après une soirée.

< Gaby Andrews > J'ai reçu ta lettre aujourd'hui. Ta fête s'est bien passée ? C'était hier soir, non ?

< An Na > Disons que ça aurait pu être pire. Le seul problème, c'est qu'au lieu de quatre, cinq personnes, nous étions une quinzaine. Je suppose que je dois m'estimer heureuse d'avoir pu rencontrer des gens. C'était le but en quelque sorte.

J'ai la nette impression qu'elle ne va pas très bien et décide de creuser.

< Gaby Andrews > Ces fameuses personnes n'étaient pas sympas ?

< An Na > Si, très sympa. Un peu trop même.

< Gaby Andrews > Tu n'aimes pas les personnes sympas ?

< An Na > Ce serait plutôt l'inverse. Ce sont elles qui ne m'apprécient pas beaucoup.

Je fronce les sourcils et me demande ce qui a pu se passer. Quelque chose me dit que l'ambiance n'était pas à la franche rigolade hier soir.

< An Na > Changeons de sujet. Pas de sable fin et d'eau turquoise pour toi aujourd'hui ?

< Gaby Andrews > Malheureusement non, à cause d'un concept qui s'appelle l'astreinte. Au moins un mécano du service doit être sur la base en cas de pépin.

< An Na > Tu es restée seule toute la journée alors ?

Mon rythme cardiaque accélère légèrement. Je ne tiens pas à lui mentir, mais je ne souhaite pas non plus lui parler de mon arrangement avec Sydney. Pour l'instant, j'ai réussi à conserver une image plutôt lisse et préfère la garder.

< Gaby Andrews > Tout le monde ne part pas en perm'. Certains travaillent le week-end. Il est par conséquent impossible de se retrouver seul sur une base militaire.

< An Na > Ah oui, désolée, ma question était stupide. J'ai un peu de mal à réfléchir.

< Gaby Andrews > Tes questions ne sont jamais stupides. Quelque chose ne va pas ? Tu es malade ?

< An Na > Non, je vais très bien. Est-ce que tu t'inquiéterais pour moi ?

< Gaby Andrews > Ça te dérangerait ?

< An Na > Ça aurait plutôt tendance à me faire plaisir.

À bien y penser, je ne suis pas certaine à cent pour cent qu'elle soit purement hétéro. Elle ne m'a jamais rien

indiqué sur le sujet et je n'ai pas demandé. Le faire maintenant serait inapproprié, si bien que je me contente d'une réponse honnête.

< Gaby Andrews > Alors oui, je m'inquiète pour toi, je n'aimerais pas que tu sois obligée de retourner à l'hôpital.

Après quelques secondes de silence, Anna tape un message qui me soulage :

< An Na > Je n'ai jamais été malade, Gaby.

Cet aveu me rend encore plus curieuse. Tout ce qui la concerne m'intéresse et je souhaiterais en connaître davantage sur elle.

< An Na > Si j'étais là-bas, c'est parce que j'étais blessée. Je vais bien aujourd'hui. Aucune séquelle physique, rien ; on peut dire que je suis chanceuse.

< Gaby Andrews > Tu as eu un accident ?

Elle ne répond pas tout de suite et je devine que je suis allée trop loin. La bousculer est inutile. Elle m'en parlera sûrement un jour, quand elle sera prête.

< Gaby Andrews > Désolée, je ne voulais pas te rappeler de mauvais souvenirs. J'ai vu que tu avais reçu mon panda en peluche. Peut-être que j'aurais dû prendre un ours ? J'ai hésité au moment de choisir.

< An Na > Non, il est parfait, tu as envie de le regarder ?

*Appel de : An Na*

*Démarrage du logiciel d'appel vidéo...*

Il me faut deux secondes pour comprendre que je vais avoir l'occasion d'observer la jeune femme en mouvement. Je me redresse avec précipitation et allume la lumière. Si j'avais su, j'aurais choisi un autre tee-shirt, quelque chose de plus élégant. J'accepte l'appel et arrête de réfléchir quand son

image apparaît sur l'écran.

Le risque qu'il n'y ait aucune étincelle si je la rencontrais ?  
Proche de zéro.

Je reste médusée pendant quelques instants. Elle est beaucoup trop belle ! Elle se penche, attrape la peluche placée à l'autre bout du lit et fixe ensuite la caméra. C'est presque trop pour mon cœur. Le vert de ses yeux devient officiellement ma nouvelle couleur préférée.

< An Na > Je te présente Tofu. J'ai l'impression qu'il se plaît dans sa nouvelle vie, mais libre à toi de venir vérifier quand ça te chante.

Mon micro étant toujours cassé, j'imité son exemple et rédige ma réponse par écrit.

< Gaby Andrews > Inutile que je procède à un contrôle. Je ne connais personne qui n'apprécierait pas d'être aussi proche d'une fille magnifique.

La peluche sur ses genoux, elle tourne la tête sur le côté et baisse les yeux après avoir lu ma phrase. Elle semble timide, c'est mignon. Mignon et inattendu.

< An Na > Alors, pourquoi tu refuses de venir vérifier par toi-même ?

Cette provocation m'arrache un sourire. Tant pis pour elle. Je l'ai prévenue une fois de ne pas s'aventurer sur ce terrain, c'est bien suffisant.

< Gaby Andrews > Je me préoccupais simplement du bien-être de Tofu. Si je viens, il se retrouvera par terre.

< An Na > Qui te dit que je te laisserais prendre sa place ?

< Gaby Andrews > Qui te dit que je demanderais la permission ?

Avec gêne, elle passe la main dans ses cheveux pour les

ébouriffer au niveau des racines. Ce petit look sauvage me plaît beaucoup. Je vérifie le retour de ma propre webcam et constate que je n'ai pas trop une sale tête. Normalement, elle ne devrait pas prendre peur.

< An Na > Méfie-toi, j'ai commencé à prendre des cours de *self-defense*. Tu pourrais bien être ma première victime.

< Gaby Andrews > Je pense être apte à maîtriser une frêle jeune femme.

< An Na > Ton excès de confiance te mènera à ta perte.

< Gaby Andrews > J'ai juste conscience de mes capacités. Enfin, si ça peut te faire plaisir, je te laisserai l'emporter. Je ne voudrais pas froisser une mini ninja en herbe.

La moue absolument adorable qui apparaît sur son visage me réchauffe le cœur. Elle pose sa tête au-dessus de sa peluche et je réalise que je pourrais passer la nuit à l'admirer.

< An Na > Tu as gagné. Je te prêterai mon lit et même Tofu en prime.

< Gaby Andrews > Ce n'est pas ce qui m'intéresse.

< An Na > Ah non ? Tu sais, c'est un lit vraiment très confortable, tu aurais tort de t'en priver.

< Gaby Andrews > Si tu n'es pas dedans, il perd tout son charme.

Il est impossible qu'elle ne se rende pas compte du flirt auquel on se livre. Sa façon de se mordiller la lèvre inférieure et de toucher ses cheveux est un indice de taille. Sans doute est-ce un jeu pour elle. Un petit jeu innocent et sans conséquence, puisque je ne risque pas de débarquer sur le pas de sa porte.

< An Na > Très bien, je te réserve la place. Tofu te la garde

au chaud en attendant ta venue.

< Gaby Andrews > Qu'il n'hésite pas à mordre si quelqu'un tente de me la prendre.

< An Na > Pour que quelqu'un arrive dans mon lit, il faudrait déjà qu'il ait réussi à passer le barrage Thomas. Ma chambre est limite une forteresse inviolable avec un tel gardien.

< Gaby Andrews > Même s'il s'agit de Joshua ?

Une fois cette question envoyée, je me maudis. Je n'ai aucun droit de me montrer jalouse.

< An Na > Tu as lu son commentaire, c'est ça ? N'y prête pas attention, il a simplement voulu faire le malin. On dîne ensemble vendredi soir, rien de plus.

< Gaby Andrews > Tu es certaine qu'il s'attend juste à manger et rien d'autre ?

< An Na > Tu ne vas jamais au restaurant sans arrière-pensée ?

Volontairement, j'évite de répondre et me contente d'une phrase bateau :

< Gaby Andrews > Tant que tu t'amuses, c'est le principal.

< An Na > J'ai été claire avec lui, il sait à quoi s'en tenir. Je n'invite pas n'importe qui dans mon lit.

< Gaby Andrews > Ça signifie que je suis spéciale ?

< An Na > Tu n'imagines pas à quel point.

Un sourire idiot illumine mon visage. J'aimerais m'en empêcher, mieux me contrôler, malheureusement, c'est impossible. Au cours de l'heure suivante, nous continuons à discuter. Je ne me lasse pas de la regarder, d'observer ses réactions et finis par remarquer sa fatigue. Elle la cache

bien, cependant ses traits tirés ne trompent pas.

< Gaby Andrews > Tu t'es couchée tard cette nuit ?

< An Na > « Couchée » dans le sens « aller au lit » ou « dormir » ?

< Gaby Andrews > Il y a une différence ?

< An Na > J'étais dans mon lit à 3 h, mais je ne peux pas vraiment dire que j'aie dormi.

< Gaby Andrews > Tu ne peux pas vraiment le dire ou tu n'as pas dormi ?

À force de l'admirer, j'ai l'occasion de remarquer certains de ses tics. Quand une question la dérange, elle joue avec ses nombreux bracelets brésiliens et fait passer les breloques de ceux en argent autour de ses doigts.

< An Na > Si je veux dormir, il faut que je prenne des somnifères, seulement ça me donne mal à la tête le lendemain.

< Gaby Andrews > Tu fais toujours des cauchemars ?

< An Na > Tu recommences à t'inquiéter, c'est mignon. Tu ne penses pas que tu devrais davantage te soucier de ton propre sommeil ? Il est quoi, 3 h 30 chez toi ?

< Gaby Andrews > J'ai trouvé plus intéressant à faire que de dormir.

< An Na > Tu n'en as pas assez de regarder la même fille depuis une heure et demie ?

< Gaby Andrews > Pas du tout, il faut dire que cette fille est particulièrement jolie. Mes yeux ont du mal à s'en lasser.

< An Na > Quand tu auras terminé de raconter n'importe quoi, tu me préviendras.



< Gaby Andrews > Tu peux attendre longtemps, princesse.

Loin d'être choquée par ce surnom, Anna esquisse un très léger sourire. J'ai bien remarqué qu'elle éprouvait des difficultés à se déridier, pour autant, tout indique que je lui plais. Son corps et ses mouvements parlent pour elle.

< An Na > Je suis censée *bruncher* avec des amis de la famille à 11 h 30, toutefois je suis encore en pyjama et surtout, je n'ai aucune envie de te quitter.

Un pincement au cœur me saisit et me fait réaliser mon erreur. À ce stade, il est trop tard pour revenir en arrière. Je suis d'ores et déjà en train de m'attacher à elle et la chute risque d'être rude.

< Gaby Andrews > Va t'habiller, je t'attends.

Au moment de se lever, elle tourne son ordinateur de quatre-vingt-dix degrés, ce qui me permet de découvrir sa chambre. La décoration n'est pas ce qui m'intéresse le plus. Anna revient très vite dans mon champ de vision et, cette fois, j'ai l'occasion de la voir en entier. En plus de son débardeur blanc, elle porte un pantalon de pyjama rouge à petits carreaux assez lâche. Ce dernier descend bas sur ses hanches et révèle une mince portion de peau.

Je la trouve sexy. Encore plus quand elle remonte ses cheveux en chignon et se penche dans le but de récupérer des affaires posées sur le bord de son lit. Lorsqu'elle s'aventure dans sa salle de bain, je secoue la tête et augmente le volume de ma musique. Sans Anna pour me distraire, la fatigue se fait ressentir. Je réponds à quelques messages, à des mails et, dix minutes plus tard, en jetant un œil à notre fenêtre de conversation, je l'aperçois revenir dans sa chambre.

Sa tenue a complètement changé. Le pyjama a été remplacé par une robe blanche courte en dentelle associée

à une ceinture marron. Ses jambes sont mises en valeur, de même que sa taille. Elle est vraiment magnifique, et moi sous le charme. Sans se presser, elle attrape son ordinateur et le pose sur sa coiffeuse. Apparemment, elle compte finir de se préparer en ma compagnie.

< An Na > Je t'ai manqué ?

< Gaby Andrews > Si ce n'était pas le cas, je n'aurais pas patienté.

Durant une petite minute, elle se concentre sur son miroir et se coiffe. Ses longs cheveux sont attachés en demi-queue. Son visage est dégagé et plus serein qu'au tout début de notre conversation.

< Gaby Andrews > Est-ce que toutes les filles qui *brunchent* sont aussi sexy ?

< An Na > C'est une règle : si tu n'es pas sexy, on ne t'autorise pas à manger. Tu ne le savais pas ?

< Gaby Andrews > Et dire que j'ai raté ça quand j'étais aux États-Unis.

< An Na > Je t'inviterai la prochaine fois pour que tu puisses te rincer l'œil.

Elle plaisante, moi non. Je n'ajoute rien pendant quelques instants, le temps de la laisser se maquiller. Cette étape se révèle très rapide. Après une couche de mascara et un peu de gloss foncé sur ses lèvres, elle reporte son attention sur l'ordinateur.

< Gaby Andrews > On t'a déjà dit que tu étais sublime ?

< An Na > Tu as dû le mentionner à quelques reprises, mais tu sais, Gaby, de nous deux, je ne suis pas forcément celle qui mérite le plus de compliments.

En dépit de mon état de fatigue, je comprends tout de suite

où elle veut en venir et recommence à sourire comme une bienheureuse. Avoir la confirmation que je lui plais est très agréable.

< An Na > Thomas est en train de klaxonner, je vais devoir te laisser. J'espère qu'on aura l'occasion de se parler plus tard.

< Gaby Andrews > Passe une bonne journée et essaie de dormir un peu en rentrant.

< An Na > Bonne nuit, Gaby. ♥

< An Na est hors ligne >

Un soupir m'échappe. Je ferme mon ordinateur et m'affale en arrière sur mon lit. Je suis crevée, mais ne regrette aucune des minutes passées en compagnie de la jeune femme. Cette séance à la webcam m'a perturbée. Je me sens encore plus perdue qu'auparavant. Anna me lance plein de signaux positifs, toutefois je doute qu'elle recherche réellement quelque chose. À mon avis, elle se contente de partager ce qui lui passe par la tête. J'ai peur que cette attitude soit seulement éphémère, qu'au bout d'un moment, elle se lasse et m'oublie.

Pour l'instant, je suis capable de m'en remettre, cependant, rien ne garantit que ce soit le cas encore longtemps. À force de lui parler, je vais forcément m'attacher davantage, et couper les ponts deviendra douloureux.

# CHAPITRE 10

## Anna

7 octobre 2011

San Diego

Machinalement, je porte ma tasse de café à mes lèvres. Je suis installée à cette table depuis quatre bonnes heures et ne compte plus le nombre de fois où Nicky est venue me resservir. J'ai recouvert l'espace à ma disposition de bouquins, de feuilles à moitié stabilotées et posé mon ordinateur dans un coin. Il faut que je me remette à niveau si je veux avoir une chance d'entrer à la fac. Sauf que le monde de la musique et celui du management n'ont aucun point commun.

Je crains le pire pour mon test de mardi. Il reste encore quelques places dans la formation que je vise, toutefois les autres postulants sont sûrement mieux préparés que moi. J'ai beau lire et relire les mêmes pages, je ne vois aucun intérêt à ces informations et le manque de sommeil ne m'aide pas à me concentrer. Les mots commencent à danser devant mes yeux.

Au moment d'avaler la première gorgée de ma boisson, je reprends douloureusement pied avec la réalité et me retiens de justesse de recracher. Ce n'est absolument pas du café !

— Il est temps que tu fasses une pause, moi aussi d'ailleurs, déclare Nicky.

Joignant le geste à la parole, elle enlève son tablier et glisse sa chaise à côté de la mienne.

— Je ne sens plus mes pieds. On ne se rend pas compte, mais c'est épuisant, ce boulot de serveuse.

— Pourquoi mon café a ce goût étrange ?

— Peut-être parce que c'est du thé noir. C'est très bon pour donner de l'énergie et stimuler le système nerveux.

— Pour que mon système nerveux soit stimulé, il faudrait déjà que je sois réveillée.

— Une goutte de plus et la caféine aurait fini par remplacer le sang dans ton organisme.

De mon point de vue, ce n'est pas un problème, cependant je me garde de le lui signaler. Je suis trop fatiguée pour débattre. Mieux vaut consacrer le peu d'énergie que je possède à mes révisions. Avec une bonne dose de sucre, la saveur de cette mixture sera passable. Je me saisis du récipient transparent et saupoudre généreusement le liquide avec son contenu. L'étape suivante consiste à goûter ma préparation, mais Nicky ne m'en laisse pas l'occasion.

— T'es au courant que tu viens d'ajouter du sel ?

Je me pince le haut du nez avec deux doigts. Comment ai-je pu oublier que le sucre n'est pas servi à volonté dans ce genre d'endroit ? Je suis vraiment épuisée. Nicky a raison : continuer à ingurgiter des litres de café ne m'aidera pas. Je risque juste de devenir encore plus bizarre et d'attraper des tics nerveux.

— Tu ferais mieux de rentrer chez toi, de te reposer quelques heures et de te changer les idées avec ton rendez-vous galant.

— Ce n'est pas un rendez-vous. D'ailleurs, je vais annuler.

— Je te l'interdis ! Tu y vas et tu prends du bon temps, c'est un ordre !

— Et depuis quand je suis censée t’obéir ?

— Depuis que tes perceptions mentales sont brouillées par l’excès de caféine. Ce type est génial, ne le laisse pas te passer sous le nez.

— C’est juste un ami, je ne ressens rien pour lui.

— Un ami sacrement canon. Fais-moi confiance sur ce coup-là, c’est exactement ce dont tu as besoin.

— Besoin pour quoi faire ?

Tout aussi fatigué que moi, mon ordinateur émet un bip pour indiquer son faible pourcentage de batterie. C’est de ma faute. J’ai discuté avec Gaby de 5 h à 7 h du matin et j’ai oublié de le recharger. Cette discussion était une coupure parfaite dans mes révisions. Bien plus que ne le sera ce dîner avec Josh, sauf que je ne peux pas l’avouer à Nicky.

J’ai déjà été obligée de lui expliquer vaguement qui était Gaby et j’ai bien senti qu’elle trouvait cette histoire un peu louche. Rien de plus normal. Moi-même, j’éprouve des difficultés à définir notre relation. Ce n’est pas de l’amitié. J’ai cessé de me leurrer depuis la conversation de vendredi dernier, mais il n’est pas non plus question de se mettre en couple. Je ne sais pas quoi en penser. J’ai arrêté d’y réfléchir, à vrai dire. Quand je parle à la militaire, je me sens bien et c’est suffisant pour l’instant.

— Pour te détendre, te donner de l’amour, t’aider à... enfin, à...

— À redevenir un être humain ?

D’un seul geste de la main, je rassemble tous mes documents en une grosse pile et les fourre dans mon sac d’ordinateur. Nicky a blanchi. Finalement, elle a raison. Il est grand temps que je rentre chez moi.

— Tu avais entendu ?

— Peu importe. Bon, j’y vais, je serai mieux dans ma chambre pour travailler.

Afin de me retenir, elle m’attrape par le poignet. Aucune douleur n’est à signaler, cependant j’ai le réflexe de le retirer aussitôt.

— Désolée, je ne voulais pas t’effrayer. On peut en discuter, s’il te plaît ?

— Inutile, l’opinion de tes amis m’importe peu.

— Ils ne souhaitaient pas être méchants, mais j’aurais dû te défendre. J’ai été bête et...

— Je te coupe tout de suite, je n’ai pas besoin de tes excuses, car je ne suis pas fâchée. Ce qu’ils ont dit, je le savais déjà. Je ne suis pas marrante et je suis aussi chaleureuse qu’un bac à glaçons.

Moins vive que tout à l’heure, la serveuse pose sa main sur la mienne avec douceur. Pour ne pas la vexer, je ne bouge pas. Je reste immobile et attends qu’elle ait fini. C’est horrible, seulement je me moque pas mal de ce qu’elle pourra me raconter. À mes yeux, ses amis ne sont qu’une bande d’idiots dénués de tout sens moral. Leurs principales activités consistent à déverser des quantités impressionnantes de méchancetés sur les absents et à lancer des piques à la ronde. Je n’ai pas besoin de me lier d’amitié avec des personnes de ce genre. Je ne comprends même pas pourquoi Nicky traîne avec eux. Ils n’ont pas hésité à la rabaisser à plusieurs reprises et elle n’a pas sourcillé.

— Pour eux, c’est de l’humour, il ne faut pas le prendre personnellement.

— Ça te fait rire quand ils te traitent d’actrice ratée juste

bonne à préparer du café ?

Je manque de diplomatie. J'ai du mal à ne pas lancer tout ce qui me passe par la tête, particulièrement quand je suis agacée. Nicky ne retire pas sa main et je la sens frémir. Je sais qu'elle est blessée, pourtant, elle se met à sourire comme si de rien n'était. Exactement comme à la soirée.

— C'est juste une plaisanterie, on a l'habitude de se taquiner entre nous.

— Pourquoi tu fais toujours ça ? Pourquoi tu mens avec le sourire ? Tu n'as pas à te forcer pour des gens pareils.

— Tout le monde n'est pas comme toi, Anna.

En voyant sa carapace de bonne humeur s'effriter, je prends conscience que jouer la comédie est une seconde nature pour elle. Je ne souhaite pas la rendre triste, si bien que je m'empresse de reprendre la parole :

— Heureusement ! Tu imagines, sinon ? Une armée de clones incapables d'éprouver la moindre émotion.

Volontairement, je me suis montrée plus enthousiaste que d'habitude. Je pose mon autre main au-dessus de la sienne et essaie de la réconforter.

— Je suis désolée de m'être mêlée de ce qui ne me regarde pas. C'est vrai que je ne connais pas tes amis. Ils sont peut-être sympas, au fond. Très, très au fond, mais sympas quand même.

— Tu ne les aimes vraiment pas, hein ?

— Je ne dirais pas ça. C'est juste que je préférerais être plongée dans un nid de mygales que de repasser une minute supplémentaire avec eux.

Son rire me réchauffe le cœur. Je la laisse poser sa tête sur mon épaule et, pour une fois, n'ai aucune réaction de rejet.



C'est un grand pas en avant.

— Pourquoi tu es aussi gentille avec une ratée dans mon genre ?

— Moi, gentille ? Tu te trompes.

— À d'autres ! Tu réussis peut-être à leurrer quatre-vingt-dix-neuf pour cent de la population mondiale, mais pas moi.

— Tu sais qu'un pour cent de la population mondiale, ça représente un certain paquet de personnes ?

Mon commentaire l'incite à me donner un petit coup sur le bras. Elle se relève et renfile son tablier plein de café. Même dans cet accoutrement, elle reste jolie. Son copain est un gros crétin de la laisser seule jusqu'aux fêtes de fin d'années. Être à l'université ne devrait pas l'empêcher de parcourir quelques kilomètres pour la rejoindre le week-end.

— J'ignorais que je parlais à un petit génie des maths. Tu es sûre que ces révisions sont une bonne idée ?

— Tu as peur que je devienne trop intelligente pour toi ?

— Tu souhaites vraiment t'aventurer sur ce terrain ? Parce que je suis en mesure de citer un certain prénom qui te fera perdre tous tes moyens.

— Tu as vu l'heure ? Je dois me dépêcher si je veux avoir le temps de me préparer pour mon dîner.

— C'est ça, esquive donc la discussion. Il faudra pourtant bien que tu m'expliques un jour ce qu'il y a entre cette Gaby et toi.

— Passe une bonne après-midi, Nicky. Je t'appelle demain.

Son problème, c'est qu'elle est trop perspicace. Et moi, je ne sais pas mentir. Par conséquent, il ne me reste qu'une solution : la fuite. Je ramasse mes affaires et me lève.

— Appelle-moi quand tu rentres, et tu n'as pas intérêt à omettre le moindre détail sur ton rendez-vous !

Je pourrais lui signifier de nouveau que ce n'est pas un rendez-vous. Finalement, je me contente d'un signe de main en franchissant la porte. Ma voiture n'est qu'à quelques mètres. Je peste contre la pluie et mets la musique à fond une fois au volant de ma Range Rover. Le morceau *We Found Love* retentit et me tient éveillée. Je chantonne et oublie presque mes contrariétés.

Comme d'habitude, Thomas n'est pas à la maison quand je rentre. Tant mieux, il est préférable qu'il ne soit pas présent au moment où Josh passera me prendre. Je profite du peu d'énergie qu'il me reste pour me changer et enfiler une tenue plus adaptée à une sortie au restaurant. J'opte pour un chemisier fluide bleu nuit, une jupe noire assortie à un blazer de la même couleur et des collants opaques.

Me coiffer et me maquiller m'arrachent de nombreux soupirs de dépit. Je suis fatiguée et n'aspire qu'à retrouver mon lit. À la place, une fois prête, je branche mon ordinateur et allume Facebook. Il doit être aux environs de 10 h pour Gaby. Je m'attends à ce qu'elle soit endormie, pourtant son statut la désigne en ligne.

< An Na > Tu n'étais pas censée faire la grasse matinée ?

J'ai l'impression d'être un peu trop rapide dès qu'il s'agit d'aller lui parler. C'est comme si je lui sautais à la gorge. Chaque fois, je me promets d'attendre et chaque fois, je recommence.

< Gaby Andrews > Footing surprise à 6 h en uniforme complet. Je vais probablement être dans l'incapacité de bouger jusqu'à lundi matin minimum.

< An Na > Bel exemple pour tes cadets ; imagine leur réaction s'ils te trouvaient dans cet état.

< Gaby Andrews > Je ne t'ai pas dit ? Je n'ai plus aucun cadet, ils ont tous succombé à ce footing mortel.

Elle est amusante et c'est là le nœud du problème. Je ne me lasse jamais de lui parler. Nos discussions sont quasiment devenues quotidiennes. Le temps des lettres une fois par semaine est révolu. À présent, ce n'est plus suffisant. Elle me manquerait bien trop.

< An Na > Tu n'es pas censée réaliser une minute de silence ou même pleurer à cause de ce tragique évènement ?

< Gaby Andrews > Pour pleurer, il faudrait déjà qu'il me reste une goutte d'eau dans le corps. J'ai l'impression d'être passée à l'essoreuse. Au moins, je sais ce que ressent le linge, maintenant.

< An Na > Besoin d'un câlin de réconfort ? Ah non, excuse-moi, j'oubliais, tu es trop faible pour quoi que ce soit...

< Gaby Andrews > Je puiserai dans mes dernières réserves.

< An Na > Quel sacrifice, fais-moi penser à te remercier.

< Gaby Andrews > Inutile, le câlin sera amplement suffisant pour ça.

Je réalise soudain que la rencontrer pour de vrai ne me dérangerait pas. L'êtreindre encore moins. C'est n'importe quoi. Je suis du genre à bondir dès que quelqu'un me touche, pourtant, l'idée de finir dans ses bras ne me provoque aucun malaise. Pire, j'en ai vraiment envie.

< An Na > Tu crois que ce sera possible un jour ? Je veux dire, pouvoir parler de vive voix et... le câlin...

Je m'écroule sur mon bureau juste après avoir envoyé ce message. Je suis une véritable idiote d'avoir posé cette question. Non, la pire des idiots, même. La tête cachée

dans mon bras, je remercie le Ciel que la webcam ne soit pas branchée. J'ai envie de me frapper à cause de ma bêtise. Si tout va bien entre nous, c'est parce qu'aucune rencontre n'est possible. Je dois me rattraper et vite. Je me redresse et tape à toute vitesse sur le clavier.

< An Na > Oublie ce que je viens de dire, je manque juste de sommeil.

< Gaby Andrews > Je rentre aux États-Unis pour Noël.

Cette nouvelle ne me laisse pas insensible. Dans ma poitrine, mon cœur bat plus fort.

< An Na > Tu vas voir tes parents ?

< Gaby > Non, j'aide Jenkins à s'installer. Il a été muté dans ma base.

Pendant quelques instants, j'hésite à changer de sujet. J'en ai encore la possibilité. Je peux me contenter de parler de tout et de rien et entretenir une relation exclusivement numérique avec elle. Non, ce n'est pas ce que je veux. Je la veux, *elle*. Cette pensée est déroutante. Les femmes ne m'ont jamais attirée avant Gaby et surtout, je ne me croyais plus capable du moindre sentiment. Bien décidée à ne pas faire l'autruche, j'inspire profondément et prends mon courage à deux mains. C'est le moment ou jamais d'aller de l'avant.

< An Na > L'Arizona, ce n'est pas loin de la Californie.

< Gaby Andrews > Tu as conscience que tu n'es pas qu'une amie pour moi ?

< An Na > Que suis-je alors ?

< Gaby Andrews > Le problème, ce n'est pas ce que tu es, mais ce que j'aimerais que tu deviennes.

Au lieu de me mordre la lèvre inférieure comme à mon

habitude, je torture mon pouce. Je suis nerveuse. Jamais auparavant elle ne s'était exprimée aussi sérieusement.

< Gaby Andrews > J'adorerais te rencontrer, mais je ne suis pas certaine de pouvoir me contenter de ton amitié après ça.

< An Na > Je ne suis peut-être pas comme tu l'imagines. Tu pourrais être déçue d'avoir parcouru tout ce chemin juste pour moi.

< Gaby Andrews > C'est de ça que tu as peur ? De me décevoir ? Ça n'arrivera jamais.

< An Na > Il y a des choses que tu ignores, Gaby, des choses dont j'aimerais te parler, mais c'est trop difficile...

< Gaby Andrews > Tu es mariée ?

J'arrête de me mordiller le pouce au moment où elle me pose cette question. Je ne m'y attendais pas et suis surprise.

< An Na > Bien sûr que non. Pourquoi, toi oui ?

*Appel de : Gaby*

*Démarrage du logiciel d'appel vidéo...*

Je panique l'espace d'un instant. Je suis gênée par cette conversation et affronter son regard rendra la situation encore plus embarrassante. Non, je ne dois pas penser de cette manière. Je suis une adulte, je peux survivre à une simple webcam. Je respire un grand coup et accepte son appel. Environ dix secondes plus tard, l'image de Gaby apparaît. Je me sens très faible, tout à coup. Je suis plus stressée que lors de mon examen d'entrée à Juilliard.

< Gaby Andrews > Tu penses que j'agirais ainsi si je l'étais ?

Je me contente de secouer la tête de droite à gauche et

joue avec un stylo à ma portée. Je remarque qu'elle n'est pas en uniforme. Elle porte un simple débardeur blanc et ses plaques militaires. Ses cheveux blonds sont relevés et dégagent son beau visage.

< Gaby Andrews > Je te trouve absolument parfaite, mon ange, et c'est bien le problème.

< An Na > Pourquoi un problème ?

< Gaby Andrews > Je n'ai pas pour habitude de draguer des hétéros. Se faire jeter, ce n'est jamais agréable et je tiens à ma fierté.

< An Na > Tu n'as pas l'air de quelqu'un à qui on a déjà dit non.

< Gaby Andrews > Je sais choisir mes batailles, mais Anna, je n'ai jamais été aussi sérieuse.

Nerveusement, je passe une main dans mes cheveux. J'ai vraiment du mal à la regarder et je me sens bête d'avoir cru que tout irait bien si on se rencontrait. Qu'arrivera-t-il si je panique le moment venu ? J'essaie de chasser cette peur de mon esprit. Nous sommes en train d'avoir une discussion importante, je ne peux pas me défilier.

< An Na > Ce n'est plus « mon ange », mais « Anna » maintenant ?

< Gaby Andrews > Ça dépend de toi, de ce que tu préfères.

Mes bracelets émettent un tintement quand je recommence à mordiller mon pouce. J'hésite. Je suis loin de lui avoir révélé la vérité sur mon compte. J'ai l'impression de lui renvoyer une image biaisée de ma personne. Malgré tout, je n'ai pas envie de laisser passer ma chance. Qui sait, j'arriverai peut-être à donner le change et à me comporter de manière naturelle en sa présence.

< An Na > Je voudrais qu'on puisse se rencontrer.

< Gaby Andrews > Même après tout ce que je viens de t'expliquer ?

< An Na > Encore plus après ce que tu viens de m'expliquer.

Au sourire qui illumine son visage, je devine que ma réplique la rend heureuse. J'aimerais être capable d'arborer la même expression. Malheureusement, je suis trop mal à l'aise et stressée.

< Gaby Andrews > Je viendrai durant les vacances de Noël, c'est promis.

< An Na > Demande au père Noël de te déposer sous mon sapin, ça te coûtera moins cher en frais de transport.

< Gaby Andrews > Je ne suis pas fan du traîneau comme moyen de locomotion. J'ai peur de passer par-dessus bord.

< An Na > Ce serait pourtant original de te voir arriver par ma cheminée.

< Gaby Andrews > Original et très salissant. Je ne tiens pas à être recouverte de suie pour notre première rencontre.

< An Na > Tu crains que ça ait tendance à me repousser ?

< Gaby Andrews > Je préfère faire bonne impression.

< An Na > Tu me plairais même si tu étais recouverte de suie.

À la suite de cet aveu, je résiste à l'envie de prendre ma tête entre mes mains. J'ai chaud, et pour cause : mon cerveau semble en ébullition.

< Gaby Andrews > Tu es mignonne quand tu rougis.

< An Na > Je ne rougis pas, il fait juste très chaud dans cette maison.

Afin d'appuyer mes dires, j'enlève mon chemisier et reste

en débardeur. Cette action innocente n'est pas sans conséquence. Je remarque à la tête de Gaby qu'elle est perturbée, sûrement à cause du décolleté de mon vêtement.

< Gaby Andrews > Fais-moi plaisir, n'installe jamais la clim.

< An Na > Arrête de te moquer de moi, c'est très embarrassant.

< Gaby Andrews > Je ne me moque pas, je suis très sérieuse. Par contre, n'oublie pas de remettre ton haut si tu dois sortir.

< An Na > Pourquoi ? Tu profites bien de la vue, toi. Je devrais peut-être me montrer généreuse et permettre aux autres d'agir de la même façon.

< Gaby Andrews > Ne fais pas ça, Anna.

< An Na > Quoi donc ?

< Gaby Andrews > Tenter de me rendre jalouse.

< An Na > Parce que ça ne fonctionnera pas ?

< Gaby Andrews > Parce que ça fonctionne trop bien.

Le léger pli de contrariété entre ses sourcils m'incite à ne pas en rajouter. Je ne souhaite pas la mettre en colère et trouve préférable de la laisser changer de sujet.

< Gaby Andrews > À quelle heure Joshua passe te prendre ?

< An Na > À 19 h.

L'horloge de l'ordinateur indique 17 h 49. Je ne suis pas pressée de partir et, d'après la tête de Gaby, j'en déduis qu'elle est encore moins impatiente que moi.

< An Na > Ce n'est pas un rendez-vous, juste un dîner.



< Gaby Andrews > Quelle est la différence ?

< An Na > Il ne descendra pas de la voiture en me raccompagnant.

Clarifier les choses me semble indispensable. Je ne veux pas qu'elle s'inquiète. D'un geste nerveux, elle détache ses cheveux et, en dépit du côté sérieux de notre conversation, je ne manque pas de trouver ce mouvement très sexy.

< Gaby Andrews > Je n'ai pas le droit de t'interdire quoi que ce soit.

< An Na > Tu vas me souhaiter de bien m'amuser ?

< Gaby Andrews > Je ne sais pas être hypocrite à ce point-là. D'ailleurs, si tu pouvais t'ennuyer à mourir, ça m'arrangerait pas mal.

< An Na > Je ferai de mon mieux, ça ne devrait pas être trop difficile vu mon état de fatigue actuel.

< Gaby Andrews > Tu devrais aller te reposer, je vais faire pareil.

< An Na > Si je m'endors maintenant, je ne suis pas certaine d'être en mesure de me réveiller dans une heure.

< Gaby Andrews > Et tu raterais ton dîner ? Quel dommage...

< An Na > Ce serait plus crédible sans ton grand sourire.

Pouvoir l'observer fait battre mon cœur plus rapidement et me permet de me sentir plus normale. Avec elle, je ne suis ni apathique ni léthargique. Je redeviens une personne lambda, capable d'émotions et, rien que pour cette raison, je ne souhaite pas la perdre.

< Gaby Andrews > J'aimerais te garder pour moi seule, ma chérie.

< An Na > Je suis déjà tout à toi. ♥

Je suis surprise d'avoir envie de la prendre dans mes bras. J'aimerais la rassurer, lui montrer à quel point je suis déjà attachée à elle. Patienter jusqu'à Noël va vraiment être très long, mais au moins, cette attente me permettra de me préparer psychologiquement. Avec un peu de chance, j'irai beaucoup mieux et réussirai à ne pas laisser mes traumatismes me dominer.

# CHAPITRE 11

## Gabrielle

26 octobre 2011

Corée du Sud, Gunsan, Kunsan Air Base

Je discerne difficilement des parcelles de peau ou d'uniforme tellement je suis couverte de boue. Les exercices de tir en situation réelle pardonnent rarement, surtout lorsqu'il a plu la veille et qu'une légère bruine continue à tomber. Au moins, personne n'a réussi à me toucher. Les autres ne peuvent pas en dire autant. Je prends l'exercice très au sérieux, probablement car, en cas de mutation ou de nouvelle mission, cet entraînement pourrait me sauver la vie.

De loin, il peut ressembler à un jeu. Pourtant, aucun de nous n'est en train de s'amuser. Mon équipe affronte celle d'un autre régiment. Être mécanicienne ne me dispense pas de savoir me battre. Je dois être apte à gérer toutes les situations. Je ne suis pas mauvaise en corps à corps ou quand il s'agit d'utiliser une arme de poing, néanmoins je reste meilleure comme sniper.

J'ai réussi à dégommer un à un tous ceux qui ont essayé de pénétrer dans la zone que je dois défendre. Jenkins est avec moi en soutien sur la partie est du terrain, ce qui me permet de me focaliser uniquement sur mon viseur. Depuis un moment, aucun ennemi ne s'est montré. Je me méfie. Toute l'action semble se concentrer à l'ouest, mais il s'agit peut-être d'une stratégie. Deux de nos hommes sont déjà partis en repérage. La brèche de notre côté est énorme.

Une personne seule et particulièrement discrète pourrait

réussir à s'infiltrer pour voler le drapeau que nous devons protéger, et il est hors de question que je me retrouve à récurer leurs sanitaires à cause d'une erreur d'inattention. J'attends que quelqu'un se pointe et ne tarde pas à me rendre compte d'un problème de taille. Tout est devenu silencieux. Les coups de feu dans les autres zones ont cessé.

— À couvert ! lancé-je précipitamment.

Personne ne discute. Jenkins me suit ; quant à Ravier et Nicolson, ils évoluent à quelques mètres sur notre gauche. Je sors mon Beretta M9 et me prépare au combat. Les repousser à distance ne sert plus à rien, ils sont déjà là. Mon intuition se révèle exacte, puisqu'à peine quinze secondes plus tard, dix hommes s'engagent sur le chemin tortueux qui mène à nos positions. *Merde !* Leur nombre m'indique que les autres membres de mon escouade se sont fait liquider.

À quatre contre dix, tout n'est pas perdu. Avec une bonne dose de chance, ça peut encore passer. Ravier et Nicolson se chargent de les distraire. Le groupe bien soudé commence à se diviser : erreur fatale. Ils doivent croire que nous nous sommes rassemblés et qu'il leur suffit de venir nous cueillir en nous encerclant. À cause de cette mauvaise stratégie, leur effectif se voit réduit de trois personnes. À sept contre quatre, ils ont encore l'avantage, mais pas pour longtemps.

Convaincus de leur supériorité numérique, ils foncent dans le tas. Manque de bol pour eux, Ravier ne rate jamais sa cible et avec Nicolson pour le couvrir, il est pratiquement impossible de le toucher. De justesse, j'échappe à une balle perdue en sortant de ma cachette et remarque qu'un homme en solitaire a réussi à s'emparer de notre drapeau. Je détourne mon attention du groupe armé et m'élanche à sa poursuite. Jenkins tire une rafale de balles pour m'éviter

d'être prise en chasse comme un lapin.

Avoir envoyé la quasi-intégralité de leur effectif en manœuvre de diversion était culotté, néanmoins je ne compte pas les laisser gagner aussi finalement. Je suis seule à courir après le fuyard. D'un coup, il se retourne brusquement et me tire dessus. Je suis obligée de bondir sur le côté afin de me réfugier derrière un gros tronc d'arbre. La logique aurait voulu que le militaire se remette à cavalier vers sa base, or il paraît avoir envie d'en découdre. Je comprends mieux pourquoi en découvrant son identité.

Morales, le gars le plus égocentrique et misogyne que j'aie jamais rencontré. Le jour où il sera promu officier, les femmes militaires en baveront. Nous passons quelques secondes à essayer de nous toucher l'un l'autre. Mon chargeur se vide, le sien aussi.

— Sors de ta cachette, Andrews. On va régler ça à l'ancienne.

Je ne comprends le sens de ses propos qu'au moment où son poing s'abat sur ma mâchoire. Aucune règle n'interdit le corps à corps, toutefois, il s'agit d'un accord tacite. Personne n'a envie de se retrouver à l'infirmerie ou d'être mis aux arrêts pour un exercice qui tournerait mal. Tant pis. Je ne compte pas encaisser sans répliquer. À plusieurs reprises, je réussis à esquiver ses attaques. Je donne un grand coup de pied dans son tibia et parviens à le faire ployer. Il s'écroule au sol et jure.

— Putain, Andrews, tu m'as cassé la jambe !

Je crache le sang qui envahit ma bouche. Il l'a bien cherché, mais le blesser sérieusement n'a jamais été mon but.

— Mettons-nous d'accord sur une égalité. Je te ramène à la

base.

Je m'avance de manière à ce qu'il puisse prendre appui sur moi. Grossière erreur. Il profite de ma proximité pour m'agripper le bras et m'envoyer valser contre le tronc le plus proche. Je suis vraiment conne. Comment ai-je pu me laisser avoir par un stratagème aussi minable ?

— Plutôt crever que de me retrouver à égalité avec une femme ! éructe-t-il.

Je m'apprête à répondre quand tout se met à tourner autour de moi. Ma tête a heurté violemment une des aspérités de l'arbre et, cette fois, je risque de ne pas m'en sortir avec un simple nez cassé. Juste avant de sombrer dans le néant, j'entends des voix familières. Je suis rassurée, cependant le sentiment ne dure qu'une seconde. Je me retrouve plongée dans un sommeil sans rêves.

Je n'ai aucune idée du temps qui a passé. Lorsque je rouvre les yeux, mon environnement a changé. Je ne suis plus en pleine forêt, mais à l'infirmerie.

— Docteur, elle revient à elle !

Je suis encore dans les vapes quand un homme d'une cinquantaine d'années me pose un tas de questions. Mon nom, mon matricule, l'année et même le nom de l'actuel président. Je réponds comme je peux ; il continue à m'examiner et paraît plutôt satisfait. Moi, je ne le suis pas. Ma tête est comprimée dans un étau. Je la touche et réalise que j'ai hérité d'un beau bandage.

Quelques heures se sont écoulées depuis ma bagarre avec Morales et malheureusement, je ne reste pas éveillée bien longtemps. Jamais je n'ai été aussi épuisée de ma vie ni aussi nauséuse. Mon état m'interdit toute visite et il me faut cinq jours entiers pour récupérer. Cinq jours où j'oscille entre conscience et inconscience. Lorsque je

réussis à retrouver des forces, je me promets que le salaud qui m'a envoyée à l'infirmierie va me le payer.

— Quel jour on est ? demandé-je à l'infirmière venue m'apporter à manger.

— Le 31 octobre.

Je bous de l'intérieur et juge que j'ai passé assez de temps sur ce lit. Il faut que je retourne dans ma chambre au plus vite ! Durant ma convalescence, je n'ai pas eu la possibilité de donner de nouvelles à Anna. Un mois plus tôt, cette absence n'aurait entraîné aucune conséquence. Et maintenant ? Nous avons pris l'habitude de nous parler quasi quotidiennement. Elle doit forcément se faire du souci.

— Tu ne dois pas avoir très faim, je vais te débarrasser de ça, m'avertit Nicolson qui vient d'arriver.

Sans aucune honte, il se saisit de mon muffin et le porte à sa bouche. Il s'agit de la première personne, hors personnel soignant, à être autorisée dans la chambre. Je devrais être aux anges, cependant je suis trop sur les nerfs pour profiter de sa présence.

— Tu as pris ton temps pour récupérer. J'avais parié que tu sortirais samedi, mais Mademoiselle a préféré se la jouer *Belle au bois dormant*.

— Désolée, la prochaine fois, j'éviterai de servir de cible à un fou furieux, ironisé-je.

— Quel sale caractère ! Je suis content de te retrouver, Gaby.

Qu'il utilise mon prénom me surprend. C'est sûrement sa façon de me faire comprendre qu'il s'est inquiété. L'avouer ruinerait son image de je-m'en-foutiste. Les autres membres de mon équipe défilent tour à tour dans

l'infirmier pour prendre de mes nouvelles. Jenkins est le dernier à apparaître. De tous, c'est celui qui semble le plus paniqué. Je l'imagine très mal sur le champ de bataille. D'ailleurs, je doute fort qu'il rempile une fois son contrat terminé.

— T'as une sale tête. Je ne t'avais pas conseillé de dormir un peu plus ? plaisanté-je.

— Je suis désolé pour ce qui est arrivé, Gaby, s'excuse-t-il en prenant place sur le bord du lit.

— Désolé de quoi ?

— J'étais censé couvrir tes arrières, mais je me suis fait coincer sur les hauteurs. C'est en partie de ma faute si tu t'es retrouvée à l'infirmier.

— Je t'arrête tout de suite, Evan. Si c'est la faute de quelqu'un, c'est seulement celle de cet enfoiré. Il ne l'a pas jouée réglo.

Je me demande soudain quelle histoire Morales a inventée pour dissimuler sa bavure. Dès que j'irai mieux, je me ferai un plaisir de rédiger un rapport afin de le balancer. Pour le moment, j'ai des affaires plus urgentes à régler. Je dois commencer par rassurer mon cadet.

— Arrête avec cette tête d'enterrement. Je m'en sortirai avec une migraine carabinée pendant encore quelques jours, rien de méchant.

— Quand même, Gaby. Je me sens coupable.

— Si tu te sens tellement coupable, rends-moi service et va me chercher mon ordinateur. Il faut que j'explique à quelqu'un ce qui s'est passé.

— Quand tu t'es retrouvée à l'infirmier, on a voulu appeler tes parents, seulement tu n'avais indiqué aucun numéro d'urgence à contacter.



Imaginer la tête de mon paternel s'il avait reçu un coup de fil de l'armée m'amuse. Pour lui, je ne suis qu'une ratée. Une débauchée qui n'arrivera à rien dans la vie. C'est à cause de lui que je me suis tirée de la maison. La conversation tournait toujours à la dispute quoi que je dise ou fasse. Apprendre mon homosexualité a été la goutte de trop pour lui. J'ai mis les voiles dès que j'ai pu et je ne l'ai jamais regretté.

— Je ne dois pas discuter avec mes parents.

— Avec qui alors ? Tu peux utiliser mon téléphone, si tu veux. Ce sera plus rapide.

— Avec ma copine, et non merci. Je ne connais pas son numéro de toute façon.

J'ai confiance en Jenkins et, en conséquence, lui parler d'Anna ne me gêne pas. Je sais qu'il ne répétera mes confidences à personne. Ce n'est pas le genre à colporter des ragots et, quand bien même, je suis prête à assumer si cela se révèle nécessaire. Depuis l'abolition de la loi « *don't ask, don't tell* » un mois plus tôt, je ne risque plus d'être virée en raison de mon orientation sexuelle. Pouvoir être moi-même si je le désire m'ôte un poids des épaules. Je n'ai plus à me cacher et peux me permettre de me montrer plus honnête.

— Ta copine ? Tu veux dire...

— Ma petite amie, oui. Enfin, j'ai bon espoir qu'elle le devienne d'ici peu.

Mon annonce ne le choque pas outre mesure. Il marque juste un temps de silence avant de s'exprimer :

— Tu veux que je la contacte ? Je ne suis pas certain que tu aies le droit à l'ordinateur à l'infirmerie.

— C'est sympa, mais il vaut mieux que je lui parle moi-

même.

Devoir attendre pour lui expliquer la situation me rend nerveuse. En presque une semaine, beaucoup de choses ont pu arriver. Surtout avec son *admirateur*. Je me souviens également qu'elle devait passer des tests afin d'entrer à l'université et m'en veux beaucoup de ne pas avoir été présente pour elle. Avoir tout foiré à cause de ce pauvre type me frustre et me met en colère.

Après avoir insisté lourdement pour retourner dans ma chambre, j'obtiens l'autorisation de quitter l'infirmerie le lendemain. Le médecin me met en arrêt de travail pendant une semaine et m'ordonne encore une fois de me reposer. Évidemment, je ne l'écoute pas. Je me contente de récupérer le traitement contre mes maux de tête et nausées, puis file dans mes quartiers.

Je souris en remarquant que mes coéquipiers m'ont laissé des encas sur mon bureau. Ils ne se sont même pas servis au passage. C'est un véritable miracle. Avec précipitation, j'allume mon ordinateur et consulte les messages d'Anna sur Facebook. Ces derniers me font mal au cœur. Elle semble persuadée d'avoir une part de responsabilité dans mon soudain silence. J'aimerais pouvoir la rassurer tout de suite, malheureusement, elle n'est pas connectée.

Rien de plus normal. Puisqu'il est 18 h en Corée, il doit être aux environs de 1 h chez elle. Sûrement est-elle en train de dormir. J'espère qu'elle n'a pas pleuré à cause de moi. Même si rien n'est de ma faute, je m'en veux de lui avoir causé de la peine. Il va falloir que je donne ses coordonnées à Jenkins au cas où une situation pareille se reproduirait. Et il faudra aussi que je lui demande son numéro. Je m'en occuperai après lui avoir révélé les raisons de mon silence.

Je suis sur le point de rédiger un message histoire de tout lui expliquer quand je vois son pseudo passer de « hors

ligne » à « en ligne ». Mon cœur s'affole. Contrairement à d'habitude, elle ne vient pas me parler directement.

< Gaby Andrews > Ma chérie ?

J'ai hésité entre employer son prénom ou un petit surnom. De mon point de vue, et puisqu'elle est persuadée que je me suis lassée d'elle, mieux vaut la rassurer tout de suite. C'est dingue quand j'y songe. Même si on ne s'est jamais rencontrées, je la considère comme ma petite amie.

< An Na > Oui.

Qu'elle m'en veuille est normal. J'ignore si elle est triste ou fâchée, peut-être un mélange des deux. Dans tous les cas, ces émotions sont préférables à l'indifférence.

< Gaby Andrews > Je suis désolée pour ces derniers jours. J'ai eu un accident au travail et on vient seulement de m'autoriser à retourner dans ma chambre.

< An Na > Tu ne me dois rien. C'est moi qui devrais m'excuser pour mes messages. Tu n'as aucune obligation de me parler tous les jours ou quoi que ce soit d'autre. Tu vas bien maintenant ?

< Gaby Andrews > Tu crois vraiment que j'ai besoin de me forcer ?

*Appel de : Gaby*

*Démarrage du logiciel d'appel vidéo...*

J'ai besoin de la voir. Juste lui parler via messages ne suffit pas. Elle rejette mon premier appel et mon inquiétude augmente. Je n'ai aucune idée de ce qui peut lui passer par la tête et je veux éviter à tout prix que notre relation recule de dix pas.

< Gaby Andrews > S'il te plaît, princesse...

Pendant quelques secondes, elle ne répond pas. J'ai même

peur qu'elle se déconnecte et suis rassurée en lisant la mention « est en train d'écrire un message ».

< An Na > Tu as vraiment eu un accident ?

< Gaby Andrews > Je me suis blessée à la tête pendant un exercice de tir et je suis restée dans les vapes pendant plusieurs jours. Crois-moi, mon ange, ça n'avait rien à voir avec toi ou avec nous.

*Appel de : Gaby*

*Démarrage du logiciel d'appel vidéo...*

Nouvel appel et nouveau refus de sa part. Je commence à angoisser et me rends compte de la place qu'elle a prise dans ma vie. Je ne suis pas habituée à ressentir tout ça. C'est même la première fois que je m'inquiète autant, mais il n'y a pas moyen que j'abandonne aussi facilement.

< An Na > Je croyais que tu n'étais pas sur le terrain, que ce n'était pas dangereux.

< Gaby Andrews > J'ai eu affaire à un connard de première. Anna, je n'ai jamais voulu te faire de peine. Tu es très importante pour moi. Tu veux bien me laisser une chance de te le prouver ?

< An Na > Tu n'as rien à me prouver. C'est juste que j'ai eu peur, je suis bête, désolée.

*Appel de : Gaby*

*Démarrage du logiciel d'appel vidéo...*

Elle n'accepte pas tout de suite. Je dois attendre un petit moment pour voir son image s'afficher sur mon écran. Elle est installée à son bureau, son lit est visible en arrière-plan et, en remarquant sa tenue, je me souviens que c'est toujours Halloween de son côté du globe. Une robe noire avec un col blanc couvre son corps. Ses cheveux sont

attachés en deux tresses et je devine sans mal en qui elle est déguisée.

< Gaby Andrews > Tu es mignonne en Mercredi Adams.

Pour une fois, son micro est branché. J'entends la musique qui provient de chez elle. À l'occasion, il faudra que je répare le mien pour que nous puissions discuter, mais ce n'est pas ma principale préoccupation. Anna paraît gênée, fatiguée aussi.

— Un déguisement d'Halloween n'est pas censé être mignon.

C'est la première fois que j'entends sa voix. Elle a un léger accent, vraiment adorable, qui ne manque pas de me faire de l'effet. Mon regard la suit quand elle se lève pour fermer la porte. Sa robe lui arrive à mi-cuisse, à la lisière de ses bas blancs, et elle porte une paire de chaussures vernies à hauts talons. C'est sexy, très sexy.

< Gaby Andrews > Le porte-à-porte a dû être un véritable succès. Tu as laissé quelques friandises aux enfants au moins ?

Elle jette un œil à l'écran en se rasseyant. Le vert de ses yeux, mis en valeur par du maquillage noir, ressort plus que d'habitude. Je pourrais la contempler durant des heures.

— J'ai passé l'âge de réclamer des bonbons. Alors oui, les enfants pourront se régaler.

Tout en parlant, elle dénoue ses tresses et brosse ses cheveux ondulés. Heureusement pour elle que je ne suis pas sur place. Il y a longtemps que nous aurions arrêté de discuter.

< Gaby Andrews > J'ai envie de t'embrasser.

La brosse qu'elle tient manque de glisser de sa main lorsqu'elle lit mon message. D'habitude, j'utilise des sous-

entendus. Seulement, il est temps de passer à la vitesse supérieure. À mon avis, elle n'a pas compris à quel point je suis sérieuse. C'est de ma faute. Lors de nos dernières conversations, j'ai pris l'habitude de tout tourner à la dérision. Un moyen d'alléger l'ambiance pour lui éviter d'être embarrassée.

— Ta blessure à la tête a l'air conséquente. Tu es certaine que tu avais l'autorisation de sortir de l'infirmierie ?

J'esquisse un sourire en coin. Je m'attendais à cette réponse.

< Gaby Andrews > Tu m'attires, Anna. Pour toi, je suis prête à beaucoup de choses. J'aurais probablement quitté l'infirmierie en douce si le médecin avait refusé de signer la décharge.

— Tu n'en as vraiment pas marre de moi, alors ?

C'est l'une des premières fois où je la sens vulnérable. Quand quelque chose lui déplait, il lui arrive de se montrer froide. Mais fragile ? Quasiment jamais.

< Gaby Andrews > Bien sûr que non, ma puce. Je te promets de ne plus jamais te laisser dans le flou à l'avenir. Je ne veux pas que tu aies peur ou que tu t'inquiètes.

Elle paraît tranquillisée. Tant mieux, car son amitié ne me suffit plus. Depuis que notre rencontre est prévue aux vacances de Noël, notre relation a basculé et je ne compte pas revenir en arrière.

— Moi aussi, j'en ai envie. Je veux dire, de t'embrasser...

Cet aveu lui coûte beaucoup. Elle se mordille le pouce et fixe un point invisible sur son bureau.

< Gaby Andrews > Tu n'as pas besoin de te forcer. Si ça te met mal à l'aise, tu n'es pas obligée de me le dire.

— J'en ai envie, mais je ne sais pas si j'y arriverai.

Je perçois sans mal sa nervosité et regrette de ne pas pouvoir la prendre dans mes bras.

< Gaby Andrews > Parce que je suis une femme ?

Elle secoue la tête de droite à gauche et je devine qu'elle n'en révélera pas davantage. C'est déjà un grand pas en avant. Tant que je ne la dégoûte pas, tout est possible. La rassurer en face à face sera beaucoup plus facile. Pour l'instant, mieux vaut aborder un autre sujet.

< Gaby Andrews > Il y a une fête chez toi ?

Sa main passe dans ses cheveux pour les ébouriffer et aussitôt, elle change d'attitude. Sa nervosité disparaît au profit d'un certain aplomb. Il est possible qu'elle se contente de faire semblant, mais c'est convaincant.

— C'est le boucan qui t'a mise sur la voie ?

< Gaby Andrews > Tu ne comptes pas y retourner ?

— Mes tympanes vont exploser si je remets les pieds dans le salon. Mon frère a un sérieux problème avec les réglages de la sono, on se croirait à un concert de rock.

< Gaby Andrews > Avec un peu de chance, les voisins appelleront la police.

— Les voisins sont en train de se noyer dans le punch. Ils ne sont plus en mesure de composer un numéro de téléphone.

Je souris. Elle est amusante et charmante. Je doute de pouvoir me lasser un jour de la regarder. Sa beauté n'est pas la seule responsable. Ses gestes, ses mimiques... tout m'attire chez elle.

< Gaby Andrews > Je t'ai tout à moi, alors ?

— Tu n’es pas censée te reposer ? Je te trouve bien en forme pour une personne qui sort de l’infirmierie.

< Gaby Andrews > Tu es plus efficace qu’une cure de sommeil pour mon moral.

— Je rêve ou tu me dragues ?

Au ton de sa voix, je devine qu’elle est en train de jouer et je ne compte pas me défilier.

< Gaby Andrews > Ça te déplaît ?

— Ça dépend, combien de filles ont le droit à ce petit numéro ?

< Gaby Andrews > Tu veux t’assurer d’être en haut de la liste ?

— J’aimerais plutôt savoir ce que je dois faire pour éliminer la concurrence.

< Gaby Andrews > Jalouse ?

— Pour l’être, il faudrait déjà que je ressente une quelconque menace.

< Gaby Andrews > Tu es bien sûre de toi.

— Pourquoi ne le serais-je pas ? À moins que tu aies l’habitude de regarder toutes les filles aussi intensément.

< Gaby Andrews > Quand une jolie femme se trémousse devant moi, ce serait un crime de ne pas jeter un coup d’œil.

— Je ne me suis jamais trémoussée, mais je peux commencer si tu veux, tu verras la différence.

< Gaby Andrews > Tu joues à un jeu dangereux, Anna.

— Dois-je comprendre que tu n’as pas envie de jouer avec moi ?



À nouveau, elle s'ébouriffe les cheveux et mon attirance se confirme. Je n'ai même pas besoin de la rencontrer pour être certaine de mes sentiments. Aucune fille ne m'a jamais fait un tel effet. Je m'apprête à lui répondre quand quelqu'un toque à la porte. Le son la fait sursauter et la pousse à tourner son siège de quarante-cinq degrés. Toutefois, elle n'éteint ni sa webcam ni son micro.

— Il est 1 h 27, Thomas. Notre engagement stipulait que je devais faire acte de présence jusqu'à 1 h et qu'ensuite, j'étais libre, donc laisse-moi tranquille.

— Je peux entrer, Anna ?

Elle se fige et, à sa réaction, je devine que ce n'est pas son frère à la porte. Elle se lève afin d'ouvrir ; un homme entre et, malgré son déguisement de vampire, je le reconnais instantanément. Jusqu'ici, je ne l'avais vu qu'en photo. Force est de constater qu'il ne manque pas de charme. Même moi qui n'ai aucun attrait pour la gent masculine, je suis capable de remarquer son charisme.

— Tu as besoin de quelque chose ? Il n'y a pas de cerveaux en gelée ni de sangria sanguinolente dans ma chambre.

Ils sont de profil par rapport à l'ordinateur. J'ai tout le loisir de le voir sourire et j'en suis profondément agacée. La façon dont il l'observe m'énerve encore davantage, car elle ressemble beaucoup à la mienne.

— Tu ne t'es pas amusée à la soirée ? J'ai remarqué que tu n'avais presque rien mangé.

— Mon estomac a du mal avec la vue de boyaux et de tripes, même si c'est censé être des friandises.

— Que dirais-tu de changer de tenue et de m'accompagner dîner à l'extérieur ? Ils font de très bons hamburgers à l'aspect normal dans le coin.

Je n'arrive pas à me résoudre à couper la vidéo. À la place, j'éteins juste ma webcam au cas où il aurait la mauvaise idée de regarder vers l'ordinateur. Les espionner n'est pas bien, mais comment pourrais-je agir autrement ?

— Je suis un peu fatiguée. D'ailleurs, je n'ai rien bu, alors peu importe si j'ai l'estomac vide.

— Tu prends toujours tes médicaments ?

Cette question a le don de la crisper. Son attitude est fuyante, à l'opposé de celle qu'elle affiche quand nous sommes en train de parler.

— Même si ça ne se voit pas forcément, je vais très bien. Merci de t'en soucier.

Elle recule d'un pas, il avance et l'empêche de se détourner. Le sursaut d'Anna est violent quand il pose ses mains sur le haut de ses bras et, vraiment, je regrette de ne pas être présente en chair et en os. De quel droit se permet-il de la toucher ?

— Anna, regarde-moi.

— Lâche-moi.

— Je suis désolé si je t'ai vexée, ce n'était pas le but. Tu ne peux pas m'en vouloir de m'inquiéter pour toi.

— Je t'ai dit de me lâcher !

Lui comme moi sommes surpris par le brusque haussement de ton. Elle se dégage et je me rends compte que je suis encore loin de la connaître à la perfection.

— Je n'ai pas besoin que tu t'inquiètes pour moi. J'ai déjà Thomas sur le dos en permanence, un seul frère est amplement suffisant.

— Tant mieux, car je n'ai aucune envie que tu me considères comme tel. Je te l'ai dit au dîner et je te le redis

maintenant : tu me plais beaucoup, Anna.

Mon poing droit se serre. Je souhaite le lui balancer en pleine figure. Histoire de me calmer, je baisse les yeux et inspire profondément.

— Nous deux, ça n’arrivera jamais, Joshua.

— Je te laisse te reposer. Si tu veux sortir manger un morceau, appelle-moi.

Je relève la tête et aperçois Monsieur Parfait embrasser la jeune femme sur le front. Je bous de ne pouvoir rien faire pour arrêter tout ça. Assister à ce spectacle m’arrache le cœur. D’autant que pendant un instant, il semble prêt à poser ses lèvres sur les siennes. Anna ne le remarque pas, car elle a les yeux baissés. Moi, si.

Finalement, il se ravise et sort de la chambre. La propriétaire de cette dernière s’empresse de la fermer à clé et revient s’asseoir. Je n’ai pas le temps de remettre ma webcam. Elle éteint la conversation vidéo et commence à taper un message.

< An Na > Désolée, je ne me sens pas très bien. Il vaut mieux que je te laisse.

< Gaby Andrews > Ma puce...

< An Na > Est-ce que tu as tout entendu ?

Mentir est possible. D’ailleurs, je regrette presque de ne pas avoir coupé, car je devine qu’elle est très mal à l’aise. D’un autre côté, l’avoir vue le repousser me soulage. Être à des milliers de kilomètres ne me rend pas confiante. De mon point de vue, Anna pourrait sortir avec n’importe qui et j’ai un peu de mal à comprendre pourquoi son choix s’est porté sur moi.

< An Na > Je ne voulais pas que tu assistes à ça. Maintenant, tu dois me trouver bizarre.

< Gaby Andrews > Il n'y a rien que je changerais chez toi, mon ange. Toutefois, si je croise ce type, je doute de rester polie très longtemps.

< An Na > Tu viendras quand même pour Noël ?

< Gaby Andrews > Rien ne m'empêchera de monter dans mon avion.

< An Na > Tu m'apprécies autant qu'avant ?

< Gaby Andrews > « Apprécies » ? Le terme me paraît bien faible.

Pendant un long moment, elle n'écrit rien. Je crains de l'avoir effrayée, cependant, je ne compte pas changer de sujet. J'attends et fais tinter mes plaques militaires lorsqu'une réponse arrive enfin.

< An Na > Je t'aime beaucoup, bien plus que je ne le devrais.

< Gaby Andrews > Mais... ?

< An Na > Pourquoi « mais » ?

< Gaby Andrews > Il y a toujours un « mais » après ce genre de phrase.

J'avale mes médicaments d'une seule traite et vide la moitié de ma bouteille d'eau. Ce n'est jamais bon signe quand la discussion tourne ainsi. J'ai peur qu'elle m'annonce avoir besoin de réfléchir ou que ses sentiments ne sont pas les mêmes que les miens. Cela reviendrait à me prendre un tronc d'arbre en pleine figure.

< An Na > Je ne t'aime pas seulement beaucoup, Gaby...

Je manque de recracher ce que j'ai dans la bouche. Je parviens difficilement à avaler et me mets à tousser. J'ai presque envie de faire une capture d'écran de manière à m'assurer de pouvoir relire cette phrase encore et encore.

< An Na > Il faut que j'y aille. Je suis désolée pour ce qui s'est passé ce soir.

< Gaby Andrews > Je ressens la même chose que toi, ma chérie. N'aie pas peur, d'accord ?

< An Na > Je vais essayer. Repose-toi bien. ♥

< An Na est hors ligne >

Grâce à ces derniers échanges, ma colère disparaît. Je m'allonge sur mon lit et fixe le plafond. Attendre jusqu'à décembre pour la rencontrer ne va pas être facile, pourtant je n'ai pas le choix. Dans deux mois, nous serons ensemble. Cette pensée fait naître un sourire idiot sur mes lèvres. Je suis heureuse, c'est aussi simple que ça.

# CHAPITRE 12

Anna

15 novembre 2011

UC San Diego

J'observe les bouquins éparpillés devant moi avec un certain désespoir. Je devrais être contente d'avoir réussi l'examen, d'avoir été acceptée dans ce programme, or en ce moment, c'est tout le contraire. Je ne suis que trois classes, rien de méchant, mais force est de constater que peu importe le cours, il n'éveille aucun intérêt chez moi. Le véritable cursus démarre en janvier. Je doute de pouvoir suivre quatre semestres intensifs sans finir par craquer. Au bout de deux semaines, j'en ai déjà assez. Je rêve de pouvoir mettre mes bouquins d'économie et de marketing au feu et je ne comprends vraiment pas comment Thomas peut se passionner pour tout ça. C'est ennuyeux à mourir.

Je pose mes bras sur la table et y enfouis ma tête. Je suis à la bibliothèque et il n'y a pas grand monde dans le coin où je suis installée. Il s'agit d'un endroit parfait pour déprimer en solitaire. Pour ne pas changer, je suis fatiguée. Faire des nuits blanches m'empêche de me concentrer. À chaque fois que je ferme les yeux, je revis le même cauchemar. J'ai beau essayer de penser à autre chose, les images me submergent. Encore et encore. Sans aucune interruption.

Je jette un œil à mon téléphone. À cette heure, Gaby doit être en train de travailler. Si je continue à fournir des efforts, notre rencontre se déroulera peut-être sans accroc et j'arriverai à passer pour une fille normale. Je consulte mes messages et fronce les sourcils en lisant le SMS de

Nicky.

*{Je suis malade. Je ne pourrai pas venir en cours de self-defense.}*

Cette excuse ne me convainc pas le moins du monde. J'ai bien remarqué qu'elle m'évite depuis ce week-end. Elle ne m'a rien raconté de sa visite surprise chez son petit ami et j'en déduis que les retrouvailles n'ont pas été à la hauteur de ses attentes. Je devrais aller la voir. Rien ne sert de l'appeler. Mieux vaut dissiper le malaise en face à face, de sorte à pouvoir ensuite passer à autre chose. La voix de Will me sort de ma rêverie :

— As-tu besoin d'un baiser pour te réveiller, jolie Belle au bois dormant ?

— Ça dépend, as-tu envie que je confonde ta tête avec le disque d'argile lors de notre prochaine séance de tir ?

J'ouvre les yeux et, à mon plus grand désespoir, tombe sur les boucles blondes et le sourire rayonnant de Will. Cet abruti s'est également allongé sur la table et me regarde droit dans les yeux. Plus pot de colle, ça n'existe pas. Je me redresse, me recoiffe et remercie le Ciel de ne pas m'être endormie. J'en aurais entendu parler longtemps.

— Tu me feras toujours mourir de rire, tu le sais, ça ?

— Ce n'était pas une plaisanterie. Tu es bien placé pour savoir qu'un accident est vite arrivé.

— Tu fais référence à la dernière fois où mon tir a légèrement dévié ?

— Légèrement ? Tu as failli transpercer l'instructeur en plein cœur. Ça m'étonne même qu'on te laisse encore tenir une arme, tu es un danger public.

Son manque de répondant m'incite à tourner la tête vers lui. Je remarque que son regard est plongé dans mon

décolleté. Loin de s'excuser, il se contente d'un sourire innocent qui me donne la furieuse envie de le frapper.

— Et obsédé en plus. Tu n'as personne d'autre à aller harceler ?

— Il se trouve que non. J'ai libéré ma fin d'après-midi afin de m'occuper de ma filleule préférée.

— Je suis certaine que tu as trafiqué les binômes. Sinon, comment expliquer que de tous les étudiants, ce soit toi mon parrain ?

— Le hasard, ma belle, le hasard. Alors qu'est-ce que ce sera aujourd'hui ? Visite guidée du campus ? Présentation des associations étudiantes ? Un petit tour à la salle de sport ?

J'ai vraiment pensé à une mauvaise blague le jour où il a débarqué en plein cours d'économie mondiale pour m'annoncer son rôle de tuteur. Je n'ai jamais cru aux coïncidences, mais au fond, j'aurais pu tomber sur pire. Il est plutôt drôle, la plupart du temps. Un peu collant, toutefois il ne se vexe jamais. De plus, malgré son côté fêtard invétéré, il a de bonnes notes. Lui parler n'est pas vraiment compliqué. Il a mon âge et sait se montrer sérieux quand il le faut.

— Au cas où tu n'aurais pas remarqué, je suis en train d'étudier.

— Et moi, je crois qu'une pause ne te ferait aucun mal. Tes bouquins ne vont pas disparaître, rassure-toi.

Sans me demander mon avis, il ferme le livre que je suis en train de consulter et m'oblige à capituler. Nous rangeons les autres ouvrages en rayon et j'opte pour la visite guidée du campus une fois à l'air libre.

— Tu veux aller voir quoi en premier ? Le département de



sciences ? De théâtre ?

— Je te laisse choisir, surprends-moi.

Le campus a beau être sympa, je m'en moque un peu. Je ne me sens pas à ma place ici. C'est comme si j'étais en décalage avec les autres étudiants. Sans doute car je n'aime pas ce que je fais et que je ne cherche pas à socialiser. À Juilliard, tout était différent. À cette époque, j'étais heureuse, dans mon élément. Je passais quasiment l'intégralité de mon temps à répéter, pourtant ça ne me posait aucun problème. Au contraire, j'étais comme un poisson dans l'eau.

— Au fait, comment tu savais que je serais à la bibliothèque ?

— Il y a une puce dans ta carte étudiante. Je reçois un SMS dès que tu te déplaces.

Alors que je me fige, il continue à avancer et éclate de rire.

— Tu fais une de ces têtes ! Détends-toi, je plaisantais.

Je passe à côté de lui sans un mot. Je suis trop bête. J'ai réellement paniqué à cette annonce et éprouve toujours une certaine crainte. J'aimerais avoir mes médicaments de manière à me calmer. Avoir pensé que je pourrais m'en sortir sans les prendre s'avère une erreur. Tout comme ma décision de m'inscrire à la fac. Il est évident que je ne suis pas prête. J'ai mis la charrue avant les bœufs. Je voulais tellement retrouver une vie normale que je me suis précipitée.

— Ne te fâche pas, Anna. J'ai compris, ce n'était pas drôle, je vais rayer cette vanne de mon répertoire.

— Je dois aller voir une amie, on fera la visite une prochaine fois.

Je manque de buter sur lui quand il passe devant moi et me

bloque le chemin. C'est frustrant. Pourquoi ne puis-je pas disparaître lorsque je le souhaite ?

— Je vais t'emmener dans un endroit super. Tu oublieras totalement ma mauvaise blague.

— Will...

— Arrête de faire ta tête de mule et suis-moi.

Je soupire. Je n'ai aucune envie de l'accompagner, seulement, je sais très bien qu'il n'abandonnera pas avant d'avoir obtenu satisfaction. Mieux vaut donc obtempérer pour être tranquille plus rapidement.

— Mettre les pieds en dehors des amphis et de la bibliothèque ne te fera aucun mal. Tu y passes tellement de temps toujours à la même place qu'on pourrait y graver ton nom.

— Estime-toi heureux. Grâce à ça, tu peux me retrouver plus facilement.

— Tu es au courant que tu es censée t'amuser à la fac ? Prendre un peu de bon temps avant d'affronter le monde cruel du travail ?

— Je m'amuse beaucoup en étudiant, ça ne se voit pas ?

— Les croque-morts ont l'air plus joyeux que toi, Anna.

— Je n'ai jamais été très expressive.

La désapprobation se lit sur son visage. Il ne me croit pas, mais je m'en moque. Je ne compte pas m'étendre sur le sujet. Surtout qu'il a raison ; je m'ennuie ferme et ai tendance à me montrer désagréable. Tout le contraire de la fille enjouée et optimiste que j'étais l'année dernière. Malheureusement, elle a disparu et je ne la retrouverai jamais. Je dois faire de mon mieux pour m'habituer à cette nouvelle vie. Regretter le passé ne me permettra pas

d'avancer. Au contraire, penser à ce que j'ai perdu ne manque jamais de me bloquer.

— J'espère que cet endroit super ne ressemble en rien à la cave miteuse de ta fraternité, déclaré-je soudain.

— On voit que tu ne l'as jamais visitée pour oser en dire du mal. C'est limite un sacrilège, tu as de la chance que je ne te dénonce pas aux autres.

— Je t'en prie, c'est un véritable baisodrome. Lumières tamisées, parfum d'ambiance, tapis en fausse peau d'ours... C'est tellement prévisible et pathétique.

— Comment tu sais tout ça, toi ?

Sa surprise m'incite à lever les yeux au ciel. Je suis asociale, pas sourde. Toutes les filles qui descendent dans cette cave savent parfaitement à quoi s'attendre.

— Tout le monde est au courant. Que ce soit pour la déco intérieure ou pour votre petit numéro de garçon sensible au passé triste. Vous pourriez d'ailleurs vous renouveler un peu.

— Si tout le monde est au courant, comme tu dis, comment tu expliques que ça continue à fonctionner ?

— Peut-être parce que les filles sont plus intéressées par vos muscles que par votre cerveau ?

Au lieu d'être vexé, il arbore un air radieux.

— Tu trouves que je suis musclé ?

— Tu es désespérant, tu le sais ça ?

— Non, enfin, je suis sérieux : comment tu me trouves ? Beau gosse, non ?

Lorsqu'il hausse un sourcil avec une expression ridiculement charmeuse sur le visage, j'esquisse un léger

sourire. Une véritable prouesse qui, en général, se produit seulement en compagnie de Gaby.

— Le choc ! Je crois que c'est la première fois que je te vois sourire. Tu devrais essayer plus souvent, ça te rend dix fois plus canon !

— Arrête tes bêtises et dis-moi juste si on est bientôt arrivés.

— Votre patience saura être récompensée, Mademoiselle.

Je suis dubitative, mais au moins, il a cessé de faire le paon. Il s'agit déjà d'une grande avancée. Nous traversons tout le campus, puis entrons finalement dans un bâtiment où je n'ai jamais mis les pieds. Il ressemble aux autres : moderne avec d'immenses fenêtres.

Will paraît très fier de lui et je crains le pire. Il salue quelques personnes et veille à toujours demeurer à mes côtés. Je stresse. Il a l'air trop sûr de lui, son attitude ne me dit rien qui vaille.

Après avoir ouvert une porte à double battant, il m'indique de passer devant lui. J'avance et reste estomaquée. Je m'attendais à tout sauf à me retrouver dans un auditorium. Quoique, « salle de concert » serait plus adaptée pour désigner l'endroit. Des fauteuils rouges s'étendent en arcs de cercle et surplombent la scène qui est assez grande pour accueillir un orchestre. Tous les instruments sont représentés, les pupitres sont installés, pourtant nous sommes seuls. Des souvenirs remontent à la surface, bons pour la plupart.

— Plutôt cool, non ? La répétition ne débute que dans une heure.

— Pourquoi tu m'as emmenée ici ?

— Ça ne te fait pas plaisir ? Regarde, il y a même un piano.

Je le suis jusqu'au premier rang et me retrouve ensuite contrainte de grimper sur scène. Je devrais être heureuse, mais me tenir à cet endroit me rend juste triste. Les regrets et la culpabilité me rongent.

— Tu m'avais caché que tu étais une prodige musicale. Je l'ai appris en consultant ton dossier.

— Tu faisais quoi avec mon dossier ?

— Oh, ça, c'est la routine quand on prend sous son aile un petit nouveau.

— Si je vais demander au doyen, il me servira la même version ?

— Au lieu de discuter, viens plutôt par ici et joue-moi quelque chose.

Il appuie sur mes épaules, m'oblige à m'asseoir sur la banquette installée devant le piano. Clairement, il s'autorise trop de libertés, mais ne s'attarde en aucun cas. Ses mains disparaissent aussi vite qu'elles sont apparues. Je commence à m'habituer à ses brefs contacts physiques, d'autant qu'il ne se montre jamais insistant.

— J'ai arrêté le piano.

— Tu as toujours tes dix doigts, non ? Je t'écoute.

D'avance, je sais qu'il n'abandonnera pas tant qu'il n'aura pas eu gain de cause. « Déterminé » est l'un des adjectifs qui lui correspondent le mieux.

— Et ne me sers pas l'excuse du « ça fait trop longtemps, désolée » : c'est comme le vélo, ça ne s'oublie pas.

Je pose mes doigts sur le clavier. À mes côtés, Will ferme les yeux. Il en fait beaucoup trop. Il donne l'impression d'être sur le point d'écouter le chef-d'œuvre du siècle. En réaction à toute cette pression, un mal de tête apparaît.

Lire une partition serait impossible dans mon état. Évidemment, ce n'est pas un réel problème. Je connais un tas de morceaux par cœur. Malgré ces quelques mois de *repos*, mes mains se souviennent parfaitement des accords, des harmonies, de toutes ces choses que j'ai répétées des milliers de fois.

Une musique en particulier me revient en mémoire, celle que j'ai composée pour mon examen de fin d'année. Elle m'a valu d'être diplômée avec mention et aurait dû me conduire tout droit à Londres cette année. Déplorer ce futur ne servirait à rien. Je l'ai troqué pour un avenir totalement différent et pas forcément moins appréciable. Tant pis si je ne peux plus jouer. À San Diego, j'ai fait de nouvelles connaissances, j'ai trouvé une nouvelle voie et surtout, je m'apprête à rencontrer Gaby. Je n'ai rien à regretter.

J'essaie de m'en convaincre, malheureusement ce n'est pas une réussite. Mon cœur est douloureux. J'appuie sur une touche, puis deux, avant de m'arrêter. C'est trop difficile, et pour cause : être assise ici m'oblige à me rappeler mon dernier concert et ce qui a suivi.

— Ah, je sais, tu as besoin d'espace. Je vais aller m'installer au premier rang, fais comme si je n'étais pas là.

Une force invisible m'empêche de bouger. Peut-être que si je surmonte ce blocage, avancer sera moins compliqué. Un seul morceau ne va pas me tuer. Ce sera juste pour cette fois, une manière originale de me soigner. J'inspire et expire un grand coup. Je peux le faire ! Ensuite, tout ira mieux.

Mes doigts tremblent, mais étrangement, ils n'ont aucun mal à glisser sur le clavier, comme une réaction mécanique. Je n'ai pas besoin de réfléchir. Dans ma tête, c'est le vide intégral. Les notes et les minutes défilent. Je me perds

totalément dans mon monde. C'est exactement comme avant, j'ai même réussi à tout oublier. Les médicaments n'ont jamais donné ce résultat. Le stress et la souffrance sont remplacés par une douce euphorie.

Mon retour à la réalité est brutal. La dernière note du morceau emplit l'espace et ma bulle éclate. J'entends vaguement Will applaudir, cependant je ne comprends rien à ses mots. La douleur est trop forte, dix fois plus intense que d'habitude. Rien n'aurait pu me préparer à ce déferlement d'émotions. J'ai envie de pleurer alors que je n'ai pas versé la moindre goutte depuis mon réveil à l'hôpital.

Comment ai-je pu croire que je réussirais à oublier ? Et comment pourrais-je continuer à mener une vie normale alors que tout ce qui est arrivé est de ma faute ? Si j'avais été plus forte à ce moment-là, moins pleurnicheuse, peut-être...

— Anna, enlève tes doigts de ce piano.

Entendre la voix de Will si près de mon oreille m'amène à sursauter et m'incite à baisser les yeux en direction du clavier. J'appuie si fort sur ce dernier que mes jointures ont commencé à blanchir. Sans l'intervention du jeune homme, je me serais probablement fait très mal. L'affronter est impossible, si bien que j'opte pour ma solution favorite : la fuite.

Je ne me retourne pas en quittant l'auditorium, pas plus qu'en traversant le campus. Je marche tellement vite et sans faire attention que je bouscule bien cinq personnes, peut-être même six. Tout le monde doit me prendre pour une folle. Tant pis ; après tout, c'est ce que je pense, moi aussi. Je peux essayer de le cacher, seulement, je ne peux pas faire disparaître ce sentiment.

Je m'engouffre dans ma voiture et tente de me calmer. Être

en sécurité dans ce lieu confiné devrait m'aider, pourtant ce n'est pas suffisant. Je cherche avec fébrilité les médicaments dans mon sac à main. Ma gorge est serrée, les larmes perlent au coin de mes yeux. Si je me mets à pleurer maintenant, tout est fini. Je ne vais jamais réussir à m'arrêter. Ma vue est déjà brouillée et mes doigts tremblent tellement qu'au moment où je me saisis du flacon, l'intégralité du contenant se renverse sur le sol.

Les pilules multicolores étalées à mes pieds me donnent l'impression de me narguer. Je suis pathétique. Les ingérer est la seule chose qui me permet de survivre. Survivre, pas vivre. La différence est énorme. J'attrape mon téléphone et contacte mon frère. Une sonnerie retentit, puis deux avant qu'il ne décroche.

— Que me vaut le plaisir, petite sœur ? Tu as beau dire que je suis trop collant, je savais que tu ne pouvais pas te passer de moi.

— Viens me chercher.

Je ne reconnais même plus ma voix. Je serre le volant de toutes mes forces pour ne pas pleurer, mais mon intonation est très révélatrice.

— Il s'est passé quelque chose ? Tu as eu un accident ?

Fini le ton enjoué, il s'inquiète. Je me déteste de lui imposer ça. Il a déjà assez à penser sans que j'en rajoute.

— Je suis sur le parking de la fac. Viens, s'il te plaît.

— J'arrive, reste où tu es.

Il ne me pose aucune autre question. Je l'entends prévenir sa secrétaire au moment où la communication se coupe et à nouveau, le silence m'enveloppe. Je suis incapable de conduire ou de prendre le bus. Je peux juste attendre, attendre ici sans bouger que quelqu'un vienne m'aider.



Exactement comme cette fois-là.

Mon mal de tête s'intensifie. J'ai toujours mon portable dans ma main. Je m'essuie les yeux avec ma manche pour essayer d'y voir plus clair et consulte mon répertoire. Mon index hésite au-dessus du prénom de Gaby. Il existe un millier de raisons de ne pas l'appeler maintenant. Pourtant, je n'arrive pas à m'en empêcher. Je mets le haut-parleur et écoute les sonneries défiler.

C'est n'importe quoi. D'autant qu'il y a peu de chances qu'elle décroche. Elle doit être en train de travailler. Il vaut même mieux qu'elle ne réponde pas. Il ne faut pas que je devienne dépendante d'elle, au risque d'aggraver mon état. Serais-je en mesure de continuer à aller de l'avant sans sa présence dans ma vie ? Je n'en suis pas certaine, ce qui en dit long sur la place qu'elle occupe dans mon cœur.

Je suis sur le point de puiser le courage de mettre fin à la communication quand les sonneries s'arrêtent brusquement. Pendant une seconde, je ressens une grande nervosité. Je ne dois surtout pas craquer.

— Je pensais justement à toi, ma chérie. Tu vas bien ?

— Je te dérange ?

Derrière elle, j'entends des bruits de canalisation. Elle se trouve probablement dans les douches, mais étant donné sa façon de s'adresser à moi et l'absence d'autres sons, j'en déduis qu'elle est seule. Sa voix m'aide à me reprendre, néanmoins, ce n'est pas suffisant pour chasser l'intégralité des pensées parasites de mon esprit.

— Pas du tout, je viens de finir ma matinée, j'allais déjeuner. Pourquoi tu m'appelles, ma puce ?

— J'avais juste envie de t'entendre.

Ce n'est pas véritablement un mensonge. J'ai besoin d'elle,

même si je me sens obligée de lui cacher certaines choses. Je ne veux pas qu'elle apprenne ce qui s'est produit. Tant qu'elle l'ignore, je peux sauver les apparences et supporter qu'elle me regarde, qu'elle me parle, sans avoir l'impression qu'il s'agit de pitié.

— Ça fait cher la communication pour juste entendre ma voix, tu ne trouves pas ?

Elle plaisante et rit légèrement. D'ordinaire, ce son me met de bonne humeur. Aujourd'hui, c'est le contraire. Je me sens coupable de lui mentir, de ne pas lui révéler la vérité à mon sujet. Et en même temps, comment pourrais-je agir autrement ? Je crains trop qu'elle ne veuille plus de moi. Je tente de refouler mes larmes, malheureusement, ces dernières finissent par échapper à mon contrôle. La gorge serrée, je me mords la lèvre inférieure et suis agitée par quelques soubresauts.

— Mon amour ? Tu pleures ?

— Ce n'est rien, je suis juste très fatiguée.

— Ça ne se passe pas bien à la fac ? Tu as des problèmes ?

— J'aimerais que tu sois là.

J'ai du mal à parler et m'en veux d'être dans cet état. Tout ce que j'ai essayé de construire est en train de se fissurer. Nicky m'évite, je déteste mes études et bientôt, Gaby s'éloignera. À ce moment-là, ce sera retour à la case départ, sauf que je ne suis pas certaine d'être capable de me battre une seconde fois.

— Moi aussi, mon cœur. Je voudrais pouvoir te prendre dans mes bras pour te consoler. Tu sais que tu peux me parler, n'est-ce pas ?

— J'ai peur, Gaby, de te décevoir et que tout s'effondre.

— C'est plutôt moi qui devrais craindre une chose pareille.

À mes yeux, tu es parfaite, tu n'as aucune raison de t'inquiéter.

Je passe ma main sur mon visage pour essayer de sécher mes larmes. Je dois me reprendre, et vite.

— Je suis désolée de te faire perdre ton temps. Je vais te laisser aller manger.

— Il y a plus important que mon estomac à l'heure actuelle. Tu te sens mieux ? Où es-tu en ce moment ?

— Dans ma voiture, mais ça va aller, vraiment. Ne t'inquiète pas pour moi.

— Tu ne comptes pas conduire, au moins ? Si tu es fatiguée, appelle un taxi et rentre te reposer.

— Depuis quand es-tu aussi autoritaire ?

— Il y a encore plein de choses que tu ignores sur moi, seulement là, je suis très sérieuse. Tu ne prends pas le volant dans cet état.

— Thomas doit venir me chercher. Rassurée ?

— Tu es certaine que ce sera lui ?

Elle n'a pas besoin de citer le moindre prénom pour que je comprenne où elle veut en venir. Il est vrai que mon frère a tendance à reléguer certaines tâches à Joshua. Toutefois, dans ce cas précis, je suis sûre qu'il ne l'impliquera pas.

— Je ne suis pas amoureuse de Joshua. Tu me fais confiance, non ?

— Je n'ai pas envie d'imaginer ma petite amie en train de pleurer sur son épaule. C'est une vision assez désagréable.

— Ta petite amie ? C'est comme ça que tu me considères ?

Un léger silence résonne au bout du fil. Je n'ai jamais osé aborder le sujet par peur de sa réponse, mais puisqu'elle en

parle, autant clarifier les choses.

— Pour moi aussi, c'est ce que tu es, ma chérie. Et c'est pour ça que tu n'as rien à craindre de Joshua ou de quelqu'un d'autre.

Employer un surnom affectueux est une grande première. J'espère que mes paroles suffiront à dissiper ses doutes.

— Je t'aime.

Jamais elle ne l'avait dit aussi directement. L'entendre de vive voix me rend heureuse. Même si mes contrariétés n'ont pas disparu, le poids sur mes épaules s'est allégé. J'arrive à penser à autre chose et à ne plus pleurer.

— Je suis désolée que tu doives être celle à me rassurer. Je voudrais vraiment être plus forte et moins jalouse, ajoute-t-elle.

— Savoir que tu m'aimes est suffisant, je n'ai pas besoin d'autre chose.

Je n'ai jamais osé lui demander de me parler de sa vie sentimentale et n'ai aucune idée du nombre de filles avec qui elle a pu sortir, ni de rien d'autre en réalité. Plus que tout, je crains d'apprendre qu'une de ses ex se trouve sur la même base qu'elle. Seulement, soulever ce sujet, c'est prendre le risque qu'elle me pose des questions à son tour et je ne tiens pas à y répondre.

Je raccroche quand Thomas m'appelle. J'ai encore les yeux rouges et je sais d'avance qu'il va se mettre dans tous ses états. Grâce à Gaby, je me sens un peu mieux, mais je reste fragile. Il suffirait d'une parole malheureuse pour que je recommence à pleurer. Non, je ne dois pas lui offrir ce spectacle. Je ne souhaite pas lui causer davantage de peine. Il a déjà ses propres problèmes à gérer et ne peut pas assumer les miens en plus.

# CHAPITRE 13

## Gabrielle

16 novembre 2011

Corée du Sud, Gunsan, Kunsan Air Base

Anna vient de raccrocher. Je suis assise sur le banc devant mon vestiaire. Je devrais me dépêcher de finir de me préparer pour aller déjeuner, mais je suis soucieuse. Je sens qu'elle me cache quelque chose. Elle n'est pas du genre à pleurer pour rien. J'aimerais qu'elle se confie, malheureusement, je ne peux pas l'obliger à me parler. Qu'elle m'ait appelée est déjà un grand pas en avant. Sans compter que je n'ai aucune raison de me plaindre. Notre relation est désormais officielle et Anna n'a pas fui quand je lui ai avoué mes sentiments. Je devrais par conséquent être heureuse. Sauf que, comme une idiote, je ne peux pas m'empêcher de m'inquiéter.

Si elle ne va pas bien, je ne vais pas bien non plus. Ne pas pouvoir être là pour elle me tue. Au bout d'un moment, les mots ne vont plus suffire et j'ai vraiment peur qu'elle décide de mettre un terme à cette relation à distance. Avec le décalage horaire, elle se couche tard tous les soirs. Et même si elle prétend que ça ne la dérange pas, cette situation n'a rien d'idéal. Une fois que je serai rentrée au pays, tout sera plus facile. Le mois de juin ne m'a jamais paru aussi lointain. Que quelqu'un puisse m'attendre tout ce temps est vraiment inimaginable pour moi.

Mon portable vibre dans ma main et, à la lecture du message, mes contrariétés s'envolent.

*{Je suis dans la voiture de mon frère alors ne t'inquiète pas,*

*ma chérie. Je t'aime. ♥}*

Je suis touchée par ces quelques mots. Ils ont le don de me rassurer. Au fond, le problème vient peut-être seulement de moi. Je n'ai pas l'habitude des relations sérieuses et angoisse facilement. Par moment, j'ai l'impression d'avoir replongé dans l'adolescence à cause du sourire idiot que j'arbore à chacun de ses SMS. J'ai toujours du mal à réaliser que mes sentiments sont partagés et suis sur un petit nuage dès qu'elle me le rappelle.

— Tu as l'air plutôt en forme pour quelqu'un qui a vu un tronc d'arbre d'aussi près.

Je pivote et tombe sur Sydney. Apparemment, sa formation est terminée. Je suis étonnée qu'elle soit au courant de cette histoire. Qui a bien pu lui en parler ?

— J'ai la tête dure. Alors, ce nouveau prototype d'avion ?

— À oublier. Quoique, le siège éjectable était particulièrement efficace.

Je range mon téléphone dans l'une des poches de mon treillis et me crispe au contact de ses lèvres contre mon cou. Sa main frôle la peau nue de ma hanche. Je suis en brassière de sport et je réalise que ne pas remettre de tee-shirt en sa présence peut prêter à confusion. Afin de lui faire comprendre que rien ne se passera, je me décale de quelques centimètres.

— Je suis en couple maintenant.

— Un coma et une nouvelle fiancée. Tu n'as pas perdu de temps pendant mon absence. Qui est l'heureuse élue ?

J'attrape mon haut posé à ma gauche et l'enfile rapidement. Sydney, elle, continue à me regarder, mais ne tente plus rien.

— La fille de la lettre, peut-être ?

— Tu te souviens encore de ça ?

— J'ai une bonne mémoire.

Je rattache mes cheveux pour avoir une coupe réglementaire et ignore son sourire en coin.

— C'est dommage, on s'amusait bien ensemble. Préviens-moi si les choses changent, prononce-t-elle en se levant.

— Ta mission ici se termine en janvier, non ?

— C'est exact.

— Hâte de retrouver ta copine ?

— Mon épouse.

En réaction à mon expression ahurie, son sourire s'élargit. Je prends conscience des différences fondamentales entre nous. Je n'ai jamais pensé à me marier, néanmoins, il s'agit d'un engagement important pour moi. À quoi bon le prendre si ensuite, les deux partis continuent à multiplier les aventures ?

— Je n'avais jamais précisé, apparemment. En tout cas, oui, je suis contente de rentrer au pays. Et de la revoir, évidemment.

Mes yeux s'attardent sur ses doigts : aucune trace d'alliance. Pas étonnant que je sois restée dans l'ignorance aussi longtemps. Coucher avec une femme mariée est normalement contre mes principes, mais tant pis. Ce qui est fait est fait.

— On m'a dit que tu avais obtenu une permission pour la fin de l'année.

— On ? répété-je, curieuse.

— Les gens parlent, Gaby. Tout se sait sur cette base.

— Pas tout, non, précisé-je avec un regard éloquent.

J'enfile le reste de mon uniforme, mes rangers et quitte le banc sur lequel je suis installée. Sydney me suit jusqu'à l'extérieur. Je comprends mieux pourquoi elle tenait à demeurer discrète sur notre relation. Pour ma part, j'ai toujours réussi à cacher mon homosexualité. C'est plus facile de cette manière, d'autant que je n'ai jamais eu de copine sérieuse.

Une fois dehors, nous nous séparons. La pilote se rend sur les terrains d'entraînement et je poursuis ma route jusqu'à l'ordinaire<sup>1</sup>. Une des compagnies est en plein exercice dans la cour. Je la contourne et pénètre dans la cantine. La plupart des soldats finissent de manger. Je me saisis d'un plateau et m'installe un peu à l'écart. Les membres de mon équipe répondent aux abonnés absents. Soit ils déjeunent ailleurs, soit ils ont regagné leurs quartiers en attendant le début du travail de l'après-midi.

*<sup>1</sup> Cantine militaire.*

J'en profite pour relire le SMS d'Anna. Je suis sacrément atteinte et le pire, c'est que j'adore les sentiments qu'elle éveille en moi. Avec elle, je ne suis pas sur la défensive, je n'ai pas besoin de jouer le moindre jeu. Je peux juste être moi-même. Elle m'accepte pour ce que je suis. Si nous nous étions rencontrées dans d'autres circonstances, les choses auraient probablement été différentes. Cette correspondance épistolaire m'a permis de m'investir depuis le départ. J'ai appris à la connaître avant même de savoir à quoi elle ressemblait. Elle m'a intriguée dès son premier courrier et depuis, je n'ai eu de cesse de tomber sous son charme. Sa façon d'être, de s'exprimer... Elle ne m'a jamais laissée indifférente.

— Il faut que tu retires ta plainte.

Plongée dans mes pensées, je hausse un sourcil en me confrontant à Morales. Il a un sacré culot de me prendre à



parti en plein milieu de mon déjeuner.

— J'aimerais manger tranquillement. Alors, tu seras gentil de passer ton chemin.

J'attrape ma fourchette pour commencer mon plat et dois retenir un soupir en le voyant s'installer face à moi. Toute ma bonne humeur s'envole. Je suis agacée et picore sans appétit.

— T'es obligée d'être une telle salope ?

Le morceau de viande que je suis en train de mâcher a du mal à descendre. Mes doigts se resserrent autour du couvert. *Il est sérieux ?* Je veux bien être gentille, mais il y a des limites.

— Je m'en fais même un principe avec les blaireaux dans ton genre.

— Retire ça.

— Quoi, « blaireau » ? Je trouve ça plutôt sympa. Parce que crois-moi, ce n'est pas le premier mot qui m'est venu à l'esprit.

— Fais la maligne, mais ça ne se passera pas toujours comme ça.

Ses yeux me lancent des éclairs. Il a l'air furieux et me donne envie de le provoquer davantage. Je me redresse légèrement sur mon siège et souris en coin. Il est mal tombé en imaginant pouvoir m'intimider. Depuis que je suis entrée à l'armée, j'ai connu des dizaines de gars comme lui. Et même avant mon enrôlement, je ne me suis jamais laissé marcher sur les pieds.

— Des menaces ? Je me demande ce qu'en penserait le capitaine.

Ce type est vraiment stupide. Tout dans les muscles et rien

dans le cerveau. Si j'étais sur le point de passer devant mon supérieur pour mauvaise conduite, je me tiendrais à carreau. Lui, non. En outre, il aggrave son cas.

— J'ai appris qu'il t'avait dans le collimateur depuis un sacré bout de temps, il suffirait d'une étincelle et *boum* ! Envolée, ta carrière dans l'armée, ajouté-je sans le lâcher du regard.

— Fais gaffe, Andrews, tu ne sais pas à qui tu as affaire.

— C'est toi qui as voulu jouer au con avec la mauvaise personne. Assume et dégage, maintenant. Tu m'as assez fait perdre mon temps.

Il serre les poings, si fort que ses jointures finissent par blanchir. J'aimerais, non j'adorerais qu'il me frappe devant tous ces témoins et en plein milieu de cette salle. Un coup dans la mâchoire, ce n'est pas grand-chose. En revanche, lui regretterait amèrement son geste durant de longues années.

— Crois-moi tu vas me le payer, murmure-t-il les dents serrées.

— Tu espères vraiment m'effrayer avec ce genre de phrase ? Même ma mère est plus intimidante que toi, ricané-je.

Son envie de meurtre est perceptible. Une malheureuse table en bois nous sépare, néanmoins je suis loin de le craindre. C'est tout le contraire, en fait. Je tapote sur le meuble avec mon index, tout en m'efforçant d'adopter une posture décontractée. Mon attitude l'agace encore plus. Je ne suis pas gentille avec les gens qui me cherchent. Il l'aurait su s'il s'était renseigné. Mais non, Monsieur a cru qu'il lui suffirait de se pointer la bouche en cœur pour me demander de retirer ma plainte. Vraiment, c'est trop drôle. Un tel culot me laisse presque sans voix.

— Tu riras moins dans quelque temps. Profite de ton repas, ce sera peut-être l'un des derniers.

Impassible, je le fixe droit dans les yeux. Il vient carrément de me menacer de mort. Ce type est un enfoiré ! Reste à savoir s'il est du genre à juste aboyer ou à mordre pour de vrai.

— Tire-toi avant que je ne m'énerve, lancé-je glacialement.

— Quoi ? On a perdu sa belle confiance en soi ? Comme c'est dommage, réplique-t-il avec un léger sourire.

— Ne me cherche pas trop, Morales. Il y a déjà une plainte contre toi, seulement ce n'est rien par rapport à l'enfer que je pourrais te faire vivre.

— Je ne serais pas le seul à plonger, chérie. Alors, retire ta plainte, sinon je t'assure que tu le regretteras.

Je le jauge du regard. Tout ça, c'est du vent. Il n'a rien contre moi. Et pour cause : je n'ai aucun squelette dans mon placard. Il s'agit juste d'une manœuvre désespérée de sa part pour m'inciter à plier. Il peut toujours courir. Surtout après m'avoir donné ce surnom ridicule. Je m'apprête à répondre quand Nicolson s'installe sur la chaise voisine à la mienne et Ravier en face. Morales paraît beaucoup moins assuré, tout à coup. Son dos bute contre le dossier de son siège ; quant à sa mâchoire, elle se contracte.

— Fallait nous dire que t'organisais une bouffe entre potes, Andrews. On se serait pointés plus tôt.

Sans aucune gêne, Nicolson se saisit de la compote censée me servir de dessert. Je ne râle pas. Cette entrevue m'a coupé l'appétit.

— Ça s'est décidé à l'improviste. Et Morales était sur le départ.

— Quoi, déjà ? On n'a pas interrompu quelque chose, au moins ? Parce que vraiment, on s'en voudrait.

Étalé de tout son long sur sa chaise, Ravier adopte une position menaçante vis-à-vis de son voisin de table. Même si je suis parfaitement capable de me débrouiller seule, je suis rassurée de voir que je peux toujours compter sur eux. Je me suis engagée pour trouver une nouvelle famille et n'ai eu aucun mal à forger des liens solides avec mes coéquipiers. Peu importe mes problèmes, je sais qu'il suffit d'un mot pour qu'ils interviennent.

— Je culpabilise tellement que je suis obligé de manger, d'ailleurs. Cette cochonnerie est vraiment trop bonne.

Sans aucune gêne, Nicolson lèche l'opercule du pot. Au même moment, Morales se lève. L'arrivée de mes amis a visiblement contrarié ses plans. Ce n'est que justice. Les miens aussi ont été perturbés par sa présence. Je peux dire adieu à mon déjeuner tranquille. Sans compter qu'il a gâché tout l'effet bénéfique du coup de fil d'Anna.

— Réfléchis bien à ma proposition, Andrews. T'as vraiment rien à gagner et tout à perdre, lance-t-il sur un ton neutre.

— C'est déjà tout vu. Allez vous faire foutre, ta proposition et toi.

En guise de réponse, il m'envoie un regard assassin et tourne les talons. S'il pense avoir réussi à m'inquiéter, c'est raté. Je ne compte plus le nombre de menaces en l'air que j'ai reçues. Il y a longtemps que les types dans son genre ne m'impressionnent plus.

— Il te voulait quoi, cet abruti ?

— Rien que je ne puisse gérer seule, mais merci, les gars.

— Pas de problème, il t'en coûtera juste une tournée quand on sera de retour au pays.

Je tourne la tête vers Nicolson avec interrogation. Il s'étire comme si de rien n'était, pourtant, aux dernières nouvelles, Jenkins et moi étions les seuls de notre compagnie à rentrer pour Noël.

— Tu peux répéter ça ?

— On a un enterrement de vie de garçon à organiser. C'est bien beau de vouloir se marier à peine rentrée en juin, seulement, faudrait pas en oublier les priorités.

— Jenkins est au courant ou vous lui réservez la surprise ?

— La surprise, bien sûr.

Je n'aimerais pas être à la place de mon cadet. Si ces deux-là se chargent des préparatifs, le pire est à craindre. Je l'imagine déjà se faire traîner dans un club de strip-tease, affublé d'un costume ridicule.

— Je suis conviée aux festivités ou mon manque de testostérone m'exclut d'office ?

— On fera une exception pour toi. Après, pas sûr que le programme t'intéresse beaucoup.

— Laissez-moi deviner, ce sera bière et filles en petites tenues ?

— Si par « petites tenues », tu entends « talons aiguilles », alors oui. Sinon, je ne vois pas de quoi tu parles.

— Au pire, et si tu veux faire un geste pour le bien de ton camarade, tu pourrais aussi te dévouer, propose Ravier.

— Oh ouais, ça nous éviterait d'avoir à allonger la monnaie. Et puis, faut avouer que t'es pas mal foutue.

Son regard glisse pendant un quart de seconde sur mon corps, juste avant qu'il ne m'observe me saisir de mon couteau. La réaction est instantanée. Il relève la tête en direction de Ravier et je me félicite de leur inspirer ce

genre de sentiment. Respect avec un soupçon de crainte, c'est vraiment parfait. Nécessaire, même. À défaut, je n'en finirais jamais avec leurs remarques misogynes.

— N'osez même pas ne serait-ce que l'imaginer, précisé-je en apercevant le léger sourire qui orne leurs visages.

— D'accord, d'accord, pas la peine de t'énerver. Ce n'était qu'une suggestion, lance Ravier en levant les mains en guise de soumission.

— Eh, mais je sais ! Pourquoi tu ne proposerais pas à ta copine de se faire un peu d'argent ? Elle est étudiante, non ? Ça pourrait être cool pour elle.

Mes doigts se resserrent sur le manche de mon couteau. J'espère pour lui que ce n'est pas ce que je crois, car, ami ou non, je risque d'avoir du mal à me contenir.

— Quelle copine ? interrogé-je tout de même.

— Celle de la lettre, bien sûr. La pompom girl sexy. Vous êtes toujours en contact, non ?

— Carrément ! C'est une super idée. Je vote pour ! s'exclame Ravier avant de taper dans la main de Nicolson.

Je vais les tuer. Les égorger un à un avant d'utiliser leurs boyaux pour les pendre. Cette perspective ne manque pas d'attrait. D'autant que, même si mon couteau n'est pas très aiguisé, il se révélera efficace. Ce sera juste plus long et plus douloureux pour eux, mais dans le fond, ce n'est pas mon problème. Rien que d'imaginer Anna devant cette bande de pervers...

Mon sang ne fait qu'un tour. Pendant un bref instant, j'ai l'impression que le manche du couvert va exploser entre mes doigts. Mieux vaut que ce soit lui qui trinque plutôt que leurs mâchoires.

— Même pas en rêve, répliqué-je glacialement.

La surprise marque leurs traits. D'ordinaire, je ris volontiers à leurs blagues. Là, c'est au-dessus de mes forces. Lorsqu'il s'agit d'Anna, je perds tout mon sang-froid.

— Déstresse, ma vieille. C'était juste une plaisanterie.

— On sait que ta copine n'accepterait jamais de faire le show. D'ailleurs faudra vraiment que tu nous la présentes quand on sera aux États-Unis, enchaîne Nicolson.

Je n'ai plus faim du tout. C'est sans doute très égoïste, mais je compte la garder pour moi seule. Mon temps en Amérique sera limité et il n'y a pas moyen que je perde une seule précieuse minute à lui faire rencontrer qui que ce soit de ma base. D'ailleurs, rester enfermée chez elle pendant toute une semaine me conviendrait parfaitement. J'ai envie d'être avec elle, de la voir, de pouvoir lui parler de vive voix, de la prendre dans mes bras...

— Et, parole d'homme, je m'engage à bien la traiter. Comme une princesse, s'il le faut !

— T'es trop mordu, mon gars. T'as vu une photo et t'es déjà à ses pieds, c'est pathétique, se moque allégrement Ravier.

— La ferme. Je n'ai pas besoin de plus pour être sous le charme. Elle est juste trop... trop, quoi ! En plus, j'ai vu plus d'une photo. Je suis tombé sur son compte Facebook.

Je tourne la tête vers lui instantanément. Merde. Forcément, si j'ai accès au profil d'Anna, mes amis aussi. Je ne pensais pas que quelqu'un irait fouiner de ce côté-là. Visiblement, je me suis trompée.

— Hey, Andrews, tu ne voudrais pas nous brancher ? Je la demanderais bien en ami, seulement j'ai peur de me faire jeter direct.

— Elle a déjà quelqu'un, expliqué-je le plus calmement

possible.

Je suis tentée de préciser que je suis l'heureuse élue, mais notre présence au beau milieu de la cantine m'en dissuade. Que Ravier et Nicolson soient au courant ne me poserait pas trop de problèmes. J'ai confiance en eux. Le souci vient des autres militaires. Je n'ai pas envie que quelqu'un d'extérieur à notre conversation aille répandre cette nouvelle sur toute la base.

— C'est du sérieux ? Parce qu'elle est en célibataire sur Facebook. J'ai peut-être encore mes chances.

— Quel crevard ! Tu peux pas te trouver une fille par toi-même ? Arrête de faire du racolage chez les amis des autres, intervient Ravier.

Une dispute gentille démarre entre eux. J'en profite pour m'éclipser et me débarrasser de mon plateau. Je suis contente que la conversation ait dévié, toutefois, j'ai conscience que continuer à garder mon orientation sexuelle secrète se révélera problématique. Si tout se déroule comme prévu avec Anna, notre relation sera amenée à durer dans le temps. Je ne pourrai pas la cacher indéfiniment et il est hors de question de prétendre qu'elle est une simple amie. Je ne supporterais pas de voir mes camarades tenter leur chance sous mes yeux. J'attrape mon téléphone dans ma poche pour lui envoyer un SMS. Un « je t'aime » qui, pour moi, signifie beaucoup. Plus qu'un mois et je pourrai enfin la rencontrer. J'ai hâte et risque de trouver le temps très long.



# CHAPITRE 14

Anna

27 novembre 2011

San Diego, La Jolla

Emmitouflée dans ma couette, je fronce les sourcils en entendant de la musique emplir la pièce. Je viens à peine de fermer l'œil et peste contre ce maudit portable. En maugréant, je sors le bras de sous ma couverture et attrape mon téléphone. Je vais tuer la personne qui a osé me réveiller. Sans même prendre la peine d'ouvrir les yeux, et donc de vérifier l'identité de mon correspondant, je décroche. Avec un peu de chance, je réussirai à me rendormir juste après. Je n'y crois pas trop, mais l'espoir fait vivre.

— Ça a intérêt d'être important, lancé-je, de mauvaise humeur.

— Tu es tellement mignonne quand tu me parles avec cette voix endormie. Un vrai bonheur pour mes oreilles.

Je reconnais sans mal le timbre de Will. En même temps, il n'y a que lui pour me réveiller à... 2 h 30. J'écrabouillerai ce parasite dès que je le reverrai ! Non, mieux. Je vais attendre que nous nous rendions au stand de tir. Une balle perdue est si vite arrivée.

— Je raccroche.

J'ai déjà commencé à retirer le combiné de mon oreille quand je l'entends protester. Je roule sur le dos et m'efforce de rester calme.

— Pourquoi tu m'appelles ? Si t'es bourré et que tu as besoin d'un chauffeur, ne compte pas sur moi.

— Qu'est-ce que tu racontes, ma belle ? Je vais très bien. J'ai peut-être un peu trop forcé sur la bière, mais je suis OK. Assez en tout cas pour réaliser que tout le monde ne peut pas en dire autant.

— Que veux-tu que ça me fasse ? Je me moque pas mal de l'état de tes petits copains.

— Et de ta copine Nicky, tu t'en moques aussi ?

Je rouvre les yeux instantanément. La dernière fois que je suis allée la voir à son café, elle m'a limite envoyée balader. Je ne comprends toujours pas pourquoi, néanmoins, une chose est sûre : elle ne veut plus de moi dans sa vie.

— Comment tu la connais ? Je ne vous ai jamais présentés.

— Elle est passée à la fraternité. Elle avait envie de faire la fête. Tu te doutes qu'on l'a accueillie à bras ouverts.

— Quel rapport avec moi ?

— Elle est pas mal déchirée. Et pour que moi, je le remarque, crois-moi, ce n'est pas beau à voir.

— Et alors ? Si elle s'amuse, tant mieux pour elle.

Je suis agacée. Gaby est en déplacement tout le week-end et n'a pas de réseau. Et sans Gaby, ma patience déjà limitée devient tout simplement nulle.

— Je ne pense pas qu'elle se rende compte de ses actes. Tu sais à quel point j'aime les filles libérées, mais là... Faut que tu viennes la chercher.

— J'espère que c'est pas un de tes plans tordus pour m'attirer dans une fête stupide ?

— Eh ! Comment oses-tu m'accuser de...

— Ne t'embête pas à te justifier. J'arrive.

Je raccroche et me lève au prix d'un gros effort. Tout mon corps frissonne à cause du froid ambiant. Quelle idée aussi de ne pas régler le thermostat. Sans réfléchir, je passe un jean et ne prends pas la peine de changer de tee-shirt. Je me contente d'enfiler un pull par-dessus et me dirige directement vers l'entrée après avoir récupéré mon sac. Je suis en train de mettre mes chaussures quand le bip de désactivation de l'alarme retentit. Surprise, je manque de tomber à la renverse. Je me retiens au meuble et observe mon frère franchir la porte.

Au départ concentré sur son téléphone, il sursaute en relevant la tête.

— Bon Dieu, Anna ! Tu veux me faire mourir de peur ou quoi ?

Il appuie sur l'interrupteur afin d'allumer. Sa tenue, constituée d'un pantalon de ville et d'une chemise, me laisse penser qu'il revient d'un rencard. Et si j'en juge par ses cheveux un peu trop ébouriffés, il a passé une très bonne soirée.

— Je peux savoir ce que tu fabriques ? demande-t-il en désignant la chaussure que j'ai encore à la main.

— Je sors, ça ne se voit pas ?

J'enfile ma deuxième basket et attrape un élastique que j'ai au poignet pour m'attacher les cheveux. L'étape suivante consiste à avancer, sauf que Thomas me bloque le passage en se décalant juste devant moi.

— À cette heure-ci ?

— Il y a un couvre-feu et je l'ignorais ? répliqué-je, faussement choquée.

— Il est pratiquement 3 h. Où es-tu si pressée d'aller ?

— Tu ne m’informes pas de tes déplacements. Pourquoi le devrais-je de mon côté ?

À sa façon de me fixer, je devine que je ne suis pas près de pouvoir lui fausser compagnie. Je soupire et lui explique la situation :

— Je dois me rendre sur le campus, d’accord ?

— En pleine nuit ? Et toute seule ?

— Je dois juste passer à la fraternité de Will, rien de méchant.

— Ce Will, c’est ton petit ami ? me questionne-t-il calmement.

— Quoi ? Bien sûr que non !

— Pour te faire traverser la ville à cette heure-ci, il doit être sacrément important pour toi.

— Je dois aller chercher Nicky, ça te va ? révélé-je pour couper court.

À la base, je ne comptais pas lui fournir cette information. Il ne l’apprécie pas beaucoup et je ne souhaitais pas en rajouter.

— Elle pourrait appeler un taxi, ta copine. Tu n’es pas son chauffeur perso.

— Laisse tomber, Thomas. J’y vais et c’est tout.

— OK, on prend ma voiture.

Je me fige. Comment ça « on » ?

— Ce n’est pas discutable.

Il rouvre la porte, puis se dirige vers son véhicule. Génial, déjà que je n’avais pas envie d’y aller, maintenant, je suis condamnée à débarquer en compagnie de mon frère. De

mauvaise humeur, je me laisse tomber sur le siège passager de sa Mercedes classe E noire. Il allume le chauffage et l'autoradio se met en route automatiquement pour diffuser une musique de 3 Doors Down.

La dernière fois que j'ai entendu ce groupe remonte à deux ans, quand Thomas est venu me rendre visite à New York. La nostalgie s'empare de moi. J'ai presque l'impression que cette époque n'a jamais existé. Tous les jours, je me demande comment j'ai pu finir comme ça. Enfin non, je sais très bien comment, mais je n'arrive pas à trouver le moyen de m'en sortir. Redevenir la fille que j'étais me paraît impossible.

— Tu ne vas pas bouder pendant tout le trajet quand même ?

— Il faut que tu arrêtes de vouloir me tenir la main à chaque fois. Tu ne seras pas toujours là et je dois apprendre à me débrouiller seule.

— Comment ça, je ne serai pas toujours là ? Je ne compte disparaître nulle part. Tu m'auras sur le dos jusqu'à l'âge avancé de la retraite, déclare-t-il d'un ton enjoué.

Il est bien capable de dire vrai. Même à cinquante ans, je suis certaine qu'il me couvrera encore, à la manière d'une poule veillant sur ses œufs.

— Je vais mieux, Thomas. Tu n'as pas besoin de t'inquiéter autant pour moi.

— Bien que cela ressemble à un mensonge éhonté, laisse-moi t'expliquer que je ne le fais pas seulement pour toi. Tu es mon unique famille, Anna. J'ai cru te perdre une fois et je ne prendrai pas le risque que ça se reproduise.

Il est rare qu'il fasse allusion à ce qui s'est produit. À chaque fois, j'en suis profondément affectée. Mon cœur s'emballe, c'est vraiment pathétique. Je tourne la tête vers

lui et réalise qu'il est bouleversé. D'un coup, ça me frappe. Qui s'est occupé de lui pendant tout ce temps ? Personne. Il a dû tout prendre en charge. Pas seulement moi, mais tout le reste également. Un sacré fardeau lui est tombé sur les épaules. Pourtant, il ne se plaint jamais. Il se montre toujours souriant, de bonne humeur. Sa force de caractère m'impressionne.

— Je t'assure que rien ne va m'arriver. Et aussi... je te remercie.

Arrêté à un feu rouge, il tourne brusquement la tête vers moi. Je m'empresse de baisser les yeux. Pourquoi lui parler est-il si compliqué ?

— Merci pour tout ce que tu as fait. J'ai conscience d'être une peste ingrate, mais j'essaie de fournir des efforts. Je ne réussirais pas à m'en sortir sans toi.

— Anna...

— Non, c'est vrai. Je passe mon temps à râler, mais si tu n'étais pas venu tous les jours à l'hôpital, si tu n'avais pas tout tenté pour me simplifier la vie, je ne sais pas où j'en serais actuellement.

Mes doigts se resserrent sur la lanière de mon sac. Quand je repense à la manière dont je l'ai traité au début, j'ai envie de me gifler.

— Tu as tous les droits de râler. Je le mérite, se blâme-t-il.

À mon tour, je l'observe. Il a redémarré et n'a jamais affiché un visage aussi sérieux.

— Comment ça, tu le mérites ?

— J'aurais dû être là. Si j'étais montée dans ce foutu avion au lieu de rester travailler, j'aurais pu... j'aurais été présent.

Les jointures de ses articulations sont en train de blanchir. Il tient le volant tellement fort que le cuir risque de prendre la forme de ses doigts. Ce n'est pas de la tristesse que j'aperçois dans son regard, plutôt de la colère dirigée contre lui-même. Trop centrée sur moi, je n'y avais jamais prêté attention.

— Je t'arrête tout de suite, Thomas. Ta présence n'aurait rien changé. Pire, tu...

Je n'arrive même pas à le dire. Les mots refusent de sortir de ma bouche. Le psy m'a bien expliqué que je faisais un blocage, que j'avais tout refoulé. Tant que je n'en parlerai pas, je serai dans l'incapacité d'avancer. Malheureusement, je ne peux pas. Je ne veux pas.

— Tu ne dois pas te sentir coupable. Tu n'aurais rien pu faire, ajouté-je.

— J'aurais pu essayer, au moins.

Je ne réponds pas. À la place, je pose ma main sur son épaule. La tension dans son corps est perceptible, néanmoins il ne me repousse pas. Il finit par me sourire légèrement et je m'autorise à regarder par la fenêtre. Les lampadaires ne sont pas tous allumés, le parking de l'université est à peine éclairé. Je sors de la voiture et soupire.

Dire que je me suis pressée pour une fille qui refusera probablement de me suivre. Je suis vraiment bête. J'en ai conscience, pourtant je ne peux pas agir autrement. Si Nicky a des problèmes, il est hors de question que je la laisse là-bas. J'ignore ce qu'elle peut bien me reprocher, peut-être mon manque d'émotions ou alors d'humour.

Après plusieurs minutes de marche, j'entends de la musique provenir d'un grand bâtiment. Thomas avance à côté de moi. Il ne paraît pas ravi de notre balade nocturne,

mais n'émet aucun commentaire. Plusieurs personnes sont en train de décuver sur la pelouse devant l'édifice. Thomas passe ses bras autour de mes épaules afin de m'attirer contre lui et d'éviter qu'un soûlard ne vomisse sur mes chaussures. C'est vraiment répugnant.

Une fois à l'intérieur de la fraternité, je constate que la majorité des étudiants ont déjà déserté les lieux. Des cadavres de bouteilles et des gobelets jonchent le sol. À chaque pas, j'entends des craquements sous mes chaussures. Des chips et d'autres aliments non identifiés finissent sous mes semelles. Je plains les pauvres gars qui devront nettoyer le lendemain. Nous nous dirigeons vers la cuisine, la musique y est moins forte et surtout, je réussis à repérer Will.

— Tu as amené ton escorte, ma parole !

Tout sourire, le jeune homme semble avoir passé une excellente soirée. Sa chemise est boutonnée n'importe comment et surtout, de nombreuses marques de rouge à lèvres couvrent son cou.

— Elle est où ? demandé-je directement.

— Même pas un petit bisou de remerciement pour t'avoir prévenue ?

Je devine sans mal qu'il est complètement bourré. Il est plutôt stable sur ses pieds, toutefois, cela risque de ne pas durer.

— C'est ça, tes amis, Anna ? intervient Thomas, de mauvaise humeur.

— Oh, Monsieur joli cœur défend sa bien-aimée, s'esclaffe-t-il. *Relax*, mon gars, j'en ai pas après ta copine. Elle m'a bien fait comprendre que c'était mort entre nous.

— C'est mon frère.



Will ouvre grand les yeux et nous regarde tour à tour. Puis, sans raison, il se met à ricaner.

— Oh... évidemment ! Je me disais aussi que vous aviez un air de famille. Pas que tu ressembles à une fille, mec. Évite la prise samouraï sur moi, s'te plaît.

— Va te coucher, Will. Tu racontes n'importe quoi.

— Tu m'accompagnes ? propose-t-il d'une voix suave.

Mon froncement de sourcils le pousse à éclater de rire.

— Ta tête est trop marrante, commente-t-il en posant sa main sur mon épaule.

Je me recule pour l'inciter à lâcher prise et réussis presque à le faire tomber en avant.

— J'ai mieux à faire que d'écouter tes propos d'ivrogne. Nicky est vraiment là, au moins ?

— Bien sûr que oui ! La dernière fois que je l'ai vue, c'était... Ah ouais, près de la cave. Ce n'est pas un endroit pour une jeune fille respectable.

— Où est cette cave ?

Il me désigne un petit couloir sur la gauche et, sans perdre davantage de temps, je me dirige vers la porte blanche. Un soutien-gorge est enroulé autour de la poignée. *C'est vraiment charmant.* Sans prendre la peine de frapper, j'entre et allume. Une plainte émane d'en bas. Je descends les escaliers et me retrouve face à deux étudiants vêtus uniquement de leur jean. Autant au départ, ils paraissaient mécontents de mon arrivée, autant maintenant, leur humeur a changé.

— Salut, chérie. On peut t'aider ?

— Mets-toi à l'aise. On s'occupe de toi dans un instant.

Mon visage n'exprime aucune émotion. Je les écoute à peine et me concentre sur le gémissement provenant du canapé. Nicky est allongée sur ce dernier. Son haut est déboutonné, sa jupe légèrement remontée. Alors que les deux garçons s'apprêtent à en rajouter une couche, mon frère arrive et, d'un coup, ils perdent de leur superbe.

— Elle est venue de son plein gré. On n'a forcé personne, se dédouane immédiatement celui de gauche.

— C'est sûr qu'elle a l'air en état de décider par elle-même, ironisé-je.

— Elle n'a pas dit non, en tout cas. Et c'est elle qui nous a chauffés.

Sans leur accorder une once d'attention, Thomas aide Nicky à se redresser et loge sa main sur sa taille pour la soutenir. Elle est totalement dans les vapes et balbutie des propos incompréhensibles. J'aide mon frère à la ramener au rez-de-chaussée. Les deux étudiants ne se plaignent pas. Ils doivent craindre de passer en conseil de discipline ou d'être envoyés chez les flics.

Marcher avec elle ne se révèle pas facile. Elle titube tellement que Thomas est obligé de la prendre sur son dos. Je ne comprends pas ce qui lui est passé par la tête. Les garçons ont-ils dit la vérité ? Si oui, comment a-t-elle pu accepter de finir dans cette cave ? Je sais qu'elle aime faire la fête, mais pas à ce point.

— Il n'est pas question que tu remettes les pieds dans ce bouge, me lance froidement Thomas.

Il raffermit sa prise sur Nicky en exerçant une légère pression sur ses cuisses. La tête nichée dans son cou, cette dernière somnole sur le trajet menant au parking et ne se réveille qu'une fois à proximité de la voiture. En remarquant où elle se trouve, et surtout avec qui, elle se

dégage et tombe sur les fesses. Heureusement, de l'herbe amortit sa chute. Je m'approche afin de vérifier qu'elle va bien, pourtant je n'ai pas le temps de la rejoindre. Elle détale quelques mètres plus loin, en direction des buissons.

— Elle ne monte pas dans ma voiture tant qu'elle est encore malade !

— Oh, pitié. Je te rachèterai de nouveaux sièges en cuir, si ça compte tellement pour toi.

— C'est une question de principe. Personne ne vomit dans ma voiture !

— Tu n'as pas toujours dit ça. Dois-je te rafraîchir la mémoire sur une certaine fête de lycée ?

Son regard change. D'énervé, il devient surpris. À mon avis, il pensait que j'avais totalement oublié cette histoire.

— Ça n'avait strictement rien à voir !

— Ah non ? Ce n'était pas ta petite amie qui a vomi dans la Lamborghini de papa ?

Lui rappeler qu'il s'était servi de moi comme alibi n'est pas utile. À l'époque, il s'était fait passer pour un grand frère dévoué qui avait eu la générosité de m'emmener au fast-food et avait raconté que le drame était arrivé sur le chemin du retour.

— Très bien, mais tu en prends la responsabilité, lâche-t-il, vaincu. Et hors de question que j'aille la chercher dans ces buissons pleins de boue.

— Quelle petite nature, me moqué-je. Quand il s'agit de dégager des pauvres mecs, il y a du monde, seulement, pour aller crapahuter dans la saleté, on envoie sa sœur.

— C'est ta copine, pas la mienne.

Je soupire et le laisse retourner dans son véhicule. Si c'est

pour râler, inutile qu'il m'accompagne. En approchant de l'endroit où est agenouillée Nicky, je me rends compte qu'elle est sacrément malade. Je prends sur moi et éloigne ses cheveux. La situation me semble surréaliste. Ce n'est pas la première fois que je m'occupe d'une amie dans cet état, cependant, avec Nicky, je ne sais pas sur quel pied danser. J'ignore même si notre amitié est encore d'actualité.

— Ça va mieux ? l'interrogé-je doucement.

Je lâche ses cheveux quand elle se redresse et me tiens proche au cas où elle chuterait de nouveau. Elle tanguer un peu, ce qui m'incite à poser ma main sur son avant-bras. En réaction, ses sourcils se froncent et surtout, elle s'empresse de se dégager. Mon cœur se resserre. Mes inquiétudes ne sont pas infondées.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Le ton est froid. Elle paraît vraiment mécontente et je dois me retenir de lui répondre de la même manière.

— Je suis venue te chercher.

— Personne ne te l'a demandé, réplique-t-elle sèchement.

— Il se trouve que si. On m'a réveillée pour que je passe te prendre.

— Depuis quand tu fais ce qu'on te demande ? Ce serait bien une première.

— Il y a un truc en particulier que tu me reproches ou t'as juste l'alcool mauvais ?

Je croise les bras sous ma poitrine. Sa main à elle est posée sur sa hanche. À la base, je ne comptais pas aborder le sujet, mais ma patience atteint ses limites. Si de son côté, elle est éméchée, moi, je suis très fatiguée. Et surtout, je n'ai jamais été douée pour tourner autour du pot. Peu

importe ses reproches, ils seront moins durs à encaisser que ses remarques glaciales.

— Tu m'agaces, révèle-t-elle, acide.

— Une raison en particulier ?

— Tout chez toi est agaçant. Tu te la joues tellement... parfaite. Quelle nécessité tu avais de traverser la moitié de la ville pour moi ? Je n'ai pas besoin de toi, encore moins de ta pitié.

— Parfaite ? En quoi je me la joue parfaite ? Je suis venue parce que tu es mon amie. Je n'allais pas te laisser te faire violer !

Voilà, j'ai craqué et perdu mon calme. Personne ne pourrait me le reprocher.

— Qui te parle de viol ? Qui te dit que je n'en avais pas envie ? C'est quelque chose que tu ne dois pas connaître. Coincée comme tu es...

La pique ne m'atteint pas. Je m'en moque totalement ; en revanche, j'ai bien conscience qu'elle essaie de me blesser. Et ça, je ne le supporte pas.

— Tu as raison, je suis coincée, et après ? Qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu sais quoi, tu peux y retourner si tu veux. Je ne t'en empêcherai pas. Tu peux même te taper toute la fraternité que je ne bougerai plus le petit doigt pour toi.

— Ce que ça peut me faire ? Tu n'as à te battre pour rien du tout ! Tu as un super mec qui te court après et toi, tu l'ignores royalement. Malgré tout, il revient constamment à la charge. Et avec le sourire en plus !

— C'est de Joshua qu'il s'agit ? T'es amoureuse de lui ? Prends-le, s'il t'intéresse tant ! Tu sais quoi, je peux même vous arranger un rendez-vous. Je m'en moque complètement !

Mes poings se serrent et se desserrent à de multiples reprises. Mes émotions sont en train de me submerger et m'empêchent de me montrer mesurée.

— C'est ça, le truc ! Tu te moques de tout ! Je passe ma vie à me battre, à fournir des efforts et ça me rapporte quoi ? Absolument rien ! Je trouve mon mec à poil dans son lit avec une traînée, mes soi-disant amis se moquent de moi derrière mon dos, je ne décroche aucun rôle. Alors que toi, toi tu n'as qu'à claquer des doigts pour que tout te soit dû !

— Claquer des doigts... répété-je, estomaquée. Tu ne sais rien de ma vie, alors je te conseille de te taire ! Je suis désolée que ton mec soit un enfoiré de première, je suis désolée que tes amis te traitent de cette façon, mais ça ne t'autorise pas à t'en prendre à moi !

— Ta vie ! Parlons-en, de ta vie de princesse ! Ton frère t'offre absolument tout ce que tu veux. Tu vis dans un palace sans avoir besoin de travailler. Je ne comprends même pas pourquoi tu as intégré cette fac. Ton compte en banque est assez rempli pour les cinq cents prochaines années ! Tu te contrefous de tes études, elles te servent juste à te donner bonne conscience. Alors, dis-moi, ça fait quoi de côtoyer le peuple ? C'est intéressant ?

— Tais-toi. Tais-toi juste, prononcé-je, tremblante.

— C'est quoi, le drame de ta vie ? Mademoiselle a été légèrement bousculée à la sortie du Conservatoire ? Ou non, mieux, quelqu'un a osé t'embrasser sans ta sacro-sainte permission ?

Dans ma poitrine, mon cœur bat à un rythme infernal. Je me mords la lèvre inférieure, mes ongles s'enfoncent dans ma peau. Toutefois, j'ai beau essayer, je n'arrive pas à me calmer. J'aimerais ne plus l'entendre, faire cesser le flot ininterrompu de ses paroles. À cause de son insistance, les barrières se craquellent doucement. Je tente de lutter. Je ne

veux pas me laisser envahir par ce flot de sentiments, malheureusement, il est déjà trop tard.

— Parle, bordel ! Dis quelque chose ! Exprime-toi !

— Mes parents sont morts, ça te va ? On leur a tiré dessus ! Et tu sais quoi ? J'ai assisté à toute la scène ! D'ailleurs, tu ne connais pas la meilleure ? Ce ne sont pas les seuls à s'être pris une balle.

Je commence à ricaner. C'est nerveux. Je dois avoir l'air d'une folle et m'en moque complètement. Plus rien n'a d'importance. Dans un état second, je soulève mon pull et mon tee-shirt pour lui montrer l'endroit de l'impact. Tout près de l'estomac et à quelques millimètres d'une zone vitale.

— Comme tu peux le constater, moi, j'en ai réchappé. Pourtant, à mon réveil, j'aurais préféré être morte. Alors, tu sais quoi ? Cette fameuse vie de princesse, je te la laisse sans hésiter. Si je pouvais, j'échangerais l'intégralité de mon précieux compte en banque pour que cette nuit n'ait jamais existé. Pour que mes parents soient encore là.

— Anna... Je suis désolée... Je...

— Épargne-toi le couplet des excuses. Je m'en moque pas mal. Si tu veux tout savoir, me faire tirer dessus n'est pas la seule chose qui me soit arrivée. Alors, sans doute que oui, je suis coincée, sans doute que je ne suis pas la personne la plus expansive au monde, mais j'ai mes raisons. Je pensais que tu étais mon amie, je me suis bien trompée. Ne t'inquiète pas, à partir de maintenant, je te laisserai tranquille. Tu n'auras plus à nous supporter, ma prétendue perfection et moi.

Même si je suis toujours énervée, j'ai arrêté de hausser le ton. Sans un regard pour elle, je tourne les talons et me dirige vers le parking. Elle peut se débrouiller. Il lui suffit

d'appeler un taxi ou de décuver dans le hall d'une des résidences étudiantes. J'ai le temps d'avancer de quelques pas quand soudain, elle me bondit sur le dos. Tellement violemment que je manque de tomber à la renverse. Mes cours de *self-defense* me reviennent en mémoire. Au prix d'un périlleux effort, je renonce à la faire basculer et me contente de rester immobile.

— Lâche-moi, ordonné-je froidement.

— Je suis désolée. Tellement, tellement désolée. Je me sentais trop mal et toi, tu étais... Je voulais te blesser comme moi j'étais blessée. Je sais que je suis une horrible personne, mais s'il te plaît... pardon...

J'ai beau tenter de demeurer insensible, ses sanglots me touchent. C'est n'importe quoi. Après ce qu'elle vient de me balancer, elle ne mérite aucune compassion, Ma mâchoire se contracte quand ses bras s'enroulent autour de mon ventre. J'ai envie de la dégager et en même temps, quelque chose me retient.

— Je ne pensais pas tout ce que j'ai dit, je t'assure. Je voulais juste appuyer là où ça fait mal. Je suis abjecte et je sais que je mérite tout ce qui m'arrive, mais s'il te plaît, pardonne-moi. J'ai mal agi et je me rattraperai. Je me sentais trop stupide, parce que tu m'avais prévenue que ça se produirait. Pour mon ex, pour mes amis... et quand je te regardais, je me reprenais tout en pleine figure.

— Donc, je paie pour les autres ? Tu as beau répéter que tu ne le pensais pas, c'est sorti de ta bouche. Et tu n'as pas eu à beaucoup y réfléchir.

— Non, Anna. Non, je t'assure que non. Je t'adore. Depuis la première fois où on s'est parlé, j'ai eu la certitude que tu deviendrais une très bonne amie. Et justement, je... je n'ai pas l'habitude qu'on soit aussi gentil avec moi. Quand tu es venue au café et que tu m'as apporté ce déjeuner alors que



je m'étais montrée exécration, je n'ai pas su comment réagir. J'ai donc fait ce que je sais faire le mieux : la garce insensible.

Sans arrêter de pleurer, elle repasse devant moi et ne cherche même pas à limiter les dégâts. Les larmes continuent d'inonder son visage et de répandre du mascara sur ses joues. Son état est effroyable. Pendant un bref instant, j'ai de la peine pour elle, néanmoins, je ne peux pas oublier ses propos. Principalement car certains d'entre eux m'ont confortée sur ce que je pensais déjà.

Je ne mérite pas toute l'attention de mon frère ou de Joshua. Je sais que je suis privilégiée et que je devrais être heureuse, malheureusement, le vide dans mon cœur m'en empêche. Je n'ai pas seulement perdu mes parents ce soir-là, je me suis perdue moi-même. Et me retrouver n'a rien de facile. D'ailleurs, je doute de plus en plus d'y parvenir un jour. Cet objectif restera probablement hors de ma portée à tout jamais.

— Tu es ma seule amie dans cette ville, peut-être ma seule amie tout court, révélé-je un peu moins froidement. Voilà pourquoi j'ai fourni autant d'efforts.

— Pardon, je ferai tout ce que tu voudras. Tu n'auras qu'à demander ! J'ai conscience que je ne mérite pas ton amitié. Pas après tout ça, mais je peux t'assurer que si tu me pardonnes, tu ne le regretteras pas. Je serai... Je ferai en sorte d'être irréprochable.

— C'est ça le problème, Nicky. Ce n'est pas à moi de te dicter quoi faire, ni à qui que ce soit d'ailleurs. Tu ne devrais pas te laisser influencer par les autres ou prêter trop d'importance à leurs propos. Si quelque chose te déplait, dis-le. Si tes amis te blessent, envoie-les balader. Tu en es capable, tu me l'as bien prouvé.

La pique n'était pas voulue. Maintenant que je suis moins

énervée, la fatigue reprend ses droits et m'empêche de raisonner correctement. J'ai du mal à croire que je lui ai confié toutes ces choses. Je suis à la fois soulagée et lessivée.

— Mon frère attend. On peut te ramener chez toi si tu en as envie, proposé-je.

— Tu voudras bien qu'on se revoie ? Plus tard ?

— Il faut que j'y réfléchisse, Nicky. Enfin... si tu m'appelles, je ne te basculerai pas sur le répondeur.

Ma réponse la pousse à acquiescer. Je lui tends un mouchoir pour qu'elle se nettoie un peu et la conduis jusqu'à la voiture de Thomas. Ce dernier est en train de somnoler quand nous arrivons. Le claquement de la portière le réveille et il sursaute violemment.

— Je ne dormais pas ! prétend-il.

— Ce serait plus convaincant si tu n'avais pas un peu de bave au coin des lèvres.

— Très drôle, Anna. Comme si je bavais, de toute façon...

Il jette un coup d'œil dans le rétro, sûrement pour vérifier l'état de Nicky. Tête basse, cette dernière s'efforce d'être la plus silencieuse possible. Je lui tends un sac plastique afin d'éviter toute catastrophe et donne son adresse à Thomas. Une fois devant chez la jeune femme, et malgré ses *a priori*, il attend qu'elle soit entrée à l'intérieur de son immeuble pour redémarrer.

Pendant les vingt minutes qui nous séparent de chez nous, je réfléchis. Beaucoup de choses se bousculent dans ma tête et, d'avance, je sais que je ne trouverai pas le sommeil. Faire le tri parmi mes émotions est compliqué. Je suis à la fois triste, dépitée, nerveuse et angoissée. Cette confrontation avec Nicky m'a vidée de mes forces.

Heureusement, Thomas ne cherche pas à discuter. Lui aussi est fatigué.

Arrivée à la maison, je lui souhaite une bonne nuit, puis monte dans ma chambre. Je n'ai aucune envie de dormir, pourtant je me débarrasse de mon pull, de mon pantalon et file sous ma couette. J'attrape mon téléphone et, après un coup d'œil vers mon réveil, j'appuie sur le nom de Gaby dans mon répertoire. C'est déjà dimanche soir pour elle. Il doit être aux environs de 21 h.

Quand j'entends les multiples sonneries, mon cœur s'emballa. Pendant sa mission en extérieur, elle avait laissé son téléphone éteint. Par conséquent, j'en déduis qu'elle est rentrée. Rien ne garantit qu'elle répondra. Il est possible qu'elle soit partie dîner, ou qu'elle soit occupée avec les autres membres de son régiment.

— Tu ne dors pas, mon ange ?

Au son de sa voix, mon rythme cardiaque accélère davantage. J'ai conscience que ce n'est pas normal. Je ne devrais pas éprouver des sentiments aussi forts envers quelqu'un que je n'ai jamais rencontré. J'ignore à quel moment précis je suis tombée amoureuse d'elle, mais une chose est sûre : j'ai besoin d'elle dans ma vie.

— Non, on m'a réveillée. J'ai dû passer à la fraternité de Will pour récupérer Nicky.

— Toute seule ?

L'inquiétude dans sa voix est largement perceptible. Je suppose qu'à sa place, je réagis de la même façon.

— Tu sembles oublier que ma maison est équipée du système de sécurité Frère 2.0. Impossible de m'éclipser sans déclencher l'alarme. Thomas est venu avec moi.

— Tant mieux. J'aurais détesté te savoir là-bas sans

personne. Ça s'est bien passé ?

— Pas vraiment, non. Will était complètement bourré, il racontait n'importe quoi et je me suis disputée avec Nicky.

La « présence » de Gaby combinée à mon environnement familial m'aide à me détendre. J'ai quelque chose à demander à la jeune femme et ne compte pas renoncer.

— Tu as envie que ça s'arrange ? interroge-t-elle doucement.

— Je ne sais pas trop. Elle a dit des choses très blessantes, mais ce n'est pas pour cette raison que je t'appelle.

J'attrape dans mes bras la peluche qu'elle m'a offerte et me souviens de la joie ressentie en la recevant.

— Qu'y a-t-il, ma chérie ?

Je n'en suis pas certaine, néanmoins, j'ai l'impression de percevoir de l'angoisse dans sa voix. Sans doute doit-elle imaginer le pire. Je serre la patte du panda et inspire profondément afin de me donner du courage.

— Je voudrais te voir...

— Moi aussi, plus que tout, mon amour. Il ne reste pas longtemps à attendre. Encore un mois et on sera ensemble.

Je déglutis. Et si elle disait non ?

— Je voudrais te voir la semaine prochaine. Le week-end prochain.

Ma gorge s'assèche. La dispute avec Nicky m'a permis de réfléchir sur un point en particulier. Je suis loin d'être pauvre. C'est même tout le contraire. Avec l'assurance vie de mes parents, je suis devenue millionnaire. Par conséquent, rien ne m'empêche de prendre l'avion et de foncer vers la Corée du Sud.

— J’adorerais, moi aussi. Malheureusement, c’est impossible. Je ne suis pas autorisée à quitter le pays, si ce n’est pendant mes permissions.

— Je ne te demande pas de venir, ma chérie. À vrai dire, je pensais que je pourrais être celle à prendre l’avion. Je n’ai rien de prévu et l’argent n’est pas un problème.

À la suite de cette annonce, Gaby reste silencieuse. J’ai peur qu’elle refuse. Une seconde passe, puis deux, et je commence à paniquer. Je n’ai même pas songé à lui demander si elle était libre durant ce fameux week-end. Je suis vraiment nulle.

— Si toi, tu es occupée, ce n’est pas grave, ajouté-je. C’était juste comme ça. En fait, tu sais quoi ? Oublie. On attendra Noël, comme prévu.

— C’est une proposition sérieuse ? Tu pourrais réellement venir ?

Sa voix, un peu plus rauque que d’habitude, coupe court à mes tergiversations et me rassure.

— Oui. Je pourrais arriver samedi matin et repartir dimanche soir. Seulement ne te sens pas obligée.

— Rien ne me ferait plus plaisir que de te rencontrer. Mais tu es sûre de toi ? Pour le billet d’avion ? Et pour moi ?

Je roule pour me placer sur le dos et pose une main sur mon cœur. La réponse à sa question est évidente.

— Je t’aime, alors oui, je suis certaine. Même si je suis un peu nerveuse, j’ai vraiment envie de te voir en chair et en os.

— Je te promets que je ferai tout pour que ça se passe bien. N’aie pas peur, mon ange.

— Ça veut dire que tu acceptes ? vérifié-je, incertaine.

— Bien sûr que j'accepte. On pourrait se voir à Séoul. Je louerai une voiture et m'occuperai de l'hôtel.

Un sourire s'installe sur mes lèvres. J'ai du mal à réaliser que, dans moins d'une semaine, je serai avec elle. C'est terrifiant et en même temps excitant. Après quelques minutes de discussion supplémentaire, nous raccrochons. Son dernier « je t'aime » me réchauffe le cœur. Je ferme les yeux et, pour la première fois depuis longtemps, je n'ai pas besoin de prendre le moindre médicament pour m'endormir.

# CHAPITRE 15

## Gabrielle

3 décembre 2011

Corée du Sud, aéroport international d'Incheon

Je consulte le grand panneau central à la recherche des vols. Malgré le cafouillage de ce matin, j'ai réussi à être à l'heure. C'est presque un miracle. L'avion d'Anna a déjà atterri, elle est sûrement en train de passer la douane. Je ne me serais jamais pardonné d'arriver en retard. J'ai failli tuer l'employé du service de location de voiture. À quoi bon effectuer une réservation en ligne si au final, le véhicule est donné par erreur à quelqu'un d'autre ?

Heureusement pour moi, le personnel parlait anglais. Si j'avais dû m'expliquer en coréen, j'y serais encore à l'heure actuelle. Je me dépêche de traverser le grand hall et m'arrête devant les portes qu'Anna est censée emprunter. Je souffle et essaie de retrouver mes esprits. Je dois oublier ce petit incident. Machinalement, je passe une main dans mes cheveux blonds. Je n'ai pas l'habitude de les laisser détachés, mais je sais qu'Anna préfère cette coiffure.

J'entreprends ensuite de ranger mes clés de voiture dans la poche de mon manteau, puis de l'ouvrir. Je vérifie que j'ai bien mon portefeuille et dénoue un peu mon écharpe. Le chauffage de l'aéroport fonctionne à plein régime. En guise de tenue, j'ai opté pour un jean bleu et un pull épais blanc. Un ensemble classique que, j'espère, elle appréciera. En début de semaine, j'ai eu la bonne idée de me blesser à la cheville, si bien que j'ai dû me résoudre à porter de simples baskets.

Pour passer le temps, je jette un coup d'œil à mon téléphone. Les membres de mon équipe savent parfaitement où je me trouve et avec qui. Je n'aurais pas dû les mettre au courant. Je n'en peux plus de les voir quémander des photos. Pire, ils souhaitent carrément que je refile leurs numéros de téléphone à Anna. Non mais, et puis quoi encore ? Il s'agit de *ma* petite amie. Il est hors de question qu'elle converse avec cette bande d'obsédés.

Je range mon portable et lève la tête. Les premiers passagers sont en train d'apparaître. La panique de ce matin m'a empêchée de stresser. De toute manière, ce n'est pas mon genre. Du moins, je le croyais. Actuellement, mon cœur pique un sacré sprint dans ma poitrine. Je ne me souviens plus de la dernière fois que ça m'est arrivé. Probablement jamais. Je tapote ma cuisse et angoisse légèrement. Et si elle n'avait pas pris cet avion ? Non, son dernier SMS m'informait qu'elle était sur le point d'embarquer.

La plupart des nouveaux arrivants passent à côté de moi sans s'arrêter. Ce sont quasiment tous des Coréens. Une fille court pour sauter dans les bras de son petit ami et se met à pleurer si fort que tous les regards convergent dans sa direction. D'autres personnes se dirigent plus calmement vers des gens qui les attendent avec des panneaux. Aurais-je dû en préparer un, moi aussi ?

Je secoue la tête afin de me reprendre et, quand je la relève, je tombe sur Anna. Elle est juste devant moi, à quelques mètres à peine. Mon cerveau se court-circuite. J'ai du mal à croire qu'elle soit vraiment là. Et surtout, elle est... parfaite, encore mieux qu'à l'écran. Mille fois mieux, même. Ses cheveux bruns sont légèrement bouclés, son maquillage discret. Je me perds dans ses yeux verts. Avoir un regard pareil devrait être interdit. Je suis ensuite captivée par ses lèvres. Elles brillent un peu et m'attirent à



un point inimaginable.

Le manteau noir qu'elle porte épouse ses formes, tout comme son pantalon gris, d'ailleurs. Des bottines marron couvrent ses pieds. Elle est vraiment très classe. En la voyant poser son bagage au sol et desserrer son écharpe, je comble la distance entre nous. Tout se passe très vite et à la fois très lentement. J'ai l'impression de vivre la scène au ralenti.

Quand j'arrive en face d'elle, elle me sourit. J'en perds le peu de raison qu'il me restait encore. Je la prends dans mes bras et la serre contre moi. Avec ses talons, elle est quasiment de ma taille. Son parfum m'enivre. Je ne réussirai jamais à la laisser repartir.

— T'es magnifique, lui murmuré-je à l'oreille.

Ce compliment n'était pas prévu. Le câlin non plus. J'avais prévu d'agir comme une amie au début, de lui laisser le temps de s'habituer à moi. C'est raté et en même temps, je ne regrette pas. Je suis trop contente de pouvoir enfin la toucher. De son côté, elle ne se détache pas, ce qui est bon signe. Mieux : ses mains finissent par se poser dans mon dos. J'en déduis que je lui plais, au moins un peu. Je me décolle légèrement afin de l'admirer et glisse mes doigts dans ses cheveux. Je dégage une mèche de son visage et profite au maximum de ce moment unique. Elle est trop belle et j'en reviens à peine de l'avoir devant moi.

— Tu as fait bon voyage ?

J'ai du mal à parler. Anna, elle, paraît nerveuse. Je comprends très bien pourquoi. Je lui ai foncé dessus.

— Aucun problème à signaler. Si ce n'est mon voisin qui a failli s'endormir sur mon épaule.

Sa voix est douce. Un peu différente de celle qu'elle a au téléphone. J'ai envie de l'entendre davantage et peine à

contenir mon enthousiasme.

— On ne peut pas lui en vouloir. J'aurais fait la même chose.

Ses joues se colorent légèrement. C'est mignon. À contrecœur, je la lâche et me baisse pour attraper son sac. Rester plantée au beau milieu d'un aéroport ne compte pas parmi mes projets du week-end. Ma main libre se saisit de la sienne et je nous conduis vers la sortie. Des frissons me traversent. Ses doigts chauds ne me laissent pas insensible. Sans doute aurais-je dû lui demander la permission avant de m'en emparer. Je n'ai pas l'habitude de ce genre de situation. Normalement, je fonce sans me poser de questions. Heureusement, Anna n'a pas l'air dérangée par ce contact physique entre nous. Mieux, elle me sourit de nouveau en remarquant mon regard sur elle.

— Ça va mieux, ta cheville ? Tu sais, nous ne sommes pas obligées de faire tout ce qui était prévu. Tu me feras visiter une prochaine fois.

Sa sollicitude me touche. Et le « prochaine fois » m'enchante. Elle compte revenir !

— Ne t'inquiète pas pour moi. Je n'ai presque plus mal.

— Je me demande si tu tiendras le même discours quand elle aura doublé de volume et que tu te retrouveras à sauter à cloche-pied jusqu'à l'hôtel.

— Pour qui me prends-tu ? On m'a entraînée à endurer la douleur. Tu ne remarqueras rien du tout.

— Quel dommage ! Dire que si tu boitais, tu aurais dû prendre appui sur moi.

Cette remarque ne tombe pas dans l'oreille d'une sourde. Je franchis les portes vitrées, affronte le froid hivernal et en profite.

— Finalement, je crois que ma cheville est brusquement devenue très sensible. Je peux à peine poser le pied par terre.

Je lâche sa main et glisse mon bras dans son dos. J'ai du mal à me contenir. Elle m'attire comme un aimant.

— Tu mens très mal.

— Tu es dure.

— Réaliste.

Son répondant me plaît. Je détesterais qu'elle dise amen à chacune de mes paroles. Rapidement, nous rejoignons la voiture. Je dépose ses affaires avec les miennes dans le coffre et lui ouvre la portière côté passager. Elle me remercie avec le sourire et, encore une fois, je chavire. Cette femme causera ma perte.

Je m'installe derrière le volant, mets le contact et allume le chauffage. Les températures négatives ne pardonnent pas. Anna semble sur le point de se transformer en glaçon. Elle frotte ses mains contre ses cuisses, ce qui m'incite à pivoter dans sa direction et à les prendre dans les miennes. Je les frictionne durant quelques instants et dépose un baiser dessus. Jamais je n'ai eu autant d'attentions pour quelqu'un. Avec elle, tout me vient naturellement. J'ai envie de la traiter en princesse et de lui témoigner mon affection.

— Fais-moi penser à t'acheter des gants quand on sera à Myeongdong.

— Cette technique de réchauffage me convient très bien. Pourquoi s'embarrasser de gants ?

C'est à mon tour de sourire. Je l'imaginai plus timide en vrai, or elle a la même façon de parler et de me taquiner qu'en ligne. La laisser rentrer chez elle sera vraiment très compliqué. À regret, je lâche ses mains et entreprends de

sortir du parking.

— Où souhaites-tu aller en premier ? Le quartier d'Itaewon et ses boutiques pour manger après ? Ou alors le parc Namsan ?

— Choisissons ce qui t'embête le plus. Allons faire les magasins, répond-elle tranquillement.

Je retiens un petit rire et prends la direction qu'elle a sélectionnée. Le morceau *Troublemaker* envahit l'habitacle. Nous parlons de mon travail. Elle semble sincèrement s'y intéresser. J'essaie d'orienter la discussion vers ses études, mais elle se montre soudain moins loquace. Certaines questions me brûlent les lèvres. Je me demande pourquoi elle a abandonné la musique. L'interroger là-dessus reviendrait à la mettre mal à l'aise, si bien que je renonce.

Son téléphone sonne dans son sac à main. Je suis surprise. À quel opérateur a-t-elle souscrit pour être joignable même en Corée du Sud ? Arrêtée à un feu rouge, je l'observe se saisir de son portable et soupirer.

— Qu'est-ce que tu veux, Thomas ? s'enquiert-elle d'un ton las.

Dans la mesure où nous sommes presque arrivées à destination, je cherche une place où me garer. Les rues sont bondées.

— Tu vois bien que je ne suis pas morte. Je ne sais pas trop... Es-tu une dangereuse psychopathe, Gaby ? m'interpelle-t-elle en tournant la tête vers moi.

— Oui, d'ailleurs je prévois de te séquestrer dans quelques minutes.

— Tu as entendu ? Tu n'es pas près de me revoir, mon grand frère. Je te fais mes adieux maintenant ou... Ah, moi, j'ai trouvé ça très drôle, pourtant.

Je coupe le moteur quand j'ai enfin l'occasion d'immobiliser le véhicule. Anna, elle, est toujours en pleine conversation. Nous sortons toutes les deux de la voiture et, une fois à ses côtés, je n'hésite pas à lui reprendre la main. Cette initiative l'incite à reporter son attention sur moi. Elle me sourit et resserre ses doigts autour des miens. J'aime beaucoup la voir aussi détendue.

— Je dois raccrocher. Je rentre demain soir ; tu pourras survivre jusque-là, non ? D'accord, je t'envoie un message quand je m'apprête à embarquer. Bon week-end.

Joignant le geste à la parole, elle range son téléphone et examine son environnement. Ses yeux brillent de curiosité et d'excitation.

— Alors, il est rassuré ?

— Pas vraiment, non. Tu sais, si ça ne tenait qu'à lui, il serait venu jouer les chaperons. J'ai cru qu'il allait m'accompagner jusque dans l'avion et en profiter au passage pour draguer les hôtesses de l'air.

— Elles étaient sexy ? plaisanté-je.

Cette interrogation est accueillie par une petite tape sur mon bras. Dans le même temps, elle fait la moue et me donne la furieuse envie de l'embrasser. Je dois me retenir. Ce n'est pas le bon moment pour oser un tel geste.

— Eh ! Ce n'était qu'une question innocente. Je m'informais, c'est tout.

— Tu veux peut-être qu'on retourne à l'aéroport pour avoir l'occasion de te faire ta propre opinion ?

— Inutile de parcourir tout ce trajet. La fille la plus sexy est déjà à mes côtés.

Ma réflexion me permet de m'en sortir. Anna rougit et ne pense plus à m'enfoncer. Durant plusieurs minutes, je lui

fais visiter le quartier. Il y a une tonne de boutiques, une tonne de monde aussi. L'endroit n'est pas idéal pour un premier rendez-vous, toutefois je ne regrette rien. Je ne voulais pas l'effrayer en l'emmenant dans un lieu isolé.

À mon plus grand désespoir, elle me traîne dans un magasin de cosmétique. Tout est rose. La marque Etude House se détache sur le fronton du bâtiment. En temps normal, je n'aurais jamais mis les pieds dans ce genre d'établissement. Je suis Anna qui, après un examen approfondi des stands, s'arrête devant celui des rouges à lèvres. Des testeurs sont à disposition. Elle se tourne vers moi et je comprends sans mal ce qu'elle a en tête.

— Non, indiqué-je aussitôt.

— S'il te plaît. Je te promets que ce n'est pas du poison, ça ne va pas te tuer.

Au lieu de rester ferme, je me laisse avoir par son regard suppliant. Faible, je suis trop faible. À l'avenir, il faudra absolument que je m'endurcisse. Je l'autorise à jouer à la poupée avec moi et dois avouer que ce n'est pas si désagréable. Elle n'a d'yeux que pour moi et se permet des rapprochements. Ses doigts qui effleurent mon visage m'électrisent. Je pince mes lèvres après qu'elle s'est servie de son index pour m'appliquer du gloss. Je ne pense plus du tout au maquillage. J'ai envie de l'emmener ailleurs, dans un endroit sans aucun témoin.

Distraite par les images qui me passent en tête, je ne remarque pas tout de suite qu'elle a sorti son portable. Elle me prend en photo et paraît un peu trop fière d'elle.

— La prochaine fois que tu t'interrogeras sur les hôtes de l'air, tu sais quelle photo atterrira sur Facebook, annonce-t-elle, triomphante.

Moi qui la prenais pour un ange, je réalise qu'elle a tout

d'un petit démon. Je viens de me faire avoir comme une débutante. Si mes coéquipiers tombent sur ce cliché, je suis morte. Ils me chamberont pendant au moins six mois ! À l'aide d'un mouchoir, je me débarbouille et rejoins Anna à l'extérieur. Je devrais avoir envie de me venger, pourtant il n'en est rien. En la repérant devant le magasin d'à côté, je ne pense qu'à l'enlacer. Son regard est perdu dans le vague. Les bijoux dans la vitrine me rappellent celui présent dans la poche intérieure de ma veste. Je ne sais pas trop quand lui donner son cadeau. Au déjeuner ? Ou peut-être ce soir ?

Je m'approche et enroule mes bras autour d'elle. C'est quasiment imperceptible, pourtant je la sens se tendre. J'ignore si c'est à cause des passants ou de l'initiative en elle-même. Je m'apprête à reculer quand elle pose ses mains sur les miennes et me maintient dans cette position.

— Si quelque chose te dérange, tu peux me le dire. Je ne le prendrai pas mal, précisé-je malgré tout.

— J'aime tes câlins. Il faut juste que je m'y habitue.

En la voyant tourner la tête vers moi, je ne réfléchis pas et l'embrasse sur la tempe. J'espère ne pas aller trop vite pour elle. Je ne souhaite pas la forcer à quoi que ce soit et accorde une attention particulière à chacune de ses réactions. Lorsqu'elle pivote complètement, je glisse mes bras dans son dos et me retiens de lui donner un autre baiser.

— Je suis vraiment contente que tu sois venue, confessé-je.

Ce week-end me paraît presque irréel. Jamais je n'aurais imaginé qu'elle puisse parcourir autant de kilomètres pour moi. Jusqu'au dernier moment, j'ai craint qu'elle panique et annule tout. Par conséquent, l'avoir dans mes bras ressemble à un rêve. J'ai rarement été aussi heureuse de ma vie.

— Ça va être difficile d’attendre jusqu’à Noël pour te revoir, murmure-t-elle.

Songer à ces trois semaines me noue l’estomac. Je ne veux même pas y penser. Et encore moins à la période de cinq mois qui suivra. Nous voir pendant cette période se révélera très compliqué. L’avion coûte cher et Anna doit se concentrer sur ses études.

Je ne le verbalise pas, mais je crains que nous finissions par nous séparer à cause de la distance. Je suis capable de patienter, mais rien n’indique que l’inverse soit vrai. Elle préférera peut-être fréquenter quelqu’un en mesure de la soutenir au quotidien. Dans certaines situations, le téléphone ne suffit pas.

— Tu as dit quoi à ton frère pour nous ?

Dans la mesure où je suis censée passer quelques jours chez elle en décembre, cette question me semble importante.

— Que tu es ma correspondante, la femme à qui j’ai parlé par lettres.

Je frotte son dos afin de la réchauffer. Ses mains se posent sur mes épaules et effleurent ma nuque. C’est plaisant, à tel point que j’oublie presque le froid ambiant.

— Mais je lui dirai tout avant que tu viennes.

— Si tu n’es pas prête, ne le fais pas. Je m’assurerai juste de me tenir à carreau quand je serai là.

— Thomas est assez perspicace. Je ne veux pas qu’il le découvre par lui-même. Ce serait encore pire.

J’hésite à lui poser la question qui m’intrigue depuis pas mal de temps. Je ne suis pas certaine que ce soit une bonne idée et, en même temps, je n’ai pas envie qu’il y ait de secrets ou non-dits entre nous.



— Et tes parents ? Tu penses qu'ils le prendront bien ?

Pour rien au monde, je ne veux qu'elle subisse ce que moi, j'ai vécu. Les regards dégoûtés et les réflexions quotidiennes. Au lieu de me répondre tout de suite, Anna baisse les yeux et je devine que je suis en terrain miné.

— Ils sont morts, prononce-t-elle lentement.

Si je pouvais, je me frapperais. Je suis trop stupide. Je comprends mieux pourquoi elle ne me parle jamais d'eux. Quel besoin ai-je eu d'aborder le sujet ?

— Je suis vraiment désolée. Ça fait longtemps ?

— Quelques mois.

Elle se mord la lèvre et se dégage de mon étreinte. Génial, elle va pleurer à cause de moi. Pas étonnant qu'elle évite soigneusement de mentionner les événements de cette année. J'imagine qu'ils ont eu un accident et que, de son côté, elle s'est retrouvée à l'hôpital.

— Tu veux bien qu'on aille manger ? Je commence à avoir faim.

— De quoi as-tu envie ? Je me charge de trouver un super endroit.

Au bout de quelques minutes de marche, nous atterrissons devant un restaurant typique du pays. Les plats en vitrine ont l'air bons. Étant donné que plusieurs personnes se pressent à l'intérieur, je ne m'inquiète pas trop. À l'intérieur, des tables basses et des tatamis remplacent le mobilier habituel. Je me débarrasse de mon manteau et de mon écharpe, puis observe ma petite amie agir de même. Son haut décolleté blanc et son gilet noir épousent sa silhouette. Elle est magnifique, quoi qu'elle porte.

— J'ai quelque chose sur le visage ?

En me rendant compte que je la fixe en silence depuis de nombreuses secondes, je me mets à sourire avec culpabilité.

— J'ai encore du mal à croire que tu sois là.

— J'ai du mal à le croire, moi aussi.

Les plats sont affichés au mur. Anna me montre ce qu'elle veut et je commande pour deux.

— Tu sais, on aurait pu se rejoindre à proximité de ta base. Ce n'était pas la peine que tu te déplaces jusqu'ici, déclare-t-elle en décollant ses baguettes l'une de l'autre.

Je l'observe jouer avec ces dernières. Elle paraît très à l'aise. Dommage, j'aurais bien aimé lui expliquer comment les tenir et en profiter pour me rapprocher.

— Tu as traversé la moitié du globe, je pouvais bien effectuer quelques kilomètres. Et puis, je ne voulais pas tomber sur un de mes collègues.

— Ils ne sont pas au courant ? Pour ton homosexualité ?

— Je préfère ne pas l'ébruiter. Pour autant, ce n'est pas un secret. Je n'ai juste pas éprouvé le besoin d'en parler jusqu'ici. Par contre, ce n'est pas pour cette raison que je ne t'ai pas emmenée là-bas.

Du coin de l'œil, je vois la serveuse revenir vers nous. Nos plats ont été préparés en un temps record. Un *bibimbap*, du *samgyetang* et des *jajangmyeon* rejoignent notre table. Anna semble se demander par quoi commencer.

— Pourquoi alors ?

— Tu plais un peu trop aux gars de mon régiment, révélé-je sans réfléchir.

Elle relève les yeux vers moi avec surprise. Pourquoi lui ai-je avoué un truc pareil ? J'ai intérêt à lui donner davantage

d'informations. Il ne faudrait pas qu'elle pense que je me suis amusée à faire circuler sa photo.

— Ils ont intercepté une de tes lettres et t'ont ensuite cherchée sur Facebook, précisé-je.

— Je comprends mieux d'où viennent toutes ces demandes d'amis.

Je fronce les sourcils. *Quoi ?*

— Ils ont osé entrer en contact avec toi ?

Je me tends et serre la mâchoire. Ces obsédés vont me le payer.

— Tu es jalouse ? questionne-t-elle avec un léger sourire.

— Pas du tout.

À mon tour, je casse mes baguettes en deux. Je ne cherche pas à contrôler ma force et le regrette. L'une d'entre elles manque de voler à travers la pièce. En face de moi, Anna pouffe de rire tandis que je m'efforce difficilement de rester stoïque.

— Très convaincant, se moque-t-elle.

— D'accord, j'avoue. Je ne supporte pas qu'on drague ma petite amie.

Elle prend le temps d'avaler une bouchée de ses légumes avant de relever le regard vers moi.

— De quoi as-tu peur ?

— Que tu finisses par te rendre compte que tu as commis une erreur.

L'étonnement sur son visage m'indique que j'avais très bien réussi à cacher mes incertitudes. Ce n'est pas mon genre de me plaindre ou de montrer mes faiblesses. J'ai l'habitude de rester forte en toute circonstance et

d'afficher une confiance en moi à toute épreuve. Par conséquent, révéler cette facette de ma personnalité n'a rien de facile.

— Tu n'es pas une erreur, Gaby. Tu es la seule personne avec qui je me sente bien et avec qui j'aie envie d'être.

Ses paroles me touchent, principalement car elles ont l'air sincères. Elle me prend la main par-dessus la table et j'oublie bien vite mes préoccupations. Je profite du repas en sa compagnie. De temps en temps, elle me présente la nourriture à l'aide de ses baguettes. Je ne manque jamais de l'engloutir. Me faire nourrir de cette façon est une grande première. Les autres se paieraient ma tête s'ils me voyaient, mais je m'en moque complètement. Tout me paraît naturel avec Anna, comme une évidence.

# CHAPITRE 16

Anna

3 décembre 2011

Séoul

Je n'arrive plus à me souvenir de ce qui m'inquiétait tant. Au cours du trajet en avion, je n'ai pas réussi à fermer l'œil à cause de l'angoisse, cependant, à la minute où j'ai aperçu Gaby, toutes mes émotions négatives se sont envolées. Quand elle m'a prise dans ses bras, mon stress s'est dissipé comme par magie. J'aime être proche d'elle. Sa façon de me regarder, de rechercher mon contact me plaît beaucoup.

Nous avons passé l'après-midi à nous promener en ville et avons fini par rejoindre le parc Namsan. À mes côtés, la jeune femme n'a de cesse de sourire. Très souvent, j'imites son exemple et peine à me reconnaître. À San Diego, je me déride rarement. Ici, en compagnie de Gaby, je me sens heureuse, plus détendue. Je souhaiterais pouvoir bloquer le temps et rester avec elle continuellement.

Je souffle et m'attarde sur la vapeur d'eau que je viens de produire. Les températures n'ont de cesse de chuter, pourtant, je n'ai aucune envie de mettre un terme à notre sortie.

— Tu as froid ? On retourne à la voiture ? demande-t-elle, attentive.

Ses doigts dans les miens et son pouce qui me caresse lentement ont un effet apaisant. J'arrive à faire abstraction des gens qui nous entourent. Je suis dans notre bulle et

parviens à agir comme si nous étions seulement toutes les deux.

— Tu ne voulais pas qu'on aille se balader près du fleuve ?

— Je préférerais éviter d'avoir un glaçon humain comme petite amie, plaisante-t-elle.

— C'est de la discrimination. Que reproches-tu aux glaçons ?

Ses cheveux blonds volent librement au gré de la brise qui nous enveloppe. Elle n'arrête pas de les rejeter en arrière et je devine sans mal qu'elle aurait souhaité les attacher. Elle les a détachés pour moi et j'apprécie beaucoup l'attention.

— Laisse-moi réfléchir. Peut-être le côté froid ? Et puis, qui sait, je pourrais finir par te faire fondre, mon ange. Ce serait encore pire d'être contrainte d'aimer une flaque.

— Rassure-toi, je ne fondrai pas.

Le soleil a commencé à se coucher. Le ciel arbore des teintes orangées qui attirent mon regard. Avoir choisi de venir dans ce parc à ce moment précis de la journée était calculé. Le fleuve Han serpente sur notre droite. Derrière lui, Séoul s'étend à perte de vue. Cette vue est vraiment exceptionnelle. Je n'ai pas le loisir d'en profiter longtemps, cependant. Les doigts de Gaby se resserrent sur les miens et, d'un mouvement parfaitement maîtrisé, elle me colle contre un arbre présent non loin.

Il n'y a aucune brusquerie dans son geste. Me détacher serait facile, pourtant je n'en fais rien. Je m'adosse contre le tronc et soutiens le regard de ma partenaire. J'ai conscience de chacun de ses mouvements, de sa main droite sur ma hanche et de la gauche qui repose à proximité de mon visage. Un sourire en coin se dessine sur ses lèvres. Elle est irrésistible.

— Tu comptes sur cette manœuvre pour me réchauffer ?  
lancé-je en tâchant de garder mon calme.

— Ça fonctionne ?

*Oui.* Sa main gauche abandonne sa position et caresse gentiment ma joue. Ne rien laisser paraître de mon trouble est difficile. Heureusement, j'ai un grand entraînement derrière moi.

— Juge par toi-même.

Sans aucune pitié, je glisse ma paume froide sur le dos de sa main. Gaby frissonne, mais ne bouge pas. Une lueur nouvelle s'allume dans ses prunelles noisette. La touche de vert devient plus intense.

— Il va falloir que j'utilise mon arme secrète.

Je retiens mon souffle quand elle se penche et prends conscience que je n'ai pas peur. Même quand son corps se presse au mien, je continue à la fixer. Avec quelqu'un d'autre, je n'aurais pas réussi à demeurer immobile. Je me serais dégagée immédiatement. Lorsqu'elle s'arrête à quelques centimètres de mes lèvres, j'observe brièvement les siennes. J'ai l'impression qu'elle attend un encouragement de ma part. Je suis trop chamboulée pour le lui fournir, si bien qu'elle finit par se détourner et embrasser doucement ma joue.

La déception m'envahit. Je prends conscience que les rapprochements physiques avec elle ne me dérangent pas. Mieux, je les désire.

— Tu sais que je ne te force pas, Anna ? murmure-t-elle près de mon oreille.

— J'en avais envie, avoué-je tout bas.

Afin de m'éviter d'être submergée par l'embarras, je me dégage et avance jusqu'au bord du fleuve. Gaby me suit et

imite mon exemple quand je m'assois dans l'herbe. Tout est calme autour de nous. J'aime beaucoup cet endroit. Il est paisible et permet d'oublier le tumulte de la ville.

La tête levée en direction du ciel, ma petite amie est plongée dans ses pensées. Ses deux mains sont posées derrière elle et la soutiennent. J'admire son profil. Elle est vraiment belle. Tout mon cœur vibre pour elle. Je ne réfléchis pas et glisse mes lèvres sur sa joue. Jusqu'ici, elle a toujours pris les devants et semble surprise par cette marque d'affection. Je lui souris avant de retenir un gloussement lorsqu'elle m'attire sur ses genoux.

Notre position n'a rien de conventionnel. Nous sommes dans un parc, à l'extérieur, pourtant je m'en moque complètement. À califourchon sur elle, je m'appuie sur ses épaules et ferme brièvement les yeux quand elle se sert de deux doigts pour replacer une mèche de mes cheveux derrière mon oreille.

— J'ai quelque chose pour toi.

Elle ouvre son manteau, glisse sa main à l'intérieur et en ressort un petit coffret bleu.

— J'espère que ça te plaira. Mais si tu ne l'aimes pas, je pourrai toujours l'échanger.

J'attrape le boîtier de manière à l'ouvrir. Je n'ai aucune patience. Dedans se trouve un collier en argent agrémenté d'un pendentif en forme de quartier de lune. Des pierres transparentes le composent et brillent légèrement. Il est vraiment magnifique. Je reporte mon attention sur le visage de la militaire qui paraît un peu stressée.

— Je l'adore, déclaré-je avec honnêteté. Il est superbe. Seulement, pourquoi un cadeau ?

— Il faut une raison particulière ? Je voulais que tu aies quelque chose de moi avec toi. Pour que tu saches que je



suis là ; je veille sur toi même si je suis loin.

Ses mots ont un impact direct sur mon rythme cardiaque. Existe-t-il une femme plus parfaite ? J'en doute sincèrement. J'enlève mon écharpe, lui tends le collier afin qu'elle me l'accroche et soulève mes cheveux. Les gestes de la militaire sont doux. Elle se penche en avant et poursuit ses explications.

— J'ai choisi la lune parce que c'est la seule chose commune sur lequel notre regard peut se poser. Si jamais tu fais un cauchemar, j'espère que ça t'aidera de l'avoir avec toi et de savoir que tu n'es pas seule.

Je suis touchée, beaucoup trop touchée. M'attacher autant à elle n'est pas prudent. Je crains le revers de la médaille. Et si tout s'arrêtait du jour au lendemain ? La gorge serrée, je ne suis pas capable de lui répondre. Son souffle dans mon cou me fait frissonner et m'empêche de perdre pied. Ce n'est pas le moment de m'inquiéter. Je passe mes doigts sous le pendentif, l'admire et finis par tourner la tête en direction de Gaby. Nos yeux se trouvent. Les siens font l'aller-retour de mon regard à ma bouche. J'en ai envie et, en réaction, resserre un peu ma prise sur ses épaules.

Ce simple encouragement est suffisant. Comme au ralenti, son visage se rapproche du mien. Je ferme les yeux et profite de la caresse de ses lèvres sur les miennes. Une douce chaleur se répand dans mon corps. Je me sens bien, puis encore mieux quand elle m'embrasse une seconde fois de manière moins timide. Le baiser se prolonge et a le don de m'électriser de la tête aux pieds. Je suis heureuse de lui avoir accordé ma confiance, d'être avec elle. À mon plus grand soulagement, je ne ressens aucun malaise. Avoir réussi à franchir cette étape est un énorme pas en avant.

J'ignore pendant combien de temps nous nous embrassons. Les secondes défilent à la vitesse de l'éclair. Gaby finit par

se détacher et m'offre un sourire radieux. Celui-ci éclaire son visage entier et intensifie encore plus mes sentiments à son égard. Je n'ai jamais aimé quelqu'un à ce point.

— Je devrais t'acheter des cadeaux plus souvent, plaisante-t-elle.

— Pas besoin de cadeaux.

Le baiser que je lui donne la surprend. Tellement qu'elle bascule en arrière. Ses bras enroulés autour de mon dos m'entraînent dans sa chute. Je me rattrape au dernier moment et la taquine.

— Eh bien, quel effet je te fais ! Tu en tombes à la renverse.

Je n'ai pas le temps de dire autre chose. L'une de ses mains capture ma nuque et m'attire contre elle pour reprendre le baiser où nous l'avons abandonné. Il n'a plus rien de doux ou de prudent. Gaby mène l'échange et me laisse entrapercevoir son vrai caractère. Elle mordille ma lèvre inférieure, glisse sa langue sur l'endroit marqué et, dans une continuité parfaite, trouve la mienne.

Je n'arrive plus à réfléchir. La passion qu'elle insuffle m'empêche de raisonner. Nous nous embrassons à en perdre haleine et profitons avec délice de l'instant présent. Au moment de reprendre mon souffle, je me souviens brusquement du lieu où nous sommes. Mes joues se colorent. Gaby, elle, paraît fière de sa *performance*.

Elle tend le bras sur le côté et me permet de venir m'allonger contre elle. D'humeur câline, je pose ma tête contre son épaule et respire son parfum. Je n'ai vraiment plus envie de la quitter, pourtant il le faudra bien. Je la laisse nous prendre en photo et parviens même à sourire sur certains clichés.

— Tu n'auras pas de problèmes si quelqu'un voit ça ? m'intéressé-je.

— Problèmes ? Ils vont tous en crever de jalousie, oui.

Cette réflexion m'arrache un sourire. À cause du froid ambiant, je suis obligée de bouger. Je me redresse et époussette mes vêtements. Devant moi, les lumières de la ville se reflètent sur le fleuve et attirent le regard. Gaby et moi les observons en silence durant quelques secondes, à la suite desquelles elle m'embrasse sur la tempe.

— J'ai réservé une table au restaurant de l'hôtel pour 20 h 30. Tu veux y aller maintenant ? Ça nous laissera le temps de nous changer.

J'acquiesce et accepte la main que la militaire me tend. Elle s'est relevée la première et n'a aucun mal à me remettre debout. Comme plus tôt, je frotte mes vêtements pour me débarrasser des brins d'herbe. Heureusement, j'ai prévu plusieurs tenues de rechange.

— Anna ?

Je tourne les yeux vers ma petite amie et suis soudain éblouie par un flash. Fière d'elle, la jeune femme admire son œuvre et fait défiler les nombreux clichés pris aujourd'hui.

— Tu n'en as pas assez de me photographier ? soupiré-je. Que dirais-tu de te contenter des paysages la prochaine fois ?

— Alors que j'ai un modèle si photogénique sous la main ? Ce serait du gâchis.

Je m'approche et examine l'écran de son téléphone. Je n'arrive pas à me trouver de charme particulier, mais tant mieux si je suis au goût de Gaby.

— Tu comptes faire quoi de tout ça ?

— Les mettre sur mon ordinateur. Ce sont des souvenirs.

Je ne commente pas, néanmoins, le dernier mot assombrit mon humeur. Même si j'espère que nous resterons ensemble très longtemps, je ne peux m'empêcher de m'inquiéter. Je ne lui ai toujours rien confié au sujet de ma situation et redoute le moment où je devrai me lancer. Il est possible qu'elle ne me regarde plus de la même façon ensuite et qu'à terme, elle préfère tirer une croix sur notre relation.

Après tout, mes prétendus amis m'ont bien oubliée, eux. Quand je me suis réveillée de mon coma, la seule chose qui les préoccupait était d'avoir ma version de l'histoire, de savoir si les journalistes disaient vrai. Malgré les efforts de Thomas pour ne pas rendre l'affaire publique, la télévision s'est fait une joie de broser un portrait de notre famille. Un drame chez les millionnaires passionne toujours les foules.

D'un geste distrait, je joue avec mon pendentif. Je repense au jour où les policiers sont venus m'interroger et où ils m'ont demandé d'identifier formellement le suspect. Dans un futur plus ou moins lointain, je suis censée témoigner. Or, j'en suis totalement incapable. Je ne veux pas me souvenir de cette nuit. Me la remémorer risque de me faire replonger. Je ne veux plus être la personne apathique que j'étais à l'hôpital. Cette personne détestable et sans émotions. À force, Thomas finira par en avoir assez. Je me retrouverai seule, sans amis, sans famille, sans...

— Mon ange ?

Entendre la voix de Gaby me sort de mes pensées. J'affronte son regard et me rends compte qu'elle paraît inquiète.

— Ça ne va pas ? Tu as les larmes aux yeux.

Elle utilise son pouce pour les effacer et me prend dans ses bras. J'aimerais tout lui révéler, mais la peur m'en

empêche. Elle se sentirait peut-être trahie. J'aurais dû tout lui expliquer dès le départ au lieu de lui cacher volontairement mon passé.

— J'ai juste froid.

— Tu en es sûre ?

Afin de chasser ses doutes, je l'embrasse. Je n'ai pas envie de gâcher ce week-end. Nous avons peu de temps à passer ensemble et je compte bien le mettre à profit. Le trajet jusqu'à l'hôtel se déroule normalement. Gaby continue à me montrer certains endroits remarquables de Séoul et finit par se garer sur le parking d'un hôtel de haut *standing*. Réserver une chambre ici a probablement dû la ruiner. Je voudrais lui proposer de payer la moitié, cependant je suis certaine qu'elle le prendrait mal.

Elle récupère nos sacs dans le coffre et, une fois à l'intérieur du bâtiment, nous enregistre à l'accueil. J'en profite pour admirer les lieux. En plus d'une fontaine au centre du hall, des compositions florales originales décorent l'espace. Très vite, un employé nous prend en charge et nous emmène dans notre chambre.

Cette dernière m'enchante tout de suite. Avec ses tons bordeaux et blancs, elle dégage quelque chose d'apaisant. Des accessoires haute technologie sont présents un peu partout. Je ne m'en préoccupe pas vraiment et me dirige vers la fenêtre. La vue est époustouflante. J'entends Gaby raccompagner l'employé et ne peux retenir un sourire quand, juste après, elle vient m'enlacer.

— La chambre te plaît ?

— Oui, mais tu n'étais pas obligée de prendre quelque chose d'aussi luxueux.

— Rien n'est trop beau pour toi, déclare-t-elle en m'embrassant sous l'oreille.

Je secoue légèrement la tête et jette un œil au lit qui occupe la majeure partie de l'espace. Je n'ai pas vraiment d'appréhension. Après cette journée, j'ai toute confiance en Gaby.

— Je dormirai dans le canapé si tu veux, propose-t-elle en remarquant mon regard.

— Ce lit est largement assez grand pour nous deux.

Son soulagement est perceptible. Il est évident qu'elle n'avait aucune envie de rejoindre ledit canapé. J'apprécie néanmoins qu'elle m'ait laissé le choix. L'heure tournant, je récupère mes affaires et m'enferme dans la salle de bain. Une douche chaude me fera le plus grand bien. Dans la pièce d'à côté, j'entends ma petite amie allumer la télévision. De la musique résonne et accompagne ma préparation.

Après m'être lavée, j'enfile la seule robe que j'ai emportée. De couleur noire, elle épouse les formes de mon buste et s'arrête au-dessus de mes genoux. Je brosse mes cheveux, me remaquille, me parfume et replace correctement mon nouveau collier. Être aussi apprêtée me donne confiance en moi. Je sors de la pièce et repère ma petite amie près du bureau. Elle est en train de parler au téléphone, mais se tait brusquement en m'apercevant. Ses yeux me détaillent avec lenteur. Elle n'a pas besoin de prononcer la moindre parole pour que je comprenne le fond de sa pensée. Je lui plais beaucoup.

D'un coup, elle fronce les sourcils et répond sèchement à son interlocuteur. J'en profite pour ranger mon sac dans un coin de la chambre et l'entends raccrocher. Elle contourne ensuite le lit et s'empresse de me rejoindre.

— Un souci à la base ? demandé-je avec curiosité.

— Non. Juste Nicolson qui me suppliait de vous mettre en

contact.

Très tactile, elle glisse ses mains sur mes hanches et m'attire contre elle. Je ne proteste pas. La chaleur qui se dégage de son corps est agréable. Elle semble lutter pour maintenir ses yeux dans les miens et ne tarde pas à resserrer sa prise sur ma robe.

— S'il te voyait comme ça, il s'agenouillerait dans le but d'obtenir ton numéro.

— Tu veux peut-être prendre une photo et la lui envoyer ?

— Hors de question. Je te garde pour moi seule.

Sa jalousie transparait dans chacun de ses propos. Elle ne cherche pas à la cacher et se penche afin de m'embrasser dans le cou. Des frissons me parcourent. Je l'autorise à agir à sa guise et à multiplier les baisers sur ma peau devenue sensible.

— Je ne suis plus si sûre de vouloir aller au restaurant. On pourrait commander au *room service*, suggère-t-elle.

— Je me serais donc changée pour rien ? la taquiné-je.

— Je suis très déçue. Je pensais que tu avais enfilé cette robe pour moi.

Sans aucune précipitation, elle m'incite à reculer contre le mur derrière moi et loge une main sur le bas de mon dos. L'autre dégage mes cheveux et redescend ensuite sur mon flanc. Ne sachant pas trop quoi faire des miennes, je les noue autour de sa nuque et penche légèrement la tête de manière à lui fournir un meilleur accès à mon cou. Un peu moins sur la réserve que précédemment, elle poursuit son œuvre et se permet d'appuyer ses baisers. Chacun d'entre eux me donne chaud. Mon bas-ventre réagit à ses attentions ; quant à mon esprit, il s'embrume.

— Je ne te plais pas en pantalon ? prononcé-je difficilement.

Ses cheveux sont doux sous mes doigts, tout comme l'espace de peau situé à la base de son crâne. Je la caresse sans vraiment y penser et perçois sa respiration se troubler.

— Tu me plais dans toutes les tenues, mais tu me plairais encore davantage sans rien sur le dos.

Lorsque ses mains s'aventurent sous mes fesses pour me soulever, je ne cherche pas à protester. Au contraire, j'enroule mes jambes autour de son bassin et la fixe longtemps. Le désir fait briller ses yeux noisette. Ils sont presque dorés à cause de l'éclairage artificiel. Comme si elle ne pouvait plus se retenir, la jeune femme se lance soudain à la conquête de mes lèvres. Le baiser est fiévreux, exigeant. Sa langue joue avec la mienne et s'échine à me faire perdre la tête.

Je n'ai plus conscience de rien. Je ne remarque même pas que nous sommes en mouvement. Quand Gaby me dépose sur le lit, mon cœur fait une embardée dans ma poitrine. Elle me sourit, m'embrasse de nouveau et se redresse afin de se débarrasser de ses vêtements. Son pull, puis son débardeur volent dans la pièce. Elle ne regarde pas où ils atterrissent. Elle concentre toute son attention sur moi et me laisse profiter de la vue.

Son soutien-gorge est noir, simple, pour autant, il la met en valeur. J'admire son ventre plat, l'ombre de ses abdominaux et me permets même de la toucher. L'effet sur la jeune femme est immédiat. Elle revient m'embrasser et se montre moins sage. Sa main se glisse sur ma cuisse et entame une lente progression jusqu'à ma culotte. Elle se contente d'effleurer la couture située au niveau de mon bassin, mais c'est déjà trop.

D'un seul coup, des flashes dansent devant mes prunelles. Je me rappelle en détail certains événements de *cette* nuit et



sens mon corps se paralyser. J'essaie tant bien que mal de me reprendre. Je ne dois pas paniquer. Je me répète que je suis en compagnie de Gaby. Je l'aime, elle m'aime, alors il n'y a aucun problème. Je tente de chasser ces souvenirs, malheureusement, ils refusent de me quitter. Je ferme les yeux et déglutis. Pourquoi suis-je incapable de passer outre ? Je m'en veux beaucoup et encore plus en réalisant que Gaby a arrêté de me toucher. Je n'ose pas rouvrir les paupières. J'ai trop peur d'apercevoir de la déception sur son visage.

— Regarde-moi, mon ange.

Au lieu de m'aider, ses paroles me crispent davantage. Tout est de ma faute. J'ai surestimé ma capacité à oublier mes traumatismes et l'ai laissée croire que j'étais normale.

— Ce n'est pas grave, tu sais, on a le temps. Je comprends que tu ne sois pas prête.

Une boule se forme dans ma gorge. Qu'elle se montre gentille est pire pour moi. Je me sens encore plus coupable de lui avoir caché un tas de choses.

— Excuse-moi d'être allée trop vite. La vision idyllique de toi dans cette robe m'a perturbée. Je t'ai déjà dit que tu allais causer ma perte ? tente-t-elle avec humour.

Ses lèvres se glissent sur ma tempe et me portent le coup de grâce. Sans pouvoir me contrôler, je me mets à pleurer et la repousse. Elle ne cherche pas à me retenir et m'offre la possibilité de m'asseoir sur le bord du lit. Je suis vraiment trop bête et surtout, je ne la mérite pas. La journée était parfaite, Gaby est parfaite, et moi... c'est tout le contraire.

— Je t'ai fait peur ? Pardon, prononce-t-elle, un peu perdue. Je ne voulais pas te brusquer.

Je frotte mes yeux dans l'espoir illusoire d'arriver à arrêter

mes larmes. À mes côtés, ma petite amie se rhabille et hésite à me toucher. Sa main reste dans les airs avant de finalement rejoindre l'arrière de ma tête. Ses caresses dans mes cheveux me font du bien et, en même temps, du mal. Je voudrais tant ne pas me comporter de la sorte.

— Ne pleure pas, s'il te plaît. Je suis vraiment désolée, ma chérie. On ira à ton rythme, je te le promets.

Je résiste à l'envie de m'enfermer dans la salle de bain et m'efforce de ne pas bouger. Je ne peux pas la fuir. Ce serait pire que tout. Avec réserve et surtout grande douceur, elle me prend dans ses bras et me permet de relâcher la pression. Ma crise se poursuit durant de longues minutes, pendant lesquelles la militaire se révèle d'une patience inouïe. Elle attend que je réussisse à retrouver l'usage de la parole et ne montre aucun signe d'agacement.

— C'est moi qui dois m'excuser, prononcé-je péniblement. Toi, tu n'as rien fait de mal.

Je me dégage et évite soigneusement de la regarder. Je ne peux plus reculer. C'est le moment ou jamais de me jeter à l'eau.

— J'ai des réactions violentes à chaque fois que quelqu'un me touche, expliqué-je en tremblant. Je pensais qu'avec toi, ce serait différent. Et d'un côté, ça l'est. Je ne ressens aucune peur quand tu me câlines ou que tu m'embrasses, alors j'ai cru... Mais c'était une erreur. Je me suis voilé la face. Je n'y arriverai jamais, parce qu'il y a toutes ces images qui envahissent mon esprit et je ne suis pas capable de les faire disparaître.

À cause de mon discours décousu, je ne suis pas sûre qu'elle ait compris où je voulais en venir. Je ne parviens pas à m'expliquer clairement. L'émotion est trop forte. Je frotte mes mains sur mes cuisses et n'arrête qu'au moment où elle entremêle ses doigts aux miens.

— Est-ce que quelqu'un t'a fait du mal ?

J'acquiesce et me tends en même temps. Mon rythme cardiaque, lui, s'emballe. Je me maudis. J'ai tout gâché.

— Il n'est pas seulement question de coups, c'est ça ?

Je confirme d'un mouvement de la tête et continue à trembler. Je sais qu'elle a compris. Heureusement, car je ne peux pas l'énoncer à haute voix. D'ailleurs, je n'ai jamais eu à le faire. Quand je me suis réveillée, tout le monde était déjà au courant. Mon frère évite par tous les moyens de le mentionner. Ma psy, elle, se contente de me tendre des perches. Depuis la fois où je me suis enfuie de son bureau après qu'elle a insisté pour que je mette des mots sur mon agression, elle opte pour une autre stratégie.

— Pourquoi tu ne m'en as pas parlé avant ? Si j'avais su, je n'aurais jamais agi de cette manière.

— J'avais trop peur que tu ne veuilles plus de moi. J'avais honte aussi, et je n'arrivais pas à aborder le sujet.

— Viens là.

Avec douceur, elle me reprend dans ses bras et embrasse gentiment mes cheveux. J'ai toujours l'impression de ne pas la mériter, mais au moins, mes tremblements se sont calmés.

— Je t'aime, mon ange. Ce ne sont pas des mots en l'air, tu sais. Si quelque chose te blesse, te cause de la peine ou te déplaît, tu peux me le dire. Je t'assure que je n'aurai jamais de mauvaise réaction et que mes sentiments ne changeront pas.

Un peu hésitante, je finis par poser la main sur sa cuisse. Mon cœur bat toujours plus vite qu'à l'accoutumée, cependant je respire mieux.

— Je ne veux pas que tu te forces à faire des choses qui

t'effraient ou qui te mettent mal à l'aise juste parce que tu crois que sans ça, je vais te quitter. Ça n'arrivera pas, je te le promets. On ira doucement, aussi doucement que tu voudras.

Après mes cheveux, mon visage bénéficie de ses attentions. Elle dépose plusieurs baisers sur mon front, mes joues, jusqu'à finalement réussir à capter mon regard. Son sourire me serre le cœur. J'ai l'impression d'être une vraie ratée et ne comprends pas très bien pourquoi elle reste avec moi.

— Je suis désolée de t'imposer ça, prononcé-je à mi-voix.

— Tu ne m'imposes rien. Et ce n'est pas le plus important. Cette journée était l'une des meilleures de ma vie. Je n'ai pas besoin de ça pour être heureuse avec toi.

La sincérité dans ses yeux m'ébranle. Petit à petit, elle parvient à me rassurer. Je finis même par l'embrasser sur la joue et lui accorde un câlin de ma propre initiative.

— Tu as envie de me parler plus en détail de ce qui s'est produit ? hésite-t-elle. Tu n'es pas obligée, bien sûr.

— Il le faut. Je me sens trop mal de te cacher la vérité.

Je me replace correctement à ses côtés et cherche mes mots.

— J'étais à l'hôpital parce que je me suis pris une balle. L'homme qui... Il m'a tiré dessus après avoir tué mes parents. Il m'attendait dans ma chambre et, quand je suis rentrée de mon dernier concert, il s'est jeté sur moi. Je n'ai pas réussi à rester silencieuse. Mon père est arrivé quelques minutes plus tard, puis ma mère, et... à cause de moi, ils sont morts.

— Ce n'est pas de ta faute, c'est entièrement celle de ce taré !

La colère, non, la haine vibre dans chacun de ses mots. Je

poursuis avant de ne plus en être capable.

— Il a dit que je l’obsédais, qu’il n’avait jamais pu se sortir mon image de la tête après m’avoir entendue jouer à un spectacle. Il a prétendu que si j’étais sage, je pourrais appeler une ambulance, qu’il me laisserait partir. Je voulais sauver mes parents, alors je l’ai laissé faire ce qu’il désirait. Mais ensuite, il n’a pas du tout respecté sa parole.

À nouveau, les larmes embuent mes yeux. Je déglutis à plusieurs reprises et serre fortement la main que Gaby m’a tendue.

— L’histoire a été publiée dans les journaux et a bénéficié de nombreux reportages télévisés. Au début, si je t’ai écrit, c’était par facilité. Tu étais à l’étranger, tu n’avais sûrement pas eu vent de cette affaire. Tu me parlais normalement, je pouvais être moi-même. Du moins, la personne que j’étais avant tout ça.

Je marque une pause et inspire profondément. Je dois aller au bout de mes excuses.

— Je n’avais pas prévu de tomber amoureuse de toi et j’ai fini par me retrouver coincée. T’expliquer tout ça est devenu de plus en plus difficile. C’est égoïste, mais je voulais que tu m’aimes, que tu ne me considères pas comme une pauvre fille traumatisée. Je suis vraiment désolée, je n’aurais pas dû te cacher la vérité.

Comme plus tôt, je sens que je suis sur le point de succomber à une crise de panique. Discuter de ces événements n’a rien de facile. Heureusement, Gaby intervient et m’embrasse tendrement pour m’aider à me calmer.

— Je ne t’en veux pas, ma chérie. Je suis consciente que me confier tout ça a dû te demander beaucoup de courage. J’aimerais trouver les bons mots...

— Tu n’as rien à dire. Absolument rien, la coupé-je. Je veux oublier. Et je dois avouer que tes baisers sont plus efficaces que la meilleure des thérapies de choc.

Joignant le geste à la parole, je me rapproche et glisse mes lèvres sur les siennes. Je n’ai plus envie de discuter. Je me suis suffisamment exprimée pour aujourd’hui et ne compte plus aborder le sujet.

— Je t’aime, Gaby. Tu n’as même pas idée à quel point, murmuré-je.

Malgré les questions qui doivent la tourmenter, la jeune femme demeure silencieuse. Elle pose son front contre le mien et finit par me prendre dans ses bras. Nous restons à nous enlacer pendant un long moment, jusqu’à ce que mon estomac se manifeste et crie famine. C’est gênant, mais le sourire de Gaby réussit à chasser ce sentiment.

— Est-ce que tu veux aller manger ? Notre table est encore disponible.

— Je ne suis pas contre.

— D’accord. Attends-moi là, je vais me préparer en vitesse.

Quand elle disparaît dans la salle de bain, je me laisse tomber en arrière sur le lit et essuie mes joues. Il faudra que je rattrape mon maquillage et surtout que je parvienne à rendre le reste de la soirée plus léger. Je veux qu’elle s’amuse en ma compagnie et non qu’elle ressasse mes propos.

# CHAPITRE 17

## Gabrielle

4 décembre 2011

Séoul

Allongée sur le lit, je ferme les yeux. Anna est dans la salle de bain en train de mettre son pyjama. J'ai déjà enfilé le mien, un short en coton gris et un débardeur blanc. Je réfléchis à la meilleure manière de me comporter. Le dîner s'est bien passé, mais maintenant que nous sommes à nouveau seules, je crains de faire une bourde.

Après ce qu'elle m'a confié, je tiens à me montrer irréprochable, sans trop savoir comment m'y prendre. Ses révélations tournent en boucle dans ma tête. Elle a vécu quelque chose d'horrible et j'étais très loin de l'avoir deviné. Comment ai-je pu ne rien remarquer ? Je m'en veux beaucoup et regrette mon attitude. Jamais je n'aurais dû lui sauter dessus. Je m'étais pourtant promis d'y aller doucement et j'ai foiré.

Je suis en colère contre moi-même et contre cet homme. Elle ne m'a donné aucun détail le concernant et je ne compte pas lui poser de questions. Pas tout de suite, en tout cas. Imaginer que quelqu'un ait pu lui faire autant de mal me donne envie d'exploser. Je serre les poings et m'efforce de penser à autre chose. Je ne veux pas qu'elle ait à gérer mon énervement.

En entendant la porte de la salle de bain bouger, je rouvre les yeux et sens mon cœur manquer un battement. Anna se tient à quelques mètres et porte une simple nuisette bleu foncé. Ses longs cheveux bruns sont détachés et masquent

en partie sa poitrine. Je la regarde avancer dans ma direction et remarque l'air timide sur son visage. Elle est trop mignonne et je ne me fais pas du tout confiance.

— Je vais prendre le canapé.

Je me redresse rapidement et sors mes jambes du lit. L'étape suivante consiste à me lever, seulement, la jeune femme m'en empêche. Elle attrape mes mains et les pose sur ses hanches.

— Reste avec moi.

Je ne cherche pas à protester. Insister pour mettre de la distance entre nous risquerait de l'inquiéter. Par réflexe, j'écarte les jambes pour lui permettre de s'approcher plus près et enroule mes bras autour de son corps. Ma tête se retrouve au niveau de son ventre. Avec douceur, Anna commence à caresser mes cheveux et mes tensions s'envolent. Je me laisse aller contre elle et profite avec joie de ce moment de tendresse. C'est la première fois que quelqu'un se montre aussi affectueux avec moi. Par le passé, je n'ai jamais permis à personne de m'approcher autant et encore moins de m'aimer.

— Je voudrais que le temps s'arrête, prononcé-je lentement.

— On resterait dans cette chambre d'hôtel pour toujours ? Tu risques de te lasser de la décoration au bout d'un moment.

Je lève les yeux vers son visage et suis troublée par son sourire. J'aimerais le voir tous les jours.

— Tant que tu seras là, je ne me plaindrai pas.

Pour toute réponse, elle m'embrasse sur le front et réussit à m'apaiser. J'ai l'habitude d'être sur les nerfs, souvent insatisfaite, or, en compagnie d'Anna, j'arrive sans mal à me détendre.



— Tu viens toujours à San Diego pour Noël ?

— Pourquoi j’aurais changé d’avis ?

Son expression embarrassée me renseigne. Je ne l’ai sans doute pas assez rassurée tout à l’heure.

— Je débarquerai dès que tes invités auront pris le large.

Au lieu d’être soulagée, elle semble pensive. Elle continue à jouer avec mes cheveux et se mord la lèvre avant de s’exprimer :

— Tu pourrais venir... enfin, si tu en as envie... à la fête de Noël, hésite-t-elle.

— J’aurais du mal à me comporter en simple amie. Surtout si je vois quelqu’un te tourner autour.

J’évite de prononcer le prénom de Joshua. C’est inutile. Donner le change auprès de son frère passe encore, mais je doute de réussir à me montrer convaincante devant une foule d’invités.

— Ce n’est pas ce que je te demande. Je te l’ai expliqué : je compte informer Thomas de notre relation.

Afin de l’admirer et surtout de l’embrasser, je la bascule sur mes genoux et lui permets de s’installer à califourchon sur moi.

— Tu n’es pas obligée. Je sais que ce n’est pas facile. Je ne veux pas que ça te cause de la peine.

— Je ne vais pas te cacher pour toujours. On est ensemble et tu me rends heureuse. En plus, il est loin d’être bête. Je préfère prendre les devants avant qu’il ne le découvre par lui-même.

— Tu penses qu’il aura une bonne réaction ? Je n’ai pas envie que tu te retrouves à la rue.

Je sais qu'elle vit chez lui et, d'après les informations dont je dispose, il est la seule famille qu'il lui reste. Je suis touchée qu'elle veuille officialiser notre relation et, en même temps, je ne désire pas qu'elle se brouille avec son frère à cause de moi.

— C'est ce qui s'est passé pour toi ? Tes parents t'ont jetée dehors ?

Je ne m'attendais pas à cette question et n'arrive pas à masquer ma surprise.

— Désolée, je n'aurais peut-être pas dû aborder le sujet, s'excuse-t-elle avec un air coupable.

— Tu peux me demander tout ce que tu veux. Je n'ai pas de secrets pour toi, ma chérie.

Afin de la rassurer, je lui caresse la joue et me retiens d'aller plus loin. Malgré notre discussion sérieuse, je ne suis pas insensible à ses charmes. L'odeur de ses cheveux, de sa peau m'enivre et m'oblige à contrôler chacun de mes gestes.

— Ma famille est du genre traditionnel. Alors non, ils n'ont pas bien pris mon *coming-out*, mais pas au point de me virer de la maison. À la place, ils ont essayé de me faire changer à grands coups d'entrevue avec le prêtre de ma paroisse.

— Toi ? À l'église ? réplique-t-elle, sceptique.

— Je sais, c'est surprenant. Jusqu'à mes dix-huit ans, je devais m'y traîner tous les dimanches. Sans parler des groupes de discussion censés me remettre sur le droit chemin.

Ce souvenir me donne presque envie de rire. Cette solution miracle n'a pas du tout fonctionné.

— J'ai connu ma première petite amie dans l'un d'entre

eux. Il n'y avait pas meilleur endroit pour faire des rencontres.

— J'imagine. Tu devais être mignonne en robe avec des souliers vernis, me taquine-t-elle.

Je fronce les sourcils. Cette vision me remplit d'horreur.

— J'espère qu'il reste des preuves compromettantes. J'adorerais voir des photos de cette époque, précise-t-elle à mon oreille.

Un frisson me traverse. Mon corps se moque totalement du contenu de la phrase. En revanche, il est très sensible au souffle chaud de ma partenaire. D'un mouvement, je la bascule sur le lit et vérifie que tout va bien. Ses yeux verts pétillent d'amusement et m'encouragent.

— C'est ta manière de me répondre ? Originale, me provoque-t-elle.

— Je réserve un sort très spécial aux jeunes femmes insolentes.

— Je suis morte de peur. C'est le moment où je dois te supplier de m'épargner ?

— Il est déjà trop tard. Tu ne vas pas t'en tirer sans dommages.

Elle m'interroge du regard avant d'éclater de rire quand je commence à la chatouiller. J'ai rarement connu quelqu'un d'aussi sensible. Elle gigote tellement que j'ai du mal à la maintenir en place et, forcément, cela me donne encore plus envie de poursuivre.

— Ah, arrête. C'est déloyal !

— Mademoiselle n'assume plus ses propos ?

Elle continue de bouger et tente de se rouler en boule. Je contre cette manœuvre défensive en raffermissant ma prise

sur elle. Trop concentrée sur les endroits où vagabondent mes mains, je ne vois pas arriver l'oreiller dont elle vient de se saisir. Elle n'a aucun scrupule à me le balancer en pleine tête et profite de ma surprise pour prendre le dessus. Sur le dos, je constate ma défaite et me trouve pathétique. Une civile d'à peine vingt et un ans a réussi à me mettre au tapis.

Anna, elle, paraît aux anges. Un petit cri de triomphe lui échappe. Elle me sourit et je prends soudain conscience de notre position. À quatre pattes au-dessus de moi, ma petite amie est proche, trop proche. Elle maintient mes poignets au-dessus de ma tête et ne me lâche pas du regard. Ses yeux verts m'hypnotisent. Son souffle sur mes lèvres, lui, m'électrise. Je meurs d'envie de l'embrasser et peine à me contenir. Ne pas céder à cette pulsion me demande une bonne dose de *self-control*. D'autant plus quand je réalise qu'Anna est dans le même état. Sa poitrine, comprimée dans ce maudit bout de tissu, se soulève rapidement.

— Tu capitules ? susurre-t-elle.

Ses cheveux retombent au-dessus de son épaule gauche et me chatouillent. Les picotements se mélangent aux frissons que je ressens déjà et me frustrent davantage. Je me répète de rester immobile, de ne surtout pas bouger. Je ne dois pas m'emballer, au risque de commettre une erreur.

— Tu as conscience que tu me tortures ? demandé-je d'une voix plus grave que d'habitude.

— Ça te déplaît ?

J'inspire, puis expire. Son corps si proche du mien représente une tentation de tous les instants. J'essaie de penser à autre chose sans y parvenir. À chaque fois que mon esprit se met à vagabonder, je me souviens brusquement qu'elle est en petite tenue juste au-dessus de moi. J'ai trop chaud et ses cuisses nues qui effleurent les

miennes n'arrangent pas mon état.

— Disons que je suis bonne pour une douche froide, voire glacée.

Le coin de ses lèvres s'étire en un léger sourire. Elle paraît ravie de l'effet qu'elle me fait. Pour ma part, je repousse mes limites. J'ai l'impression d'être devenue extrêmement sensible, beaucoup plus que d'ordinaire. Lorsqu'elle relâche mes poignets, je m'attends à la voir se redresser. À la place, elle frôle mes bras, depuis mes mains jusqu'à mes épaules.

Un long frisson traverse ma colonne vertébrale et se propage au reste de mon corps quand elle se penche au niveau de mon cou. Elle ne m'embrasse pas. Elle se contente de laisser son souffle chaud balayer ma peau, ce qui se révèle encore pire. Je remue et émets un son incontrôlé au contact de sa langue à proximité de mon lobe d'oreille. Mon bas-ventre s'enflamme. Ce n'est pas mon genre de faire du bruit ni de m'embraser si vite, mais avec Anna, tout semble plus fort.

Incapable de garder mes mains sur le lit, je les loge sur sa taille. Je ne dois pas craquer. Lui enlever sa nuisette est hors limite, la caresser également. Après sa crise de larmes, je me montre très prudente. Je ne veux pas l'effrayer. Je me contente de lui servir de cobaye et ne tarde pas à y prendre un plaisir certain.

Chaque zone de mon cou bénéficie de ses attentions. Elle remonte ensuite et se concentre sur ma mâchoire, ma joue, l'arête de mon nez. Je crève d'envie de goûter à nouveau ses lèvres, malheureusement, elle ne l'entend pas de cette oreille. Elle pose sa bouche au coin de la mienne et m'arrache une petite plainte.

— Tu continues à me torturer, signalé-je.

— Je dois arrêter ?

Tout en me questionnant, elle descend sa main droite au niveau de ma hanche et se glisse sous mon tee-shirt. Ses doigts sur mon ventre ne me laissent pas insensible. J'oublie momentanément notre discussion. Qui a besoin de parler dans un moment pareil ? Pas moi. Sans rien dire, je lui permets de découvrir mon buste et l'encourage du regard quand elle arrive à proximité de ma poitrine. Son hésitation est perceptible. Elle tâtonne, visiblement incertaine quant à la manière de s'y prendre. Il est également possible qu'elle soit perturbée. Je ne pense pas qu'elle ait déjà touché une autre femme de cette manière.

— Tu aimes ?

L'innocence dans ses paroles me donne encore plus envie d'elle. Elle a l'air intimidée. C'est mignon et en totale opposition avec son attitude provocatrice des dernières minutes.

— Oui, mais tu n'es pas obligée.

— Je veux te faire plaisir.

À nouveau, ses lèvres repartent à l'assaut de mon cou et à nouveau, je perds pied. Rassurée par cet échange, elle se montre plus entreprenante. Sa main s'attarde sur l'extrémité de mon sein droit et me cause de nombreuses accélérations cardiaques. Je prie pour qu'elle ne s'interrompe pas. C'est trop bon et en même temps très frustrant. Je me sers de ma prise sur sa taille pour la coller à moi et modifier un peu notre position.

Je ne compte pas reprendre le dessus. Je tiens à lui laisser l'impression de dominer la situation. Alors que l'une de ses jambes termine entre mes cuisses, je prends son visage en coupe et lui donne le baiser dont je rêve depuis de longues minutes. Anna ne proteste pas. Au contraire, elle répond

avec ferveur à l'échange et se presse davantage contre moi. Afin de diminuer la tension qui m'habite, je bouge et sens la chaleur dans mon bas-ventre s'intensifier. J'ai besoin de plus. Comme si elle avait compris de quoi il en retourne, ma partenaire remue à son tour. Elle se frotte à moi et m'arrache de nombreux soupirs.

J'aimerais nous débarrasser de nos vêtements. Cette pensée m'obsède avant de soudain passer au second plan lorsque les doigts de ma petite amie abandonnent ma poitrine pour longer le bord de mon short. Elle ne va quand même pas...

Je gémiss et perds toute retenue. La sensation de sa main sous ma culotte est tout bonnement incroyable. Je n'en reviens pas qu'elle ait osé. Pour plus de confort, elle s'est replacée à quatre pattes. Elle examine chacune de mes réactions jusqu'à localiser l'endroit parfait, celui qui me fera décoller. Je n'essaie pas de retarder l'échéance. Au contraire, je laisse le plaisir m'envahir et me submerger tout entière. J'ai juste le temps de couvrir ma bouche à l'aide de ma main et je jouis.

Je n'ai jamais été aussi facile à satisfaire, pas même durant mon adolescence. Dans ma poitrine, mon cœur bat à cent à l'heure. Anna m'embrasse sur le bout des lèvres et semble heureuse. Son visage rayonne. Je ne résiste pas à lui caresser la joue. Elle est trop belle et tout à moi.

— Je t'aime, murmuré-je avec sincérité.

— Je t'aime aussi.

D'un geste délicat, je replace correctement la bretelle de sa nuisette et remarque qu'elle porte toujours mon collier. Il ne me remplacera pas à ses côtés, mais au moins, il lui permettra de se souvenir qu'elle n'est pas seule. Sur la table de chevet, mon téléphone émet plusieurs bips. Je ne m'en soucie pas. Rien n'est plus important que la femme

dans mes bras. En revanche, je me rappelle que très bientôt, je dépendrai de lui pour contacter Anna. Devoir attendre vingt longs jours pour la revoir, la toucher, sentir l'odeur de sa peau me mine le moral. Il s'agit d'une éternité.

— Je pourrais te kidnapper, t'emmener sur ma base plutôt qu'à l'aéroport, proposé-je en tournant la tête afin d'embrasser son épaule.

— Et comment comptes-tu t'y prendre pour me faire pénétrer dans ta base ? Tu vas me cacher dans ta valise ?

Tout en m'interrogeant, elle bascule sur le côté et m'entraîne avec elle. Nous nous retrouvons face à face, les jambes entremêlées, dans une position qui me permet de caresser son dos.

— Je suis pleine de ressources. Ne te préoccupe pas des détails.

— Tes collègues vont trouver étrange que tu gardes une fille enfermée dans ta chambre.

Sa réplique m'amuse. Le mot « étrange » ne convient pas. Si une telle situation se produisait, ils en crèveraient de jalousie.

— Personne n'en franchira le seuil si tu es à l'intérieur.

J'embrasse sa joue et remarque son changement d'humeur. Elle semble pensive tout à coup.

— Qu'as-tu à l'esprit ?

— Quelqu'un est déjà entré dans la chambre que tu occupes ? Une femme, je veux dire...

Je ne m'attendais pas à cette question. En particulier car Anna n'a jamais manifesté de jalousie. C'est la première fois qu'elle m'interroge sur ma vie *sentimentale*. Sans



doute n'osait-elle pas auparavant.

— Pas dans ma chambre, non. Mais j'ai bien eu une aventure avec quelqu'un de la base.

Me montrer honnête est important. Je n'ai aucune raison de lui cacher quoi que ce soit, d'autant que Sydney ne représente rien à mes yeux, tout au plus une potentielle amie.

— Ça a duré longtemps entre vous ?

— Ce n'était pas une vraie relation, loin de là. J'ai mis un terme à ces entrevues quand les choses sont devenues sérieuses entre nous.

Je n'ai pas besoin de fournir plus de détails. Son expression me montre qu'elle a compris de quoi il en retournait.

— Tu ne vas vraiment plus la fréquenter, alors ?

— Je suis amoureuse de toi, mon ange. Je n'ai envie de personne d'autre.

Je pourrais m'arrêter là, cependant, je ne suis pas aveugle. Je vois bien qu'elle s'inquiète toujours.

— Je ne ferais jamais rien qui puisse te faire souffrir. Encore moins quelque chose qui, en situation inverse, m'anéantirait. Tu peux avoir confiance en moi, je te le promets.

Son visage trouve refuge dans mon cou. Son souffle me chatouille, mais je ne me plains pas. Je continue à lui caresser le dos, les cheveux en espérant qu'elle ne recommencera pas à stresser une fois rentrée chez elle.

— Je me sens ridicule, je n'aurais pas dû te poser la question.

— Si tu es ridicule, alors qu'est-ce que je devrais dire, moi ? Tu n'imagines pas à quel point je suis jalouse de tous les

hommes qui te tournent autour.

— Ils n'existent pas à mes yeux. Tu es la seule qui m'attire. La seule qui me donne envie de lui prêter de l'attention. Et en plus, je suis certaine qu'aucun d'entre eux n'embrasse aussi bien que toi, ajoute-t-elle en relevant la tête.

— Ne va pas tenter de le vérifier.

Son regard pétillant combiné à son sourire me touche en plein cœur. Je me penche et lui donne un baiser rempli de tendresse. Supporter son absence ne sera pas facile, gérer cette relation à distance non plus, toutefois je veux y croire. Un jour ou l'autre, nous serons réunies pour de bon. Il me suffit de patienter.

# CHAPITRE 18

Anna

9 décembre 2011

San Diego

Agacée, je m'efforce de rester de marbre pendant que Thomas me donne ses instructions. Jamais je n'aurais dû accepter d'effectuer mon stage dans son entreprise. Il va réussir à me rendre folle. Pourtant, il n'est même pas mon superviseur direct. J'évite autant que possible son bureau et les endroits où il pourrait se trouver, mais j'ai été prise au piège en revenant des toilettes. Monsieur m'attendait près du bureau qu'on m'a alloué, un sourire éclatant tatoué sur le visage.

— Quand tu auras fini mes photocopies, tu m'apporteras du café : noir avec deux sucres. Ne te trompe pas, sinon je serai contraint de te faire recommencer.

— Ah, que mes talons sont hauts ! indiqué-je avec exagération. Il serait tellement dommage que je tombe en ayant quelque chose de brûlant entre les mains.

Il déglutit en me voyant examiner son costume hors de prix et a le réflexe de resserrer sa cravate.

— Quoi qu'il en soit, je t'attends dans mon bureau. Ne tarde pas trop, j'ai d'autres choses à te demander.

Je suis certaine que la corvée de lui rapporter son déjeuner va m'incomber. Au cours de la semaine, j'ai toujours été chargée de cette tâche hautement importante. Je soupire, me saisis du dossier qu'il me tend et, d'un pas assuré, me dirige vers la photocopieuse. Je commence à la connaître

par cœur. C'est d'ailleurs en sa compagnie que je passe la majorité de mon temps.

À mon arrivée, sans surprise, il ne reste plus de papier. Je ne suis pas étonnée. Je me rends à la réserve au moins une fois par jour. Armée de ma clé électronique, je pénètre dans le petit local de rangement. Une mine aux trésors pour tous les kleptomanes du dimanche. Mes chaussures claquent sur le carrelage à chaque pas. Je ferais une très mauvaise voleuse, surtout avec cette jupe serrée qui limite mes mouvements.

Le tabouret que j'ai déplacé la dernière fois est toujours là. Je le positionne correctement devant l'étagère où sont stockées les rames de papier et enlève mes escarpins. Je ne tiens pas à perdre l'équilibre et à me fouler la cheville alors que Noël approche à grands pas. J'attrape ce que je suis venue chercher et manque de sursauter en entendant la voix de Joshua.

— Besoin d'un coup de main ?

Je tourne la tête vers lui et me rends compte que la situation l'amuse. Je tousse et lui colle le paquet de cinq cents feuilles dans les bras.

— Ce n'est pas drôle.

— Au contraire. Tiens, pendant que tu y es, que dirais-tu de te saisir d'une des pochettes rouges ?

Je lève les yeux et réalise que celles-ci sont rangées tout en haut. J'ai très envie de foudroyer le jeune homme du regard, mais parviens à me contenir. Du bout des doigts, je m'empare de l'objet et remercie le Ciel d'avoir enfilé un chemisier pas trop serré. Je ne m'en serais pas remise si les coutures avaient craqué à cet instant précis.

— Autre chose pour ton service ? demandé-je aimablement.

— La vue était suffisante à mon bonheur.

Cette fois-ci, je ne me retiens pas. Je lui donne un coup de pochette sur la tête. Cette manœuvre le fait rire. Il m'aide ensuite à descendre et reprend la parole :

— Crois-tu que ce soit une bonne idée de frapper ton responsable de stage ?

— Tu as déjà entendu parler de harcèlement sexuel ? Si j'ai moins qu'un B, je te dénonce.

— Du chantage, maintenant. C'est ce qu'on t'apprend à la fac ?

J'enlève mes doigts des siens et m'assois sur le tabouret afin de remettre mes chaussures.

— Bien sûr. J'ai pris cette matière en option, j'y excelle.

Une fois prête, je me redresse et examine la rame de feuilles que Josh a posée sur l'étagère à côté de lui. Mon regard dévie ensuite vers lui. Comme mon frère, il est impeccable dans son costume. Et d'après les rumeurs, il a beaucoup de succès parmi ses collègues.

— On déjeune ensemble ce midi ?

— Quoi ? La petite secrétaire du service comptable t'a fait faux bond ? me moqué-je gentiment.

— Qui t'a parlé d'elle ? interroge-t-il, visiblement surpris.

— Tu n'es pas très discret. Tout le monde raconte que tu as une prédilection pour la salle des archives.

À la base, cette réflexion était destinée à le taquiner, mais très vite, je me sens gênée.

— Enfin, ne t'inquiète pas, c'est loin de déranger la gent féminine. La preuve, elles cherchent toutes un prétexte pour s'y rendre.

Au moment où je tente de le contourner, il se saisit de ma main pour me retenir.

— Ces filles ne représentent rien à mes yeux. Elles ne comptent pas. C'est juste histoire de...

— Pas la peine de m'expliquer le concept du coup d'un soir, le coupé-je, mal à l'aise.

Avec empressement, je dégage mes doigts et regrette d'avoir lancé cette discussion.

— Ce n'est pas de ça que j'ai envie avec toi, loin de là. Je veux quelque chose de sérieux.

— Josh, arrête. Je te considère simplement comme un ami. Ça n'ira jamais plus loin.

Je me montre toujours très claire, pourtant, malgré mes efforts, il persiste. À croire que me conquérir est devenu un défi pour lui.

— Quel est le problème ? Je peux travailler dessus si ça suffit à te faire changer d'avis.

— Il n'y a pas de problème. Tu es parfait, vraiment, mais pas pour moi.

À nouveau, je tente d'avancer d'un pas. De son côté, il s'approche au même moment et me pousse à reculer. Je bute contre l'une des grandes structures et sursaute au contact du métal froid. Je me sens prise au piège et déteste réellement cette situation.

— Je te fais peur ? Je suis capable d'y aller doucement avec toi, Anna.

Il est trop près. Mon cœur bat vite et je me retrouve dans l'incapacité de soutenir son regard. J'essaie de me raisonner. Josh ne va pas me blesser. Il suffit que je lui explique correctement les choses et il abandonnera.

— Je suis déjà amoureuse de quelqu'un d'autre. Voilà pourquoi c'est impossible entre nous.

— C'est une personne que je connais ?

— Non. Écoute, je m'excuse si je t'ai donné de faux espoirs. J'aimerais qu'on reste amis, mais si tu refuses, je comprendrai.

— Vous sortez déjà ensemble ? C'est un étudiant de la fac ?

— On est en couple, oui. Et non, ce n'est pas un étudiant.

Lui divulguer l'identité de ma petite amie est exclu. Je n'ai pas honte de sortir avec une femme, cependant l'assumer demeure quelque chose de difficile.

— Je peux te rendre plus heureuse que ce fameux inconnu. Laisse-moi une chance de te le prouver.

— Je suis quelqu'un de fidèle. En plus, les filles font la queue à ta porte, pourquoi tu n'essaies pas avec l'une d'entre elles ?

— Parce que tu es la seule qui m'intéresse.

Trop occupée à éviter son regard, je n'ai pas remarqué à quel point il s'est rapproché. Cette erreur me coûte cher. D'un seul coup, ses lèvres se posent sur les miennes et il se saisit de mes mains. Je n'ai pas la possibilité de me dégager. Je tremble, à la fois de frustration et de colère. Mon coude percute l'étagère et la douleur irradie. Derrière moi, la structure tangué. Josh le remarque et s'arrête.

Je n'attends pas une seconde supplémentaire pour le repousser et retrouver un peu d'air. J'ai du mal à respirer. Les sanglots me montent dans la gorge. Comment a-t-il osé me faire ça ?

— Pardon, Anna, je n'aurais pas dû. C'était une erreur.

Malgré toute ma bonne volonté, mon corps continue de

trembler. J'ai envie de vomir.

— Je retire ce que j'ai dit, je ne veux plus être ton amie. Je ne veux plus avoir affaire à toi.

— S'il te plaît...

Je tousse à plusieurs reprises. Les larmes me brouillent la vue, mais je m'efforce de les avaler. Je le bouscule avec l'intention de rejoindre les toilettes, et me rends compte que nous ne sommes pas seuls. Thomas se tient juste devant moi.

— Va m'attendre dans ton bureau, Anna.

Son ton est ferme et ne laisse aucune place à la protestation. Je n'ai pas l'habitude de l'entendre s'exprimer de cette manière. J'ai besoin de plusieurs secondes pour réussir à bouger. J'ignore ce qu'il a vu ou entendu, et au fond, je m'en moque. Je profite de l'occasion pour filer. La plupart des employés sont partis en pause déjeuner. Heureusement pour moi, car je manque de tomber plusieurs fois sur le trajet.

L'émotion me submerge. Mes jambes me soutiennent à peine. Contre toute attente, j'arrive à destination en un seul morceau. Mon sac à main est accroché sur le portemanteau. Je m'en saisis, à la recherche de mes anxiolytiques. Je dois me calmer, me reprendre. Au moment où j'attrape le flacon de médicaments, l'anse du sac m'échappe et son contenu se répand au sol. Mon téléphone grésille, noyé par le liquide de ma bouteille d'eau qui s'est percée en atterrissant par terre avec force.

Cette vision me déclenche une nouvelle crise de larmes. Je me répète qu'il s'agissait juste d'un baiser, seulement je ne parviens pas à m'arrêter de pleurer. Quand Thomas finit par passer la porte à son tour, il me trouve dans le même état pitoyable qu'à mon arrivée. Je n'ai même pas réussi à



avaler mes cachets. Ils sont tombés avec le reste.

— Je... Il faut que je fasse tes photocopies...

Loin de me laisser partir, il me prend dans ses bras. Avant toute cette histoire, avant que nos parents ne meurent, nous n'étions pas du genre tactile. Nous passions davantage de temps à nous chamailler qu'à nous câliner. Tout a changé depuis. J'accepte cette étreinte avec plaisir et loge ma tête dans son cou. Ses caresses dans mon dos alliées à des mots réconfortants me permettent de reprendre pied.

— Tu vas mieux ? m'interroge-t-il alors que je me détache. Que s'est-il passé ?

— Rien de grave. On mettait juste les choses au point et ça a dérapé.

Je suis son regard inquiet et remarque la manche rougie de mon chemisier blanc.

— Je me suis cognée.

— Je vais chercher la trousse à pharmacie, ne bouge pas.

J'ignore ce que Joshua lui a raconté. Est-il au courant pour le baiser ? Rien n'est moins sûr, mais je trouve inutile de lui en parler. À l'avenir, j'éviterai de me retrouver dans des endroits exigus avec Joshua ; non, je l'éviterai tout court. Je me baisse afin de ramasser mes affaires et constate que mon portable est fichu. Mon répertoire n'étant pas très fourni, ce n'est pas si grave. J'espère juste que Gaby ne va pas s'inquiéter en l'absence de messages.

Penser à elle m'incite à jouer avec mon collier. Dois-je lui parler de ce qui vient de se produire ? Elle risque de s'énerver. D'autant que j'en ai encore pour deux semaines et demie de stage, soit autant de jours à passer en compagnie de Joshua.

— Tu veux que je demande à mon assistante de te commander un nouveau téléphone ?

Je tourne la tête et aperçois Thomas dans l'entrebâillement de la porte, la trousse à pharmacie en main.

— J'irai moi-même au magasin après le travail, ou au pire, demain.

Il ferme derrière lui et sort du produit désinfectant de la petite pochette. J'entreprends alors de déboutonner mon chemisier sous lequel je porte un débardeur blanc. La blessure n'est pas belle à voir, du sang perle par endroits.

— Je ne suis pas idiot. Je sais que Josh te court après depuis un bout de temps, déclare-t-il en s'occupant de mon bras. Et même si lui et moi sommes amis, ça ne lui donne pas le droit de faire n'importe quoi. Encore moins sans ton consentement.

— Je gère la situation. Entre lui et moi, il n'y aura jamais rien. Je pense que maintenant, il l'a compris.

— Parce que tu as déjà quelqu'un d'autre ?

Je reste interloquée. Comment peut-il le savoir ? Je me suis pourtant montrée discrète.

— C'est Josh qui vient de me le dire. C'est la vérité, ou juste un mensonge que tu as inventé pour te débarrasser de lui ?

Le sujet étant lancé, je ne m'imagine plus reculer. Je dois lui expliquer maintenant pour Gaby et moi. Je cherche mes mots. J'aurais préféré pouvoir me préparer.

— La vérité.

Pendant que Thomas me bande le bras, je continue à réfléchir à mon discours. Quel est le meilleur moyen de lui annoncer ma relation avec Gaby ?

— Il a un nom, ce petit ami ? Aurai-je l'immense honneur de

le rencontrer un jour ? poursuit-il.

— Justement, je comptais l'inviter au réveillon de Noël. Avec ton accord, bien entendu.

— Quel jeune homme courageux ! Il souhaite se jeter dans le grand bain directement.

Je toussote de gêne. À bien y réfléchir, ce n'est peut-être pas l'idée du siècle. Une partie de ma famille sera présente, sans parler des amis de mes parents et de ceux de Thomas. Peut-être devrais-je revoir mes plans et m'enfuir avec Gaby sur une île déserte.

— Je dois te dire quelque chose, hésité-je.

— Tu es enceinte ?

Je cligne des yeux plusieurs fois et lui tape sur l'épaule.

— Bien sûr que non ! Quelle idée stupide ! Où es-tu allé pêcher ça ?

— Excuse-moi d'imaginer le pire quand tu utilises un ton tellement solennel !

Je secoue la tête et remets ma chemise. Il n'a vraiment pas l'air de se douter de quoi que ce soit et je commence à craindre sa réaction.

— Tant mieux si je me suis trompé. Je suis soulagé. Peu importe ce que tu m'annonceras, je suis en mesure de gérer.

Je manque de ricaner à cause de la nervosité. C'est maintenant que tout se joue. Mon frère semble détendu, trop peut-être compte tenu de la révélation que je m'apprête à lui faire.

— La personne que je fréquente, c'est un peu inattendu...

Je ne suis normalement pas du genre à bafouiller et à

tourner autour du pot. Je me surprends moi-même à être aussi hésitante. Forcément, cette attitude inquiète Thomas. Il commence à se méfier et moi à paniquer.

— Comment dire ? Ce n'est pas à proprement parler un jeune homme. Enfin, pas du tout.

Je risque un coup d'œil dans sa direction. Il a l'air de nager dans l'incompréhension la plus totale, ce qui n'a rien d'étonnant étant donné ma manière de m'exprimer.

— Il est beaucoup plus vieux ? Tu ne vas pas te laisser avoir par...

— Non, ce n'est pas ça. Cette personne a vingt-six ans.

Je mordille ma lèvre inférieure. Ce n'est pas le moment de faire preuve de lâcheté. J'ai déjà annoncé à Gaby que je mettrais Thomas au courant de notre relation avant sa venue. Je ne peux pas me dégonfler.

— C'est... eh bien... une femme.

Le dernier mot me brûle les lèvres. Avoir réussi à le prononcer est un véritable miracle. Je ne suis pas certaine de pouvoir recommencer. Mon cœur bat vite à cause du stress. J'alterne les coups d'œil entre Thomas et mes mains. Il ne bouge plus et se contente de me fixer. Le confronter n'a rien d'aisé. Je préférerais être partout plutôt que dans ce bureau.

— Toi, tu aimes les femmes ? reformule-t-il d'une voix robotique.

— Je l'aime elle. Pour le reste, c'est un peu confus.

Au cours des dernières semaines, j'ai essayé de m'intéresser à d'autres femmes, mais rien. Je ne m'imagine avec aucune d'entre elles et n'éprouve pas la moindre envie de les côtoyer. Seule Gaby déclenche toutes ces émotions en moi. Du coup, suis-je vraiment lesbienne ?

C'est compliqué à dire.

— Je suppose qu'il s'agit de ta fameuse correspondante.

Son cerveau paraît en ébullition. Incapable de rester immobile plus longtemps, Thomas arpente le bureau de long en large.

— T'inscrire à ce programme était sûrement une mauvaise idée. Tu étais en état de détresse, elle en a profité.

Je n'ai pas l'impression qu'il soit en train de me parler. Ses paroles semblent lui être destinées directement, sauf que le contenu me déplaît fortement.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Les choses sont arrivées naturellement. On s'est écrit, rapprochées, rien à voir avec une quelconque manipulation.

— C'est à cause de ce qui s'est passé, alors ? Il est compréhensible que les hommes se soient mis à te dégoûter, je suppose que...

— Ne suppose rien, le coupé-je brutalement.

La conversation prend un très mauvais tournant. Je commence doucement à m'énerver, même si au fond, j'ai conscience que ses doutes sont légitimes.

— Que ça te plaise ou non, nous sommes en couple. Si ça te dérange tant que ça, je déménagerai. Je ne t'oblige pas à l'accepter, alors ne m'oblige pas à me justifier.

Thomas a l'air complètement perdu. J'en profite, attrape ma veste et lui fausse compagnie. Il lui faudra sûrement du temps pour digérer la nouvelle. Durant toute la journée, je tâche de ne pas tomber sur lui ou sur Josh. Ce n'est pas si compliqué. Le responsable de l'équipe marketing me propose de le suivre pendant l'après-midi. Arpenter les magasins et entendre parler de chiffre d'affaires ou encore de stratégie de développement n'est pas ce que je préfère,

mais au moins, les heures filent plus rapidement.

Sur les coups de 19 h, je récupère mon sac à main et remarque la boîte neuve contenant un téléphone portable qui m'attend sur un coin du bureau. Je devine sans mal qu'elle vient de Thomas. Dois-je considérer ce cadeau comme un moyen de faire la paix ? Est-il prêt à accepter ma relation avec Gaby ?

Sur le chemin jusqu'au parking, je réfléchis à la façon de réengager le dialogue. Mes clés sont dans ma main. Je salue plusieurs collègues en sortant de l'ascenseur avant de marquer un temps d'arrêt aux abords de ma voiture. Josh se tient devant. L'éventualité d'opérer un demi-tour me traverse. Je la repousse aussitôt. Je vais être amenée à le recroiser très souvent, autant briser la glace tout de suite.

— Monsieur Garrett, prononcé-je d'un ton professionnel.

Ma démarche se veut assurée, la posture de mon corps également. Josh est placé à proximité de la portière conducteur de mon véhicule et m'empêche de m'y engouffrer.

— Ne fais pas ça, Anna. Je suis sincèrement désolé. Je te promets que ça ne se reproduira plus.

— J'étais censée finir le travail à 18 h, alors si vous voulez bien m'excuser...

J'appuie sur le bouton qui sert à désenclencher l'alarme. Deux bips stridents retentissent, pour autant, mon superviseur ne bouge pas. J'hésite à le pousser. Il paraît réellement affecté par la situation. Tout comme moi, mais pour des raisons différentes.

— Je t'invite à dîner. Tu choisis l'endroit.

— Je suis fatiguée et pas en tenue.

— S'il te plaît, ça ne prendra pas plus d'une heure. Je veux

juste te parler.

Moi non. Même si je meurs de faim, j'ai surtout envie de dormir et de pouvoir me détendre.

— C'est simplement un repas. Mis à part aujourd'hui, je me suis toujours bien comporté, non ?

— Tu ne verras pas d'objection à ce que je me joigne à vous, alors.

La voix de mon frère m'extirpe de ma torpeur. Il s'arrête juste à côté de moi et affronte son ami du regard. Dans d'autres circonstances, j'aurais été heureuse de le voir. Je n'oublie pas la teneur de notre dernière discussion et suis moyennement ravie de devoir les côtoyer en même temps.

Une fois au restaurant, le temps défile lentement, très lentement. Je prie pour que mon frère n'aborde pas le sujet de mon *coming-out*. À chaque fois que la conversation dévie un peu trop, je m'arrange pour disparaître ou pour poser une question hautement passionnante sur le travail. C'est épuisant. Quand enfin, nous finissons nos desserts, je me tiens prête à partir. Les deux amis parlent d'aller boire un verre, si bien que j'ai intérêt à prendre la tangente, et vite.

— Il faut que j'y aille. J'ai promis à Nicky de la raccompagner à la fin de son service.

Ce gros mensonge ne convainc personne. Mon frère me fixe d'un air méfiant ; quant à Josh, il ne semble pas plus y croire.

— J'ose espérer qu'elle sera sobre, cette fois-ci, assène Thomas.

— C'est devenu ta réplique préférée on dirait, soupiré-je. Elle a commis une erreur de jugement, une seule. Ça ne t'est jamais arrivé, peut-être ?

— Tant que tu restes loin des fraternités, ça me va.

— Dois-je te rappeler que tu appartenais à l'une d'entre elles quand tu étais à la fac ?

— Justement ! Je sais parfaitement ce qui s'y trame. Ma petite sœur n'a rien à faire là-bas.

Je bouge la main pour lui signifier mon agacement. Ma révélation n'a eu aucune incidence sur son comportement surprotecteur. Il se montre fidèle à lui-même.

— Anna, je suis sérieux. Je t'autorise même à ramener ton amie à la maison, si ça te tient éloignée des fêtes en tout genre.

— Monsieur est trop généreux. Tellement que je vais vraiment penser à cette idée de colocation avec elle.

J'aimerais pouvoir immortaliser son air épouvanté, malheureusement, je ne dispose d'aucun appareil photo. Je n'ai pas encore eu le temps de configurer mon nouveau téléphone. Sans attendre que Thomas reprenne ses esprits, je le plante là. Je l'ai bien assez supporté pour aujourd'hui.

Ma voiture patiente bien sagement dans le parking souterrain. J'enclenche le contact, mais ne rentre pas chez moi. À la place, je bifurque vers l'établissement où travaille Nicky. Autant que mon mensonge devienne réalité. Depuis notre dispute, la jeune femme a fourni beaucoup d'efforts pour recoller les morceaux. J'ai décidé de la pardonner et espère ne jamais avoir à le regretter.

L'enseigne lumineuse du restaurant s'éteint quand j'arrive sur le parking. Je descends de ma voiture et repère Nicky en train de passer les portes du café. Dans un premier temps, elle ne me remarque pas. Elle a le nez plongé dans son téléphone. Je toussote et aperçois un sourire éclairer son visage lorsqu'elle relève la tête.

— Tu t'es perdue, ma belle ?



Sans une once d'hésitation, elle me prend dans ses bras. Elle sent le café, le gâteau aussi. D'après son allure générale et les mèches folles qui se sont échappées de son chignon, elle a eu une rude journée.

— J'étais dans le coin. Je me suis dit que j'allais venir sauver tes pieds du long trajet qui les attendait.

Elle se met à rire et, sans plus de cérémonie, nous nous installons dans ma voiture. La sienne est en réparation et je ne suis pas certaine que la jeune femme ait les moyens de payer le garage tout de suite.

— Tu sais que t'es super classe, comme ça ? Moi aussi, je devrais tenter le tailleur. Les mecs me donneraient des pourboires d'enfer.

— Si tu tiens à transformer tes pieds en nids d'ampoules ambulants, libre à toi. Je te ramène ou tu dors à la maison ?

Passer du temps avec Nicky me rappelle beaucoup mes années lycée et l'insouciance de cette période. Il s'agit d'un sentiment agréable.

— Ça dépend, le sergent militaire est de retour à la base ?

— Thomas est sorti avec Josh. J'ai dîné avec eux, d'ailleurs. Tu as été mon prétexte pour m'échapper.

— Pauvre de toi. Obligée de fréquenter un frère qui te couvre de cadeaux et un mec hyper canon. Tu sais que tu rendrais folle de jalousie n'importe quelle fille.

J'arrête la voiture à un stop. Sans doute a-t-elle raison, je devrais me sentir chanceuse, mais ce n'est pas vraiment le cas après ce midi.

— Josh m'a embrassée.

Les mots sont sortis tout seuls. J'ai ressenti comme un besoin irrépressible de le dire à quelqu'un. Bien sûr, je

compte mettre Gaby au courant, seulement pas tout de suite. Je ne veux pas qu'elle passe les deux prochaines semaines à s'inquiéter. C'est mieux de le lui confier en face à face, quand les choses se seront tassées.

— Et en plus, Mademoiselle prend du bon temps au travail ! C'était comment ? Oh non, laisse-moi deviner. Il embrasse comme un dieu ?

La voir sautiller sur son siège m'amuserait en temps normal. À la place, je me crispe et serre le volant.

— Il m'a forcé la main. J'étais trop occupée à essayer de me dégager pour pouvoir te répondre.

— Il... Oh... C'est...

Elle a l'air tellement choquée qu'elle ne parvient même plus à aligner deux mots à la suite. De mon côté, je m'efforce de rester concentrée sur la route.

— Il t'a fait du mal ? Enfin, je veux dire, en plus du baiser volé.

— Non, il s'est excusé. Et ensuite, mon frère est arrivé.

Du coin de l'œil, je vois ses jambes tressauter. Elle joue avec la lanière de son sac et son attitude suffit à me rendre anxieuse, moi aussi.

— Anna, il faut que je t'avoue quelque chose. Après avoir appris pour ta blessure, je n'avais pas l'esprit très clair.

Je déglutis. Je n'aime pas du tout le tour que prend cette conversation. Autant que possible, je tâche de reléguer ces événements au fin fond de mon cerveau, si bien qu'en entendre parler a le don de me crisper.

— J'ai effectué des recherches sur toi, sur ton agression. Je sais que c'était une erreur. J'aurais dû attendre que tu te confies, ne pas me montrer aussi curieuse. Pardonne-moi,

s'il te plaît.

— Tu n'as fait que tomber sur des informations que des millions d'autres personnes ont lues. Ce n'est rien.

Je ne tiens pas à m'épancher davantage sur le sujet. En discuter demeure toujours hors de ma portée. Me livrer de mon propre chef à Gaby a vraiment été très difficile. Et encore, je n'ai pas eu besoin de mettre des mots sur l'agression. Elle a compris ce qui s'est passé toute seule.

— J'ignore comment tu fais pour rester aussi calme. Comment tu fais tout court. Je serais devenue folle, je crois, ou en tout cas, sérieusement dépressive.

— Je ne suis pas calme. Je fais constamment des crises de panique. Au début, je ne voulais même pas sortir de l'hôpital ou être en contact avec qui que ce soit, mais la vie continue, je suis bien obligée d'y faire face.

Le portail de ma maison s'ouvre quand j'arrive à proximité. Aucune lumière n'est visible à l'intérieur de la demeure. Que Nicky soit présente me rassure. Je n'aime pas y être toute seule. Même si le système de sécurité est ultraperfectionné, j'angoisse facilement.

— Je regrette de t'avoir autant poussée vers Josh. Je ne comprenais pas pourquoi tu étais aussi réfractaire. Je pensais que c'était juste de la timidité, que tu avais peur de te lancer. De toute manière, tu sais quoi ? Après ses agissements du jour, il ne te mérite clairement pas.

Je détache ma ceinture de sécurité, mon amie suit mon exemple.

— J'ai déjà quelqu'un, Nicky. Alors que ce soit Josh ou un autre, c'est impossible.

Ses yeux s'agrandissent sous le coup de la surprise avant que ses lèvres ne s'étirent en un énorme sourire.

— Je le savais ! J'en étais certaine ! C'était trop évident que tu étais amoureuse de cette femme !

Ma tête doit valoir son pesant d'or. J'ai momentanément oublié de respirer. Comment peut-elle être au courant ?

— Oh, je t'en prie, ça se voit comme le nez au milieu de la figure ! À chaque fois que tu lis un de ses messages ou que vous discutez via Facebook, ton visage se transforme. C'est avec elle que tu étais le week-end passé ?

— Il est déjà tard, je vais te préparer ton dîner et ensuite, on ira dormir.

Pour couper court à la conversation, je sors de la voiture. J'espère naïvement pouvoir changer de sujet, malheureusement, Nicky ne l'entend pas de cette oreille.

— Ne crois pas pouvoir t'échapper aussi facilement. Je veux absolument tout savoir, et n'oublie aucun détail !

Avec difficulté, je parviens à pénétrer dans ma maison. La serveuse est sur mes talons. Elle ne me laissera pas tranquille tant que je ne lui aurai pas répondu. J'en ai conscience, mais tente malgré tout ma chance.

— Il n'y a rien à raconter, déclaré-je en me débarrassant de ma veste et de mes chaussures.

— Inutile d'être aussi gênée. Je te rappelle qu'il m'est arrivé de fréquenter des filles quand j'étais au lycée. Ce n'est pas moi qui vais te juger.

— On sort ensemble, c'est tout ce que tu as besoin de savoir.

À force d'essayer de lui échapper, j'atterris dans la cuisine. Elle s'installe sur un tabouret haut pendant que je fais mine de m'intéresser au contenu du frigo.

— Aie pitié ! En ce moment, ma vie sentimentale est un

désert aride. J'ai besoin d'un peu de sensations fortes, même si c'est par procuration.

— Je ne sais pas quoi te dire, il ne s'est rien passé de spécial. Elle est venue me chercher à l'aéroport, nous avons visité la ville, nous nous sommes promenées.

— Vraiment ? Alors, aucun baiser au compteur ? Vous avez dormi sagement chacune de votre côté à l'hôtel ?

Son ton inquisiteur et ses questions directes me conduisent à rougir. Je suis bien contente d'avoir la tête dans le frigo. J'y élirais même volontiers domicile.

— Ton silence est criant de vérité, me nargue-t-elle.

— D'accord, il se pourrait qu'on se soit embrassées quelquefois.

C'est un euphémisme. Nous avons quasiment passé la journée du dimanche à ne faire que ça.

— Juste embrassées, tu es sûre ? demande-t-elle avec un petit sourire.

— Je ne suis pas prête pour le reste. J'ai paniqué quand ça a dérapé.

— Ne te tracasse pas. Quand tu te sentiras totalement en confiance, ça viendra tout seul.

J'en doute beaucoup, mais ne commente pas. Cette conversation est gênante et je souhaite y mettre un terme au plus vite.

— Ce qui est certain, c'est que j'adorerais la rencontrer. Une personne qui arrive à te faire perdre tes moyens mérite d'être connue.

Nicky me lance un grand sourire auquel je réponds par une expression dépitée. Je ne suis pas si froide, je parviens juste à masquer mes émotions mieux que la moyenne.

— Elle sera là à la fin du mois, seulement, je ne suis pas sûre d’avoir envie de te la présenter, marmonné-je en attrapant les prospectus de livraison à domicile.

— Ne sois pas aussi rabat-joie. Quand j’aurai un copain, on sortira tous ensemble. Ce sera cool.

— Pour ça, il faudrait déjà que tu arrêtes de répondre à Taylor, non ?

Son portable vibre sur le plan de travail. La photo de son ex s’affiche, ce qui l’empêche de nier.

— On règle juste quelques trucs.

— Il t’a trompée. Je ne vois pas ce qu’il pourrait y avoir à régler après ça.

— Il veut venir me voir à la fin de l’année pour qu’on puisse discuter calmement de cette histoire.

— Ce qu’il veut, ce n’est pas discuter. Je le sais et tu le sais. Tu mérites beaucoup mieux, Nicky, et surtout, tu vaux beaucoup mieux.

Si je pouvais, je ferais disparaître ce Taylor du paysage. Se servir de la gentillesse de mon amie contre elle et revenir comme une fleur après l’avoir trahie est beaucoup trop facile. Lorsqu’elle part prendre sa douche, j’en profite pour configurer mon nouveau téléphone et effectue un passage éclair sur Facebook. Gaby n’est pas connectée, en revanche, elle m’a envoyé plusieurs messages. Je regrette de l’avoir inquiétée pour rien. Je la rassure sur mon silence du jour et consulte mes notifications. J’ai plusieurs demandes d’ami en attente.

J’accepte celles d’un certain Evan Jenkins et d’un Kyle Nicolson en me souvenant que Gaby m’a parlé d’eux, puis hésite sur les autres. Je ne connais aucun Eduardo Morales, mais au fond, approuver leurs requêtes ne me coûte rien.

Au pire, je les supprimerai plus tard. En allant ouvrir au livreur quelques minutes après, je passe devant mon calendrier. Il reste encore deux semaines avant que je ne puisse revoir Gaby. En théorie, c'est peu ; pour moi, cela semble une éternité.

# CHAPITRE 19

## Gabrielle

21 décembre 2011

Tucson, Arizona

J'ai atterri depuis seulement deux heures sur le sol américain et pourtant, le reste de mon équipe a déjà trouvé le moyen de me traîner dans un bar. Une dernière soirée avant que la plupart d'entre eux ne se dispersent aux quatre coins du pays pour retrouver leur famille. J'ai échappé au pire, à savoir le club de strip-tease. Je doute fort qu'Anna aurait apprécié. D'ailleurs, ne pas avoir de ses nouvelles m'inquiète un peu. À cette heure-ci, elle a forcément quitté le travail.

À cause du décalage horaire et de son stage, il est rare que nous puissions nous parler de vive voix. J'aimerais pouvoir foncer chez elle, malheureusement, il me reste deux jours à tirer avant d'être officiellement en congé.

— Lâche ton portable, Jenkins, et viens jouer.

Nicolson, Ravier, Galiano et Jenkins ont commencé une partie de billard en attendant leur commande. Les autres sont soit en train de discuter entre eux, soit en train de draguer. Contrairement à mon cadet qui, malgré la présence de sa copine pendue à son bras, continue à se concentrer sur son téléphone. Devant l'empressement général, je finis par le remplacer.

La moitié de la base semble s'être donné rendez-vous au Pockets. Plusieurs tables plus loin, j'aperçois Sydney avec des membres de son équipe. Elle m'adresse un signe de



tête et je réussis à prendre l'avantage dans la partie. Si je continue comme ça, je ne paierai même pas mon dîner. Le gagnant se fait inviter par les autres.

— Jenkins était peut-être long à la détente, mais au moins, il était nul ! On est quasiment foutus maintenant, rôle Nicolson.

— Parle pour toi, je suis bien content qu'on ait changé les équipes personnellement.

Galiano, qui est mon partenaire, décoche un grand sourire à la table. Nous avons beau résider dans la même maison sur la base, je dois le côtoyer à peine deux ou trois fois par an. De tous, c'est largement le plus supportable. Il me tape dans la main quand je place la dernière boule dans le trou du milieu. Au même moment, Jenkins se lève d'un bond. Je me demande ce qui lui prend.

Je le suis du regard alors qu'il se dirige vers l'entrée du bar et, pendant quelques secondes, mon cerveau cesse de remplir son rôle. J'oublie où je suis, avec qui je suis et arrête de respirer. Je reste figée, incapable du moindre mouvement. Anna ne peut pas être là, c'est impossible. La fille que Jenkins est en train de saluer lui ressemble comme deux gouttes d'eau, malgré tout, j'ai beaucoup de mal à traiter l'information.

Il l'étreint pendant une seconde, un petit malin siffle et, d'un coup, je retrouve mes esprits. Je secoue la tête, cligne des yeux et soupire. Il s'agit forcément d'un mirage. Anna me manque tellement que je la vois partout.

— Putain, le veinard ! Il se constitue un harem ou quoi ?

J'ignore qui a parlé, je m'en moque totalement à vrai dire. Mes yeux se posent sur la nouvelle arrivante une seconde fois et la détaillent. Ses courbes sont mises en valeur par un jean serré et un haut noir en dentelle visible sous sa

veste. J'admire sa façon de se déhancher à chaque pas, ses longs cheveux bruns qui brillent sous la lumière artificielle. Je suis totalement à l'ouest, si bien que je ne réagis pas tout de suite à sa présence.

Lorsqu'elle se plante devant moi avec un sourire timide, j'ai encore du mal à réaliser la situation. J'ai l'impression d'être en plein rêve. Son parfum me fait perdre la tête. Avec sa main droite, elle joue avec son collier, *mon* collier, et me donne l'irrépressible envie de l'embrasser. Chaque fibre de mon corps me pousse à réduire la distance ridicule présente entre nous. J'aimerais l'emmener très loin d'ici, dans un endroit où nous serions seulement toutes les deux et où je pourrais la *saluer* comme il se doit.

— Evan m'a invitée à vous rejoindre. Je ne dérange pas, au moins ?

— Tu plaisantes ! Au contraire, nous sommes ravis de t'accueillir. Tu as déjà mangé ? Je te commande quelque chose ? propose Nicolson.

Elle tourne la tête vers le militaire. Il lui tend le menu et, tout à coup, je sors de ma transe. Qu'est-ce que je suis en train de fabriquer ? Je n'ai toujours pas prononcé un mot et la laisse entre les griffes de mon ami. Ce dernier en profite allégrement. Il commente le choix de hamburger avec énergie et lui lance de grands sourires. Anna, elle, me jette de fréquents coups d'œil. Elle attendait sûrement une autre réaction de ma part. Elle a parcouru un nombre important de kilomètres pour me faire une surprise et moi, je reste plantée là comme un piquet.

— On doit te le dire tout le temps, mais tu es magnifique, la complimente son interlocuteur.

J'ai raté un pan de leur conversation, néanmoins, cette phrase a le don de me sauter aux oreilles. Nicolson est quasiment en train de baver sur elle. Il la couve d'un

regard qui est loin de me plaire ; quant à Anna, elle semble gênée. Il est temps d'arrêter de jouer à la statue humaine. Je ne vais pas laisser ma petite amie se faire draguer sous mes yeux, au risque de finir par flanquer mon poing dans la figure de cet imbécile heureux.

— Son plat ne va pas arriver tout seul. Et profite-en pour me prendre une autre bière, commenté-je en lui collant le menu entre les mains.

Sans réfléchir plus longtemps, j'attrape les doigts d'Anna dans les miens et la conduis jusqu'à notre table. Ce contact m'avait manqué. Sa peau douce me provoque des frissons et me donne envie de ne plus jamais la lâcher. Lorsque nous arrivons à destination, Jenkins m'adresse un sourire. Molly, sa fiancée, est installée à côté de lui. Nous prenons place à notre tour et j'attends patiemment qu'Anna ait retiré sa veste pour me rapprocher. Ses cheveux sentent bon. J'aimerais beaucoup l'attirer sur mes genoux, mais je ne tiens pas à réaliser mon *coming-out* en plein milieu d'un bar.

— Ça me tue de l'avouer, mais Nicolson a raison. Tu es vraiment sublime, absolument parfaite, murmuré-je à son oreille.

Mon compliment l'incite à sourire. Elle plonge son regard dans le mien et, plus que jamais, je prends conscience d'à quel point je l'aime. Il est impossible que je me lasse de l'admirer un jour. Tout comme il est impossible que j'arrive à me détacher. Je suis trop proche et dois user de tout mon *self-control* pour ne pas l'embrasser. Ses lèvres sont une pure tentation. Son maquillage les met en valeur et me tourmente.

— J'ai eu peur que tu sois fâchée.

Par réflexe, je lève la main. Je suis prête à caresser sa joue quand je me souviens brusquement de l'endroit où je me

trouve. Cette situation est dangereuse. Rester à côté d'elle sans pouvoir la toucher risque d'être une torture de tous les instants. La mort dans l'âme, je pose mon bras sur le dossier de sa chaise. Quelqu'un qui nous observerait attentivement remarquerait mon petit manège. Depuis qu'elle est entrée dans mon champ de vision, j'ai cessé de prêter attention au reste.

— Si je pouvais, je passerais chaque seconde de chaque minute avec toi. Alors non, je ne suis pas fâchée, bien au contraire. J'ai l'impression que ce n'est pas la réalité et que je vais finir par me réveiller d'un instant à l'autre.

— Ça signifie que tu rêves souvent de moi ? demande-t-elle amusée.

— Pas assez à mon goût.

— Si nous étions seules, je te prouverais que c'est la réalité. Je connais des moyens très agréables.

Un tas d'images me viennent en tête. Le genre que j'essaie de réprimer pour notre bien à toutes les deux. La basculer sur la table pour une étreinte fiévreuse risquerait de jeter un froid à la soirée. Il faut que je garde en mémoire de rester sage, de me comporter en amie modèle. Je la désire comme une folle, mais je peux me contrôler. C'est une question de volonté.

— C'est donc de ce genre de rêve qu'il s'agit ? Bizarre, d'habitude, tu as moins de vêtements sur le dos, plaisanté-je.

Ma remarque est accueillie par une petite tape sur mon bras. Juste après, Anna recule afin de remettre une distance convenable entre nous, si bien que je crains d'être allée trop loin. Je réalise la présence de Nicolson seulement quelques secondes plus tard, quand il dépose une bière devant moi et un Coca devant elle. Sa façon de la détailler

comme la huitième merveille du monde m'agace prodigieusement. Ne pas pouvoir lui faire la moindre remarque est frustrant. Je prends une gorgée de ma boisson pour me calmer et effleure discrètement les cheveux d'Anna dans son dos.

— Gaby avait oublié de nous dire que tu vivais dans le coin. Tu étais déjà venue ici avant ?

— Je suis de San Diego, alors c'est une grande première, explique-t-elle en jouant avec la paille dans son verre.

Tout en l'écoutant parler, je continue à l'observer. Des bagues et des bracelets complètent sa tenue. Elle est vraiment sexy, contrairement à moi qui n'ai fourni aucun effort vestimentaire. Si j'avais eu connaissance de sa venue, je n'aurais pas opté pour un vieux jean et un tee-shirt gris à l'effigie d'un ancien groupe de rock.

— Tu n'as quand même pas roulé depuis là-bas jusqu'ici ?

— Evan m'a dit que la musique était bonne dans ce bar. Je n'allais pas rater ça.

Au moment où elle se penche légèrement en avant pour boire, Nicolson en profite et se noie dans son décolleté. Je serre le poing sur ma cuisse. Il faut vraiment qu'il arrête ou je ne donne pas cher de sa peau.

— Rassure-moi, il t'a prévenue qu'il était fiancé avant de te faire parcourir tous ces kilomètres ?

— Disons que ses photos de couple sur Facebook et le fait qu'il soit en train d'embrasser une fille à pleine bouche m'ont mise sur la voie, ironise-t-elle.

À l'exception de la fois où j'ai surpris une scène entre Josh et elle à la webcam, je ne l'avais jamais vue interagir avec qui que ce soit. Elle ne semble pas timide, c'est même plutôt le contraire. Par contre, je la sens tendue. Elle se

tient bien droite et mordille sa paille très souvent. Débarquer à l'improviste tout en sachant que nous ne serions pas seules a dû lui demander une bonne dose de courage.

— Ma question était débile, répond-il, amusé. Tu comptes rester un peu en ville ?

— Je suis venue voir Gaby, donc tout dépendra du moment où elle me renverra chez moi.

— Si elle te met à la porte, mon appart' est à ton entière disposition.

Et puis quoi encore ?

— Tu peux rester autant que tu le voudras, déclaré-je à l'adresse de ma voisine.

— C'est un peu petit chez toi, non ? Moi, j'ai une chambre d'ami. Je serais ravi de la prêter à Anna.

Cette proposition m'irrite. Alors que le serveur dépose nos commandes devant nous, je bouge ma jambe droite nerveusement. Anna s'en aperçoit et loge sa main sur mon genou de manière à me calmer.

— Mes parents m'ont toujours interdit d'aller dormir chez un parfait inconnu. Donc merci, mais non merci, ajoute-t-elle en replaçant ses cheveux derrière son oreille.

À mon plus grand soulagement, Nicolson n'insiste pas. Galiano s'installe à côté de lui pour manger et une discussion démarre entre ces deux-là. Molly, elle, entame une conversation avec Anna au sujet des préparatifs du mariage. De temps en temps, ma petite amie m'adresse un sourire timide en piochant dans mon assiette de frites. J'aimerais que sa main soit encore sur moi. Elle l'a enlevée trop vite et je me sens extrêmement frustrée.

Au bout de quelques minutes, je remarque qu'elle n'a

toujours pas reçu son plat. Je quitte la table et me dirige vers le bar pour savoir s'il arrivera bientôt. Un serveur part aussitôt se renseigner. De mon côté, je jette un coup d'œil en arrière. J'ai toujours du mal à croire à sa présence et crains qu'elle disparaisse. Je ne devrais pas l'observer avec autant d'insistance, seulement, c'est plus fort que moi. Elle est vraiment trop belle et a le don de rendre chacun de ses mouvements sexy.

— Quel regard incendiaire ! Je suppose que c'est elle, la fille des lettres.

Je suis surprise d'entendre la voix de Sydney. En revanche, elle vient de me confirmer ce que je redoutais : je suis tout sauf discrète.

— Elle s'appelle Anna. Et oui, c'est elle.

— Je comprends ton choix, elle est très jolie. À ta place, j'aurais déjà déserté depuis un bon bout de temps, plaisante-t-elle.

— Si je ne craignais pas la cour martiale, j'aurais sauté dans un avion à la première occasion.

Je balaie la salle du regard et m'attarde sur l'endroit où était installée Sydney.

— Ta femme n'est pas là ?

— Elle est partie voir sa famille. Je la rejoins ce week-end. Et toi, des projets ? Peut-être quelques jours en huis clos avec ta nouvelle petite amie ?

Je ne peux pas la blâmer de faire ce genre de sous-entendu, surtout après qu'elle m'a découverte en pleine observation détaillée. À sa place, je ne me serais pas gênée.

— J'étais censée la retrouver chez elle dans deux jours pour fêter Noël. Sa visite surprise chamboule un peu le planning.

— C'est vraiment sérieux entre vous, alors ?

— Pourquoi ça ne le serait pas ? questionné-je, perplexe.

— Je suis bien placée pour savoir que les relations à distance ont une chance infime de fonctionner.

— Tu es mariée.

— Avant de l'être, nous nous sommes séparées au moins cinq fois. Et je t'épargne mon histoire pathétique avec celle que je considérais comme le grand amour de ma vie.

J'écoute ce qu'elle est en train de me raconter tout en me répétant que ma relation avec Anna peut marcher. La communication et la confiance sont le plus important. Même si être éloignées n'a rien de facile, nous sommes capables de tenir.

— Je ne dis pas ça pour te miner le moral. Je n'aimerais pas que tu tombes de haut, c'est tout.

Le serveur qui était parti aux cuisines plus tôt réapparaît avec l'assiette d'Anna. Anna qui est justement en train de lorgner dans notre direction. Quand mes yeux croisent les siens, elle détourne la tête instantanément, comme prise en faute.

— Apparemment, ta petite amie est jalouse, s'amuse Sydney. Allez, je te laisse. Je ne veux pas gâcher vos retrouvailles.

Après un signe de la main à mon attention, elle rejoint les membres de son équipe. J'espère qu'elle se trompe, qu'Anna n'est pas véritablement contrariée. En retournant m'asseoir, je dépose son plat devant elle et n'arrive pas à déterminer si oui ou non elle est fâchée. Molly accapare toute son attention.

— J'ai vraiment l'impression de t'avoir déjà vue quelque part, insiste la fiancée de Jenkins.



— Désolée, je n'ai aucun souvenir d'une quelconque rencontre entre nous.

— Tu as étudié dans quelle fac ? On s'est peut-être croisées là-bas.

— Juilliard, section piano. Maintenant, j'étudie à l'UC San Diego.

— Oh... tu as raté ton diplôme ? Il paraît que le niveau est super élevé. Rien que le fait d'avoir été admise est déjà très impressionnant.

— Je l'ai eu. Je veux dire, mon diplôme, ajoute-t-elle doucement.

— Et donc, tu fais une année de perfectionnement à San Diego ? Je ne savais pas qu'ils avaient un programme musical.

Le portable d'Anna, posé sur la table, sonne et lui permet d'éviter de répondre à la question. Je remarque qu'il est différent de celui qu'elle possédait lors de notre première rencontre.

— Je dois prendre cet appel.

Sans me jeter un regard, elle se lève et se dirige vers la sortie. Est-elle fâchée à cause de l'appel ou à cause de moi ? Difficile de le savoir.

— Je t'assure que je l'ai croisée quelque part. Sur Facebook, j'avais cette impression de déjà-vu, explique Molly à son voisin.

— Peut-être sur YouTube quand tu voulais apprendre à jouer du piano ?

Jenkins s'interrompt pour reporter son attention sur moi.

— Est-ce qu'elle fait des vidéos ?

— Je n'en sais rien.

Ce constat me déplaît. Je suis très loin de connaître Anna à la perfection. Son passé en particulier est nimbé de brouillard. Elle déteste aborder le sujet et je ne veux pas la forcer. Tout ce qui concerne la musique est encore plus sensible. Sans doute à cause de ce qui lui est arrivé.

— Maintenant que j'y pense, depuis quand êtes-vous en contact tous les deux ? questionné-je Jenkins.

— Deux semaines, peut-être deux semaines et demie. C'est assez récent.

— Et tu n'as pas jugé bon de me prévenir parce que... ?

— Tu comprendrais si tu avais pu voir ta tête. C'était épique. Je regrette de ne pas avoir filmé, se moque-t-il.

Sa petite amie se contente de sourire. Elle semble moins à l'aise avec moi qu'avec Anna. D'ailleurs, elle n'a quasiment pas adressé la parole aux autres membres de notre groupe.

— Par contre, je serais toi, je ne la laisserais pas toute seule dehors trop longtemps. Certains n'attendent qu'une occasion.

Il effectue un signe de tête en direction de Nicolson dont l'attention est tournée vers la sortie. Jenkins a raison : il est hors de question de me faire devancer. Je me lève et quitte le bar. À l'extérieur, il fait frais. Comme une idiote, j'ai oublié de remettre ma veste. Je frissonne et cherche Anna des yeux. Elle n'est ni parmi le groupe de jeunes en train de fumer ni parmi ceux en train de chahuter plus loin. Sans doute a-t-elle rejoint sa voiture.

J'ignore totalement à quoi elle peut ressembler, si bien que j'erre sur le parking. Les véhicules sont nombreux. Un couple sort de l'un d'entre eux. Je les évite et, par miracle, arrive à capter la voix d'Anna.

— Pitié, elle ne savait même pas que je viendrais. Si quelqu'un doit manipuler quelqu'un, regarde-toi dans un miroir. Tu m'as acheté une voiture, c'est bien pour que je l'utilise, non ?

Je me fige à trois mètres à peine de sa position. De dos par rapport à moi, elle est appuyée contre un Range Rover flambant neuf. Est-ce qu'il lui appartient ? Je suis étonnée, principalement car je l'imaginai rouler dans une voiture d'occasion, quelque chose de beaucoup moins cher. Mon salaire de militaire ne me permettrait pas de m'offrir un tel luxe.

— Je me suis arrangée avec Josh pour le stage. De quoi tu m'accuses, au juste ? De profiter de la situation ? Ah oui, bien sûr, tu as raison, je me vends moi-même pour obtenir des jours de congé. Non, mais tu t'entends parler ? Je m'en moque, que tu sois désolé. À mon retour, je déménage.

J'hésite à avancer. Elle semble hors d'elle et ce que j'entends est loin de me plaire. Très loin, même.

— Bref, je raccroche.

Je n'ai toujours pas bougé d'un centimètre quand elle se retourne. La surprise se lit dans son regard. Ses doigts se desserrent et, d'un coup, son énervement s'amointrit.

— Tu es là depuis longtemps ?

— Depuis la partie sur la manipulation. C'était ton frère ?

Elle acquiesce silencieusement alors que j'essaie d'assimiler toutes les informations que je viens d'entendre. Elles sont en totale contradiction avec ce qu'elle m'a raconté ces derniers temps. Tout ne va pas bien entre eux et, à mon avis, ce n'est pas leur première dispute.

— Il est un peu fâché que j'aie pris la route de nuit sur une aussi longue distance. Ce n'est rien de grave.

Je doute qu'elle soit en train de me mentir. En revanche, elle minimise, c'est certain. A-t-elle l'habitude de faire ça ? C'est probable et, jusqu'ici, je ne m'en étais jamais aperçue.

— Rien à voir avec le fait que tu lui aies annoncé que nous étions en couple, alors ?

Je m'avance pour combler l'espace entre nous. À cette distance, je remarque qu'elle tremble légèrement. Moi aussi, j'ai la chair de poule à cause du froid ambiant, néanmoins dans son cas, la température n'est sûrement pas la seule responsable.

— Il réagirait pareil si tu étais un homme. Enfin, je crois.

Sans vérifier que personne ne nous observe, je la prends dans mes bras. Ce genre de rapprochement m'avait manqué. Beaucoup manqué.

— Tu veux bien me raconter ce qui s'est passé ? La vérité, cette fois-ci.

Avec douceur, je caresse son dos à travers son tee-shirt. Au début, elle ne bouge pas. Elle réfléchit, mais finit malgré tout par enrouler ses bras autour de ma taille.

— Il s'inquiète que tu puisses exercer une quelconque influence psychologique sur moi et abuses de la situation. J'ai tout réfuté en bloc, toutefois, il n'en démord pas. Et maintenant qu'il a appris où je suis, il s'est encore plus monté la tête.

Je ne peux m'empêcher de resserrer ma prise sur elle. Ses tremblements n'ont pas cessé. Profiter d'elle ? Je n'apprécie pas du tout que son frère puisse penser ça de moi. Afin de rassurer ma partenaire, je passe ma main dans ses cheveux et dérive sur sa joue.

— Je lui parlerai quand nous irons chez toi. Ne sois pas

triste, mon ange.

— Ça signifie que je peux rester ici les deux prochains jours ?

— Ce n'est même pas une question à poser.

Je me penche et effleure ses lèvres. Son souffle me chatouille. J'ai vraiment envie de l'embrasser, seulement, je ne suis pas sûre que ce soit le bon moment. Je marque un temps d'arrêt et caresse sa joue de mon pouce. Les secondes semblent défiler au ralenti. Je suis focalisée sur ses réactions : ses frissons, les mouvements quasi imperceptibles de son corps, ses yeux qui me fixent avec intensité.

Au moment où, à son tour, elle frôle mes lèvres, je réagis tout de suite. Je l'attrape par les hanches pour la coller à moi et la surprends à sourire. L'instant d'après, elle prend l'initiative de m'embrasser et glisse ses mains derrière ma tête. J'oublie alors ma réserve et l'incite à reculer jusqu'à la portière avant de sa voiture. Dans le même temps, ma langue trouve celle de ma partenaire et entame une longue danse en sa compagnie.

La dernière fois que nous nous sommes vues, je pensais naïvement qu'un baiser ne pourrait pas me faire plus d'effet que ceux déjà échangés. Je me trompais lourdement. Celui que nous sommes en train de partager me fait tout oublier. Le parking a disparu, mes amis également. Je ne songe plus qu'à Anna. Je suis folle de cette femme à un point inimaginable.

— Si quelqu'un débarque, ce sera difficile de prétendre avoir simplement trébuché.

Je souris contre ses lèvres. Pressée contre son corps, je me demande comment elle peut encore respirer. Elle est coincée entre la voiture et moi.

— C'est de ta faute. Je n'arrive pas à me contrôler quand tu es dans les parages.

— Tu as pourtant fait preuve d'une belle maîtrise à l'intérieur du bar, me taquine-t-elle.

— Tu dis ça parce que tu ignores ce que j'avais en tête.

Mes cheveux retombent sur mes épaules quand elle enlève l'élastique qui les retient. Je pourrais protester, seulement, sa façon innocente de me sourire court-circuite toute tentative de plainte.

— Laisse-moi deviner. J'avais beaucoup moins de vêtements et personne ne venait nous déranger ?

Tout en prononçant ces mots, elle glisse ses doigts sur mon cou et caresse ma peau nue. C'est agréable et frustrant à la fois. D'autant plus qu'elle a une manière particulière de me parler, de me regarder qui me donne juste envie de l'enfermer dans la voiture et de la débarrasser de ce qu'elle porte encore.

— Suis-je si transparente ?

— Soit c'est ça, soit j'avais le même genre de pensées.

Je ne m'attendais pas à cette réponse, si bien que je reste muette. Ce n'est pas la première fois que nous flirtons, mais à mon avis, Anna ne se doute pas de l'effet que ce genre de conversation a sur moi. Très vite, je remarque que mon silence la gêne. Malgré l'obscurité, je la vois rougir et m'en veux un peu. La mettre mal à l'aise est tout sauf mon souhait.

— Je crois qu'on devrait y retourner. Tes amis doivent se demander où tu es passée.

— Ils peuvent attendre. Je voudrais qu'on reparle de cette absence de vêtements, proposé-je avec un léger sourire. À quel point étais-je dénudée dans tes fantasmes ?

Ma remarque me vaut une tape sur l'épaule. Elle détourne les yeux et, juste après, loge sa tête au niveau de mon cou.

— Arrête de te moquer de moi. Ce n'est pas drôle.

Je l'embrasse dans les cheveux, puis sur le front dans le but de la rassurer. J'ai bien envie de rentrer directement chez moi, malheureusement, toutes nos affaires sont encore à l'intérieur.

— La femme avec qui tu discutais, c'est celle avec qui tu as eu une aventure ?

Entendre parler de Sydney me remet les idées en place. Aucune animosité n'est présente dans cette question. En revanche, sa jalousie transparaît largement.

— Oui, mais c'est simplement une amie maintenant.

— Pas trop proche, j'espère, répond-elle en se détachant doucement.

— Rassure-toi, ce n'est pas elle que je prendrai comme témoin le jour de mon mariage.

Elle me sourit et dépose brièvement ses lèvres sur les miennes. Je suis à deux doigts de venir quémander un autre baiser lorsque je remarque son air sérieux.

— Il faut que je te dise quelque chose, Gaby. Ça ne va pas te plaire, mais je ne me vois pas te le cacher.

— Je t'écoute, déclaré-je, soudain tendue.

— Tu dois t'interroger sur la fin de ma conversation avec Thomas. Quand il a mentionné Josh...

Ce prénom a toujours le don de m'agacer et cette fois ne fait pas exception à la règle.

— C'est lui qui t'a permis de t'absenter, c'est ça ?

Elle acquiesce et je crains le pire quant à la suite de cette

discussion.

— Selon Thomas, Josh m'accorderait n'importe quelle demande pour se faire pardonner un truc qui s'est produit il y a quelque temps. Il m'accuse d'en avoir tiré parti pour obtenir ces deux jours loin du bureau.

— Un truc ? Quoi ?

Je n'ai pas voulu parler aussi froidement. Ma vraie nature ressort un peu trop quand je suis énervée. À cause de ça, Anna hésite et un tas de scénarios catastrophes se mettent à défiler dans ma tête.

— Il voulait qu'on sorte ensemble tous les deux. Je lui ai avoué que j'avais déjà quelqu'un, malheureusement, ça ne l'a pas découragé.

— Continue.

J'espère fortement qu'il ne compte pas venir au réveillon, parce que je doute de pouvoir me contenir. Être polie avec un enfoiré pareil est du domaine de l'impossible.

— On était dans le local du matériel, il insistait pour avoir une chance et il... il m'a embrassée.

— Il t'a quoi ?

Je me recule brusquement. En un instant, ma colère atteint un pic. Je suis furieuse. Je vais vraiment lui mettre mon poing dans la figure et le réduire en bouillie.

— Tu lui as rendu son baiser ?

— Bien sûr que non ! Il m'avait coincée contre des étagères. Dès que j'ai pu, je me suis dégagée.

Un tas d'images désagréables passent devant mes yeux. Me la représenter avec ce type me donne des envies de meurtre.



— Ça date de quand ?

— Deux semaines...

— Deux... Pourquoi tu ne m'as rien dit durant tout ce temps ?

— Je savais que tu serais en colère. Je ne voulais pas que tu t'inquiètes.

Je serre les poings, fais quelques pas. Je ne réussirai jamais à retrouver mon calme. C'est mon principal défaut. Une fois que je commence à me laisser submerger par une émotion, il est presque impossible d'effectuer un retour en arrière.

— Je suis désolée. Je ne voulais pas que ça arrive. Depuis ce jour-là, j'essaie de l'éviter. Si je pouvais, j'abandonnerais ce stage. Gaby, je...

— Hey ! Pourquoi vous restez dehors ? Il gèle ici !

Par réflexe, je tourne la tête vers Nicolson. Galiano est avec lui, en train de fumer une cigarette. Ont-ils entendu quelque chose ? D'après leur expression détendue, j'en doute. Le bruit des voitures en arrière-fond a sûrement couvert nos voix.

— On s'apprêtait à rentrer, indiqué-je le plus calmement possible.

Je m'efforce de ne pas laisser transparaître quoi que ce soit. Cependant, en posant le regard sur Anna, en la voyant fuir le contact visuel de tout le monde et se mordre la lèvre, je peine à conserver un air neutre. Ma colère a disparu au profit d'autre chose. Les remords me submergent. Je n'ai aucun doute quant à sa version des faits. Il s'agissait d'un baiser volé et j'ai réagi comme la dernière des imbéciles. Au lieu de la rassurer, je suis restée silencieuse et lui ai laissé croire qu'elle avait sa part de responsabilité dans

cette agression.

— Tu as l'air frigorifiée, Anna. Tiens, prends ma veste, propose Nicolson.

Je m'en veux soudain encore plus. Si j'avais été moins autocentrée, moi aussi, j'aurais pensé à lui apporter quelque chose de chaud à se mettre. Et surtout, je ne lui aurais pas donné envie de pleurer. Elle s'est montrée honnête et moi, comme une débile, je me suis énervée. Je ne lui ai même pas demandé comment elle se sentait.

— Je vais bien. Je vous attends à l'intérieur.

Au moment où sa silhouette disparaît dans le bar, je résiste à l'envie de me frapper. Je ne voulais vraiment pas que nos retrouvailles se déroulent de cette façon. À coup sûr, elle doit regretter d'être venue. J'ai tout foiré.

# CHAPITRE 20

## Anna

21 décembre 2011

Tucson, Arizona, Davis-Monthan Air Force Base

L'autoradio s'allume automatiquement quand je mets le contact. La musique *Set Fire To The Rain* résonne à l'intérieur de la voiture. À l'arrière, les deux soldats qui se sont plus ou moins invités en raison de leur fort taux d'alcoolémie rient bruyamment. Je ne me souviens même plus de leur nom ; je m'en moque pas mal, à vrai dire. J'essaie de me concentrer sur la route, mais chaque fois, mon regard bifurque vers Gaby assise à côté de moi. Elle est beaucoup moins enjouée que ses camarades. Son visage fermé m'empêche de deviner ses pensées.

Je me sens tendue. Depuis notre conversation sur le parking, nous n'avons pas communiqué. Kyle, Evan et Molly m'ont invitée à jouer au billard avec eux, puis cette dernière m'a accaparée le reste de la soirée. J'ai essayé de me montrer polie et sociable en dépit de mon humeur maussade. Est-ce que Gaby m'en veut pour le baiser ? J'en ai bien l'impression. J'aurais sûrement dû choisir un autre moment pour le lui annoncer.

Le trajet jusqu'à la base militaire me paraît durer une éternité. Le poste d'accueil me fournit une carte de visiteur, à la suite de quoi je peux déposer les deux hommes chez eux. Gaby me guide et me donne ensuite des indications afin de rejoindre sa maison. Avec sa façade beige et son toit marron, elle est identique à toutes celles de la rue. J'y prête à peine attention et hésite à m'arrêter. Il n'est pas trop tard

pour rentrer chez moi. Si Gaby est réellement fâchée, il faut peut-être que je lui laisse un peu d'espace. Je n'ai pas envie de me disputer avec elle.

Lorsque sa portière claque, je tapote le volant et sursaute en voyant qu'elle vient d'ouvrir la mienne. Un courant d'air frais me fait frissonner. Je tourne la tête vers elle et, face à sa main tendue, coupe le contact, puis récupère mes clés de voiture. J'attrape ensuite ses doigts et la confronte. J'ai très peur des mots qui vont sortir de sa bouche, or à ma plus grande surprise, elle commence par m'embrasser sur le front.

— Tu n'es pas fâchée ? m'étonné-je.

— Pas contre toi. Je regrette mon attitude.

Ces quelques mots suffisent à me rassurer. Je me détends d'un seul coup et ferme les yeux au contact de ses lèvres sur mon nez, puis sur le coin de ma bouche. J'ai une idée très précise de ce qui va arriver. Elle ne tardera pas à m'embrasser et, à partir de là, je ne parviendrai plus à contrôler quoi que ce soit.

— Nous sommes en plein milieu de la rue, rappelé-je.

— Tu crains que quelqu'un nous surprenne ?

J'ai surtout peur pour elle et sa réputation, mais je ne juge pas essentiel de le signaler. Me montrer prudente pour deux est trop me demander. Je la laisse effleurer plusieurs parties de mon visage et pense quand même à regarder aux alentours. Quiconque passerait par là remarquerait immédiatement notre proximité. D'ailleurs, les voisins n'ont qu'à se mettre à leur fenêtre pour nous surprendre. C'est déraisonnable. Or, je l'ai appris, c'est ce qui caractérise le mieux Gaby.

Soudain, et sans se soucier des éventuels témoins, elle pose ses lèvres sur les miennes. Mon corps réagit au quart de

tour et se presse contre le sien. Être proche d'elle est une nécessité. En sa présence, je me sens protégée, aimée, désirée. Je ne pourrais pas rêver meilleure petite amie et espère ne jamais la perdre. Sans y réfléchir, j'encadre son visage de mes mains et initie un nouveau baiser. Plus fébrile que le précédent, il pousse la jeune femme à glisser ses doigts dans mon dos. Elle se contente de me caresser à travers mon tee-shirt, ce qui a le don de me frustrer.

— Tu ne me fais pas visiter ta maison ? minaudé-je entre deux baisers.

— Tu es sûre de vouloir entrer ?

Ses mains tremblent contre moi, sa mâchoire est contractée. Elle semble fournir beaucoup d'efforts pour rester sage. J'apprécie l'attention, néanmoins j'ai envie de tout autre chose.

— Tu préfères qu'on retourne dans la voiture ? questionné-je innocemment.

— Tu es le mal incarné, soupire-t-elle en se détachant brusquement.

Elle ne se trouve qu'à quelques pas, pourtant sa chaleur me manque déjà. Sans rien dire, elle ouvre la portière arrière et récupère mes sacs. J'active l'alarme de ma voiture une fois cette dernière fermée et suis ma partenaire jusqu'à son domicile. Je remarque qu'elle évite de me regarder. Je n'aime pas ça et décide de passer devant elle. Appuyée contre la porte, je l'observe tourner la clé dans la serrure avec difficulté.

— Qu'est-ce que tu fais, Anna ?

— Moi ? Rien.

D'un geste nerveux, elle remonte mon sac de voyage sur

son épaule et tend la main en direction de la poignée. Je la devance en posant la mienne dessus. Son regard est empreint de plusieurs émotions : surprise, curiosité, excitation. Je peux presque entendre son cœur battre à tout rompre.

— Ça ne ressemble pas à rien.

— Ton colocataire est là ?

— Non, il est toujours au bar.

Cette information m'ôte toute retenue. Je l'attrape par sa veste et l'attire contre moi. Un faible gémissement lui échappe à cause du baiser que je lui offre, lequel m'incite à glisser ma main libre sur sa nuque. J'appuie sur la poignée et l'entraîne avec moi à l'intérieur de la maison. Je n'ai aucune idée de l'endroit où je mets les pieds. Ce n'est pas important, seule compte ma partenaire.

Ce lieu clos lui fait perdre son *self-control*. Elle me plaque contre la porte maintenant fermée et me donne l'illusion d'avoir gagné la partie.

— Tu ne réalises même pas ce que tu me fais.

Les sacs tombent à terre. L'une comme l'autre, nous nous en moquons complètement. Je ne pense qu'à ses mains désormais sur mes hanches et regrette qu'elles se trouvent au-dessus de mon tee-shirt. J'ai l'impression d'être devenue une autre personne, beaucoup plus aventureuse et en phase avec ses désirs.

— Et si on commençait la visite guidée par ta chambre ? proposé-je, fébrile.

Visiblement d'accord avec cette proposition, Gaby m'entraîne loin de cette entrée. Elle ne prend pas la peine d'allumer, si bien que la lumière provient uniquement des lampadaires de la rue. Nous traversons le salon et

rejoignons une autre pièce plus sombre. Les stores sont baissés et rendent l'atmosphère plus intimiste. Sans arrêter de m'embrasser, elle recule jusqu'à buter contre son lit. Je suis le mouvement et me retrouve à califourchon sur ses genoux.

J'ai vraiment envie d'elle, de son corps, de tout oublier, d'aller de l'avant, sauf que la réalité me frappe de plein fouet. Je me rappelle ma réaction de la dernière fois et crains de paniquer à un moment donné. Je ne suis pas non plus certaine de réussir à la contenter de nouveau. Il s'agissait peut-être d'un coup de chance. Les doutes se bousculent dans ma tête et j'éprouve de grandes difficultés à passer au-dessus. J'essaie, mais il est déjà trop tard. Gaby a remarqué mon changement d'attitude. Le baiser devient plus doux, à l'instar de ses mains qui sont désormais posées sagement sur le bas de mon dos.

— Tu veux que j'arrête ? Tu n'as qu'un mot à dire, mon ange.

Je secoue la tête de droite à gauche. Non, ce n'est pas ce que je veux ; loin de là, même. Ces stupides blocages me gâchent la vie. J'aimerais juste me laisser aller, malheureusement, j'en suis incapable.

— J'ai peur, avoué-je en détournant les yeux.

Depuis ce qui s'est produit à l'hôtel, nous n'avons jamais réabordé le sujet. Gaby a eu la délicatesse de ne pas me poser davantage de questions sur mon agression, sûrement pour éviter de m'attrister. Comment lui révéler que malgré l'absence de discussion, j'y pense tout le temps, au point de m'en rendre malade par moments ?

— De quoi ? De moi ? Je ne te ferai jamais de mal, mon amour. Si quelque chose te déplaît, j'arrêterai immédiatement.

Ses lèvres atterrissent sur ma joue et, avec lenteur, elle capte mon regard.

— Parle-moi. Même si ça te semble stupide, je t'assure que je ne me moquerai pas.

Mon cœur bat un peu trop vite dans ma poitrine. J'ai conscience qu'il n'y a pas de raison. Gaby fait preuve d'une patience hors du commun, sans parler de tous les efforts qu'elle déploie pour se montrer rassurante. Avec douceur, elle dégage mes cheveux derrière mes épaules et me donne un baiser. Plus innocent que les autres, il lui sert à me transmettre tout l'amour qu'elle a pour moi.

— Je ne veux pas te décevoir et que finalement, tu regrettes d'avoir perdu ton temps avec moi, commencé-je, mal à l'aise. Pire, tu pourrais te rendre compte que je ne suis pas celle qu'il te faut. Et moi, j'ai vraiment besoin de toi. Tu m'as aidée à reprendre le dessus, tu m'as redonné le sourire. Tu te montres toujours attentionnée et j'aimerais te rendre la pareille, te donner ce dont tu as envie, mais je doute d'être à la hauteur. Je ne peux pas prédire mes réactions et je ne suis pas sûre non plus de réussir à te satisfaire.

Je n'ai jamais été aussi embarrassée. Je baisse les yeux et me mords la lèvre quand Gaby s'empare de mes mains. Je me sens coupable de lui imposer cette conversation, surtout que plus tôt, je l'ai laissée croire que nous allions passer un agréable moment.

— Tu ne peux pas me décevoir, c'est impossible. Oui, j'ai envie de te faire l'amour, mais ce n'est pas le plus important. Tes baisers et tes câlins me suffisent amplement. Juste être avec toi me comble de bonheur. Tu es la plus belle chose qui me soit jamais arrivée, alors pourquoi je te quitterais ? Nous avons le temps, tout le temps du monde pour devenir plus intimes. Je ne veux pas



que tu te forces ou que tu sois angoissée.

— Je ne te mérite pas.

— Bien sûr que si. Je suis tombée amoureuse de toi avant même de te rencontrer. Tu as toutes les qualités que je recherche, tu es même trop bien pour moi.

Contre les siens, mes doigts tremblent légèrement. Elle a tort, complètement tort, seulement je n'arrive plus à articuler le moindre mot. Je la laisse embrasser mes mains et appuyer ensuite son front contre le mien. Une vague d'amour me submerge. Je ne me souviens pas d'avoir un jour été aussi attachée à quelqu'un. C'est aussi effrayant que grisant.

— Je peux te poser une question ? Sur ton agresseur, précise-t-elle avec hésitation.

J'acquiesce et m'accroche à ses épaules. Même si je n'aime pas aborder le sujet, je suis prête à fournir des efforts pour elle.

— Que s'est-il passé après qu'il t'a tiré dessus ? Il a été retrouvé ?

— Oui, ma maison disposait de plusieurs caméras. Il ne s'est pas donné la peine d'éviter de laisser la moindre preuve. Je crois qu'il se moquait d'être arrêté. Il me pensait morte et devait être satisfait de penser que personne d'autre ne pourrait m'avoir. Maintenant, il est en prison et je suis censée témoigner lors de son procès.

— Tu y es obligée ? demande-t-elle en fronçant les sourcils.

— Mon avocat me l'a vivement conseillé. Le jury se montrera moins clément avec lui après avoir entendu ma version des faits et mes parents méritent qu'il prenne la peine maximale.

Je marque un temps de silence et joue nerveusement avec

le tee-shirt de Gaby.

— C'est quelque chose qui me stresse énormément. Pour l'instant, je suis incapable de livrer le récit de cette nuit-là, pas de manière détaillée. J'ai raconté à mon frère que je ne me souvenais pas de tout, mais c'est faux. Chaque seconde de ce calvaire est gravée dans mon esprit. Dès que je m'endors, je revis la scène, depuis mon entrée dans ma chambre jusqu'au moment où je me suis évanouie à cause de la douleur consécutive au coup de feu.

— Personne ne te blâmera de ne pas pouvoir t'exprimer. Si tu veux, je t'accompagnerai. Je doute que ça fasse la moindre différence, mais...

— Si, ça en fera beaucoup, la coupé-je. Quand tu es là, je me sens plus courageuse et plus sûre de moi.

C'est la vérité. En sa présence, tout paraît plus facile. Avec un peu de chance, et une bonne préparation, j'arriverai à répondre aux questions des avocats. En cas de stress intense, il me suffira de regarder Gaby et ce dernier s'amenuisera. Afin de ne rien lui cacher, je soulève légèrement mon tee-shirt et lui montre la cicatrice sur mon ventre. Elle a le don de me rappeler le pire moment de ma vie.

— Les médecins ont prétendu que j'avais eu beaucoup de chance. Personne n'a entendu les coups de feu à cause du silencieux, mais un voisin qui promenait son chien a aperçu cet homme sortir de la maison. Il a contacté la police en croyant à un cambriolage et j'ai été prise en charge rapidement. Sans cet appel, je me serais probablement vidée de mon sang et mon frère aurait... Il nous aurait trouvés le lendemain...

Cette scène d'horreur me pousse à secouer la tête. Me faire davantage de mal ne sert à rien. Je me concentre sur le moment présent et tressaille au contact des doigts de ma

petite amie sur la cicatrice.

— C'est douloureux ?

Je lui indique la négative et replace sa main au même endroit lorsqu'elle s'apprête à l'enlever. J'en ai assez de ressasser les mêmes choses et de perdre mon temps. Les yeux de Gaby, jusqu'alors baissés sur mon ventre, remontent pour trouver les miens. Je lui donne un baiser sur la joue et bifurque ensuite sur sa bouche. L'échange est doux, un peu trop à mon goût. J'ai l'impression qu'elle craint de me blesser.

— Embrasse-moi, soufflé-je. Pour de vrai.

Son hésitation ne perdure qu'un instant. Au moment où mes mains se perdent dans ses cheveux, ses réserves s'évanouissent et j'obtiens ce que je désire. Sa langue contre la mienne est tantôt taquine, tantôt sensuelle. Ma partenaire me serre fort contre elle et me donne chaud. J'ai envie de plus et me charge de lui enlever son tee-shirt.

Elle ne se fait pas prier pour lever les bras afin de me faciliter la tâche. Malgré la pénombre ambiante, j'ai un bon aperçu de son corps. J'effleure ses épaules, son dos, son ventre et retrace les contours de son soutien-gorge. De couleur foncée, il est très basique, à l'exception d'un nœud sur le devant. Ce détail ne colle pas au style de la militaire et m'intrigue. Je joue avec et remarque que ses prunelles se sont assombries. Elle semble prête à me dévorer toute crue.

Sa façon de me contempler m'électrise. Mes lèvres remplacent mes mains sur sa peau et parcourent le haut de son corps. Cette initiative l'incite à se laisser tomber en arrière sur le lit. J'ai un accès total aux zones sous mes yeux et en profite allégrement. Au lieu de m'attarder sur sa poitrine, je remonte sur son cou. Dans le même temps, je continue à la toucher, depuis ses côtes jusqu'au bord de son

jean. Sa respiration se trouble. Elle s'efforce de rester immobile, toutefois je n'ai aucun mal à percevoir sa frustration. Ses doigts se contentent de mes cheveux et se crispent dans ces derniers par intermittence.

Avec rapidité, je me débarrasse de ma veste et retourne m'occuper d'elle. Son ventre plat m'attire comme un aimant. J'y dépose quelques baisers et glisse ma langue sur son nombril. En réaction, elle creuse le dos et soupire longuement. Plus je me rapproche de son pantalon, plus elle réagit. Je le déboutonne, puis remonte l'embrasser, ce qui me vaut de perdre le contrôle de la situation.

En un clin d'œil, Gaby réussit à inverser nos positions. Elle effleure mes lèvres des siennes et me regarde avec intensité. Se retenir en permanence doit être une torture pour elle, malgré tout, elle prend son temps. Appuyée sur ses avant-bras, elle humidifie ses lèvres et ne s'arrête jamais de me contempler.

— J'ai envie de te sentir contre moi. Tu veux bien ?

Je donne mon accord sans réfléchir. Peu importe sa demande, je l'aurais acceptée. Le timbre de sa voix et sa façon de parler m'hypnotisent. Au lieu de me débarrasser de mon haut d'un seul mouvement, elle le remonte petit à petit le long de mon buste et prend un malin plaisir à embrasser chaque centimètre carré des endroits découverts. Arrivée au niveau de ma poitrine, elle marque une pause. Je déglutis, plus par anticipation que par peur.

En me préparant, j'ai pris soin de choisir des sous-vêtements en dentelle bleue. Rien n'indiquait que nous nous retrouverions dans cette situation, mais une part de moi l'espérait fortement. Un peu anxieuse à l'idée de ne pas lui plaire, je me mords la lèvre quand elle ôte complètement mon tee-shirt. Mon cœur bat à tout rompre dans ma poitrine et accélère encore sa course au moment

où le corps de Gaby revient me surplomber.

— Quelque chose te déplaît ? m'inquiété-je en remarquant qu'elle semble perturbée.

— Me déplaît ? C'est tout le contraire. Tu es absolument parfaite, ma chérie. Beaucoup trop sexy pour le *self-control* que je tente de m'imposer.

Je ne peux m'empêcher de gémir légèrement lorsqu'elle retrouve mes lèvres. Sa peau sur la mienne décuple mes sensations. J'aimerais me débarrasser de mon jean, être en contact avec ses jambes, mais je sais très bien où cela nous conduirait. En ai-je envie ? Bien sûr que oui, seulement, je demeure hésitante. Ma tête et mon cœur se livrent un duel infernal. Dois-je suivre ma raison ou mon instinct ?

D'un seul coup, toutes ces questions s'envolent. Gaby commence à me caresser à travers mon soutien-gorge et court-circuite le fil de mes pensées. De longs frissons me traversent. Je remue contre elle, en quête de davantage de contact, et ne tarde pas à être encore plus frustrée par la présence de mon pantalon. Je retiens de justesse un grognement, contrairement à ma partenaire qui est visiblement dans le même état que moi.

La toucher devient un besoin vital. Mes mains s'activent sur son corps avec maladresse. Les siennes, elles, savent toujours où se poser pour me rendre folle. Une de ses jambes passe entre les miennes. J'essaie de me maîtriser, de ne pas me frotter contre elle, mais dans la mesure où elle n'a pas cette retenue, mes inhibitions fondent comme neige au soleil.

Mon soutien-gorge ne couvre plus grand-chose. Les bretelles ont glissé sur mes bras et permettent à ma partenaire d'atteindre ma poitrine. Lorsque ses lèvres se referment sur la pointe de mon sein droit, je gémis tout sauf discrètement et me tortille au contact de sa main sur

mon entrejambe. Je me rends compte que je n'ai pas peur, ni quand elle déboutonne mon jean ni quand elle insinue ses doigts entre ce dernier et mon shorty.

Ce contact plus direct me fait beaucoup d'effet. Le plaisir m'envahit. Malgré la faible liberté de mouvement dont elle dispose, Gaby parvient sans mal à me satisfaire. De moi-même, je bouge le bassin plus rapidement et ne tarde pas à me sentir partir. Un nouveau gémissement m'échappe, lequel est couvert par les lèvres de ma partenaire. Les secondes passent, je redescends de mon petit nuage et suis entraînée sur le côté.

Désormais face à moi, ma petite amie me serre contre elle. Elle m'embrasse dans les cheveux et me permet de reprendre mes esprits. La frénésie qui s'est emparée de mon corps est en train de disparaître. Je suis sereine, plus calme. J'écoute la respiration de ma partenaire et prends soudain pleinement conscience de ce qui vient de se produire. J'ai... Rien qu'en me frottant à sa main...

Cette fois-ci, une plainte m'échappe. Comment ai-je pu me laisser aller à ce point ? Je me sens gênée et ai le réflexe de cacher ma tête au niveau de son cou.

— Ça ne va pas ? demande-t-elle, inquiète.

— J'ai trop honte. Je me suis frottée à toi comme un animal, finis-je, les joues rouges.

Pour toute réaction, elle se met à rire et se détend d'un seul coup. Je n'ai pas l'occasion d'éviter son regard plus longtemps. Elle roule et reprend le dessus afin de m'obliger à la confronter.

— Ai-je eu l'air de m'en plaindre ? Je peux t'assurer que c'était très plaisant.

— Mais...

— Pas de « mais ». Tu n’as rien à te reprocher, mon ange. Il va juste falloir que j’apprenne à mieux me contrôler. Tu me fais tellement perdre la tête que c’est moi qui ai l’impression de me transformer en bête sauvage.

Avec un grand sourire, elle dépose un baiser sur mes lèvres et reporte son attention sur mon corps à moitié dénudé.

— Et puisqu’on en parle, tu sais que je meurs d’envie de te dévorer toute crue ? Ce genre de sous-vêtements devrait être interdit.

Ses doigts effleurent la dentelle de mon soutien-gorge. Je suis contente de mon effet. Arpenter les boutiques avec Nicky n’était pas une perte de temps, finalement.

— Et encore, tu n’as pas vu le bas, la provoqué-je en arborant une expression innocente.

— Tu as décidé de ne pas épargner mes nerfs, c’est ça ? souffle-t-elle.

Elle se redresse lentement et se dirige vers sa commode, probablement pour attraper de quoi se changer. De mon côté, je m’assois et jette un coup d’œil aux environs. Mon haut est introuvable, si bien que j’enfile le tee-shirt de Gaby à la place. Son parfum est perceptible sur le tissu et j’envisage sérieusement de ne plus jamais l’enlever.

— Je vais te chercher tes sacs. Galiano risque de se poser des questions s’il tombe dessus en rentrant.

— On dira qu’on a eu une urgence, proposé-je avec un sourire.

— C’est le genre d’urgence que je préférerais ne pas voir atterrir dans ses fantasmes.

Durant son absence, j’allume et observe mieux la chambre. Dans les tons bleus, elle est décorée à l’aide d’une tonne de photographies. Je m’arrête devant un tableau en liège où

sont accrochés des clichés de ses amis, mais aussi de sa famille. Dessus, Gaby enfant ressemble à un vrai garçon manqué, avec sa casquette et ses tenues qui oscillent entre la salopette et le short/tee-shirt de sport. Je la trouve mignonne avec son air espiègle et me perds dans ma contemplation.

Je l'entends à peine entrer, puis pose ma tête sur son épaule quand ses bras viennent m'entourer par-derrière.

— Je t'ai dit à quel point j'étais contente que tu sois là ? murmure-t-elle en m'embrassant sur la joue.

— Pas vraiment, déclaré-je en tournant légèrement la tête pour l'observer.

— Eh bien, je le suis. Je regrette juste de devoir travailler. Que vas-tu faire ici toute seule ?

— Ne t'inquiète pas pour moi. J'ai une tonne de rapports à envoyer à Josh avant vendredi et encore plus d'heures de sommeil à rattraper.

Un silence confortable nous enveloppe. Je continue à détailler les photographies et en désigne une en particulier. Gaby pose en compagnie d'une femme qui lui ressemble étrangement. Elles ont toutes les deux les cheveux blonds et possèdent des yeux noisette identiques.

— C'est ta sœur ?

— Le jour de son mariage, oui. C'est l'un des rares clichés où tu me verras en robe. J'ai brûlé tous les autres, explique-t-elle, mi-sérieuse, mi-amusée.

— Tu ne lui parles plus non plus ?

— Quelques lettres de temps en temps, une carte au Nouvel An. Nous sommes trop différentes pour être vraiment proches.



— Tu n'as pas envie de la revoir ?

— Il y a longtemps que j'ai tiré une croix sur ma famille. Ma sœur est comme mes parents. Remplie de bonnes intentions, mais plongée dans son petit monde. Elle m'a invitée pour les fêtes alors qu'elle sait très bien comment ça finirait si je remettais les pieds dans le patelin où j'ai passé mon enfance.

— Peut-être que tu lui manques. En plus, on ne peut pas prédire le futur. Les gens changent, des événements imprévus peuvent subvenir.

— C'est avec toi que j'ai envie d'être. Tu es la seule personne dont j'ai besoin dans ma vie.

Une part de moi est touchée et l'autre ne peut s'empêcher de regretter cette situation. Contrairement à ce qu'elle prétend, je suis certaine que l'absence de sa famille lui pèse. Pour le moment, je décide de ne pas insister et quitte les bras de Gaby afin de rejoindre la salle de bain.

# CHAPITRE 21

## Gabrielle

22 décembre 2011

Tucson, Arizona, Davis-Monthan Air Force Base

Anna n'est toujours pas revenue dans la chambre lorsque je descends de la salle de bain située à l'étage. Ses sacs sont posés dans un coin, son haut traîne près du lit, ce qui me plonge dans une douce rêverie. Je suis dingue de cette fille, au point que mes émotions sont comme décuplées en sa présence. Notre *câlin* en a été la conséquence directe. Quand elle a commencé à remuer contre moi, je n'ai pas réussi à garder les idées claires. Le jour où on le fera vraiment, ce sera différent.

Elle mérite mieux qu'un coup vite fait. De mon point de vue, elle mérite tout simplement d'être traitée en princesse. Lorsque j'ai le malheur de penser à ce qui lui est arrivé, mon sang se met à bouillir dans mes veines. J'ignore comment je réussirai à me contenir lors du procès. J'ai d'ores et déjà envie de tuer son agresseur. Tant bien que mal, je m'efforce de chasser ces pensées et programme mon réveil.

Allongée dans mon lit, je valide l'heure et lève la tête en entendant la porte s'ouvrir. La vision d'Anna dans mon tee-shirt et rien d'autre me déstabilise. Je reste bloquée sur ses jambes nues. Elle me surestime si elle me croit capable de me contrôler alors qu'elle porte si peu de choses sur le dos. Elle éteint la lumière et me rejoint sous les couvertures, ce qui se révèle à la fois merveilleux et très frustrant. Son corps chaud se colle au mien, un soupir d'aise lui échappe.

Je résiste à l'envie de l'embrasser et respire l'odeur fruitée du gel douche. La nuit va être une torture.

— Tu te souviens quand j'ai parlé de te dévorer ? lui rappelé-je en reposant mon téléphone sur la table de chevet.

— Parfaitement. Et toi, tu te souviens quand j'ai évoqué mes dessous juste après ?

Le grand sourire qu'elle m'adresse me réchauffe le cœur. Notre proximité n'a pas l'air de l'effrayer. Bien au contraire, puisque l'instant suivant, elle caresse doucement ma joue.

— Au lieu de ressasser nos vieilles conversations, tu ne devrais pas plutôt dormir ?

— Ce tee-shirt te va beaucoup mieux qu'à moi, la complimenté-je en effleurant ses lèvres.

— Tu ne verras pas d'objection à ce que je le garde, alors ?

— Seulement si tu me promets de ne laisser personne d'autre te voir dans cette tenue.

Je réalise soudain qu'elle a parcouru l'espace entre la chambre et la salle de bain sans rien d'autre sur le dos. Il s'agit juste de quelques mètres, pour autant, si Galiano était rentré à ce moment-là, il aurait eu une vision de rêve qui ne lui était pas destinée.

— Et pendant qu'on y est, jure-moi de mettre un pantalon dès que tu sors de cette chambre.

— Moi qui pensais obtenir les faveurs de tes amis en me trémoussant en petite culotte, plaisante-t-elle. Je vais devoir trouver une nouvelle stratégie.

— Mes amis sont déjà fous de toi. Beaucoup trop à mon goût, d'ailleurs.

En particulier Nicolson. J'imagine sans mal le discours qui m'attend dans quelques heures. À coup sûr, il va me demander de jouer les entremetteuses. Tôt ou tard, il faudra que je lui révèle la vérité. Le voir draguer Anna est insupportable et l'envie de lui en coller une démange toujours ma main. J'embrasse ma petite amie sur le front et ouvre le bras afin qu'elle puisse s'installer sur mon épaule. Je ne suis pas fatiguée, mais je me répète que dormir est essentiel. Aux environs de minuit trente, je trouve enfin le sommeil et me réveille environ cinq heures plus tard. Pas à cause de mon alarme, mais à cause du bruit de la porte de la chambre en train de se refermer.

Anna n'est plus à mes côtés. Je suppose qu'elle est partie aux toilettes et referme les yeux. Les minutes passent sans que je parvienne à me rendormir. Je m'inquiète de l'absence prolongée de ma petite amie. Il est possible qu'elle soit malade, alors je me lève pour aller voir si elle a besoin de quelque chose. Tout est silencieux, trop silencieux même. Je toque à la porte de la salle de bain et n'obtiens aucune réponse. J'hésite, dois-je entrer ? Si réellement elle se sent mal, elle n'a sûrement pas envie d'être dérangée, néanmoins, je préfère en avoir la confirmation.

— Tout va bien, mon ange ?

— Je... Oui. Ça va.

Le ton de sa voix me laisse présumer le contraire. J'effleure la poignée de la porte, mais celle-ci s'ouvre avant que je n'aie pu accomplir le moindre geste. En m'apercevant juste derrière, Anna sursaute. Son visage est légèrement rouge, tout comme ses yeux. Le contact visuel dure plusieurs secondes, au terme desquelles elle détourne le regard avec gêne.

— Désolée de t'avoir réveillée. J'ai essayé de ne pas faire de

bruit.

Je remarque qu'un bas de pyjama rayé complète sa tenue. Sa main se pose sur son avant-bras et, avec anxiété, elle commence à se frotter la peau. La voir dans cet état me brise le cœur.

— Tu pleurais ?

Je parle le plus doucement possible, d'autant que ma question n'en est pas vraiment une. Il est évident qu'elle s'est enfermée dans la salle de bain pour cette raison.

— À cause de moi ? ajouté-je en séchant les larmes qui perlent au coin de ses yeux.

— J'ai juste fait un cauchemar. Ce n'est pas grave.

— Bien sûr que c'est grave, viens là.

J'ouvre mes bras et la serre contre moi. Ce contact semble la détendre. Les tremblements de son corps s'estompent, sans toutefois disparaître complètement.

— Tu aurais dû me réveiller, mon ange. Si quelque chose ne va pas, tu ne dois pas hésiter.

— Je ne voulais pas te déranger. Tu dois te lever tôt pour le travail.

— Est-ce arrivé quand on a dormi à l'hôtel ?

Son silence me sert de réponse. Dire que si je n'avais pas entendu la porte, elle aurait probablement continué à quitter le lit en douce pour aller pleurer dans son coin.

— Ça n'a rien à voir avec toi. C'est comme ça presque toutes les nuits. J'ai du mal à dormir, surtout quand il n'y a pas de lumière.

Je me détache afin de l'avoir dans mon champ de vision. Son air embarrassé contraste en tout point avec son

expression joyeuse de la veille.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ? J'aurais ouvert les stores ou laissé allumer.

— J'avais peur que tu me trouves stupide. C'est un peu idiot de ne pas être capable de dormir dans le noir.

— Tu crois que je me serais moquée de toi ? Plus que tout, je veux que tu te sentes bien. Tu dois me parler, sinon ça n'ira jamais.

Elle acquiesce comme une enfant prise en faute, si bien que je n'insiste pas davantage. Après tout, il s'agit seulement de notre deuxième rencontre. Il est normal qu'elle ne soit pas encore totalement à l'aise, surtout en se retrouvant chez moi, privée de ses repères. Je l'attrape par la main, regagne la chambre et l'entraîne avec moi dans le lit.

— Tu veux me parler de tes cauchemars ? l'interrogé-je en l'embrassant sur le front.

— C'est plus ou moins toujours les mêmes. Soit je revis ce qui s'est passé, soit je rêve qu'il s'est échappé de prison et m'a retrouvée.

— Il ne te touchera plus jamais. Je suis là, je ne laisserai personne te faire du mal.

Mes paroles sonnent sans doute un peu creux, puisque la majorité du temps, je suis à l'étranger, mais elle n'émet aucune remarque. Je la cajole jusqu'à ce qu'elle se rendorme et me lève sur le coup des 6 h 30. Ma routine est toujours la même. Je me douche, enfile mon uniforme et prends mon petit-déjeuner. Aujourd'hui, je rajoute une étape et embrasse Anna avant de sortir de ma chambre.

Je pourrais facilement m'habituer à sa présence. Me réveiller à ses côtés et la retrouver le soir serait très

plaisant. Bien sûr, je ne dois pas m'emballer. Nous ne vivons pas dans la même ville et je ne compte pas l'effrayer avec ce genre de discussion. Lorsque je rejoins la cuisine, Galiano est déjà là. Affalé devant le comptoir qui nous sert de table, il boit son café tout en mâchonnant une bouillie de céréales. Je le salue et me dirige vers la cafetière.

— La nuit a été longue, on dirait, me moqué-je gentiment.

— Épargne-moi. J'ai une migraine du tonnerre.

— C'est ça de boire quand on a plus l'habitude. Sérieux, mon vieux, t'as vraiment une sale tête.

En préparant mes toasts, je réalise que j'ignore tout des habitudes alimentaires d'Anna. À l'hôtel, elle avait rempli son assiette de nourriture aussi bien salée que sucrée.

— Toi, par contre, tu es radieuse. Partager ton lit avec ton amie n'a pas l'air de t'avoir posé le moindre problème.

Son regard m'indique qu'il soupçonne quelque chose. Par le passé, j'ai déjà eu droit à des commentaires du genre. J'ai beau ne jamais ramener personne ici, il m'est arrivé de m'éclipser en pleine soirée avec une autre femme et de ne pas rentrer avant le lendemain. Galiano l'a très bien remarqué et ne se prive jamais de le souligner lorsque nous sommes seuls.

— C'est un grand lit et je n'ai jamais aimé le canapé.

Je croque dans mon toast beurré et avale une gorgée de café. Il est meilleur que celui auquel je suis habituée. En même temps, c'est bien la seule chose que Galiano prépare convenablement dans cette cuisine.

— Ce n'est pas chez elle que tu dois aller pour Noël ? Là-bas aussi, le canapé ne sera qu'une option ? lance-t-il avec un sourire en coin.

J'hésite quelques secondes. Normalement, j'éluderais, mais

je compte bien inviter Anna à passer beaucoup de temps ici. Mieux vaut donc que je me montre franche.

— Chez ta petite amie, tu dors sur le canapé, toi ?

J'observe sa réaction. Son sourire s'efface et il me fixe avec gravité.

— Sérieux ? Toi et elle ?

— Je te laisse t'en remettre, je vais à l'entrepôt.

J'abandonne ma tasse dans l'évier et me dirige vers l'entrée. J'ai le temps d'enfiler l'une de mes deux rangiers avant que mon ami ne fasse son apparition. Son expression joyeuse me renseigne sur son état d'esprit. Il n'a aucun souci avec mon homosexualité.

— Il faut que tu me laisses le dire à Nicolson ! Ou au moins, permets-moi d'être présent quand tu le lui annonceras. La photo de sa tête à ce moment-là vaudra des millions.

— J'y réfléchirai. Pour le moment, ce n'est pas d'actualité.

— T'as raison, attends un peu avant de lui asséner le coup fatal. Ce sera tellement plus drôle.

Les hommes n'ont vraiment aucune pitié entre eux. Tant mieux. De la solidarité ne me serait pas profitable. Je ne tiens pas à ce que mon *secret* soit éventé et que l'entièreté de la base soit mise au courant. Nous finissons de nous préparer rapidement et nous dirigeons ensuite vers le véhicule de Galiano. Le mien est en location jusqu'à vendredi. En mon absence, je préfère éviter qu'il prenne la poussière.

Juste avant de monter dans la Jeep de mon ami, je jette un coup d'œil à la voiture d'Anna. La lumière du jour la rend encore plus impressionnante. Hier, je n'ai pas rêvé. Il s'agit bien d'un Range Rover de dernière génération. Je m'interroge sur les moyens financiers de son frère. Je ne



connais personne qui soit capable de se payer un aussi beau véhicule. Le commun des mortels mettrait des dizaines d'années à rembourser le crédit.

Anna dispose-t-elle du même compte en banque bien fourni ? Nous n'en avons jamais discuté, cependant, je me rappelle très bien son aller-retour à Séoul. L'éventualité qu'elle puisse être riche me met un peu mal à l'aise. J'aimerais lui offrir tout ce qu'elle désire, mais crains soudain de ne pas être en mesure d'assurer. Je lisse mes mèches blondes tout juste assez longues pour être attachées et tente de me sortir ces pensées de la tête. Il ne sert à rien de m'en préoccuper maintenant.

La matinée se passe comme toutes les autres. Je m'occupe d'un avion et ne vois pas le temps défiler. Lorsque je récupère mon téléphone à midi, plusieurs SMS m'attendent, dont un d'Anna. Molly l'a invitée à déjeuner. Cette nouvelle me fait plaisir. Je suis contente qu'elle ne se retrouve pas seule toute la journée.

Je mange en compagnie de mon équipe et les écoute parler du *laser game* prévu ce soir. Je me souviens vaguement d'avoir accepté de les accompagner il y a quelques jours, soit avant de savoir qu'Anna serait là. Évidemment, il n'y a pas moyen d'annuler. Nicolson est trop heureux à l'idée de pouvoir inviter ma petite amie. Pour ma part, je suis davantage sur la réserve. Je doute que ce genre d'activité soit à son goût. Sans compter qu'ils sont loin de jouer pour rire. La dernière fois, ils ont mis au point des stratégies et se sont tiré dans les pattes avec grande délectation.

Quand Ravier me dépose devant chez moi à 18 h, j'hésite toujours. Je prévois de foncer sous la douche et de prendre ma décision après. À cause de toutes ces heures passées à manipuler de l'huile et d'autres matériaux tout aussi salissants, je suis dans un état déplorable. J'entre et oublie mon projet initial en arrivant à proximité de la cuisine.

Anna a installé son ordinateur sur le comptoir et s'est assise sur l'un des tabourets. Elle paraît très concentrée sur son travail. Moi aussi je le suis, mais sur tout autre chose. Sa robe portefeuille verte remonte haut sur ses cuisses. Elle a croisé les jambes et, à la place de collants, elle semble avoir opté pour des bas, du genre très sexy. Elle va finir par me tuer, c'est certain.

Je souffle de manière à me reprendre. Bon Dieu, il faut que j'arrête de la mater comme ça à chaque occasion. J'ai l'impression d'être une grosse perverse.

— Tu comptes rester plantée là ou venir me dire bonjour ? me taquine-t-elle.

Sourire aux lèvres, ma petite amie se lève afin de m'accueillir. J'essaie d'agir normalement, mais l'odeur de son parfum me trouble encore plus. Elle s'avance, enroule ses bras autour de mes épaules et, par miracle, un éclair de lucidité me traverse soudain.

— Tu vas salir ta jolie robe. Laisse-moi quelques minutes, je vais me changer.

Son sourire disparaît et se transforme en moue absolument adorable. Elle m'observe de haut en bas et, loin d'obtempérer, me bloque dans l'encadrement de la porte.

— C'est trop long, quelques minutes. Je n'ai pas envie d'attendre.

Ses lèvres qui se posent sur les miennes m'arrachent un frisson. Je n'espérais pas un tel accueil et ne serais pas contre l'idée de reproduire l'expérience chaque jour. Très vite, ses mains rejoignent ma taille. Elle se presse contre moi et intensifie notre baiser. J'adore la façon dont son corps épouse le mien, sa manière de m'embrasser et de glisser sa langue sur ma lèvre inférieure. À chaque fois, des étincelles de désir crépitent à la surface de mon épiderme.

— Tu m’as manqué aujourd’hui, souffle-t-elle.

— Si j’ai droit à ce genre de traitement après chacune de mes absences, je risque de ne pas être souvent à la maison.

Elle me donne un nouveau baiser plus doux avant de littéralement bondir en arrière en entendant la porte d’entrée claquer. Clé en main, Galiano nous observe tour à tour avec un air amusé. Anna, elle, est au comble de la gêne. Si elle pouvait, elle disparaîtrait probablement dans le premier trou de souris venu.

— Ne vous dérangez pas pour moi, je passe juste en coup de vent.

Il avance de quelques pas, balance sa veste sur la rambarde de l’escalier et marque une pause sur la première marche.

— Le rendez-vous est à 19 h au *laser game*. Je préviendrai les autres de ne pas s’inquiéter si vous avez un peu de retard.

Je regrette l’absence d’objet dans ma main. Je le lui aurais volontiers jeté en pleine tête. En montant l’escalier, il ricane et je me promets de me venger. En faire ma cible privilégiée durant l’activité de ce soir me tente énormément. J’attrape Anna par la main pour l’emmener dans ma chambre et constate qu’elle est toujours mortifiée.

— Je suis vraiment désolée. Je ne pensais pas qu’il allait rentrer en même temps que toi. Je ne voulais pas te causer de problèmes.

— Tu ne m’en poses aucun. Ce baiser encore moins, ajouté-je sérieusement. Je l’avais déjà mis au courant, c’est pour ça qu’il s’est permis ces réflexions.

Je ferme la porte derrière nous et prends le temps de l’embrasser avant de me diriger vers mon placard.

— Ça te dérange si on sort ce soir ? J'avais accepté de les accompagner au *laser game*, mais si tu n'as pas envie, je trouverai une excuse.

— Mollie m'en a parlé. Je n'ai jamais essayé, alors pourquoi pas ? Ce sera sûrement amusant.

— Je me chargerai personnellement de ta protection. Le premier qui s'approche, je le dégomme.

Elle pouffe de rire en attrapant son sac. De mon côté, je sélectionne un pantalon cargo noir, un tee-shirt gris et me rappelle sa tenue.

— Par contre, et bien que la vue soit très agréable, tu risques d'être un peu mal à l'aise en robe. Tu veux que je te prête quelque chose ?

— Ça ira. J'ai fait en sorte de condenser le maximum de mes vêtements dans ma valise.

Assise sur le lit, elle remonte légèrement sa robe et j'obtiens la confirmation de ce que je pensais plus tôt. Elle porte bien des bas. Je devrais filer sous la douche, la laisser seule. À la place, mon regard dérive en direction de ses cuisses.

— Pourquoi ai-je accepté cette stupide sortie ? maugréé-je entre mes dents.

Les doigts posés sur le haut de son bas, elle tourne la tête vers moi. Pour la discrétion, c'est raté.

— Si ça t'arrange, je peux les remettre tout à l'heure, propose-t-elle, les yeux brillants.

— Tout à l'heure, quand toi et moi, nous serons seules ? Dans cette chambre et non attendues ?

— Quelle précision, s'amuse-t-elle. Oui, c'est bien ce que j'entendais par « tout à l'heure ».

J'oublie d'avaler ma salive lorsqu'elle descend le tissu tout doucement le long de sa jambe. À coup sûr, elle agit de manière délibérée et moi, comme une idiote, je marche totalement. Non, pire, je cours. Il ne manquerait plus que je me mette à baver pour compléter le tableau. C'est désolant, pourtant, ça ne m'empêche pas de continuer à la fixer.

— Tu sais que si tu restes plantée là, nous allons vraiment finir par arriver en retard.

Le plus raisonnable serait de me diriger vers la salle de bain ; sauf que raisonnable, je ne l'ai jamais été. Je m'arrête en face du lit et me confronte au regard interrogatif d'Anna.

— Attendre un peu n'a jamais tué personne.

Mes mains prennent en coupe son visage et, avec tendresse, je caresse ses joues de mes pouces. J'essaie de graver chacun de ses traits dans ma mémoire. Je veux me souvenir de la moindre petite chose la concernant, que ce soit la douceur de sa peau, la forme de son nez ou encore celle de sa bouche. Je trace lentement le contour de ses lèvres avant de me pencher pour les recouvrir des miennes.

Je pourrais passer ma soirée à l'embrasser. Chaque baiser est différent du précédent et me paraît délicieusement addictif. Je ne veux plus bouger de cette chambre. Rester ici avec elle est définitivement la meilleure chose à faire. Lorsqu'elle m'entraîne sur le lit, je ne cherche pas à protester. Au contraire, je m'installe avec joie au-dessus d'elle. Je dépose un baiser sur son front, puis sur son nez. Elle frotte ensuite ce dernier contre le mien et m'arrache un sourire. Elle est vraiment mignonne. Je me demande comment j'ai pu vivre sans elle tout ce temps. Une chose est sûre : je ne veux la perdre pour rien au monde.

— Tu peux encore respirer ou je t'écrase ?

— Inquiète-toi seulement si je deviens bleue.

Je ferme les yeux au contact de ses lèvres sur mon cou. Elle a très bien compris où sont situés mes points faibles et s’y aventure avec plaisir. Je suis loin de m’en plaindre. Au contraire, je me retiens de l’encourager davantage. Dans cette position, je peux sentir sa poitrine se soulever lentement contre la mienne au gré de sa respiration. Elle est beaucoup plus calme que moi. Sans doute car je suis encore vêtue de mon uniforme, alors que sa robe est remontée très haut sur ses cuisses.

Ses doigts jouent avec la fermeture éclair de ma veste. Je pose les miens par-dessus et les fais descendre. En dessous, je porte un tee-shirt blanc ainsi que mes plaques militaires. Je suis sur le point de les glisser dans mon dos lorsqu’Anna s’en saisit et les examine. Son pouce en effleure une ; elle lit l’inscription avant de souder son regard au mien.

— Tu aimes être dans l’armée ?

— Ça me plaît, oui, mais je ne compte pas y rester toute ma vie.

Elle dégage mon tee-shirt coincé dans mon pantalon et loge ses mains sur mon dos. Les caresses qu’elle exerce à ce niveau me provoquent des frissons. Je doute que le but soit de m’exciter. Elle se montre simplement affectueuse.

— Qu’aimerais-tu faire quand tu ne seras plus engagée ?

Sa voix est douce, tout comme ses gestes. Même si cette position n’est pas des plus propices à la conversation, je ne cherche pas à éviter ses questions. Je m’avère même très honnête.

— Trouver un *job* dans le secteur de la mécanique, me payer des cours de photographie.

Le dire à voix haute est étrange. Je n'en ai jamais parlé à personne. Ma passion concernant la photographie est toujours restée du domaine du privé. Jamais je n'ai envisagé non plus de gagner ma vie grâce à cette activité. Rares sont ceux qui peuvent en vivre et j'ai toujours eu l'habitude de ne compter que sur moi-même. J'aimerais pouvoir y consacrer plus de temps dans le futur, même si, à mon avis, je risque surtout de multiplier les heures de travail afin de ne pas me retrouver dans le rouge.

— Est-ce que tu m'inviteras à tes expos ?

Loin de se moquer, elle a l'air très sérieuse. J'ai du mal à me projeter dans le futur, néanmoins, je serais heureuse qu'Anna en fasse partie.

— Tu seras la première à recevoir une invitation.

— C'est une promesse ?

J'acquiesce et réponds au nouveau baiser qu'elle initie. Je ne pense plus à la sortie prévue. À vrai dire, je ne pense à rien d'autre qu'à ses lèvres sur les miennes et à ses mains qui furètent du côté de ma poitrine. Je regrette amèrement la présence de ma brassière. Sans ce bout de tissu, les sensations seraient bien meilleures.

Mes doigts ont trouvé refuge sur son genou. J'ignore quelles sont les limites, mais Anna ne proteste pas quand je les remonte le long de sa cuisse. Au contraire, elle semble aimer le contact. Le baiser devient plus passionné et sa température corporelle augmente. J'envisage très sérieusement de lui enlever sa robe. Je suis sur le point de lui demander la permission lorsque j'entends quelqu'un toquer à la porte. Au tout début, je ne réalise pas vraiment. Le bruit m'apparaît lointain et surtout, je suis très concentrée sur mon activité en cours. Mon cerveau et mon corps refusent d'être dérangés à un moment pareil. Malheureusement, de nouveaux coups retentissent et je

dois me rendre à l'évidence : il y a bel et bien quelqu'un derrière cette foutue porte !

— Quoi ? grogné-je.

Le ton de ma voix est tout sauf amical. Anna me regarde avec surprise un instant avant de se mordre la lèvre pour s'empêcher de rire. Je n'ai aucune envie de bouger, je suis très bien où je suis, mais ma petite amie me force à me redresser. J'espère pour mon visiteur que c'est important, voire une question de vie ou de mort.

Au lieu de me répondre depuis le couloir, la personne ouvre la porte. Je suis de mauvaise humeur et voir la tête de bienheureux de Nicolson n'arrange pas mon état. Malgré les nombreux indices à sa disposition, il ne remarque pas qu'il dérange. Quelqu'un de plus observateur trouverait la scène étrange. Anna est assise sur le bord du lit et rougit légèrement, quant à moi, je suis debout en face d'elle et je dégage des ondes meurtrières.

— T'es pas encore prête ? J'ai proposé de conduire ce soir. Pas la peine qu'on y aille à plusieurs voitures.

Cet imbécile m'énerve. Il a mis le paquet sur sa tenue vestimentaire. De mémoire, lors du dernier *laser game*, il s'était contenté d'un vieux survêtement. Aujourd'hui, sa tenue composée d'un pantalon kaki et d'un polo noir à manches longues paraît neuve.

— Toi aussi, Anna. Enfin, si ça te dit, tu peux nous accompagner.

— J'allais me changer, justement.

J'avais presque oublié qu'elle ne portait qu'un seul bas. Le regard de Nicolson sur elle me le rappelle. Au lieu de bouger, il reste immobile et semble dans un autre monde. Ça m'énerve, principalement car je suis sûre que je faisais la même tête en rentrant à la maison.



— Et donc, ce serait appréciable que tu sortes, ajoute-t-elle.

— Oh oui, bien sûr ! On vous attend dans le salon.

Il referme derrière lui et, de nouveau, je regrette d'avoir accepté de passer la soirée hors de chez moi.

— S'il te regarde encore une fois comme ça, je ne réponds plus de rien, grommelé-je.

— Tu n'es pas contente d'avoir une petite amie aussi sexy ? plaisante-t-elle.

— Bien sûr que si. D'ailleurs, je te montrerai à quel point j'en suis heureuse. Tout à l'heure, quand on sera rentrées.

J'ignore ce qui m'a pris de lui garantir une chose pareille. Même si nous passons notre temps à flirter, je n'oublie pas que je dois y aller doucement. La laisser croire que je vais lui sauter dessus une fois de retour dans cette chambre risque de l'effrayer.

— Au lieu de me faire ce genre de promesse, que dirais-tu de filer te doucher ? suggère-t-elle, amusée.

Je suis rassurée de la voir si détendue. Apparemment, j'angoissais pour rien. Je rejoins la salle de bain au pas de course et me prépare en cinq minutes. Je ne prends pas la peine de me coiffer. Je passe ma main dans mes cheveux mouillés et les laisse sécher à l'air libre. Anna ne m'a pas attendue dans la chambre. Je l'entends discuter de football américain avec Galiano, Nicolson et Ravier dans le salon. Ils essaient de la rameuter pour le futur match de juin, organisé entre différentes équipes de la base. Je trouve qu'ils s'y prennent drôlement à l'avance.

Il reste six mois avant cette fameuse compétition. Six mois durant lesquels je ne verrai quasiment pas ma petite amie. Songer à ce laps de temps m'inquiète. Je ne doute pas de ses sentiments, pas plus que des miens, mais qui sait ce qui

peut arriver. Quand je les rejoins, Anna remarque tout de suite que quelque chose ne va pas. Je la rassure d'un sourire et garde ce genre de préoccupations pour moi. Je veux la rendre heureuse et non lui ajouter le moindre stress.

# CHAPITRE 22

Anna

22 décembre 2011

Tucson, Arizona

En arrivant au *laser game*, j'ai eu le choix. Aller jouer avec tout le monde ou attendre patiemment qu'ils aient fini pour aller dîner. La décision a été rapide. Je n'aime pas rester en arrière et encore moins être considérée comme une rabat-joie. Contrairement au reste des participants, je n'ai jamais mis les pieds dans ce genre d'endroit et écoute avec attention l'employé nous *briefer*. Les autres sont plus dissipés. Ils enfilent les plastrons, récupèrent les armes futuristes et chuchotent entre eux.

Les règles sont simples. Nous avons été séparés en deux équipes et notre mission consiste à viser les adversaires au niveau des capteurs fluorescents. Les leurs sont rouges, les nôtres bleus. Toucher un équipier confère une pénalité et se faire tirer dessus désactive les lumières durant quelques secondes.

Je ne donne pas cher de ma peau au classement général. Les gens qui m'entourent ont l'air surmotivés et surtout de se connaître depuis toujours. Seule Molly paraît aussi peu rassurée que moi. Elle doit regretter d'avoir mis les pieds ici. Moi-même, je commence à me demander si j'ai eu raison.

Le chef autoproclamé de notre groupe a harponné Gaby. Il lui donne ses consignes et semble prendre ce jeu très à cœur. Probablement car les perdants sont censés payer le dîner. Je ne me fais aucune illusion : je vais être prise pour

cible par l'équipe ennemie. Viser le plus faible est une stratégie comme une autre et, d'après ce que j'ai compris, notre groupe compte également marquer des points de cette façon.

Sachant cela, les options à ma disposition sont peu nombreuses. Soit j'essaie de me cacher du mieux possible, soit je tente de limiter les dégâts en contre-attaquant.

— Tu es bien sérieuse. Heureusement que nous sommes dans la même équipe, je te crois capable de fomenter un plan diabolique et de tous les éliminer.

Je tourne la tête vers la gauche en entendant la voix de Kyle. Le ton est à la plaisanterie ; il a l'air très détendu, contrairement à moi.

— Ne t'inquiète pas, je te laisserai l'occasion de marquer quelques points.

— J'en connais qui ne seraient pas contre l'idée de se prendre une raclée par le sosie de Lara Croft.

Je fronce les sourcils. De quoi parle-t-il ? Je ne lui ressemble pas du tout. Seuls mon débardeur et ma coiffure peuvent vaguement évoquer cette héroïne de jeu vidéo.

— Je n'ai rien à voir avec elle. Je ne porte pas de minishort et surtout, je ne possède pas ses talents.

— Peut-être, mais tu es aussi belle. Ça te va bien, les cheveux attachés.

Je ne suis pas naïve. Il me drague depuis la minute où il m'a aperçue au bar. Ce n'est pas la première fois que ça m'arrive. En règle générale, je suis capable de repousser n'importe qui. Pour une raison inconnue, cette fois-ci, je demeure silencieuse. Pire : je ne bouge pas lorsqu'il s'approche pour réajuster les éléments positionnés sur mes épaules. Je me contente de le fixer et de rester tétanisée.

J'essaie de chasser la peur injustifiée qui me noue l'estomac. Kyle n'a rien d'un danger. Si je lui demandais de reculer, il le ferait. De plus, nous ne sommes pas seuls. Je me répète que je ne risque rien, sans pour autant réussir à me calmer. J'ai chaud et froid en même temps. Et surtout, je me sens pathétique. À quoi bon prendre des cours de *self-defense* et m'inscrire à un club de tir, si au final, je demeure paralysée au premier contact physique ?

— Quand les portes s'ouvriront, vous aurez seize minutes. Amusez-vous bien ! lance l'employé.

Tout le monde s'agite autour de nous. Pour ma part, je n'ai plus aucune envie de jouer. Je baisse les yeux, ce qui incite Kyle à reculer. J'ai l'impression qu'il a remarqué de lui-même que quelque chose clochait.

— Ça t'a dérangée, ce que j'ai dit ? Désolé, j'aurais dû m'abstenir.

— Ce n'est rien, c'est moi. Je ne me sens pas très bien.

— Tu es malade ?

— Juste du stress inutile.

Je contemple mes baskets un instant avant de chercher Gaby du regard. Elle est toujours en pleine discussion avec le même homme et, par conséquent, il est hors de question de l'importuner. Cette soirée représente une occasion pour elle de s'amuser et je ne compte pas tout gâcher.

— À cause de la partie ? T'inquiète, je couvre tes arrières. Tout ira bien.

Je me force à sourire légèrement à Kyle et inspire un grand coup. Il a raison, je n'ai rien à craindre. J'ai juste à prendre sur moi et à me comporter de la même façon que les autres.

Une sonnerie nous avertit que la partie commence. Je

pénètre dans la salle en même temps que mon coéquipier et étudie les lieux. Tout est enfumé. Des néons fluorescents éclairent partiellement l'endroit composé de plusieurs étages. Les deux personnes devant moi sautent pour se retrouver en hauteur alors que j'essaie tant bien que mal de me repérer. Ce n'est pas facile vu la quantité de miroirs et de recoins destinés à nous désorienter.

Une nouvelle sonnerie retentit et mes capteurs s'activent. Sans réfléchir, je me baisse pour passer sous une poutrelle et aperçois quelqu'un marcher au-dessus. Le toucher n'a rien de difficile. Il ne s'est même pas rendu compte de ma présence. En voyant ses lumières s'éteindre, j'ai l'assurance que mon arme fonctionne. J'ignore où est Kyle. Il n'y a plus personne derrière moi. En fait, il n'y a plus personne du tout. La partie semble se dérouler à un autre endroit.

Je reste plus ou moins à couvert et essaie de repérer des joueurs solitaires. J'entends des bruits de voix plus loin. Me diriger vers elles serait contre-productif vis-à-vis de ma stratégie personnelle, à savoir éviter au maximum de me retrouver dans la mêlée et toucher discrètement d'autres participants. Elle n'a rien de glorieux, mais de toute manière, les plus courageux l'emportent rarement.

Lorsque les bruits se rapprochent de ma position, je grimpe sur une sorte de caisse métallique. Des barreaux sont placés exprès afin de nous aider dans notre ascension. La hauteur ne dépasse pas les trois mètres et permet de repérer facilement les autres joueurs. Certaines zones sont masquées par une toile. Comme à terre, le chemin est loin d'être linéaire. Je manque de tirer sur mon reflet à cause d'un miroir et, en le contournant, je me retrouve nez à nez avec John, le colocataire de Gaby.

Nous sommes aussi surpris l'un que l'autre, néanmoins, il réagit beaucoup plus vite que moi. Il pointe son arme sur

moi et cible l'un de mes capteurs avec son rayon lumineux. D'un coup, une détonation résonne dans mes oreilles. J'ai conscience qu'elle est seulement imaginaire. Ces fausses armes ne produisent aucun bruit, pourtant, je n'arrive pas à me raisonner. La scène actuelle se superpose à celle vécue quelques mois plus tôt. Même si le pistolet de John n'est qu'un jouet, le fait qu'il le braque droit sur moi est bien réel.

— Désolé, ça n'a rien de personnel, plaisante-t-il.

Je voudrais répondre, rire et attendre le moment propice pour me venger. À la place, ma respiration se bloque. Ma gorge est comprimée et l'air ne passe plus. Comment ai-je pu croire qu'une partie de *laser game* était une bonne idée ? Je suis vraiment trop bête. À deux doigts de la crise de panique, je resserre ma prise sur mon arme. Des fourmillements désagréables traversent ma main, puis l'ensemble de mon corps. Plus j'essaie de me calmer, plus le phénomène prend de l'ampleur.

La situation est bien pire que tout à l'heure avec Kyle, un million de fois pire. Je baisse la tête pour dominer ma peur et cela empire encore mon cas. La structure métallique sur laquelle je me tiens a l'air de bouger sous mes pieds. Je ne parviens plus à estimer correctement la distance qui me sépare du sol. Les larmes me montent aux yeux. J'ai la nausée et le vertige en même temps.

La main de John sur mon épaule ne m'est d'aucun secours, bien au contraire. Un violent frisson me traverse de la tête aux pieds. Je l'entends parler, sans pour autant réussir à comprendre le sens des mots employés. Au prix d'un effort intense, je relève la tête et aperçois quelqu'un d'autre en face de moi. Quelqu'un que je ne veux plus jamais revoir.

Mon cerveau est en train de me jouer un tour bien cruel. À cause de lui, je cède totalement à la panique. Je me dégage

d'un mouvement violent et me déséquilibre toute seule. John tente de me rattraper, mais trop tard. Mon corps chute en arrière et je m'étale de tout mon long sur le sol en béton. Le choc est brutal. J'ai le souffle coupé et, durant plusieurs secondes, je ne ressens plus rien. Je cligne des yeux et aperçois des chaussures, puis une main dans mon champ de vision. Tous les sons sont étouffés.

Quand je tente de me redresser, je me heurte à un échec cuisant. Pourtant, il le faut. Je ne peux pas rester là et devenir le principal centre d'attention. L'idée d'être entourée par plusieurs personnes et d'entendre John décrire la situation me révolte. La transpiration perle sur mon front. Mes muscles sont contractés. Je me concentre et me rends compte que le colocataire de Gaby se tient juste à côté de moi.

Il remue la tête dans tous les sens, sûrement à la recherche de quelqu'un. Je l'entends vaguement me conseiller de ne pas bouger, cependant je ne l'écoute pas. Je m'appuie sur lui pour me redresser et me fie à mon instinct qui me dicte de fuir. Je suis dans l'incapacité de parler et, par conséquent, de rassurer le militaire. Je me contente de lui fausser compagnie et de foncer directement vers l'autre côté de la salle.

Le mot « *Exit* » accroché au-dessus d'une porte est facile à remarquer grâce à sa couleur vert fluorescent. Je ne fais pas attention aux gens que je croise. Peut-être que je devrais, car ils me prennent certainement pour une folle. Avec un peu de chance, ils croiront que cette course fait partie d'une stratégie. Je pousse les deux battants menant à la sortie et me retrouve dans une salle similaire à celle de tout à l'heure. Un employé vient immédiatement à ma rencontre. Je n'écoute pas ce qu'il me dit. Je me débarrasse du matériel et file aussi rapidement que possible.

À mon plus grand désarroi, quitter la pièce ne me procure



aucun soulagement. J'atterris dans le hall d'accueil, lequel est rempli de personnes qui attendent leur tour pour jouer. Nombre d'entre elles regardent dans ma direction avec interrogation. J'aimerais aller prendre l'air, seulement, le passage est bloqué par des militaires que j'ai aperçus plus tôt. J'opte alors pour une autre solution et me réfugie dans les toilettes.

Du côté des femmes, il n'y a personne. Cette solitude est la bienvenue. J'allume un robinet au hasard et m'asperge d'eau froide. Les tremblements ont diminué, de même que les frissons glacés qui parcouraient ma colonne vertébrale, néanmoins, je reste agitée. J'essaie d'inspirer et expirer calmement, de relativiser. Cette méthode a déjà fait ses preuves par le passé, toutefois, elle ne se révèle pas très efficace à l'heure actuelle.

J'ai tout gâché. Péter les plombs devant le colocataire de Gaby est la pire chose qui pouvait arriver. Qui désirerait une petite amie aussi tarée ? Je ne suis même pas capable de sortir normalement, de profiter d'une activité banale. Les larmes se mettent à me piquer les yeux. Je ne veux pas pleurer, pas encore ; malheureusement, je ne parviens pas à les contenir. Afin de rendre mes sanglots plus silencieux, je continue à faire couler l'eau. Je tente ensuite de m'essuyer le visage et sens un frisson de douleur me parcourir l'avant-bras.

Trop concentrée sur mes émotions, je ne l'avais pas remarqué, mais je suis blessée. Une marque rougeâtre s'étale sur ma peau. Mon dos est également douloureux. Je me contorsionne et soulève mon débardeur pour essayer de mesurer l'ampleur des dégâts. Au même moment, la porte s'ouvre sur un homme. Je sursaute et baisse précipitamment mon haut. Que fabrique-t-il ici ? Je suis certaine de ne pas m'être trompée d'endroit.

— Désolé, déclare-t-il en m'apercevant.

J'acquiesce et attends qu'il opère un demi-tour. Mon sac est resté dans la voiture de Kyle et, avec lui, mon téléphone. Je regrette de ne pas pouvoir appeler mon frère. Même si nous nous sommes disputés, je sais que je peux compter sur lui. Le son familier de sa voix m'aiderait à reprendre le dessus.

— Ce n'est pas très beau à voir. C'est arrivé pendant la partie ? demande l'inconnu en fixant ma blessure.

— Il s'agit juste d'une éraflure.

Mon cœur continue à battre trop vite. Je ne veux pas parler. J'ai envie d'être seule et de pouvoir gérer cette crise de nerfs à ma façon.

— Ça n'y ressemble pas vraiment. Vous voulez que j'aille chercher une trousse de secours ?

L'étranger ne semble pas du tout disposé à s'en aller. Pire : il a passé la porte battante et a le regard rivé sur moi. Son visage me dit quelque chose. Je l'ai sûrement aperçu avec les autres, tout à l'heure. Mon mal de ventre s'intensifie à cause de lui. Connaît-il Gaby ? Je n'ai aucune envie que l'intégralité de son entourage me prenne pour une pauvre fille.

— Merci, mais ça ira. Je vais juste attendre un peu ici que mes amis aient fini de jouer.

— Toute seule ? Ce n'est pas conseillé quand on est blessé.

— Si je ne suis toujours pas sortie dans dix minutes, vous n'aurez qu'à envoyer une équipe de secours, ironisé-je.

— Les personnes avec qui vous êtes arrivée n'ont pas l'air de beaucoup s'inquiéter pour vous. Vous êtes une amie de Gabrielle, c'est ça ?

L'entendre prononcer son prénom entier me perturbe. S'ils étaient proches, il aurait employé le diminutif.

— Comme je l’ai dit plus tôt, mon état ne nécessite aucun soin.

— Si une de mes amies débarquait de San Diego pour moi, je veillerais davantage à son bien-être.

Je reste figée. Comment sait-il d’où je viens ? Il est possible que quelqu’un lui en ait parlé, cependant, je me sens de plus en plus mal à l’aise.

— Écoutez, j’aimerais bien que vous sortiez maintenant. Ici, c’est chez les femmes et je souhaiterais être seule.

— Vous avez l’air effrayée. C’est à cause de moi ? Il ne faut pas. On se connaît déjà, tous les deux.

Il avance d’un pas et m’offre un sourire qui ne me rassure pas le moins du monde. Je n’ai aucune idée de l’identité de ce type.

— De Facebook. On est amis virtuellement. Vraiment, vous ne me remettez pas ?

J’indique la négative. Il faut que j’arrête d’accepter n’importe qui. Les amis de mes amis ne sont pas mes amis, après tout. Je n’aime pas du tout l’idée qu’un étranger sache des choses sur moi.

— Je voudrais que... Allez-vous-en, d’accord ? Je ne me sens pas bien du tout.

— Je vais prendre votre pouls. Vous êtes peut-être en train de faire un malaise.

Je retire ma main quand il tente de s’en saisir. Le vif mouvement m’arrache une grimace. Il faut que j’arrête de bouger le bras et surtout que je mette le plus de distance possible entre cet homme et moi.

— Je n’aime pas qu’on me touche.

— À cause de ce qui vous est arrivé ?

— Quoi ?

Je suis à deux doigts de l'évanouissement. Mon corps s'engourdit ; quant à ma tête, elle est comme compressée dans un étau. Je me retiens au lavabo pour ne pas tomber à la renverse et pose mon autre main sur mon front. Elle est glacée, à l'instar du reste de mon corps.

— À l'intérieur de la salle de jeu. C'est à cause de ce qui s'est passé là-bas ?

Cette précision me soulage légèrement. Au moins, il ne parlait pas de mon agression.

— Non je... Reculez, s'il vous plaît.

Loin de m'écouter, il amorce un mouvement d'approche avant de se raviser lorsque la porte s'ouvre. Je pensais naïvement que la situation ne pouvait pas être plus terrible. Je me trompais. La femme qui apparaît n'est pas une inconnue. Je me souviens très bien de l'avoir aperçue au bar, et pour cause : il s'agit de l'ex de Gaby.

Le mot « intimidante » la décrit à la perfection. Je n'ai rien à me reprocher, pourtant, je me sens fautive quand ses yeux sombres se posent sur moi.

— Ce n'est pas mixte, il me semble. Dehors, ordonne-t-elle en reportant son attention sur le soldat.

Le ton de sa voix ne laisse aucune place à la protestation. Elle paraît habituée à diriger et surtout à se faire obéir. Tout mon contraire, en somme. La mâchoire de son interlocuteur se contracte. J'ignore toujours son nom, mais il n'a pas l'air ravi par la tournure des événements.

— Je n'aime pas me répéter, s'impatiente-t-elle.

Après avoir soupiré, l'intrus quitte enfin les toilettes et bouscule volontairement ma *sauveuse*. Le coup d'épaule ne m'échappe pas. La brune aux cheveux courts ne réagit pas.

Elle préfère s'enquérir de mon état plutôt que le confronter :

— Vous allez bien ? Il vous a fait quelque chose ?

Je secoue la tête en signe de négation. La réponse vaut pour les deux questions et elle le comprend très bien. Cette situation me déplaît fortement. N'importe qui souhaiterait être à son avantage face à l'ex de sa petite amie, or, je ne pourrais pas être plus pitoyable. Je suis blanche comme un linge, je tremble et je n'ai pas été capable de me débrouiller toute seule face à cet homme.

— Peut-être que vous devriez vous asseoir.

— Si je m'assois maintenant, je ne pense pas que je serai en mesure de me relever. Et j'aimerais conserver le peu de dignité qu'il me reste.

— Je vous aiderai à vous remettre debout. Votre dignité n'aura pas à souffrir aujourd'hui.

— Trop tard. Elle a été quasiment réduite à néant quand j'ai eu besoin de vous pour me débarrasser de ce type.

Je souffle un grand coup. La soirée est un désastre total et elle est loin d'être terminée. Je ne me sens pas capable d'aller au restaurant. Penser à de la nourriture me donne envie de vomir, seulement, je n'ai pas ma voiture et déranger une personne pour qu'elle me ramène est inconcevable.

— Ça m'a permis de passer pour quelqu'un de très cool, ce n'est pas moi qui m'en plaindrai, me rassure-t-elle avec un léger sourire.

— J'aurais préféré que vous soyez tout le contraire.

Je regrette aussitôt ces quelques mots. Qu'est-ce qui m'a pris ? Je suis mortifiée et me confonds en excuses.

— Désolée. C'est juste que... Vous savez... Ah, je raconte n'importe quoi. Ne faites pas attention.

Au comble du malaise, je rouvre le robinet et m'asperge d'eau. Dans ce genre de situation, mieux vaut fermer la bouche.

— Je ne suis pas une briseuse de couple. Vous n'avez rien à craindre de moi.

Apparemment, Gaby lui a parlé de moi. Tant mieux. Ainsi, je n'ai pas à expliquer ma phrase déplacée. Elle me tend une serviette en papier et je me permets de l'interroger.

— Vous connaissez l'homme qui vient de sortir ?

— S'il vous a touchée...

Les traits de son visage se durcissent et, vraiment, je n'aimerais pas compter parmi ses ennemis.

— Non, vous ne lui en avez pas laissé le temps. Mais il était au courant de certaines choses sur moi, alors je me demandais s'il faisait partie de l'armée.

— Quel genre de choses ?

— Rien d'important. Vous savez quoi ? Oubliez ça. Je vais aller prendre l'air.

— Je vous suis.

Au moment où elle m'ouvre la porte, je comprends qu'elle s'est déplacée juste pour moi et non car elle devait aller aux toilettes. Je n'ose imaginer quelle tête j'avais en sortant du terrain de jeu. Je lui suis reconnaissante de m'être venue en aide et me promets de ne plus être jalouse d'elle à l'avenir.

— J'ignore comment vous vous appelez, révélé-je en lui jetant un coup d'œil.

— Sydney.

— Anna, indiqué-je au cas où Gaby ne lui aurait pas communiqué cette information. Merci pour votre présence. Normalement, je ne suis pas aussi...

— Mal en point ? propose-t-elle avec un léger sourire.

— Pathétique.

Ce mot résume très bien ce que je pense de moi. Je baisse les yeux en direction de mon bras, lequel n'a heureusement pas doublé de volume. Que vais-je bien pouvoir raconter à Gaby ? À chacune de nos rencontres, il se produit un *drame* du genre.

La dernière fois à l'hôtel, j'ai fondu en larmes, car elle a eu le malheur de laisser un peu trop traîner sa main. Hier, je me suis perdue en explications et révélations laborieuses. Ce matin, elle m'a découverte en pleurs dans la salle de bain. Et maintenant, je suis blessée à cause de ma propre bêtise. Comme petite amie, on peut vraiment trouver mieux. D'ailleurs, elle mérite mieux. Quelqu'un de mentalement stable, qui ne passerait pas son temps à paniquer. Quelqu'un sur qui elle pourrait compter. Quelqu'un comme Sydney, en fait.

En arrivant dans le couloir menant au hall d'accueil, je me mords la lèvre. Je n'ai même pas pensé à vérifier mon apparence. Je relève la tête et arrête brusquement d'avancer lorsque j'aperçois Gaby juste en face de moi. Elle semble très inquiète. De mon côté, c'est le contraire. Mon rythme cardiaque s'emballe et je prends conscience de quelque chose d'important. Je n'ai pas besoin de solitude ou d'air frais. J'ai besoin d'elle et seulement d'elle.

Sans chercher à me refréner, je lui bondis dans les bras. À cause de l'impact, elle recule d'un pas, mais a le réflexe de me serrer contre elle. Je ne prête aucune attention à ce qui

m'entoure. Je loge ma tête au niveau de son cou et respire son parfum. Ses cheveux me chatouillent le front. Je me sens bien, à ma place, et n'ai plus aucune envie de bouger.

— Tout va bien, mon ange, je suis là, murmure-t-elle.

Ses caresses dans mon dos et sur l'arrière de mon crâne m'apaisent. J'oublie que nous sommes entourées. Il n'y a plus qu'elle et moi. Le négatif s'estompe, remplacé par beaucoup d'amour.

— Tu veux m'expliquer ce qui s'est passé ? demande-t-elle doucement.

Je fais non de la tête et elle n'insiste pas. Elle continue à me câliner et attend que je me détache de moi-même. Je n'ai pas envie d'affronter le monde réel, mais je n'ai pas véritablement le choix. Je recule et me concentre sur elle.

— Ça va mieux ? s'enquiert-elle gentiment en me caressant la joue.

— Un peu mieux.

Autour de nous, il n'y a plus personne. Sydney est partie. J'entends les autres dans le hall principal. La partie est-elle finie ? Probablement que oui.

— On devrait retourner avec tes amis. Tu as fait un bon score ?

— Mon score ? On s'en moque totalement de mon score. Je me suis fait un sang d'encre quand Galiano m'a dit que tu t'étais enfuie.

— Qu'est-ce que... Que t'a-t-il dit d'autre ? l'interrogé-je, mal à l'aise.

Je ne tiens pas à avoir cette discussion, mais je ne vais pas y couper.

— Que tu étais tombée d'une plateforme ! C'est vraiment



ce qui est arrivé ? Tu as glissé et tu t'es retrouvée par terre ?

— J'ai mal évalué la distance qui me séparait du bord.

Cette explication paraît peu crédible, malheureusement, c'est tout ce que j'ai en stock.

— Pourquoi tu es partie, ma chérie ? Pourquoi tu n'es pas venue me chercher ?

— Je ne savais pas où tu étais et je n'allais pas te gâcher la soirée.

Ce n'est pas totalement faux, mais pas totalement vrai non plus. Comment lui préciser que mon désir de fuite a pris le pas sur tout le reste ? La panique est très mauvaise conseillère dans ce genre de situation. Il est évident que j'aurais mieux fait de rester sur place. Me redresser aussi précipitamment était tout sauf conseillé.

— Tu es plus importante que cette stupide soirée. Enfin, Anna, pour qui tu me prends ? s'agace-t-elle.

L'utilisation de mon prénom est révélatrice de son état d'esprit. Elle est fâchée et je ne peux pas l'en blâmer. Je réagis probablement de la même façon.

— J'ai eu peur, lâché-je difficilement.

Les yeux rivés sur mes chaussures, je n'en mène pas large. Je m'étais promis de ne plus évoquer le passé, de ne pas risquer qu'il se dresse entre nous, mais quoi que je fasse, il se rappelle à moi.

— De quoi ?

— Je voulais juste que tout soit normal pour une fois, que tu n'aies aucune raison de regretter notre relation.

— Regretter ? Mais pourquoi je regretterais ?

Sa surprise n'est pas feinte. Je m'en rends compte et réalise que je me suis monté la tête toute seule. Elle n'a pas l'intention de me quitter, pas plus que de me blâmer pour les nombreuses fois où j'ai ruiné l'ambiance.

— Je suis tombée parce que j'ai paniqué. Quand John a pointé son arme sur moi, je me suis rappelé en détail cette fameuse nuit. Et j'avais beau savoir que son pistolet n'était qu'un jouet, je n'ai pas réussi à rester rationnelle. Lorsqu'il a posé sa main sur mon épaule, j'ai surréagi. Il a dû me prendre pour une folle et ensuite, j'avais beaucoup trop honte pour demeurer sur place.

Ce récit des événements me coûte beaucoup. Et en même temps, il me soulage. Tellement que je lui livre le reste de mes pensées :

— Je voulais que tout se passe bien, que tes amis m'apprécient, que tu t'amuses, mais j'ai tout raté. Je suis un cas désespéré. C'est évident qu'un jour, tu en auras assez et...

Je n'ai pas l'occasion de finir ma phrase. Les lèvres de Gaby s'emparent des miennes et me réduisent au silence. J'oublie ce que je voulais dire. Je perds ma capacité de réflexion et réponds à son baiser au bout de quelques secondes. Une réponse très timide au terme de laquelle je recule légèrement.

— Arrête, n'importe qui pourrait nous voir, prononcé-je avec difficulté.

— Je ne me laisserai jamais de toi, souffle-t-elle. Ni maintenant, ni demain, ni même dans dix ans.

Bien décidée à me convaincre, la jeune femme recommence à m'embrasser. Je pose mes mains sur le haut de sa poitrine dans le but de la stopper, mais l'effet est nul. J'ai davantage l'air d'agripper son tee-shirt et d'être celle à la maintenir

contre moi.

— Si quelqu'un est à blâmer dans cette histoire, c'est moi. Je n'ai pas réfléchi en t'emmenant ici, s'excuse-t-elle en glissant ses mains sur le bas de mon dos.

Je réalise à peine qu'elle nous a conduites dans l'un des renforcements du mur. Cette cachette n'en est pas vraiment une. Si quelqu'un approchait, il nous surprendrait tout de suite.

— C'est normal que tu aies eu peur. Je suis une idiote, j'aurais dû me douter que cette partie de *laser game* te rappellerait de mauvais souvenirs. Et sache que personne ne te prend pour une folle, encore moins Galiano. Je peux t'assurer qu'il ne te fera aucune remarque, pas plus que les autres. Le premier qui essaierait le regretterait amèrement.

J'acquiesce et profite du dernier baiser qu'elle m'offre. Juste après, elle s'empare de ma main et nous conduit dans le hall. L'équipe de Sydney a disparu. Il ne reste qu'une poignée d'hommes, dont Kyle et John qui viennent immédiatement à notre rencontre. Je redoute la conversation qui va suivre. Mes doigts se crispent contre ceux de ma partenaire, laquelle prend les devants.

Je n'ai pas besoin d'expliquer quoi que ce soit. D'elle-même, elle décide de sauter l'étape restaurant et réquisitionne la voiture de Kyle pour que nous puissions rentrer. Ce dernier se montre très coopératif. Il lui donne ses clés sans poser la moindre question et nous permet de nous éclipser.

# CHAPITRE 23

## Gabrielle

22 décembre 2011

Tucson, Arizona, Davis-Monthan Air Force Base

Armée d'un coton désinfectant, j'observe Anna se mordre la lèvre à chaque fois que ma main approche de sa blessure à l'avant-bras. J'ai été obligée de me saisir de son poignet pour l'empêcher de bouger. Elle est assise sur le rebord de la baignoire et je la soupçonne de retenir sa respiration à chaque nouveau tapotement.

— Est-ce que tu t'es blessée ailleurs ? interrogé-je en l'examinant rapidement de haut en bas.

À première vue, elle n'a rien de grave, mais son jean cache ses jambes. Je m'en veux de l'avoir conduite là-bas et pire, de l'avoir laissée toute seule. Je ne m'attendais pas à être monopolisée par les autres. Anna a tendance à rester en retrait et je sais parfaitement pourquoi. Aux yeux de mon entourage, nous sommes censées être amies. Elle s'évertue à sauver les apparences, seulement, ça ne me convient pas du tout. Je déteste l'abandonner en arrière, encore plus quand cette distance entraîne ce genre de résultat.

— Non, je ne pense pas, hésite-t-elle.

— Je dois vérifier par moi-même ?

La légère rougeur sur son visage me fait réaliser que mes propos prêtent à confusion.

— En tout bien, tout honneur évidemment, ajouté-je innocemment.

— Vraiment ? Donc tu n'en profiteras pas pour te rincer l'œil ?

Elle n'a pas l'air d'y croire le moins du monde. Ses yeux se sont posés sur les miens et, dans la mesure où j'ai le malheur de dévier un instant vers ses lèvres, je peux difficilement espérer la convaincre du contraire.

— Je ne me rincerai pas l'œil. Je profiterai de la vue de rêve qui m'est offerte. C'est très différent, précisé-je en me penchant vers elle pour l'embrasser doucement.

— Différent en quoi ? s'enquiert-elle en tournant la tête afin de m'éviter.

— Dans le deuxième cas, même avec toute la bonne volonté du monde, personne ne pourrait s'en empêcher.

Je suis très fière de ma réplique. Anna, elle, se montre insensible. Elle pose ses mains sur le haut de ma poitrine afin de m'obliger à reculer.

— Si tu permets, je vais prendre ma douche. Tu joueras les voyeuses plus tard, prononce-t-elle en se remettant debout.

— Quelle bonne idée ! Tu n'as pas besoin d'aide, par hasard ?

Mi-sérieuse, mi-taquine, je suis à cent pour cent certaine de me faire jeter hors de cette salle de bain. Pourtant, et contre toute attente, un silence accueille ma demande. Anna semble réellement considérer la question. Un air de concentration intense a pris place sur son visage, lequel se change en moue absolument adorable lorsque mes lèvres se glissent sur son front.

— Je plaisantais. Prends ton temps, ma chérie, la rassuré-je avant de tourner les talons.

J'ai presque atteint la porte de la salle de bain. Je réfléchis déjà à quoi commander pour le dîner quand sa main

s'empare de la mienne.

— Reste.

Ce murmure résonne très clairement à mes oreilles. Au départ figée, je pivote lentement la tête vers elle et me demande si j'ai bien entendu. Ses joues rouges et le tremblement de ses doigts me confirment que je n'ai pas rêvé. Un tas d'images me traversent l'esprit, toutes moins innocentes les unes que les autres.

— Tu veux qu'on prenne une douche ensemble ? interrogé-je, la gorge sèche.

J'ai l'air maligne, très maligne. Normalement, je ne réfléchis jamais avant d'agir, mais avec elle, j'essaie de me montrer moins tête brûlée. Je ne souhaite en aucun cas reproduire mes erreurs passées.

— Plutôt un bain, corrige-t-elle, au comble du malaise.

À nouveau, elle n'ose plus me regarder. Ses doigts sont toujours dans les miens, son bras est tendu, à l'image de son corps qui semble très raide. Je comble la distance qui nous sépare et me sers de ma main libre pour dégager de son visage les mèches de cheveux qui se sont échappées de sa queue de cheval.

— Tu en as vraiment envie ou c'est simplement pour me faire plaisir ?

— Un peu des deux.

— Je préférerais...

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase. Anna me coupe d'un doux baiser et me pousse jusqu'à la baignoire. Elle appuie sur mes épaules, m'incite à m'asseoir sur le rebord et ouvre ensuite le robinet d'eau chaude.

— Tu sais ce que j'aimerais, moi ? s'enhardit-elle en

s'installant entre mes cuisses.

— Non ?

— Que tu te déshabilles.

Cette requête, prononcée avec un rare aplomb, me laisse sans voix. Elle n'attend pas que je m'exécute. Elle prend les devants et se saisit du bas de mon tee-shirt. Je lève les bras pour l'aider, puis, une fois en brassière, je secoue la tête pour dégager les cheveux de mes yeux. Il faut vraiment que je les coupe. Ils n'ont pas été aussi longs depuis une éternité.

Le désir se lit dans les prunelles d'Anna. Elle effleure lentement mon buste et s'attarde sur mes abdominaux. J'ai déjà remarqué que cette partie de mon corps l'attirait particulièrement. Raison pour laquelle j'ai multiplié les séances de sport depuis notre rencontre à Séoul.

— Tu comptes te dévêtir, toi aussi ? osé-je questionner.

— Oui, dès que tu seras dans l'eau.

— J'aurai le droit de te regarder ? Dans le but de vérifier la présence éventuelle de blessures, bien sûr, précisé-je avec un air angélique.

— Tu n'es toujours pas crédible.

Après avoir ajouté du gel douche dans la baignoire pour créer de la mousse, elle s'attaque au bouton de mon pantalon. Encore une fois, je ne proteste pas. Je lui permets de me mettre en sous-vêtements et m'efforce de rester sage. Je ne cherche ni à l'embrasser ni à la toucher, ce qui n'a rien de facile étant donné notre proximité.

— Je suis à ton goût ? l'embêté-je en la surprenant en train de me détailler éhontément.

— À ton avis ?

Elle ne rougit même pas en me rendant mon regard. Elle n'a plus l'air aussi intimidée qu'au tout début. C'est tant mieux. Je ne veux pas qu'il y ait de gêne entre nous.

— Il y a des chances que oui, déclaré-je, très fière.

— Tu es très belle, et encore plus quand tu n'as rien sur le dos.

— Eh ! Ne me vole pas mes futures répliques.

Je l'observe lever les yeux au ciel et suis soulagée de constater que l'ambiance est plus détendue. Anna paraît moins stressée. Elle agit avec naturel et se charge de ma brassière. C'est la première fois que je suis à demi nue devant elle. N'étant pas pudique, je ne ressens aucun embarras, toutefois je tiens à vérifier que tout va bien de son côté. La couleur prise par ses pommettes est adorable. Elle s'efforce de maintenir le contact visuel entre nous et de ne surtout pas bifurquer vers le bas.

— Tu vas m'enlever mon shorty aussi ? interrogé-je, curieuse.

— Bien sûr. J'ai commencé, je vais finir.

Je me pince les lèvres au moment où ses doigts s'aventurent sur le tissu. Toute cette scène ne me laisse pas indifférente. Même si Anna n'en profite pas, le contexte suffit à m'exciter. Très bientôt, elle sera nue elle aussi et mon *self-control* risque d'en prendre un coup. Lorsqu'elle se penche pour glisser le sous-vêtement le long de mes jambes, j'essaie vainement de chasser les images déplacées que cette position m'inspire. Je dois rester calme et maîtresse de moi-même. Par conséquent, songer à sa tête entre mes cuisses est tout sauf indiqué.

— Tu peux entrer dans la baignoire maintenant, énonce-t-elle en se redressant.



Je vérifie la température à l'aide de ma main et ajoute un peu d'eau froide avant de m'exécuter. Malgré ma présence dans l'armée, obéir aux ordres n'est pas une seconde nature pour moi. Je ne me suis jamais montrée aussi docile, preuve que j'aime réellement cette femme. Bien moins taquine que précédemment, je ne commente pas son déshabillage. Je ne la regarde même pas. J'ai conscience qu'aller aussi loin est difficile pour elle et je ne veux pas risquer de la voir détalier dans la chambre.

Entendre ses vêtements tomber les uns après les autres s'apparente à de la torture. Je lève la tête en direction du plafond et compte jusqu'à cent. Arrivée à vingt-six, je perçois du mouvement sur ma gauche. Anna s'est approchée et se glisse à son tour dans la baignoire. Dos à moi, elle s'installe entre mes jambes et s'empresse de ramener un gros tas de mousse au niveau de sa poitrine.

Ses cheveux sont relevés en chignon. J'effleure le grain de beauté placé à proximité de sa colonne vertébrale, puis sa nuque et la sens frémir.

— J'ai le droit de te toucher ? murmuré-je à son oreille.

Elle acquiesce et je n'attends pas une seconde de plus pour l'attirer contre moi. J'enroule mes bras autour de son ventre et l'incite à s'appuyer davantage sur mon buste. J'ai l'impression d'être au paradis. La chaleur de l'eau nous enveloppe et permet à la jeune femme de se détendre progressivement. Je masse doucement ses épaules, ses trapèzes et réussis peu à peu à la décrisper. J'ai conscience que la soirée n'a pas été facile pour elle. D'ailleurs, certains moments demeurent auréolés de brouillard.

— J'ai été surprise de te voir sortir des toilettes avec Sydney, tout à l'heure. Vous avez un peu parlé ?

À la suite de cette question, Anna tourne la tête vers moi.

— Tu as peur qu'elle m'ait révélé des choses compromettantes à ton sujet ?

— Il n'y a rien à révéler, du moins rien qu'elle ne sache.

Au lieu de chercher à approfondir le sujet, elle m'embrasse doucement avant de reprendre sa position initiale. J'ignore ce que j'ai fait pour mériter ce baiser, mais ne m'en plains pas.

— Elle m'a aidée à me débarrasser d'un type qui devenait un peu collant. Un ordre de sa part et il a filé ventre à terre.

— Un type, quel type ? Et que fabriquait-il avec toi dans les toilettes ?

— Il s'est incrusté, il prétendait me connaître de Facebook. Son identité m'est étrangère et je n'ai pas encore eu le temps de vérifier si oui ou non il se trouve bien dans mes contacts. Je suppose qu'il s'agit d'un militaire. Peut-être un de tes amis ?

— Mes amis ne se seraient jamais comportés de cette façon.

— En tout cas, il te connaissait. Il t'a appelée par ton prénom entier et t'a reproché de ne pas veiller assez à mon bien-être.

Je retiens de justesse une insulte. Qui est l'enfoiré qui a osé ? Les suspects ne sont pas bien nombreux. À vrai dire, un nom me vient tout de suite en tête et si réellement, il a eu le culot d'importuner Anna, il va le payer cher.

— Enfin, ce n'est vraiment pas grave, reprend-elle pour me rassurer. Comme je l'ai dit, Sydney s'est débarrassée de lui en deux temps, trois mouvements. Je n'aimerais pas la contrarier. Elle est très impressionnante.

— Impressionnante, répété-je en posant mes doigts à plat

sur ses épaules.

— Je regrette ma jalousie. À cause de ça, j'avais un mauvais *a priori* sur elle. En réalité, elle semble gentille.

Dans la mesure où il s'agit bien du dernier mot que j'emploierais pour la décrire, je demeure silencieuse. Entendre Anna complimenter une autre femme ne me plaît pas vraiment, encore moins alors que nous sommes en train de partager un bain. D'un autre côté, je suis celle à avoir lancé le sujet et surtout, je suis reconnaissante envers Sydney d'être venue en aide à ma petite amie.

— Elle est mécanicienne, elle aussi ? se renseigne-t-elle.

— Pilote d'avion.

À mon plus grand soulagement, Anna n'émet aucun soupir d'extase. J'aurais détesté qu'elle se montre particulièrement intéressée par son métier.

— Je me rends compte que je ne lui ai même pas dit au revoir. Je t'ai sauté dans les bras et j'ai complètement oublié son existence. Tu voudras bien lui présenter des excuses de ma part ?

— J'y songerai.

— À mon avis, je ne lui ai pas fait bonne impression. J'étais en pleine crise de panique. Elle doit croire que tu fréquentes un vrai boulet.

— Je me moque pas mal de son avis.

— Pas moi, je ne veux pas te faire honte.

Ces mots sont loin d'être choisis au hasard. Déjà tout à l'heure, elle s'inquiétait plus ou moins de la même chose. Je ne comprends pas très bien d'où peuvent lui venir de telles idées, mais trouve urgent de les lui sortir de la tête au plus vite.

— Tu ne me feras jamais honte. L'inverse, en revanche, pourrait se produire.

— Pardon ?

Choquée par mes propos, Anna pivote vers moi. La mousse qui couvrait son buste atterrit sur ma poitrine. J'empêche mon regard de vagabonder, mais regrette d'avoir initié cette discussion. J'aurais dû me taire et profiter en silence de ce moment.

— Ton frère semble avoir les moyens. Il risque fort de ne pas me trouver à la hauteur pour prendre soin de sa petite sœur.

— Thomas n'a pas son mot à dire sur mes fréquentations. Et l'argent n'est pas ce dont j'ai besoin. D'ailleurs, comment sais-tu qu'il a les moyens ?

— Ta voiture...

— Oh...

Un léger silence s'installe entre nous. Elle ne cherche pas à démentir, ce qui signifie que je dois être dans le vrai.

— Thomas gagne bien sa vie, oui. Et l'héritage de nos parents était assez conséquent. Ils ont veillé à ce que nous ne manquions de rien après leur mort.

Cette précision me laisse supposer que son aîné n'est pas le seul à pouvoir s'acheter un Range Rover sur un coup de tête. Est-ce que ça change quelque chose de mon côté ? Non. Anna reste Anna, cependant, mes craintes s'en trouvent renforcées. Que fabrique-t-elle avec une personne comme moi ?

— Je ne te l'ai pas caché de manière délibérée. C'est juste que nous n'en avons jamais discuté.

— Ton compte en banque ne m'intéresse pas. Tu n'as pas

besoin de m'en parler.

— Je sais, mais je ne voudrais pas... Je n'aime pas l'idée qu'il y ait des secrets entre nous.

Comme d'habitude, je craque face à son expression intimidée. Je l'embrasse sur la pommette et redescends mes mains le long de son dos.

— Nous avons tout le temps d'apprendre à nous découvrir. Je ne te demande pas de me raconter ta vie entière d'un seul coup. Petit à petit, c'est très bien aussi.

Après sa joue, je vise l'espace situé sous son oreille et souffle sur la mousse m'empêchant d'accéder à sa peau.

— Tu me chatouilles, prononce-t-elle avec le sourire.

— Vraiment ?

Loin d'arrêter, je recommence et prends plaisir à la voir gigoter. Pendant que ma bouche s'attarde sur son cou, mes mains vagabondent sur son ventre. Anna tente mollement de se défendre. Elle semble plus amusée que dérangée et ne cherche même pas à contre-attaquer. Elle se contente d'appuyer son dos contre ma poitrine, de sorte à m'empêcher d'accéder à sa nuque.

— Je t'interdis cette zone, lance-t-elle en retenant un petit rire.

— Quelle tristesse ! Je vais être obligée d'explorer d'autres parties.

Si au départ, je comptais me tenir à carreau, je change finalement d'avis. Anna n'a jamais eu l'air opposée aux rapprochements. Au contraire, elle en a initié plusieurs de son propre chef. Je dois juste veiller à ne pas être trop brusque et à ne pas l'effrayer.

— Ai-je ta permission pour celle-ci ?

Joignant le geste à la parole, je pose mes mains sur ses genoux et m'aventure sur ses cuisses. Ses jambes pliées me facilitent la tâche. Je gagne le bas de son ventre et mordille son oreille.

— J'ai besoin que tu me répondes, susurré-je. J'ai le droit de te toucher ?

— Oui.

— Partout ?

— Oui... ? hésite-t-elle.

Afin de tester ses limites, je remonte toujours plus haut et presse gentiment sa poitrine. J'entends son souffle s'emballer. Mon rythme cardiaque réagit de la même façon. Découvrir son corps est un plaisir de tous les instants. Je pourrais y passer des heures. J'effleure l'extrémité durcie de ses seins et suis récompensée par un soupir de sa part. Ce son, à lui tout seul, m'excite énormément. Je continue sur ma lancée et me montre de moins en moins précautionneuse. Cette partie de son corps est visiblement très sensible.

Je suis en train d'alterner entre caresses et légers pincements quand ses doigts se contractent contre mes cuisses. Elle se cambre, en quête de davantage de contact, et ne se soucie plus du tout de sa nudité. La surface de l'eau ondule à chaque fois que nous remuons. La mousse, elle, s'évapore en même temps que les inhibitions de ma partenaire. De la buée s'est formée sur le miroir situé à notre gauche. J'ai chaud, puis deviens brûlante lorsque ma petite amie attrape ma main droite et la glisse entre ses cuisses.

Elle ne tremble pas. Au contraire, elle ne m'a jamais parue aussi assurée. J'arrête de respirer en découvrant cet endroit qui m'était jusqu'alors interdit. J'ai l'impression que

c'est la même chose pour Anna. Au premier contact de mes doigts sur son intimité, elle se mord la lèvre et prend une grande inspiration. Je cherche la meilleure manière de lui donner du plaisir. Après quelques allers-retours de bas en haut, je trace des cercles autour de son clitoris et suis récompensée par un gémissement étouffé de sa part. Je poursuis sur le même rythme et ne tarde pas à regretter l'environnement qui nous entoure.

Nous serions bien plus à l'aise dans un lit et moins limitées dans nos mouvements. La baignoire ne lui permet pas d'écartier les jambes et l'eau a tendance à amenuiser les sensations. Je l'embrasse doucement sur l'épaule et retire ma main pour la poser sagement sur sa taille.

— Allons dans ma chambre.

Prononcer ces mots me coûte beaucoup. Il est possible que ce déplacement la conduise à changer d'avis. Si tel était le cas, je ne lui en voudrais pas ; pour autant, cela m'obligerait à prendre une longue douche froide. Mon bas-ventre est tendu à l'extrême. J'ai envie d'elle à un point inimaginable et la voir quitter la baignoire ne m'aide pas à me calmer. Des gouttes d'eau cascadenent le long de sa chute de reins. J'admire ses fesses rebondies et me retiens de grogner de frustration au moment où elle s'enroule dans une serviette.

Le temps que je sorte à mon tour, elle a eu le loisir de se saisir d'un autre drap de bain. Elle me confronte et entreprend de me sécher. Je reste focalisée sur son visage. Ses joues rougies et son regard emplis de désir représentent un spectacle des plus fascinants. Très vite, je perds patience. Je n'attends pas qu'elle ait fini sa tâche pour attraper son menton entre deux doigts et relever sa tête vers moi. Le baiser que nous échangeons juste après n'a rien de doux. Je lui transmets mes sentiments et joue fiévreusement avec sa langue. L'embrasser devient une

nécessité vitale.

Je nous conduis jusqu'à mon lit sans relâcher ses lèvres. Contrairement à moi, Anna n'est pas entièrement nue. Le tissu éponge accroché par un nœud sur sa poitrine me nargue. Bientôt, très bientôt, je me chargerai de son cas. Au lieu d'allonger ma petite amie sur le matelas et de parcourir son corps de ma bouche, j'opte pour une autre approche. Puisque la position précédente ne lui posait aucun problème, autant la reproduire.

Je m'assois contre les oreillers et l'incite à revenir se placer entre mes jambes. Elle n'a pas l'air nerveuse. Le terme « impatiente » conviendrait bien mieux pour la décrire. J'embrasse sa nuque découverte, caresse ses bras, l'extérieur puis l'intérieur de ses cuisses, et suis attirée comme un aimant par la chaleur qui se dégage de son entrejambe. Je ne rencontre aucune résistance en m'y aventurant de nouveau. Comme plus tôt, j'explore la zone et réussis à arracher quelques gémissements à ma partenaire.

Chacun d'entre eux sonne à merveille à mes oreilles. Elle rejette la tête en arrière lorsque je m'approche de l'entrée de son intimité et me donne tous les encouragements dont j'ai besoin. Sa façon de remuer, de griffer légèrement mes cuisses m'indique qu'elle a très envie de poursuivre. Un de mes doigts s'enfonce doucement en elle et me fait découvrir le paradis. Elle est chaude, humide, et surtout tout à moi. Avant d'amorcer le moindre mouvement, je multiplie les baisers dans son cou et l'interroge.

— Tout va bien ?

— Continue, prononce-t-elle difficilement.

— Comme ça ?

Les va-et-vient que j'effectue sont délibérément très lents.



Anna tremble et émet une plainte adorable. Le genre qui me donne envie de la torturer. Je poursuis au même rythme et me réjouis de chacune de ses réactions. Ses hanches suivent ma cadence. Sa respiration se trouble et, au bout d'une petite minute, je l'entends en réclamer davantage :

— Plus, murmure-t-elle.

— Plus quoi ? Plus vite ? suggéré-je en accélérant le mouvement. Ou plus fort ?

Je n'escompte pas réellement de réponse. Les sons qu'elle laisse échapper suffisent amplement. Elle est sur le point de craquer, d'être submergée par le plaisir. D'un geste assuré, j'en profite pour dénouer sa serviette et jouer avec son sein gauche. La vue que j'ai de son corps m'embrase. J'ajoute un deuxième doigt au premier et la sens trembler de la tête aux pieds quelques secondes plus tard. Un sourire apparaît sur mes lèvres. J'ai adoré la mener à l'orgasme et compte bien recommencer.

Pour le moment cependant, l'heure est aux câlins. Je me révèle plus douce et l'incite à se retourner. Elle ne se fait pas prier. Elle enroule ses bras autour de mon cou et prononce des mots qui me réchauffent le cœur :

— Je t'aime.

L'entendre de vive voix me plaît toujours autant. L'importance de l'étreinte que nous venons de partager ne m'échappe pas. Anna m'a accordé son entière confiance et je compte bien m'en montrer digne.

— Moi aussi je t'aime, mon ange. Plus que tout au monde.

— Assez pour me laisser te retourner la faveur ?

Le sourire qui fleurit sur ses lèvres la rend encore plus belle. Je ne résiste pas à l'embrasser et l'autorise à agir selon ses désirs. Cette nuit restera gravée dans ma

mémoire. Je me sens plus proche d'elle. Les barrières qui nous séparaient ont volé en éclats et me permettent d'envisager la suite de notre histoire un peu plus sereinement. Peu importe que la rencontre avec son frère se passe bien. J'ai la certitude que cela n'aura aucune incidence sur notre relation.

# CHAPITRE 24

Anna

24 décembre 2011

San Diego, La Jolla

Assise dans mon canapé, je fixe Thomas qui boit tranquillement un café. Tout est en place pour le réveillon. Le sapin brille de mille feux, un certain nombre de cadeaux s'étalent sous ce dernier ; quant au repas, il vient d'être livré par le traiteur. Nous n'avons plus qu'à réchauffer le plat principal et à organiser le reste sur la grande table installée dans un coin de la pièce. Les convives n'étant pas censés débarquer avant cinq bonnes heures, j'ai encore largement le temps de me préparer, ou plutôt de changer de robe.

L'arrivée imminente de Gaby m'a poussée à me maquiller et à me coiffer en avance. Je détends mes boucles à l'aide de mes doigts et lisse le bas de ma robe noire. Pour des raisons pratiques, je suis rentrée hier et n'ai donc pas vu la jeune femme depuis plus de vingt-quatre heures. J'ignore comment je vais pouvoir tenir ensuite six mois. Une journée me paraît déjà une éternité.

— Tu te souviens de ta promesse ? prononcé-je sans lâcher mon frère du regard.

— C'est la cinquième fois que tu me le demandes. Tu ressembles de plus en plus à un disque rayé, me taquine-t-il.

— Je me méfie de toi. Tu es bien capable de lui faire passer un véritable interrogatoire à la seconde où elle franchira la

porte.

— Tout de suite les grands mots. Je compte simplement avoir une discussion amicale et sympathique avec ton invitée. N'ai-je pas le droit de vouloir la connaître ?

— La mettre mal à l'aise est interdit. Tu m'as juré que tu te comporterais bien et que tu ne chercherais pas à la faire fuir.

— Ce serait bien la militaire la moins courageuse de tous les temps si elle fuyait à cause d'une malheureuse conversation.

Son air innocent ne me trompe pas. Il a tout du chat qui s'apprête à bondir sur sa proie et à la torturer durant de longues heures.

— Tu peux me rappeler son grade, déjà ?

— Caporal.

— Elle compte rester longtemps au rang le plus bas des sous-officiers ? On pourrait penser que l'ambition lui fait défaut.

— Réflexion interdite, indiqué-je en créant une croix à l'aide de mes bras.

— Je ne vois pas pourquoi, répond-il, de mauvaise foi.

— Parce que tu la juges et sous-entends qu'elle se la coule douce.

— Excuse-moi de vouloir le meilleur pour ma petite sœur.

Plus le temps passe, plus je m'inquiète. Thomas n'a pas l'air disposé à fournir le moindre effort. J'ai tout intérêt à me montrer vigilante. Le laisser en tête à tête avec Gaby est, par exemple, proscrit.

— Quel rang te conviendrait au juste ?

— Général ?

— Géné... Tu te moques de moi ? Comment pourrait-elle être générale à vingt-six ans ?

— Colonel, alors ?

— N'importe quoi, soufflé-je. Tu n'as pas le sens des réalités. En plus, je te rappelle que de mon côté, je suis une simple étudiante de première année. Niveau prestige, c'est totalement nul.

— Tu es *temporairement* étudiante de première année. Très bientôt, tu redeviendras la pianiste de génie que tu as toujours été.

Ces mots me surprennent. Et pour cause : Thomas m'avait jusque-là toujours encouragée à m'inscrire à l'université et non à essayer de reprendre mon ancienne vie.

— D'où tu sors ça ? Je n'ai aucune intention de recommencer à jouer.

— Ose me dire que le piano ne te manque pas. Parfois, je t'entends fredonner et, quand tu es concentrée sur autre chose, tes doigts ont tendance à bouger tout seuls.

— Je... Je ne m'en rendais pas compte.

— Sans compter que tu détestes le marketing. T'envoyer faire mon café était amusant, cependant la plaisanterie a assez duré. Pourquoi tu ne louerais pas un studio de musique, le mois prochain ? Tu pourrais t'entraîner à ton rythme et reprendre la composition. Victoria attend toujours que tu la rejoignes à Londres. Elle n'a pas perdu espoir d'utiliser ton morceau pour son film.

— Je lui donnerai les droits. Pour le reste, c'est impossible.

— Pourquoi ? Je comprends bien que tu ne puisses pas assurer de représentation publique, mais qu'est-ce qui

t'empêche de jouer seulement pour toi ?

Au lieu de rester mutique comme à mon habitude, je tente un début de réponse.

— Parce que... Il... Si je n'avais jamais touché un piano, alors il ne m'aurait pas vue en concert et...

Prononcer ces mots décousus me demande beaucoup d'efforts. Évoquer ma carrière musicale revient à me remémorer cette fameuse nuit d'horreur. Les doigts serrés sur le canapé, je blanchis, sans pour autant ressentir de vertiges ou tremblements. C'est un petit pas en avant. Au moins, pour une fois, la crise de panique ne me guette pas.

— Nos parents ne sont pas morts à cause de toi, affirme Thomas en me rejoignant. Le seul responsable pourrait actuellement en prison et y demeurera le restant de ses jours.

Assis à ma droite, mon frère pose sa main sur la mienne et s'exprime avec calme :

— Tu dois arrêter de te punir. Papa et maman étaient très fiers de toi. Pour rien au monde ils n'auraient souhaité que tu renonces à ta passion. Ce qui s'est produit est un drame, un terrible drame et il serait encore plus dommage que tu passes à côté de ta vie. Tu t'es entraînée si dur toutes ces années. Tu mérites de récolter le fruit de tes efforts.

— Je ne sais pas si j'en suis capable, avoué-je en baissant les yeux. Te souviens-tu du jour où Will m'a emmenée à l'auditorium de notre université ? Après avoir terminé mon morceau, je me suis sentie dévastée. J'étais dans un état pitoyable et je ne veux pas revivre ça. Être obligée de t'appeler ou de contacter Gaby parce que je ne parviens pas à gérer mes émotions me donne l'impression d'être une moins que rien.

— Ce n'est pas le cas. Que tu aies besoin d'un peu de

soutien ne signifie pas que tu es une incapable. Personne ne peut se remettre d'un tel traumatisme seul. Tu as besoin de temps et d'être entourée par des gens bienveillants. Même s'il nous arrive de nous disputer, je serai toujours là pour toi, j'espère que tu le sais ?

J'acquiesce et bascule légèrement sur le côté, de sorte à poser ma tête sur son épaule. Même si cette discussion n'est pas facile, elle me procure une certaine libération. J'ai conscience qu'il a raison. Depuis que je suis sortie de l'hôpital, j'ai volontairement évité de reprendre le chemin qui était tout tracé pour moi. J'ai prétendu aller de l'avant, alors qu'en réalité, je fais du sur-place. M'engager sur des voies qui ne m'apporteront aucun bonheur ne rime à rien. J'occupe et perds mon temps dans le seul but de ne pas affronter mes vrais problèmes.

— Tu veux bien essayer de t'y remettre, alors ? Si cela peut te rassurer, je suis tout disposé à t'accompagner pour ta première répétition. Tu pourrais aussi demander à ta petite amie d'assister à ta reprise. Elle sera à coup sûr impressionnée par tes prouesses et t'admira comme si tu étais la huitième merveille du monde.

Je relève la tête d'un seul coup et le fixe avec stupeur. Ai-je bien entendu ?

— Tu as dit « petite amie », je n'ai pas rêvé ?

— C'est ce qu'elle est, non ? soupire-t-il.

— Jusqu'ici, tu avais toujours refusé de la considérer comme telle et, à plus forte raison, d'accepter cette relation.

— Je continue à émettre des réserves, mais puisque tu sembles tant l'aimer et qu'elle a un effet positif sur ton moral, je suis bien obligé de revoir mon jugement.

Pour la première fois depuis très longtemps, je le prends

dans mes bras de ma propre initiative et me sens un peu plus légère. Ne plus devoir batailler avec Thomas sur le sujet m'ôte une sacrée épine du pied. Il est ma famille et je déteste être en froid avec lui.

— Tu vas l'adorer, tu verras.

— Tant qu'elle ne t'empêche pas de t'épanouir...

— Gaby ne ferait jamais ça. Et promis, j'essaierai de jouer quelques morceaux au piano très bientôt.

— C'est drôle que tu dises ça, car j'ai justement trouvé quelques écoles de musique qui louent leurs équipements. La liste est sur mon téléphone, je te l'enverrai.

Cette précision ne m'étonne pas. Thomas a toujours été quelqu'un d'organisé. Je suis même surprise qu'il n'ait pas déjà réservé un créneau à ma place. Je me détache et entends soudain une voiture s'engager dans l'allée de la maison. Volontairement, j'ai laissé le portail ouvert afin de permettre à Gaby d'entrer. Son arrivée me met dans tous mes états. Je bondis sur mes deux pieds et ignore totalement mon frère qui me suggère d'attendre qu'elle toque à la porte.

Patience est au-dessus de mes forces. Je fonce en me moquant bien d'être en pantoufles et rejoins l'extérieur en un temps record. Jamais je n'ai été aussi excitée de recevoir de la visite. Je marque un temps d'arrêt sur le perron et sens mon cœur s'emballer en voyant la jeune femme sortir de son véhicule. Malgré les six heures de route jusqu'à San Diego, elle est radieuse. Son sourire m'éblouit et me fait perdre toute contenance.

Je la rejoins au pas de course et lui saute dans les bras sans aucune retenue. Pouvoir respirer son parfum et percevoir la chaleur de son corps est la meilleure chose au monde. Elle me serre fort et paraît aussi heureuse que moi de ces



retrouvailles.

— Tu sais que je pourrais m’habituer à ce genre d’accueil ? déclare-t-elle en me caressant les cheveux. Tu vas être obligée de te montrer aussi enthousiaste à chacune de mes visites.

— Ça ne me pose aucun problème.

Au bout de quelques secondes de cette douce étreinte, j’affronte son regard et suis électrisée par les paillettes vertes qui dansent dans ses prunelles noisette. J’adore la manière dont elle m’observe et elle ne tarde pas à venir trouver mes lèvres. Le baiser que nous partageons me donne un avant-goût du paradis. Je ne peux plus m’en passer et ne veux même pas penser au moment où elle devra repartir.

J’aimerais que l’échange dure pour l’éternité, malheureusement un toussotement tout sauf discret résonne à mes oreilles. Je me détache et me rends compte que Thomas attend à la porte. Mes yeux lui envoient des éclairs. Que fabrique-t-il là ? Ne pouvait-il pas nous laisser deux minutes d’intimité ? Gaby, elle, ne se démonte pas. Elle récupère son sac à dos et part ensuite à la rencontre de l’indésirable.

Je l’accompagne en regrettant de ne pas avoir réservé d’hôtel. L’inviter à la maison était une grossière erreur. À coup sûr, nous ne serons jamais tranquilles.

— Thomas, je te présente Gaby. Gaby, mon frère, prononcé-je en guise de présentations.

— Enchantée de vous rencontrer.

Le ton de sa voix est doux et confiant. Elle tend la main à mon aîné qui, à mon plus grand soulagement, l’accepte sans rechigner.

— De même. J'ai beaucoup entendu parler de vous, commence-t-il, tout sourire.

— En bien, j'espère.

— En très bien. Ma sœur vous complimente à longueur de temps. Je suis même surprise que vous ayez l'air si normale. Je vous imaginai auréolée d'une lumière divine, se moque-t-il gentiment.

— Tu racontes vraiment n'importe quoi, balbutié-je, soudain gênée. Et je te signale que tu bloques le passage. Il ne fait pas chaud dehors, j'aimerais rentrer.

— Tu aurais peut-être dû te soucier de la température il y a cinq minutes. Tu sais, juste avant de filer comme le vent et de sauter sur ta petite amie. D'ailleurs, je dois dire que tu m'as surpris. Qui aurait cru que tu pouvais être aussi rapide ! Tu ne veux pas te mettre à la course à pied ? Avec Gaby sur la ligne d'arrivée, tu deviendras une championne en un rien de temps !

Sa plaisanterie l'amuse beaucoup. Moi, en revanche, j'éprouve une envie folle de l'assassiner. J'avais oublié que m'embarrasser compte parmi ses activités préférées. Il se tenait à carreau depuis mon agression, mais apparemment, le naturel est en train de revenir au galop.

— Tu me le paieras. Attends un peu que tu me présentes quelqu'un, maugréé-je entre mes dents.

— J'espère qu'elle ne vous a rien cassé en vous fonçant dessus comme un bulldozer. La douceur n'est pas son fort, explique-t-il à ma compagne.

— Je vais très bien, aucune douleur à signaler. Elle peut recommencer quand elle le souhaite.

— Vous êtes habituée, peut-être ? J'ai entendu dire que les militaires avaient beaucoup de succès chez les femmes.

— Thomas, grondé-je.

— Quoi ? Je pose une simple question. N'ai-je pas le droit de m'intéresser à la vie de ton invitée ? demande-t-il en feignant l'innocence.

— Soyez rassuré, Anna est la seule personne autorisée à me sauter dans les bras, intervient calmement Gaby. Je me décalerais d'un pas sur le côté si quelqu'un d'autre essayait.

— Pour mieux reconforter l'indésirable ensuite ?

— Je ne suis pas quelqu'un de très compatissant.

— Ah non ? Pourtant, vous avez parfaitement consolé ma sœur. Vos courriers lui ont redonné la joie de vivre et l'envie de traverser une bonne partie du globe pour vous rencontrer.

— Elle n'était au courant de rien. Elle ignorait que... je lui ai parlé de mon passé il y a peu, alors arrête avec tes insinuations.

Cette fois-ci, je n'évoque pas la température et le pousse pour entrer. Il est hors de question de faire le pied de grue dehors plus longtemps. Une fois à l'intérieur, Gaby inspecte les lieux. Je l'emmène visiter le rez-de-chaussée et l'entraîne avec moi à l'étage.

— Je vais préparer du café. Descendez vite ! lance Thomas alors que nous sommes dans les escaliers.

— Bois-le tout seul et brûle-toi la bouche avec !

Je regrette tout de suite mes mots. Non pas car il ne les mérite pas, mais parce que je ne souhaitais pas me montrer aussi vindicative devant Gaby. Jusqu'ici, j'avais réussi à plus ou moins lui masquer cette partie de ma personnalité dont je ne suis pas très fière. Lorsqu'on me provoque, j'ai tendance à réagir au quart de tour et à oublier toute notion

de gentillesse. Heureusement, elle ne semble pas perturbée plus que ça. Elle m'offre même un sourire quand nous arrivons en haut des marches. Je l'entraîne dans ma chambre et referme derrière nous.

Je ne pense pas que Thomas osera venir toquer à la porte. Il vaut mieux pour lui qu'il n'essaie pas, d'ailleurs.

— Je suis désolée pour mon frère. Il est un peu...

— Protecteur ? suggère-t-elle.

— J'aurais plutôt dit « sans gêne ». Il m'avait promis d'être sympa, mais à mon avis, il ignore la définition de ce mot.

— J'ai connu pire. Le principal, c'est qu'il ne m'ait pas claqué la porte au nez.

— Je ne l'aurais jamais laissé faire !

Visiblement amusée par le ton courroucé de ma voix, la jeune femme comble l'espace qui nous sépare et me prend dans ses bras. Nous sommes au milieu de ma chambre et j'ai du mal à intégrer que le moment présent est bien réel. J'ai tellement rêvé de cet instant que je vais avoir besoin d'un peu de temps pour me faire à l'idée que Gaby est bien là en chair et en os.

— Tu es mignonne quand tu es énervée. Et vraiment trop sexy quand tu prends ma défense, souligne-t-elle en me caressant la joue.

— Je ne veux pas que tu regrettes ta venue.

— Impossible.

Cette fois-ci, elle prend l'initiative de m'embrasser. Ses lèvres s'emparent des miennes et me font frémir de la tête aux pieds. Sa main droite qui me tient avec possessivité par la taille et la seconde qui s'aventure dans mes cheveux intensifient ce que je ressens déjà. Je lui rends son baiser et

l'incite à reculer jusqu'à mon lit. Elle s'assoit sans regarder et m'entraîne dans le même temps sur ses genoux.

Durant deux bonnes minutes, nous profitons l'une de l'autre. Aucun mot n'est prononcé. Nous nous embrassons comme si notre vie en dépendait et laissons le temps nous filer entre les doigts. Grâce à elle, ce réveillon sera moins éprouvant que prévu. Jamais je n'ai célébré Noël sans mes parents et, malgré toute ma bonne volonté, je suis d'humeur mélancolique depuis ce matin.

Me détacher d'elle me demande un effort considérable. Nous nous sourions et, pour la première fois depuis son arrivée, je l'observe avec attention. Aujourd'hui, ses cheveux blonds sont attachés avec soin en demi-queue. Elle porte un pull bleu col en V au-dessus d'une chemise blanche ainsi qu'un pantalon gris ajusté. Je ne l'ai jamais vue aussi apprêtée. Ce style lui confère une classe certaine et me donne encore moins envie de la partager avec le reste des invités.

— Tu es très élégante, la complimenté-je. Si tu comptais me faire tomber à nouveau amoureuse de toi, c'est réussi.

— C'est bon à savoir. Rappelle-moi de mettre plus souvent ce genre de tenue.

— Inutile. J'aime aussi ton look habituel, tu n'as pas besoin de changer quoi que ce soit.

Cette précision semble la contenter. Elle m'accorde un nouveau sourire et se permet de détailler les lieux, depuis ma coiffeuse recouverte de produits de beauté jusqu'au bureau où est posé mon ordinateur. J'étais assise devant ce dernier durant la majorité de nos visios. Elle n'émet aucun commentaire et se tourne vers la peluche panda qui occupe une bonne partie de mon lit.

— C'est donc lui, le fameux Tofu, prononce-t-elle en le

caressant du bout des doigts.

— Ton concurrent direct, oui. Tu ne le trouves pas mignon ?

— Très, mais il dormira quand même ailleurs cette nuit.

— Tu sembles bien sûre de toi. Que se passera-t-il si je souhaite le garder avec nous ?

— Les plans à trois n'ont jamais été mon truc. Sans compter qu'il risque l'écrasement. Va savoir où il pourrait atterrir dans le feu de l'action.

Le sous-entendu est assez clair pour que je comprenne directement de quoi il en retourne, néanmoins, Gaby se fait une joie de préciser sa pensée en déposant une pluie de baisers dans mon cou. Chacun d'entre eux me provoque des frémissements et me donne envie d'un rapprochement plus conséquent. Ce ne serait pas raisonnable. Thomas est à l'étage du dessous et nous risquons à tout moment d'être interrompues.

— Tu comptes porter cette robe ce soir ? s'enquiert-elle en glissant ses mains sur mes cuisses.

— Non.

— J'ai le droit de la froisser, alors ?

Une étincelle de désir s'allume à l'intérieur de mon bas-ventre. J'essaie de l'ignorer, mais Gaby ne m'en laisse pas l'occasion. Elle remonte plus haut et s'attarde à la limite de mes bas. Avec son index, elle s'amuse à effleurer la peau nue juste au-dessus et attend patiemment ma réponse.

— Mon frère pourrait arriver, indiqué-je.

Loin de paraître déstabilisée, elle poursuit ses mouvements et réplique avec calme.

— Tu as raison, il ne serait pas prudent de te déshabiller.

Malgré ses paroles, je me méfie. Et à raison, puisque quelques secondes plus tard, elle se penche à mon oreille.

— Heureusement, je peux te faire plein de choses sans avoir à t'enlever ta robe.

Mon cœur pique un sprint dans ma poitrine. Depuis que nous avons fait l'amour pour la première fois, Gaby se retient de moins en moins de m'exprimer ses envies. Sûrement car elle ne craint plus de m'effrayer.

— Tu penses que tu réussiras à rester silencieuse ? murmure-t-elle en s'aventurant sur le tissu de ma culotte.

— Évidemment.

Le lui certifier avec autant d'assurance était une erreur. J'en prends conscience en la voyant esquisser un sourire en coin. À ses oreilles, cette réponse sonnait probablement comme un défi. Au lieu de la détromper, je m'accroche à ses épaules et la laisse m'allonger sur le dos. J'ai déjà remarqué qu'elle aimait être aux commandes et, de mon côté, j'adore sa façon de me regarder dans ces moments-là.

Contrairement à moi, elle reste agenouillée et se saisit tranquillement de ma lingerie. Lorsqu'elle la descend le long de mes jambes, mes joues s'échauffent. J'ai le réflexe de serrer les cuisses une fois le sous-vêtement ôté et de rougir davantage quand elle le range dans sa poche. Que compte-t-elle en faire ? Je n'en ai aucune idée et ne lui pose pas la question. Je suis trop occupée à réfléchir à ce qui m'attend.

— Tu es nerveuse ? demande-t-elle en embrassant mes genoux l'un après l'autre.

— Un peu. J'ignore ce que tu me réserves.

— De bonnes choses, de *très* bonnes choses.

Le sentiment qui me submerge n'a rien à voir avec de la

peur. Je tremble d'anticipation en me remémorant la manière dont mon corps a réagi à nos précédents ébats. Les baisers légers qu'elle dépose sur mes jambes me font languir. Elle n'a pas pris la peine de me retirer mes bas. Elle semble même les apprécier, puisque ses doigts jouent à la lisière de ces derniers.

— Souviens-toi de ne pas émettre le moindre son, rappelle-t-elle en me jetant un coup d'œil malicieux.

— Ce ne sera pas diffi...

Je n'ai pas le loisir de prononcer ce mot en entier. Au même moment, Gaby lèche l'intérieur de ma cuisse droite et m'arrache un son étranglé. Ses intentions deviennent plus claires. Je me pince les lèvres et essaie de me souvenir de respirer.

— Je n'ai pas bien entendu, tu peux répéter ? me nargue-t-elle.

— Difficile, ce ne sera pas difficile, articulé-je d'une voix un peu trop aiguë.

— Dans ce cas-là, je vais devoir faire mieux.

Sentir sa bouche à un endroit normalement privé de mon anatomie est une grande première. C'est à la fois gênant et excitant. Des frissons de plaisir apparaissent très vite. Je me tortille, ce qui l'incite à me maintenir par les hanches. Ses doigts s'enfoncent dans ma peau à chaque mouvement involontaire de ma part. Ce n'est pas douloureux. Au contraire, ça me plaît beaucoup.

Plus les secondes défilent, plus Gaby augmente la pression de sa langue sur mon clitoris. En réaction, je serre fortement mes draps. Mon souffle est coupé. Je n'ose expirer au risque de laisser échapper un gémissement. Mon dos se creuse alors que je me rapproche dangereusement du point de non-retour. Il suffirait qu'elle s'aventure un tout



petit peu plus bas et la tension en train de s'accroître dans mon corps exploserait.

À cet instant, j'aspire de toutes mes forces, malheureusement, ma partenaire décide de faire durer les choses. Elle ralentit le rythme, puis remonte à ma hauteur. À ce stade, je ne suis pas frustrée. Non, c'est encore pire. Je suis tentée de tourner la tête quand elle vient s'emparer de mes lèvres, mais n'en trouve pas la force. À la place, je lui rends son baiser et découvre mon propre goût. J'ai d'ores et déjà envie de découvrir le sien. Plus tard, cette nuit, j'assouvirai ce besoin.

— Et si on passait aux choses sérieuses ?

Cette suggestion est suivie d'un mouvement de sa part. Sa main droite jusque-là accrochée à ma taille descend entre mes cuisses et se charge de me mener à l'orgasme. Ma petite amie ne se montre pas aussi précautionneuse que la première fois. Elle me pénètre avec fougue et instaure des va-et-vient qui me conduisent rapidement à mes limites. Les jambes enroulées autour de son dos, je sens une vague de chaleur m'emporter. Je ne lutte pas, au contraire, je me laisse envahir par le plaisir.

Afin de prévenir tout risque, Gaby couvre ma bouche de la sienne. Je viens tout simplement de monter au septième ciel et peine à redescendre. Je reste accrochée à elle et aimerais ne plus jamais la lâcher.

— Joyeux Noël, susurre-t-elle à mon oreille. Ton premier cadeau t'a plu ?

— Le premier ? répété-je en déglutissant. Tu en as prévu d'autres du même acabit ?

— C'est possible. Ta chambre est grande, je souhaiterais en visiter chaque recoin.

— Comme mon bureau, par exemple ?

— Oui, très bon choix, réplique-t-elle, ravie. J'ai de nombreuses idées le concernant.

Aucune précision n'est nécessaire. Mon imagination est suffisante. Je ne songe plus du tout au réveillon qui nous attend et suis totalement focalisée sur elle. Tant pis pour Thomas. J'inverse nos positions et la surplombe.

— J'espère que tu as pris d'autres vêtements.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est mon tour de t'offrir quelque chose.

# CHAPITRE 25

## Gaby

24 décembre 2011

San Diego, La Jolla

Un canapé au saumon dans une main et un cocktail à base de champagne dans l'autre, j'observe Anna discuter avec sa grand-tante. Depuis l'arrivée des invités, j'ai peu à peu perdu ma place à ses côtés. Tout le monde paraît très heureux de pouvoir lui parler, probablement car ils n'en ont pas eu l'occasion depuis son agression. Si au début, elle semblait sur la réserve, à présent, elle parvient à sourire à ses interlocuteurs de manière sincère. Je suis contente pour elle. Renouer le contact avec sa famille ne peut que lui être bénéfique.

Je bois une gorgée de mon verre et jette un coup d'œil aux personnes présentes dans la pièce. Elles ont l'air gentilles. J'ai été bien accueillie et ne me sens pas comme une intruse dans leur réveillon. Voir Anna avec une autre femme ne leur pose visiblement aucun problème. Avec le temps, ce sera peut-être différent. Pour l'instant, ils sont trop euphoriques de la retrouver et ne vont pas risquer de la contrarier tout de suite.

Je finis mon toast et adresse un sourire à ma petite amie en remarquant qu'elle me cherche du regard. Peu importe à quel point une conversation peut l'absorber, elle a le réflexe de vérifier que je me trouve toujours à proximité. Ma présence l'aide à se détendre. Je l'ai déjà noté par le passé et m'en rends encore plus compte aujourd'hui. J'aimerais pouvoir la soutenir à chaque instant,

malheureusement, dans quelques jours, je quitterai le sol américain. Cette réalité me déplait.

Ces dernières semaines, j'ai beaucoup réfléchi à l'avenir. Avant de rencontrer la jeune femme, j'étais bien décidée à me réengager en juin. Maintenant, j'hésite. Que se passera-t-il si je suis de nouveau déployée à l'étranger ? Sommes-nous assez fortes pour supporter une relation à distance de longue durée ? Je n'aime pas vivre dans l'incertitude. Je souhaite construire quelque chose de solide avec elle et je n'ai pas l'impression que ce désir puisse être assouvi en continuant à servir dans l'armée.

— Quelle surprise de te trouver seule ! J'étais persuadée que ma sœur allait rester accrochée à ton bras toute la soirée, commente Thomas en apparaissant soudain à ma droite.

Tranquillement, il attrape une verrine de noix de Saint-Jacques posée sur la grande table derrière moi et examine les autres mets disponibles. Qu'il me tutoie ne me dérange pas, cependant, je ne me fais aucune illusion. Cela ne signifie en aucun cas qu'il m'apprécie davantage que tout à l'heure.

— Elle n'a pas besoin de moi actuellement. Je me suis éclipsée pour lui permettre d'en prendre conscience.

— C'est très prévenant. Et en même temps un peu surprenant. J'étais persuadé que vous alliez jouer les inséparables durant ton séjour à San Diego.

— Je veux le meilleur pour elle.

— Moi aussi. Même si je dois me la mettre à dos, j'agirai toujours pour son bien.

— C'est le moment où tu me mets en garde et me menaces de me tuer si je la blesse ?

Une étincelle s'allume dans ses yeux verts, semblables à ceux de sa sœur. Apparemment, j'ai visé juste.

— Anna est fragile. Tant que tout va bien entre vous, elle continuera à nager dans le bonheur, mais en cas de problème, elle risque de ne pas le supporter. Je n'ai pas envie de la récupérer en miettes ou dans le même état qu'à l'hôpital. De mon point de vue, elle n'aurait jamais dû se lancer dans la moindre relation amoureuse. Elle n'est pas assez stable mentalement.

— Je ne compte pas la blesser. Elle est très importante pour moi.

— Si tu le dis, déclare-t-il, peu convaincu. De toute manière, je n'ai pas voix au chapitre. Ma sœur est une sacrée tête de mule et rien ni personne ne la fera changer d'avis sur votre relation. Une fois qu'elle a décidé quelque chose, il est impossible de la faire revenir en arrière.

— J'ai toujours aimé les femmes déterminées, commenté-je en terminant mon verre.

— Je préférerais que cette détermination soit mise au service d'une cause plus noble, comme sa carrière musicale, par exemple. Elle a beaucoup de talent et je refuse qu'elle le gâche.

— Nous avons au moins un point commun. Le jour où elle décidera de rejouer du piano, je l'encouragerai autant que possible.

— Même si cela doit vous éloigner ?

Cette question me prend de court. Je n'y avais jamais réfléchi, pour autant, la réponse est évidente. Même si j'aimerais passer le plus de temps possible en sa compagnie, je suis largement prête à lui laisser de l'espace si cela se révèle nécessaire.

— Je ne représenterai jamais un frein à son épanouissement.

— À la bonne heure, lance-t-il en me donnant une petite tape dans le dos. On dirait bien que je ne vais pas être obligé de t'éliminer.

— Tu penses vraiment que tu aurais eu une chance de réussir ? me moqué-je.

— Moi, non. Le tueur à gages que j'aurais engagé, oui.

Est-ce une blague ? Je n'en suis pas si sûre. Il a l'air très sérieux et a probablement les moyens de placer un contrat sur ma tête.

— Je t'ai flanqué la frousse, n'est-ce pas ? plaisante-t-il.

— Pas du tout.

— Rassure-toi, je n'irai jamais aussi loin. Te briser les genoux suffira amplement.

Je hausse les sourcils et me demande cette fois aussi s'il s'agit d'une blague. Rien ne l'indique. Il continue de s'empiffrer tranquillement et ne s'arrête qu'en entendant la voix d'Anna.

— Tu comptes laisser un peu de nourriture aux invités ? l'interroge-t-elle en arrivant à notre hauteur. À chaque fois que je t'observe, tu as une nouvelle verrine dans la main.

— Je m'assure qu'il n'y ait aucun reste. Il serait dommage de gâcher.

— Bien sûr, soupire-t-elle. Et sinon, de quoi vous parliez ? Tu paraissais un peu trop jovial.

— Ton frère préféré n'a-t-il pas le droit de passer un bon moment en compagnie de ta petite amie ?

Pas dupe pour un sou, Anna le considère avec scepticisme

et attend qu'il révèle la vérité.

— Arrête de me regarder comme si j'étais l'antéchrist en personne ! se plaint-il. Nous avons juste une discussion au sujet de ses genoux et de leur utilité dans sa vie de tous les jours.

Cette version renforce la menace déjà énoncée. Quelqu'un d'un naturel inquiet suerait probablement à grosses gouttes. Pour ma part, je suis surtout amusée. Je n'ai pas l'intention de faire le moindre pas de travers et n'ai par conséquent rien à craindre.

— Va embêter quelqu'un d'autre. Gaby t'a assez supporté.

— Dis plutôt que tu veux la garder pour toi seule. Ce n'est pas bien, sœurlette, il faut apprendre à partager.

— Continue et ta voiture risque bien de connaître un petit accident. Mes clés pourraient entrer en contact avec tes belles portières bleu métallique.

— Tu n'oserais pas, réplique-t-il, choqué.

Elle n'a pas besoin de confirmer. Un seul regard suffit à faire fuir son aîné. Il rejoint en vitesse ses cousins, non sans oublier de rafler plusieurs petits fours au passage.

— Sur une échelle d'un à dix, la conversation avec mon frère était déplaisante à quel point ? s'inquiète-t-elle en se tournant vers moi.

— Rassure-toi, il ne m'a pas donné envie de prendre mes jambes à mon cou. Je suis là et je ne prévois pas de partir.

Afin de dissiper ses craintes, je lui caresse la joue avec tendresse. J'aimerais également l'embrasser, mais en présence de sa famille, mieux vaut éviter. Je limite au maximum les contacts physiques, sans pouvoir totalement m'en passer.

— Tant mieux, car tu raterais le meilleur moment de la soirée : celui des cadeaux.

— Laisse-moi deviner, tu m'as acheté un magnifique pull de Noël ?

— Pas tout à fait, mais je le note pour l'année prochaine. Tu le préférerais avec des bonshommes de neige ou un renne au nez clignotant ?

— À choisir, je préférerais surtout te voir revêtir l'ensemble de la mère Noël.

Loin de s'offusquer, Anna sourit légèrement et rejette ses cheveux bruns en arrière.

— Pourquoi ai-je l'impression qu'elle n'est pas très couverte dans ton imagination ?

— Parce que tu me connais trop bien.

— Je n'ai rien avec de la fourrure blanche dans ma garde-robe, mais je possède en revanche de très beaux sous-vêtements rouges. Tu aimerais les voir ?

Sa façon de s'exprimer d'une voix plus grave, sans me quitter des yeux, a un impact direct sur mon rythme cardiaque. Je l'examine de haut en bas et ai le malheur de réfléchir à la lingerie dissimulée par sa robe bordeaux. Le décolleté discret et la taille serrée de cette dernière ont le don de mettre en valeur le corps de la jeune femme. Tout à l'heure, je n'ai pas eu l'occasion d'en profiter à ma guise. Cette nuit, ce sera différent.

— Tu les portes en ce moment ? questionné-je, la gorge sèche.

— C'est fort probable. Et peut-être même que j'ai acheté la guêpière assortie.

Son expression angélique contraste avec ses paroles



diaboliques. Elle est devenue très douée pour me provoquer et me donner envie de la déposséder de toutes ses affaires.

— Les réveillons se finissent tard chez toi ?

— Vers une ou deux heures du matin.

Je consulte l'horloge murale et réalise qu'il est à peine 20 h 45. Autant dire que ma patience va être mise à rude épreuve.

— J'ai hâte.

— Moi aussi. D'autant que je dois toujours te montrer mon bureau de plus près.

Cette simple allusion à notre discussion de cette après-midi ravive les idées déjà présentes dans mon cerveau. Un frisson me traverse en me représentant la jeune femme de dos et penchée en avant sur son meuble. Cette vision est très excitante et, en même temps, je me demande s'il n'est pas trop tôt pour ce genre de position. Me contenter de l'asseoir sur la surface en bois m'apportera tout autant de plaisir et aura le mérite de ne pas l'effrayer.

Enchantée par cette perspective d'avenir, j'attrape mon téléphone en train de vibrer dans ma poche sans me méfier. J'aurais dû, car en voyant le prénom de ma sœur s'afficher, je ne réussis pas à masquer mon trouble. La dernière fois qu'elle m'a appelée remonte à une éternité. D'ordinaire, elle se contente de cartes postales.

— Quelque chose ne va pas ? se renseigne Anna.

— Excuse-moi une seconde.

Même si je n'ai plus beaucoup de contact avec ma famille, je crains le pire. Peut-être s'est-il passé quelque chose de grave. J'ai beau ne plus parler à mes parents, je ne leur souhaite aucun mal. Je sors de la maison et décroche à la

dernière sonnerie.

— Gaby, c'est toi ? hésite mon interlocutrice.

— Oui.

— Super ! J'ai eu peur que tu aies changé de numéro. Comment tu vas ?

Sa voix enjouée me soulage d'un poids. Apparemment, elle ne prévoit pas de m'annoncer une mauvaise nouvelle.

— Bien et toi ?

— Bien aussi. Léo et Carl viennent d'ouvrir leurs cadeaux. Ils te remercient pour les petites voitures et le camion de pompier. De mon côté, ça m'a fait très plaisir que tu penses à eux.

— Je ne les ai jamais oubliés, si ?

— Non, mais comme tu as refusé mon invitation, je me disais...

— Ne commence pas, soupire-je. Tu sais très bien pourquoi je n'ai pas voulu venir.

— Les parents n'auraient émis aucun commentaire. Ils ont un peu évolué depuis ton départ. Si tu passais nous voir, je suis certaine que tout le monde serait très content.

— J'en doute fort. Ils n'approuveront jamais mon orientation sexuelle et encore moins ma relation avec ma petite amie.

— Petite amie ? répète-t-elle avec curiosité. Tu sors avec quelqu'un ?

Consciente d'en avoir trop révélé, je me fustige mentalement et réalise quelques pas dans la cour. Les températures à San Diego sont très clémentes. Même sans manteau, je n'ai pas froid.

— Oui, elle s'appelle Anna. Je suis chez elle en ce moment.

— Ça me soulage, lâche-t-elle, réellement émue.

— Pourquoi ?

— J'avais peur que tu te retrouves seule cette année encore. Elle est engagée dans l'armée aussi ?

— Non, elle... elle est musicienne et a repris ses études il y a peu.

Perdre mes mots n'est normalement pas mon genre. Les paroles d'April m'ont surprise. J'ignorais qu'elle s'inquiétait pour moi. Je me sens touchée et en même temps démunie. Parler à cœur ouvert n'est pas ma spécialité ; loin de là, même.

— J'aimerais beaucoup la rencontrer. Peut-être qu'à l'occasion, vous pourriez venir à la maison. Les garçons seraient heureux de rencontrer leur tante et, promis, il n'y aura aucune embuscade. Si tu ne veux pas croiser les parents, je ne les inviterai pas.

Au lieu de refuser comme à mon habitude, je marque un temps de silence. Encourager Anna à renouer avec sa famille et ne pas agir de la même façon n'aurait aucun sens. Il est l'heure d'apprendre à mettre de l'eau dans mon vin.

— Je vais y réfléchir. Et si j'accepte, ce ne sera pas avant cet été. Je repars en Corée du Sud la semaine prochaine.

— N'importe quand m'ira très bien, j'ai juste envie de te revoir.

Après avoir effectué le tour de ma voiture, je m'appuie contre ma portière arrière et lisse mes cheveux blonds sur le haut de mon crâne. J'ai arrêté de fumer depuis des années, pourtant, je donnerais tout pour une cigarette.

— Pourquoi maintenant ? On ne s’était pas appelées depuis au moins un an et demi.

— Les garçons grandissent, j’ai plus de temps pour moi et aujourd’hui... quand je préparais notre fameuse tarte aux noix de pécan ou encore le gratin de patates douces, j’ai pensé à toi. Nous avions l’habitude de nous en occuper ensemble et j’ai brusquement réalisé que tu me manquais. C’est bête, non ? D’un seul coup, ça m’a frappée et j’ai eu envie de t’entendre.

— Ce n’est pas bête, non, la rassuré-je. Je suis heureuse de t’entendre aussi.

— Vraiment ? Tu ne m’en veux pas trop alors ?

— Non, tu n’es pas responsable de mon départ.

— Je sais, mais quand même...

La fin de sa phrase n’arrive jamais. D’autres voix retentissent en fond et captent son attention.

— Je dois te laisser, tout le monde m’attend pour manger. On se rappelle avant que tu quittes les États-Unis ?

— Je te passerai un coup de fil, confirmé-je.

— Merci. Joyeux Noël, Gaby. À bientôt, me confie-t-elle, ravie.

— Joyeux Noël à toi aussi.

Bien plus légère qu’au début de la conversation, je raccroche et prends quelques secondes afin de me remettre de mes émotions. Ces dernières minutes m’ont beaucoup chamboulée. Finalement, je ne suis pas aussi détachée que je le croyais. J’ai passé du temps à me convaincre que je n’avais pas besoin de ma famille, alors que la réalité est tout autre. Bien sûr qu’ils me manquent. Comment pourrait-il en être autrement ? Malgré nos différences, j’ai

toujours aimé ma sœur et la perspective de renouer avec elle m'enchante.

J'essaie de ne pas m'emballer. Il est fort possible que cette future rencontre n'aboutisse à rien de positif. J'ai changé depuis mon départ. Je suis devenue très indépendante et ne supporte plus aucune réflexion. La présence d'Anna m'aiderait sans doute à me montrer sous mon meilleur jour. Avec elle, je m'adoucis, ma carapace se fendille. Il faut que je lui en parle. Alors que je m'apprête à retourner à l'intérieur, je m'aperçois que je ne suis pas seule.

La personne que je me suis appliquée à ignorer depuis son arrivée se tient sur le perron. J'inspire profondément et me répète de continuer à simuler l'indifférence. Peu importe que Joshua soit présent. Anna a déjà réglé la situation. Je ne vais pas me la jouer femme de Cro-Magnon et lui coller mon poing dans la figure car il l'a embrassée de force.

Jusque-là captivé par son téléphone, le brun relève la tête à mon approche. Mon regard n'a rien d'amical. Il doit sentir que je ne le porte pas dans mon cœur et, à mon avis, ce sentiment est réciproque.

— Nous n'avons pas été présentés, je crois, commence-t-il sans me quitter des yeux.

— Inutile, je sais qui tu es. Un ami de Thomas et quelqu'un qui ignore ce que « non » signifie.

Il n'aurait jamais dû m'adresser la parole. Autant je peux me maîtriser et ne pas le provoquer lorsque nous conservons nos distances, autant ne pas lui livrer le fond de ma pensée dans ces circonstances est impossible. Je n'ai pas demandé à lui parler, il s'est imposé de lui-même, un peu comme s'il me tendait le bâton pour se faire battre.

— J'en déduis qu'Anna t'a tout raconté.

— Ouais, elle m'a tout révélé sur le pauvre type qui l'a

embrassée contre son gré. Le connard qui se foutait royalement qu'elle soit déjà en couple et qui a ravivé ses traumatismes.

Au lieu de réagir à l'insulte, le presque trentenaire fait amende honorable :

— Je ne suis pas fier de moi.

— Encore heureux, répliqué-je sèchement.

— Et je regrette mon comportement. Je n'aurais jamais dû agir de la sorte.

— C'est bien, tu veux une médaille ?

La rancœur m'empêche de m'exprimer avec bienveillance. Les pires travers de ma personnalité ressortent et, heureusement pour moi, ma petite amie n'est pas là pour m'entendre.

— Je voulais juste t'annoncer que je n'essaierai plus de m'immiscer entre vous. J'ai bien compris qu'Anna ne partageait pas mes sentiments. Et qu'à trop insister, je finirai par me la mettre complètement à dos. Tant pis pour moi, j'aurais dû me déclarer il y a longtemps. Maintenant, il est trop tard et je respecte son choix.

— OK.

— Tu ne vas pas me rendre les choses faciles, soupire-t-il.

— Pourquoi je le ferais ? Tu as essayé de me piquer ma copine, je te signale. Et malgré ton beau *laius*, tu dois être dans les *starting-blocks*, prêt à la consoler si quelque chose venait à mal tourner entre nous. Je ne me montrerai pas sympa avec un gars qui rêve de nous voir rompre.

— Ce n'est pas le cas, plus maintenant tout du moins. J'ai vu comment elle te regarde, tu la rends heureuse et je serais la pire des enflures de désirer que ça s'arrête.

— Alors quoi ? Tu veux qu'on se serre la main et qu'on se souhaite mutuellement le meilleur ? demandé-je, perplexe.

— Non, je n'ai aucune intention de me montrer hypocrite. Je ne t'apprécie pas, mais je tenais malgré tout à m'excuser. Mon comportement n'était pas correct, que ce soit envers toi ou envers Anna. J'espère juste qu'à l'avenir, nos chemins pourront se croiser sans que tu te sentes obligée de me foudroyer du regard à chaque instant.

— Je ne peux rien te promettre. J'ai la rancune tenace.

Joshua n'insiste pas. Il se détourne et me précède dans la maison. J'ai un peu de mal à croire à ses excuses sincères. De mon point de vue, il attend toujours l'occasion de se rapprocher d'Anna. Une attente qui risque de se révéler interminable, puisque je ne compte pas laisser ma place. Peut-être aussi que je me trompe complètement. Il est possible qu'il ne soit pas aussi pourri que prévu et qu'il ait réellement abandonné tout espoir de finir un jour avec ma copine. Seul l'avenir me le dira.

Je rejoins Anna qui est en grande discussion avec un de ses cousins et loge naturellement ma main sur le bas de son dos. Elle ne frémit pas. Au contraire, elle m'accorde un sourire sincère et m'inclut dans la conversation. Au cours des heures suivantes, je me montre plus sociable qu'avec Joshua. J'apprends à connaître les membres de la famille de ma petite amie et ne vois pas le temps passer. L'ambiance est bonne. Personne ne pose de questions gênantes et, à minuit, tout le monde file vers le sapin dans le but d'ouvrir les cadeaux.

Sans surprise, Anna est très gâtée. De nombreux chèques finissent entre ses mains, des chèques dont le montant me donne presque des vertiges. Elle vient probablement de toucher l'équivalent de mon salaire annuel. En plus de cette généreuse somme d'argent, elle est couverte de

produits de beauté de luxe. Moi-même, je termine avec des coffrets et des paniers garnis provenant de grandes marques. Je ne me fais aucune illusion. Ces derniers seront réquisitionnés par mes coéquipiers lorsqu'ils me verront rentrer les bras chargés de champagne et nourriture haut de gamme.

Sur le moment, je ne me sens pas à mon aise. J'ai l'impression de ne pas être à ma place. J'ose à peine remettre mon présent à Anna, et pour cause : il s'agit d'une bague fantaisie qui lui avait plu durant son séjour à Séoul. Son prix avoisine les cent dollars ; une dépense importante pour moi, une bagatelle pour les autres convives.

— Tu es un peu pâle, note ma petite amie. Tu es fatiguée ?

— Non, je vais bien.

Je me force à faire bonne figure, consciente que mon complexe d'infériorité est un problème que je dois résoudre par moi-même. Personne ici n'a émis la moindre remarque, Anna encore moins. Le souci est juste dans ma tête.

— Tant mieux, parce qu'il est temps que tu déballes mon cadeau.

Elle me tend un paquet recouvert d'un papier décoré de flocons de neige. Je l'ouvre avec une délicatesse qui ne me ressemble pas et découvre un appareil photo à l'intérieur. Pas n'importe lequel, le Sony NEX-7, soit le meilleur compact hybride du marché. Une enveloppe l'accompagne, laquelle contient un bon me permettant de réserver une dizaine de cours de photographie avec un professionnel du coin.

— Thomas a participé, précise-t-elle. Et les cours sont valables pendant une durée de deux ans. Tu pourrais en prendre un chaque fois que tu viens me voir.

— Je ne sais pas quoi dire.



— Ça ne te plaît pas ? s'inquiète-t-elle. Quand tu m'as parlé de ta passion, j'ai voulu t'encourager, mais ce n'est sans doute pas le modèle dont tu avais envie. Je n'y connais pas grand-chose dans le domaine.

— Au contraire, c'est l'appareil idéal. Et les cours... Ils me permettront sans nul doute de progresser.

— Donc, ça te fait plaisir ? hésite-t-elle.

— Oui, très plaisir, mais c'est beaucoup trop. Tu n'aurais pas dû m'acheter tout ça.

Je n'ose imaginer le prix de l'ensemble. Même si elle a les moyens, il est hors de question de profiter de sa fortune.

— Comme je l'ai dit, mon frère aussi a contribué. Et puis, c'est un investissement sur l'avenir. Quand tes clichés te rapporteront de l'argent, tu m'inviteras au restaurant ou en vacances.

— Je doute que...

— Pas moi, me coupe-t-elle d'un baiser sur la joue. Un jour, tu seras exposée, j'en ai la certitude.

À cause de sa proximité et surtout de son air confiant, je n'ose la contredire. Ce projet n'a jamais été sérieux à mes yeux. Il s'agissait plus d'un rêve inatteignable. Peut-être devrais-je revoir mes ambitions à la hausse. Sous le coup de l'émotion, je la prends dans mes bras et la serre contre moi. La valeur de ce cadeau est inestimable. Pas à cause de son coût, mais car la jeune femme a pris le temps de m'écouter. Elle n'a rien oublié de mes confessions et tient visiblement à me soutenir dans toutes les choses que je pourrais entreprendre.

— Merci beaucoup, murmuré-je. Ce cadeau est parfait, tu es parfaite.

— Toi aussi.

— Non, moi, je ne t'arrive pas à la cheville, mais j'y remédierai. Je ferai de mon mieux pour m'améliorer et être digne de ton amour.

— Tu l'es déjà.

En dépit de la présence de sa famille, Anna lève la tête et m'offre un baiser qui témoigne de son affection à mon égard. Il ne dure pas longtemps, pour autant, il m'apporte tout ce dont j'ai besoin : tendresse et réconfort.

# CHAPITRE 26

Anna

1er janvier 2012

Windansea Beach

Assise devant le piano présent au milieu de la salle de répétition, je fixe les touches blanches et noires qui me sont si familières. J'ai passé tellement de temps à m'entraîner au cours des dernières années que peu importe l'instrument face à moi, il me donne l'impression d'être à ma place. C'est une sensation étrange. Je n'ai jamais mis les pieds dans cette pièce, pourtant je suis à mon aise. L'année 2011 vient de prendre fin. 2012 commence et je suis bien décidée à me reprendre en main.

J'inspire, expire, puis jette un œil à Gaby assise à ma droite. La dernière semaine en sa compagnie était merveilleuse. Me réveiller à ses côtés me donne toujours envie de profiter au maximum de la journée qui s'annonce. Avec elle, je ne suis jamais déprimée et me sens, au contraire, pleine d'énergie. Je ne veux pas qu'elle parte, malheureusement, il le faudra bien. Elle est attendue demain sur sa base et décolle après-demain pour la Corée du Sud.

— Pourquoi ai-je l'impression que tu ne réfléchis plus du tout à la musique que tu vas me jouer ? me taquine-t-elle.

— Désolée, je me suis laissé distraire.

— À quoi pensais-tu ? Tes parents ?

Dans le but de me reconforter, elle caresse doucement mon dos.

— Non, à ton départ. Tu vas me manquer.

— Toi aussi, mon ange.

Le baiser qu'elle dépose sur ma tempe me fait monter les larmes aux yeux. Très bientôt, elle ne sera plus là et son absence risque de se révéler insupportable. Pour autant, je me suis promis de ne pas pleurer. La situation est difficile pour elle aussi. Il ne sert à rien de sangloter et de lui causer plus de peine.

— Ces six mois passeront très vite, tu verras. On s'appellera tous les jours, je t'enverrai des photos et tu auras le piano. Te remettre à composer risque d'être chronophage.

— Encore faudrait-il que je réussisse à jouer quelque chose de bien, murmuré-je, soucieuse.

J'effleure les touches des doigts et me demande si je suis toujours capable de donner vie à la musique. J'ai sûrement perdu en technique, mais cela se corrige facilement. En revanche, parvenir à transmettre de l'émotion ne s'apprend pas. J'étais si vide ces derniers mois qu'il n'aurait servi à rien d'essayer. Maintenant, c'est un peu différent. Je me suis autorisée à ressentir les choses, que ce soit la tristesse, les regrets ou encore l'amour. Il me faudra du temps pour guérir complètement et panser mes maux, cependant, j'ai l'impression d'être sur la bonne voie.

— Quel est le premier morceau qui te vient à l'esprit ? Ne réfléchis pas, dis-moi ce qui te passe par la tête.

— *Fantaisie Impromptu* de Chopin. C'était le préféré de ma mère et il m'a permis d'entrer à Juilliard.

— Je serais très heureuse de l'entendre.

— Je risque de faire des fausses notes, préviens-je. Ce ne sera pas parfait.

— Tu parles à quelqu'un qui connaît à peine la gamme du Do et qui n'a jamais suivi le moindre cours de solfège. Crois-moi, je ne remarquerai rien.

Rassurée par son regard empli de confiance, je me concentre et me remémore la mélodie dans ma tête. Combien de fois ai-je interprété cette musique ? Des centaines... non, des milliers. Chaque note est gravée dans mon cerveau. Mes doigts se souviennent d'où se placer sur le clavier. Je commence à appuyer sur les touches et me perds très vite dans mon monde. Tout disparaît autour de moi. Je me focalise entièrement sur les émotions que m'inspire ce morceau.

Il me ramène à un temps heureux. Je n'ai rien oublié du stress qui m'habitait à l'époque ainsi que du soutien indéfectible de mes parents. Ils ont toujours cru en moi, depuis mes premières leçons jusqu'à ma remise de diplôme. Sans eux, jouer n'a pas la même saveur, cependant Thomas a raison : ils n'aimeraient pas que j'abandonne. Pendant presque six minutes, je m'efforce de leur faire honneur. Mes doigts bougent à toute vitesse. J'ai perdu en dextérité, malgré tout, j'arrive jusqu'au bout.

Lorsque la dernière note retentit, je suis fière de moi et surtout soulagée. Je ne tremble pas. Aucune crise de panique n'est à signaler. Je tourne la tête vers Gaby en attente de son verdict. Son silence m'effraie un peu. Heureusement, je ne patiente pas longtemps avant qu'elle ne se mette à applaudir. Ses yeux brillent et me fournissent tous les renseignements nécessaires. J'ai réussi à l'impressionner.

— C'était... Tu es très talentueuse, prononce-t-elle dans un souffle. Je comprends pourquoi ton frère a insisté pour que tu redonnes une chance au piano.

— Tu as vraiment aimé, alors ?

— J'ai adoré ! T'écouter est à la fois relaxant et exaltant. Je ne suis pas une grande amatrice de musique classique, pourtant je n'ai pas vu le temps passer.

— Tant mieux, ainsi tu ne te plaindras pas quand je jouerai durant des heures dans notre future maison.

À la seconde où les mots m'échappent, je les regrette. Il est beaucoup trop tôt pour évoquer ce genre de chose. J'aurais dû me taire.

— Enfin, si un jour... Je ne voulais pas dire qu'on devait habiter ensemble tout de suite, ni à ton retour d'ailleurs. C'est juste que j'imagine... On vivra sûrement à deux à l'avenir...

Le ton de ma voix n'est pas assuré. Je lui lance un coup d'œil hésitant, sans arriver à déchiffrer l'expression de son visage.

— C'est ce dont tu as envie ? Une vie commune avec moi ?

— Pas toi ?

— Bien sûr que si. J'aimerais partager mes nuits avec toi, m'endormir à tes côtés, me réveiller dans tes bras et construire un tas de projets en ta compagnie.

Cette déclaration m'enchante. Je souris largement et me blottis contre elle. Savoir que nous sommes sur la même longueur d'onde me rassure. Je ne suis pas la seule à me projeter et à rêver du moment où nous n'aurons plus à nous séparer.

— Je vais quitter l'armée.

La surprise me pousse à m'écartier. Je relève la tête et perds l'usage de la parole durant quelques secondes.

— Tu... Quoi ?

— Mon contrat se termine en juin, je ne le renouvellerai

pas.

— À cause de moi ? Je pensais que ce métier te passionnait. Je me souviens de tes lettres, je ne souhaite pas que tu abandonnes quelque chose qui te plaît.

— Je n'abandonne rien, j'entame simplement un nouveau chapitre. Je n'aurai pas de mal à trouver un travail. Et qui sait, la charmante jeune femme assise à ma gauche acceptera peut-être d'emménager avec moi.

— Tu es sérieuse ?

— Très. La vie est courte, je ne veux rien regretter.

Cette phrase résonne en moi. Gaby a raison, se poser trop de questions est inutile. Si elle est prête à sauter sans filet, alors moi aussi.

— Je suis censée partir à Londres durant quelques mois, précisé-je. Et ensuite, j'ignore où j'aurai envie de vivre.

— Rien ne nous oblige à nous installer définitivement quelque part. Que dirais-tu de voyager ? J'ai un peu d'économies de côté et un tas de villes que j'aimerais visiter. Pourquoi ne commencerait-on pas par un *road trip* sur la côte ouest ?

— Seulement toi et moi pendant quelques semaines ?

— C'est l'idée, oui, réplique-t-elle avec un sourire. Qui sait, un endroit nous plaira peut-être énormément. Tu tomberas amoureuse d'une vieille maison et je passerai des mois à la retaper.

— *Nous* la retaperons, corrigé-je. Et ensuite, nous adopterons un chien.

— Un chien ? répète-t-elle, amusée.

— Tu ne veux pas ?

— Tant qu'il ne s'agit pas d'un chihuahua...

— Je songeais plutôt à un gros modèle, comme un berger allemand ou un doberman. Sa présence me rassurerait et serait dissuasive pour les éventuels intrus.

Je n'ai pas besoin de préciser ma pensée. Gaby et moi savons très bien pourquoi je mentionne ce dernier élément. Je n'oublierai jamais mon agression et ne serai jamais totalement tranquille chez moi. Les risques qu'une telle chose se produise de nouveau sont infimes, pour autant ils existent bel et bien dans mon cerveau.

— Si ça peut t'aider à être moins stressée, nous en prendrons même deux ou trois.

— Le courrier n'est pas près d'arriver. Le facteur évitera soigneusement notre maison, indiqué-je en retrouvant le sourire.

— Au moins, il ne t'importunera pas.

Dans la mesure où nous sommes seules, Gaby n'a aucun scrupule à m'embrasser. Nous avons réservé la salle pour une heure et je doute que quiconque vienne nous déranger durant ce laps de temps. Je suis prête à lui rendre son baiser quand ma petite amie recule.

— Tu es censée répéter, tu te souviens ?

— Vaguement.

— Hors de question de faire l'impasse. Ton frère me tuerait.

— Tu ne vas pas m'écouter aussi longtemps.

— Pourquoi pas ?

— C'est ton dernier jour à San Diego. Je ne veux pas que tu t'ennuies.



— Ce ne sera pas le cas.

En dépit de sa réponse, je rechigne à lui mettre du Beethoven ou encore du Mozart dans les oreilles.

— Je pourrais te jouer des musiques de film. Ça me fera un bon entraînement et, de ton côté, tu pourras essayer de trouver les titres.

— Je suis tout ouïe.

Je n'ai plus besoin de réfléchir. Au fur et à mesure des minutes qui s'égrènent, je suis de plus en plus légère. J'avais oublié cette sensation. Je ne songe ni à ma technique ni aux événements passés. Je me contente de profiter du moment présent. Après quelques morceaux connus comme *My heart will go on* ou *River flows in you*, j'enchaîne avec des titres moins célèbres. Gaby est très concentrée. Elle reconnaît la plupart des mélodies et j'espère que plus tard, mes compositions arriveront à la marquer autant.

\*\*\*

Le regard tourné vers le magnifique coucher de soleil qui se reflète sur l'océan, je passe une main dans mes cheveux qui se soulèvent à cause de la brise marine. Alors que je n'avais jamais mis les pieds à la plage depuis mon arrivée à San Diego, je me suis largement rattrapée depuis une semaine. Gaby et moi avons pris l'habitude de venir nous balader à *Windansea Beach*. Quelques rochers côtoient le sable. Des enfants s'amuse à sauter de l'un à l'autre tandis que les surfeurs sont en train de ranger leur matériel. Cet endroit est apaisant. Il est moins bondé que les points d'eau environnants et son paysage a des allures de carte postale.

Très vite, je m'aperçois que ma petite amie a attrapé son

appareil photo. Elle immortalise la scène et se sert de moi comme modèle. Je commence à m'y habituer. J'ai l'impression d'être son sujet préféré et ne râle même plus. Au contraire, je change volontiers de position et m'assois sur l'une des formations rocheuses. Le son des vagues me berce. D'avance, je sais que je continuerai à venir même sans Gaby. Ce lieu a quelque chose d'inspirant. Des airs de musique traversent mon esprit. Je bouge les doigts et m'arrête seulement quand la militaire me rejoint. Elle prend place à ma gauche, m'enlace et profite avec moi du spectacle.

— J'aimerais rester ici pour toujours, confié-je calmement.

— Je n'ai rien contre. C'est juste dommage qu'il ne fasse pas plus chaud.

— Tu as froid ?

Comme moi, la jeune femme s'est contentée d'une veste légère en plus d'un jean et d'un haut à manches longues. J'attrape sa main et constate qu'elle n'est pas du tout glacée.

— Non, mais j'aurais aimé pouvoir me baigner.

— Te baigner ou me voir en maillot ? interrogé-je, pas dupe.

— Les deux.

Les yeux dans le vague, elle se perd dans ses pensées. Je n'ai aucun mal à deviner la teneur de ces dernières. Afin de la faire revenir sur Terre, je lui donne un léger coup dans les côtes.

— Arrête de t'imaginer la scène.

— Je n'imaginai rien du tout. Je repensais à hier, quand tu m'as emmenée dans cet hôtel et au strip-tease auquel j'ai eu droit.

Le souvenir de cet épisode m'incite à rougir. Pas à cause du strip-tease en lui-même, mais plutôt en raison de l'étreinte qui a suivi. J'avais raison de croire que Gaby se contenait au tout début. La veille, elle m'a montré à quel point elle pouvait être passionnée. Loin de ma chambre et de Thomas, elle n'a fait preuve d'aucune retenue.

— Tu veux y retourner ? proposé-je en humidifiant mes lèvres.

Ne s'y attendant pas, ma voisine tourne brusquement la tête vers moi et me considère d'abord avec surprise, puis intérêt.

— Ton frère ne va pas s'inquiéter ?

— Je suis majeure, et donc nous sommes libres de passer notre dernière nuit ensemble à l'extérieur.

Le dire à haute voix rend plus réel son départ imminent. Je déglutis et me focalise sur les nombreuses heures dont nous disposons encore. Il est hors de question d'en gâcher une seule et de dormir. Quoique, est-ce bien raisonnable ? Demain, elle devra parcourir six cents kilomètres pour rejoindre sa base. Mieux vaut qu'elle ne soit pas trop fatiguée.

— Ce n'est pas un adieu, tu sais, me rassure-t-elle en entremêlant nos doigts. Tu viendras me voir en Corée et ensuite, nous ne nous quitterons plus.

Comme d'habitude, elle n'a eu aucun mal à percevoir mes inquiétudes. Je n'ai même plus besoin de les verbaliser pour qu'elle les devine.

— J'en ai conscience. C'est juste que... je souhaiterais être déjà en juin. Je veux assister avec toi au mariage de Molly et Evan, rencontrer ta sœur et prendre la route sans destination précise. Une semaine, ce n'est pas assez ; j'aimerais que nous puissions être toujours ensemble.

— De nous deux, c'est censé être moi la plus impatiente, tu te souviens ?

Même si elle essaie de faire bonne figure, je me rends bien compte que son sourire a perdu de son éclat. Elle est triste et ne parvient plus à le cacher.

— Non, pas du tout. Sur ce point-là, nous nous ressemblons. Je déteste attendre, ce n'est pas pour rien que j'ai avancé notre première rencontre en débarquant à Séoul et que j'ai demandé à Evan de m'aider à te faire une surprise.

— Un point pour toi. Il va falloir que j'égalise.

— Deux points, corrigé-je.

— Puisque nous avons déjà parlé de vivre ensemble, tu réalises que pour surpasser ton score, je vais être obligée de te demander en mariage la première.

— Tu...

Cette annonce me prend de cours. Je devine que c'était le but recherché et ne compte pas lui donner satisfaction. Je suis capable d'aligner quelques mots :

— Le mariage homosexuel n'est pas encore reconnu en Californie, balbutié-je.

— Nous habiterons dans un État qui l'autorise.

— Tu es sérieuse ? C'est quelque chose dont tu as vraiment envie ?

— Bien sûr. Pourquoi ne voudrais-je pas te voir dans une magnifique robe blanche et officialiser notre relation aux yeux de tous ? Un jour, je ferai de toi ma femme, c'est une certitude.

Loin de m'effrayer, cette déclaration me touche en plein cœur. Notre relation est encore récente, pourtant je

ressens la même chose. Depuis notre premier courrier, j'ai su qu'elle aurait une place spéciale dans ma vie. Et quand je l'ai rencontrée, j'ai compris que plus personne d'autre ne trouverait grâce à mes yeux. Mon émotion est forte lorsque je l'embrasse et soudain, je ne pense plus à son départ, mais à notre avenir.

# CHAPITRE 27

## Gabrielle

14 février 2012

Corée du Sud, Gunsan, Kunsan Air Base

— Je ne peux pas croire qu'il ait été relaxé ! lance Nicolson.

— Carrément, c'est n'importe quoi. Il n'a même pas écopé d'un blâme, juste d'un avertissement oral, enchaîne Ravier.

J'ignore à quoi je m'attendais. Forcément que Morales n'allait pas être renvoyé. Aucun témoin n'était présent sur les lieux de notre altercation. Il s'agissait de sa parole contre la mienne et, comme à son habitude, cette enflure s'en est sortie sans problème. Ce simulacre de justice me laisse un goût amer en bouche. À quoi bon porter plainte et se taper une montagne de paperasse si finalement, ce misogynne de première n'est même pas rappelé à l'ordre ?

— On est désolés pour toi, Andrews. Il aurait mérité de récurer toute la base à la brosse à dents.

Vêtus tout comme moi de leur uniforme, mes deux amis me soutiennent du mieux possible. Nous nous dirigeons vers les dortoirs où je prévois juste de faire un passage éclair dans le but de me changer. Je suis trop en colère pour rester dans ma chambre. Ce soir, nous sortons en ville et je compte en profiter pour me vider la tête.

— C'est bon, n'en parlons plus, déclaré-je, de mauvaise humeur.

— T'es sûre ? Parce que lui aussi pourrait avoir un petit « accident » lors de notre prochain exercice.

— Il pourrait *tomber* contre un tronc d'arbre.

Imaginer cette scène me plaît beaucoup. Toutefois, je garde les pieds sur Terre. Je n'ai pas envie d'attirer de problèmes à mes amis. À coup sûr, Morales réussirait à prouver leur intention de vengeance et à se placer en pauvre victime innocente.

— Je me tire bientôt. Je ne veux plus penser à cette ordure.

— C'est définitif alors ? Tu nous abandonnes pour de vrai ?  
questionne Ravier.

— Tu n'as pas plus tragique comme tournure de phrase ?  
répliqué-je en levant les yeux au ciel. Je quitte l'armée, oui, mais on continuera de se voir à l'occasion.

— J'é mets un doute là-dessus. Tu seras tellement plongée dans ta *love story* que tu vas en oublier tes vieux potes.

— Peut-on vraiment la blâmer ? À sa place, et si Anna m'avait donné ma chance...

Nicolson ne termine jamais sa phrase. Le regard noir que je lui lance suffit à le faire taire. En début d'année, je leur ai tout raconté au sujet de ma relation avec la pianiste. Garder le secret éternellement n'aurait servi à rien et je n'aurais pas supporté d'entendre le brun continuer à s'extasier sur Anna.

— Oui ? Qu'aurais-tu fait ? le pousse Ravier.

— Non, rien.

— Ça avait l'air intéressant pourtant.

— La ferme, je tiens à la vie.

Alors qu'ils se chamaillent, je regagne mes quartiers et me prépare rapidement. Troquer mes rangs pour des baskets est un vrai plaisir. Je m'habille en civil et envoie un message pour la Saint-Valentin à ma petite amie. Elle ne le

lira qu'à son réveil et pensera donc à moi dès que ses yeux s'ouvriront. Cette pensée me réjouit. Je ne lui ai pas indiqué que la *sanction* de Morales tombait aujourd'hui. À coup sûr, elle n'aurait pas dormi pour pouvoir m'appeler et je tiens à ce qu'elle soit en forme. Elle s'envole pour Londres demain. Victoria, une amie de sa famille et réalisatrice de grand renom, doit l'accueillir.

Je sais à quel point ce changement d'environnement stresse Anna et suis très fière d'elle. Depuis qu'elle a décidé de devenir compositrice de musiques de film, elle ne permet plus à la peur de prendre le dessus. Elle se montre forte et réfléchie. Même si son morceau de fin d'études a été retenu pour figurer dans la bande originale d'un long-métrage, elle a tenu à s'inscrire à une formation afin de se perfectionner dans le domaine. Elle débute en septembre, ce qui nous laisse tout l'été pour voyager.

Songer à nos vacances m'aide à évacuer ma frustration. Je quitte le bâtiment et attends devant celui de mes amis. Ces deux-là sont capables de mettre une heure à se préparer. Je les presse à l'aide de nombreux SMS et remonte mon écharpe sur ma bouche. Il fait à peine trois degrés, beaucoup trop froid par rapport à San Diego. J'ignore où j'habiterai dans le futur, mais certainement pas dans un pays nordique. Rester dans le sud des États-Unis me conviendrait très bien.

Je suis en train d'effectuer des allers-retours devant le dortoir de Ravier et Nicolson lorsque j'aperçois Morales arriver dans ma direction. Je retiens un juron. La base est grande. Cet imbécile ne pouvait pas aller se perdre ailleurs ?

— Comme on se retrouve, Andrews, lance-t-il, tout sourire.

J'ai envie de l'éclater. Plus tôt, dans le bureau du capitaine, il faisait moins le malin.



— Dégage.

— Quelle violence, s’amuse-t-il. Quelque chose te contrarie, peut-être ?

— Ouais, ta sale tronche.

Toute notion de politesse a disparu de mon cerveau. Ma colère me revient en pleine figure comme un boomerang. Qu’il ait le culot de me narguer me rend furieuse. J’aurais dû savoir qu’il ne se contenterait pas de m’ignorer après avoir obtenu une totale immunité à la suite de ses actes passés.

— Je t’avais dit de retirer ta plainte. Tu aurais dû m’écouter. Tout le monde aurait gagné du temps.

Cette fois, je ne réponds pas. L’ignorance est encore la meilleure des attaques. Je ne lui donnerai pas la satisfaction de me voir péter les plombs.

— Tu sors pour noyer ton chagrin ? se moque-t-il. Ou pour fêter la Saint-Valentin, peut-être ?

Je fronce les sourcils. Cette question est totalement hors de propos.

— Je me demande ce que ta copine te trouve. À croire qu’elle est aveugle, et sourde aussi. Je lui ai pourtant conseillé de chercher quelqu’un de mieux, et comment elle m’a remercié ? En me bloquant sur Facebook.

J’ai beau savoir qu’il le fait exprès pour obtenir une réaction, je ne parviens pas à garder mon calme. Je le fusille du regard et me souviens soudain de l’incident au *laser game*. À coup sûr, c’était lui le type dont Anna m’a parlé, celui qui n’a pas hésité à s’incruster aux toilettes.

— C’est du gâchis, si tu veux mon avis. Une fille aussi mignonne ne devrait pas être lesbienne. Si j’avais su ça en décembre, je l’aurais remise sur le droit chemin.

— Tu penses sincèrement que tu aurais eu la moindre chance ? ricané-je. Elle est trop bien pour un minable dans ton genre. Et que tu ne t'en rendes pas compte prouve à quel point tu es pathétique.

— Moi, au moins, j'ai tout ce qu'il faut pour la satisfaire. J'aurais dû la baiser quand nous étions seuls. Elle aurait retrouvé ses esprits et t'aurait larguée dans la seconde.

Mes poings se serrent. Je ne craquerai pas. Je suis capable de me maîtriser. Ce rebut de l'humanité ne mérite pas que je me salisse les mains pour lui. J'inspire profondément et essaie de contenir ma violence.

— Je suis sûr que ses gémissements auraient résonné dans tout le bâtiment. Elle a l'air un peu timide, mais à mon avis, elle aurait fini par me supplier de la prendre plus fort, ajoute-t-il avec un sourire suffisant. Tu nous imagines ? Elle devant le lavabo et moi derrière en train de lui tirer les cheveux.

D'un coup, mon *self-control* vole en éclats. Trop, c'est trop. Je ne réfléchis pas et lui décoche une droite du tonnerre. Ce geste ne me soulage pas. Pour ressentir une certaine forme de satisfaction, il faudrait au moins que je puisse le tabasser à mort. Au lieu de répliquer et d'en profiter pour démarrer une bagarre, il essuie son nez ensanglanté et sourit.

— Ça va te coûter cher. Hey, les mecs, vous avez vu ça ?

Je me retourne, m'attendant à repérer des amis à lui tapis dans l'ombre, un téléphone à la main, or il n'en est rien. Comme l'abruti qu'il est, Morales s'est contenté de me provoquer au moment où deux *inconnus* sortaient du dortoir. Étant donné l'obscurité ambiante et l'heure tardive, il ne les a pas reconnus. Dommage pour lui, tant mieux pour moi.

— Vu quoi ? T'as vu quelque chose, toi ? demande Ravier.

— Non, j'étais captivé par l'écran de mon téléphone. Il s'est passé un truc ?

— Ne vous foutez pas de moi ! Elle vient de me frapper. Vous avez le devoir de témoigner quand je porterai plainte.

— Le devoir, carrément, siffle Nicolson.

— Maintenant que t'en parles, j'ai peut-être assisté à toute la scène.

— T'es malade ? Qu'est-ce qui te prend ? s'insurge l'ancien admirateur d'Anna à l'adresse de son meilleur ami.

— La vérité doit éclater. Notre cher camarade vient d'être agressé sauvagement par un tas de cailloux. Il marchait tranquillement quand soudain, il a trébuché sur son lacet et s'est mangé le sol. Vous pensez que le capitaine mettra cette portion de terrain aux arrêts ?

Un léger sourire se dessine sur mes lèvres. Ravier, lui, est plus expansif. Il rit de bon cœur et s'attire le courroux de Morales.

— Vous vous croyez drôles ? enrage-t-il.

— Très.

— Cette salope vient de me péter le nez ! Je ne vais pas en rester là. Vous serez convoqués et vous n'aurez d'autre choix que de dire la vérité.

— T'inquiète pas pour ça, on ne va pas se priver de répéter au chef cette insulte et toutes celles qui ont précédé. De mon point de vue, c'est presque du harcèlement moral, commente Nicolson.

— Notre supérieur pourrait même croire qu'Andrews ne renouvelle pas son contrat à cause de toi. Vive ta réputation après ça. Va savoir où tu pourrais être envoyé.

Sans surprise, Morales ne réplique pas. Il se contente de fulminer et de passer son chemin. J'ai un peu de peine pour les autres femmes qui devront le supporter. À mon avis, je ne suis pas sa seule bête noire et il reportera forcément son agressivité sur une de mes collègues.

— Quel minable, souffle Ravier. En tout cas, tu ne l'as pas raté. Le cogner t'a fait du bien ?

— Même pas, mais ne perdons pas plus de temps à cause de lui. Je vous paie un verre.

— Un seul ? On t'a sûrement évité la cour martiale, exagère le militaire.

— OK, rien pour toi.

— C'est vache !

Je ne réagis pas à son ton choqué. Nicolson en fait toujours des tonnes. Ensemble, nous sortons de la base et nous dirigeons vers le bar le plus proche. Je le fréquente beaucoup moins depuis quelques mois, mais aujourd'hui, j'ai vraiment besoin de décompresser.

— Tu as conscience qu'on va te manquer ? lance le brun en passant son bras autour de mes épaules. Sans nous, tu t'ennuieras.

— Aucun risque.

J'effectue un mouvement pour me dégager et crains le pire quant à ma fête de départ. Ces deux-là sont chargés de l'organiser, par conséquent, le coma éthylique me guette.

— Allez, tu peux l'avouer. Tu nous adores et ta vie deviendra terne sans nous pour l'illuminer.

— Tu me donnes la chair de poule, rétorqué-je avec un air dégoûté.

— T'es vraiment trop nul avec les femmes, le charrie notre

ami commun. Pas étonnant que tu sois encore et toujours célibataire.

— Rien à voir ! J'ai juste du mal à faire des rencontres. À tout hasard, Anna n'aurait pas une amie... ?

— Non, indiqué-je du tac au tac.

— Tu n'y as même pas réfléchi ! Elle ne t'a présenté personne pendant les vacances de Noël ?

— Sa famille.

— Et pas sa meilleure amie ? Toutes les filles en ont une, non ?

— Je n'en ai pas.

— Oui, mais toi... t'es un cas particulier.

— Alerte rouge, mon pote, tu t'apprêtes encore à t'enfoncer, se moque Ravier.

Le jeune homme soupire et réfléchit avant de reprendre la parole :

— Sois sympa ! Tu me connais, je traiterai ma future copine comme une princesse. Elle n'aura rien à me reprocher.

L'admettre me fait du mal, cependant il n'a pas tort. Nicolson serait sûrement le petit ami idéal pour beaucoup de femmes. Raison pour laquelle je rechignais tant à le laisser traîner autour d'Anna, d'ailleurs.

— Nous avons passé le Nouvel An avec son amie Nicky. Aux dernières nouvelles, elle est célibataire, révélé-je en espérant ne pas le regretter.

Loin de m'assailir de questions à son sujet, mon coéquipier attrape son téléphone. Je ne comprends pas tout de suite ce qu'il fabrique. Curieuse, je jette un coup d'œil à son écran et me rends compte qu'il est sur Facebook. Il a épluché la

liste de contacts de ma petite amie et est en train d'étudier en détail le profil de la serveuse.

— Elle me plaît ! Tu me la présentes quand ? s'enthousiasme-t-il.

— Tu t'emballes un peu, non ? Je dois d'abord en parler à Anna.

— OK, on en rediscute demain alors.

— T'es pas croyable, commente Ravier.

Comme à leur habitude, les deux hommes se querellent gentiment. Je les écoute d'une oreille et profite du trajet jusqu'au bar pour me vider la tête. Je ne l'admettrai jamais devant eux, mais ils vont en effet me manquer. Je ne trouverai pas un travail où l'ambiance sera la même. Je suis heureuse de mon choix, pour autant j'ai parfaitement conscience de ce que je vais perdre. Je ne quitte pas l'armée car ses années en son sein m'ont déçue, mais simplement car j'aspire à autre chose aujourd'hui.

# ÉPILOGUE

Anna

Dix ans plus tard

Pacific View Hotel, San Diego

— Qu'en penses-tu ? Est-ce à ta convenance ?

La question de Mallory m'arrache à ma contemplation. Depuis combien de temps suis-je arrêtée devant cette photographie ? Au moins cinq minutes. À ma décharge, je ne m'attendais pas à ce que ma femme la sélectionne pour sa nouvelle exposition. Elle représente Windansea Beach au coucher du soleil et me ramène tout droit dans le passé.

— C'est parfait. Gaby adorera, confirmé-je.

Mon amie acquiesce et paraît soulagée. Sans doute craignait-elle de devoir tout modifier. En tant que nouvelle directrice de cet hôtel, elle est très occupée. Son emménagement à San Diego trois mois plus tôt nous a permis de renouer, cependant, nous n'avons pas souvent l'opportunité de passer du temps ensemble. Je suis malgré tout contente de la retrouver. Après la mort de mes parents, j'avais coupé tout contact avec mes proches et pouvoir de nouveau côtoyer Mallory que j'ai connue au lycée me donne l'occasion de me rattraper.

Notre relation n'est évidemment plus la même. Nous avons changé et Mallory est devenue beaucoup plus réservée. J'ignore à peu près tout de sa vie privée, en revanche, je peux lui accorder une pleine confiance dans le domaine professionnel. Le travail de mon épouse est exposé avec goût sur les murs de cet établissement prestigieux et

bénéficiera par conséquent d'une très large publicité. En a-t-elle besoin ? Pas vraiment. Depuis cinq ans, grâce à ses clichés pris en zone de guerre, elle jouit d'une très bonne réputation.

— Comment tu vas, sinon ? me renseigné-je. On ne s'est pas vues depuis un moment. J'étais absorbée par la composition de mon nouveau morceau, mais j'ai officiellement terminé ! Tu as devant toi une femme libre de toute obligation, annoncé-je fièrement.

— Toutes mes félicitations. À quel film le destines-tu ?

— L'adaptation d'*Escorte-moi*. Tu connais sûrement les livres, le tome 6 est paru en juin dernier. C'est l'histoire de...

— Je n'ai pas besoin de résumé, réplique-t-elle sèchement.

Sa soudaine froideur me surprend. Même si elle n'est pas du genre chaleureux, elle n'avait jusqu'ici jamais usé d'un tel ton.

— Pardon, je n'aurais pas dû te parler de cette manière.

Avec un certain dépit, elle presse l'espace entre ses deux yeux.

— J'ai un passif avec l'auteure de ces tor... romans.

— Tu allais dire « torchons », non ? m'amusé-je.

— Pas du tout, ce serait très impoli.

— Tu peux l'être, je ne suis pas ta cliente. Que s'est-il passé ? C'est une ex à toi ?

— Certainement pas !

Sa vive protestation me surprend. Cette Sloane Hills a décidément le don de la faire sortir de ses gonds. J'hésite entre l'interroger plus en détail ou changer de sujet.



J'aimerais beaucoup savoir de quoi il en retourne, toutefois, je ne souhaite pas la mettre mal à l'aise.

— Elle couchait avec ma femme, révèle-t-elle d'un seul coup. Jessica et moi avons rompu quand je l'ai appris.

— Oh...

Je suis estomaquée par cette révélation. J'étais très loin de m'attendre à une telle chose. Je me sens vraiment désolée pour Mallory et, en même temps, je suis contente qu'elle se soit confiée. Jusqu'ici, je savais juste qu'elle était en pleine procédure de divorce. Elle n'avait pas souhaité s'étendre davantage.

— Tu as bien fait de couper court à cette relation. Elle ne te méritait pas, affirmé-je en posant ma main sur le haut de son bras.

— Probablement.

— Tu en doutes ? De mon point de vue, c'était la seule décision valable. Tu n'aurais jamais pu lui refaire confiance.

Mallory ne me contredit pas, toutefois, elle n'a pas l'air sûre d'elle. Pour la première fois, j'aperçois une faille dans son regard doré. Je comprends que cette histoire l'a profondément chamboulée. Rien de plus normal. À sa place, je serais anéantie. Imaginer Gaby avec une autre me donne des sueurs froides.

— Sont-elles encore ensemble aujourd'hui ?

— Non. L'ancienne amante de Jessica file le parfait amour avec son éditrice. J'ai par hasard fait un tour sur son Instagram et découvert qu'elles s'étaient fiancées il y a peu.

— Par hasard, hein, répété-je, pas dupe. Et Jessica ? Essaie-t-elle de te reconquérir ?

— Elle m’envoie des messages de temps à autre.

— Tu les ignores, j’espère ? Pas que ça me regarde, mais je n’aimerais pas qu’elle te fasse souffrir de nouveau.

Un léger sourire marque ses lèvres, lequel me laisse croire que nous avons réussi à nous rapprocher. Elle semble moins sur la défensive par rapport à d’habitude.

— C’est gentil.

La douceur de ses mots me permet de retrouver l’ancienne Mallory, celle avec qui je faisais les quatre cents coups adolescente. Je n’ai pas l’occasion de poursuivre la discussion. Au même moment, un jet d’eau froid m’atteint dans le dos et transperce ma chemise.

— Touchée, maman !

Je me retourne précipitamment et me confronte à la petite diablotine que j’ai mise au monde six ans plus tôt. Sans surprise, son état général laisse à désirer. Ses cheveux bruns, cachés sous une casquette, sont emmêlés et sa tenue est couverte de sable. L’inscription sur son tee-shirt offert par mon frère le mois dernier est toutefois encore lisible. La phrase « *Un jour, mon prince viendra et mon oncle le fracassera* » ressort nettement. Depuis que nous avons emménagé dans le coin, Thomas se fait un devoir de la gâter et de la surprotéger.

— Leah, reviens ici !

Armée elle aussi d’un pistolet à eau, Gaby apparaît à son tour. Je fronce les sourcils en remarquant que ses vêtements n’ont rien à envier à ceux de notre fille. Visiblement, elles se sont roulées dans le sable ensemble.

— Désolée, elle m’a échappée.

— Hé, hé, je suis trop forte, se vante Leah. Plus tard, je serai championne de sprint !

— Je croyais que tu voulais être vétérinaire ? Et t'occuper de Berlioz quand il sera super méga vieux ? précisé-je en répétant ses mots exacts.

— Ma maîtresse a dit que pour ça, il fallait continuer l'école pendant encore sept ans après le lycée ! C'est trop long ! Non, moi, je veux courir et aussi sauter en parachute ! C'est trop cool ! Plus tard, je serai militaire comme maman quand elle était jeune.

— Dois-je comprendre que je suis une vieille croulante maintenant ? s'offusque mon épouse.

— Ben... t'as quelques cheveux blancs quand même...

— Non, mais je rêve. Et à qui les dois-je ? Qui me vide de mon énergie chaque jour durant ?

— J'sais pas, maman Anna ?

Son expression innocente vaut son pesant d'or. Dans la mesure où ses bêtises sont innombrables, elle a développé cette technique pour nous amadouer.

— Et si tu disais bonjour à Mallory, plutôt ? Ne pas la saluer est très impoli. Et je t'ai déjà répété que courir dans l'hôtel n'est pas autorisé.

— Pardon, Mallory, prononce-t-elle en baissant les yeux. Je vais être sage, maintenant.

— Ce n'est pas grave.

— Pourquoi tu ne viendrais pas dîner à la maison ce soir ? proposé-je à mon amie. Nous n'avons pas fini notre discussion et Leah ira se coucher tôt comme une gentille petite fille.

Loin de me contredire, cette dernière acquiesce à toute vitesse, sûrement par crainte d'être punie.

— J'ai encore beaucoup de travail, hésite la directrice.

— Il faut bien que tu manges. À 19 h, c'est bon pour toi ?

— Je vais tâcher de me libérer.

Je lui souris en guise de réponse et laisse le temps à Gaby de faire le tour de l'exposition avant de quitter l'hôtel. Deux heures nous séparent du dîner. En compagnie de ma famille, je me dirige vers la voiture et surveille Leah qui gambade quelques pas devant. Ma femme, elle, me prend la main et m'embrasse sur la joue.

— Je t'ai dit que je t'aime aujourd'hui ?

— Non, et tu ne l'as pas non plus mentionné hier.

— Je manque à tous mes devoirs. Comment pourrais-je me rattraper ?

L'éclat dans ses yeux noisette ne me trompe pas. Elle n'a rien perdu de son expression espiègle au cours des années. Je sais exactement ce qu'elle a en tête et apprécie qu'elle me désire toujours autant après tout ce temps.

— À toi de trouver, répliqué-je, joueuse.

— Un week-end à deux te satisferait ? Kyle et Nicky sont partants pour garder Leah.

— Je la croyais en train de tourner un film de Noël.

— Problème de neige ; le bled paumé dans lequel a lieu l'action ne peut pas être approvisionné avant lundi.

— Le malheur des uns fait le bonheur des autres, commenté-je, ravie.

— J'en déduis que tu es d'accord.

Pour toute réponse, je m'empare de ses lèvres et profite brièvement de leur douceur. Je ne me laisserai jamais de cette sensation.

— Beurk, trop dégueu ! lance Leah.

Une grimace sur le visage, notre fille est appuyée contre la voiture. Elle fait mine de vomir et rien que pour l'embêter, j'offre un second baiser à Gaby.

— Maman !

— Oui, ma chérie ?

— Tu sais bien ! C'est... beurk de chez beurk !

— Nous en reparlerons dans une dizaine d'années. Je ne manquerai pas de te rappeler ces mots.

— Pff, jamais je ferai de bisou, moi !

— Bien sûr, répliqué-je, amusée.

Ses vives protestations sont une douce mélodie à mes oreilles. Aurai-je des scrupules à lui faire honte quand elle nous ramènera son premier petit copain ou sa première petite copine ? Non, aucun, bien au contraire. Pendant que Gaby l'installe dans son siège auto, je m'assois à la place passager et consulte mon téléphone. Plus tôt, mon épouse m'a envoyé les photos prises à la plage. Leah est souriante sur chacune d'entre elles. J'en choisis une où les deux femmes de ma vie sont réunies comme fond d'écran et me perds dans ma galerie.

Je m'arrête sur le dossier consacré à toutes les lettres écrites par Gaby. Afin de les avoir en permanence avec moi, je les ai scannées et transférées sur mes différents appareils électroniques. Les plus vieilles remontent à dix ans. À cette époque, j'étais loin de me douter de la tournure que prendraient les événements. Songer à cette période ne me provoque plus aucune angoisse, toutefois, je ressens encore un pincement au cœur. J'aurais aimé que mes parents puissent entendre mes compositions, assister à mon mariage, connaître Leah. Malheureusement, un homme nous a privés de ce futur.

Je n'ai plus pensé à lui depuis longtemps. Au lieu de se rendre au procès, il a préféré se suicider en prison et sera donc toujours présumé innocent. Quand je l'ai appris, j'ai été à la fois soulagée de ne pas devoir témoigner et en même temps très contrariée. J'aurais aimé qu'il paie pour ses crimes. Grâce à de nombreuses séances chez ma psychologue, j'ai malgré tout réussi à aller de l'avant et à ne pas laisser la colère me ronger. Chaque seconde passée à me souvenir de lui est une seconde de perdue.

Au volant de notre véhicule, Gaby pose naturellement sa main sur ma cuisse en conduisant. Depuis notre rencontre, nous ne nous sommes jamais quittées. Il nous est arrivé de résider momentanément dans des pays différents à cause du travail, néanmoins, le lien entre nous n'a jamais été rompu. Nous avons recommencé à nous envoyer des lettres et, deux ans après notre premier baiser, elle m'a demandé en mariage à Windansea Beach. Depuis ce moment, San Diego est devenu petit à petit notre chez-nous. Leah est née dans cette ville et aujourd'hui, nous n'imaginons plus vivre ailleurs.

Même si j'ai souvent douté de moi et de ma faculté à surmonter les obstacles, je suis satisfaite du chemin parcouru. Ces épreuves m'ont rendue plus forte et m'ont surtout permis de rencontrer l'une des deux personnes les plus importantes de ma vie. Sans ma correspondance avec Gaby, j'ignore où j'en serai actuellement. Je ne veux même pas y songer. Je recouvre sa main de la mienne et profite de sa chaleur. Je suis heureuse.

FIN

Romance par Reines de Coeur est une collection déposée  
par les éditions Reines de Coeur

© 2024 Reines de Coeur

Conception graphique : Christelle Mozzati

Crédit Photo : Midjourney

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Cette œuvre est une oeuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux et les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination des auteurs, soit utilisés dans le cadre d'une oeuvre de fiction pour construire le décor, mais ne prétendent en aucun cas refléter une réalité existante. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

[www.reinesdecoeur.com](http://www.reinesdecoeur.com)

ISBN : 978-2-37838-337-4